


GAUDEO

Rich page 13.

au [illegible]

HISTOIRE UNIVERSELLE DES VOYAGES,

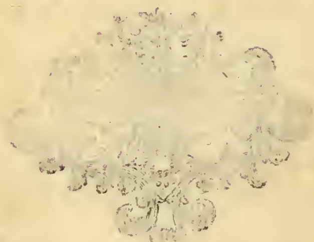
FAITS
PAR MER ET PAR TERRE
dans l'Ancien & dans le Nouveau Monde ;

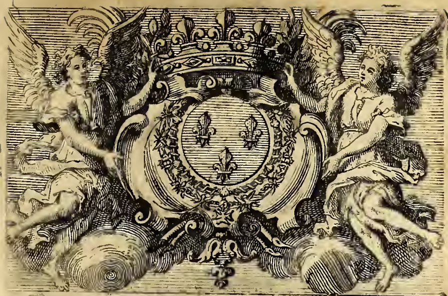
Pour éclaircir la Geographie ancienne, & moderne.



A PARIS,
Chez PIERRE GIFFART, ruë S. Jacques, à l'image de Sainte Therese.

M. DCC. VII.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.





A MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE.



MONSEIGNEUR,

Le Livre, que je prens la liberté de vous offrir, & à la tête duquel vous avez eû la bonté de permet-

tre que je misse vôtre auguste Nom, n'est pas un de ces Ouvrages, sur lesquels la raison la plus épurée, & l'intelligence la plus sublime se soient long-tems exercées; il n'est pas dans le ressort de ces Sciences abstraites, pour la perfection desquelles la vie entiere des plus habiles Geometres suffiroit à peine, & dont laconnoissance ne vous a coûté, MONSEIGNEUR, *que que quelques heures de vos premieres années; de ces Sciences, dis-je, qui en remplissant l'esprit de lumieres, l'enorgueillissent si souvent, en l'accoûtumant à ne se rendre qu'à une certaine évidence.*

C'est un Ouvrage, MONSEIGNEUR, *dont la lecture ne demandera aucune de ces meditations pro-*

fondes, dont vôtre esprit s'est occupé dés qu'il a été capable de former des idées, & d'entendre le langage de la verité. Plus à la portée du commun des hommes, & par consequent plus utile à la societé, j'espere, MONSEIGNEUR, *qu'il n'en meritera pas moins vôtre attention: Vous favorisez les Arts, & vous les protegez, ainsi que les Sciences les plus élevées; persuadé, qu'ils contribuent à polir, & à former les mœurs, & qu'ils servent à l'instruction des hommes, vous en reveillez l'amour par vos liberalitez, & par les momens que vous donnez à leur culture.*

Les relations des voyages font par la varieté des évenemens, une des plus brillantes parties de l'His-

toire, comme elles en font une des plus utiles, par cette diverſité de mœurs & d'uſages qu'elles nous laiſſent voir dans les differentes contrées de la terre : mais ſi les nations qui compoſent le monde, ſont ſi éloignées les unes des autres par les coûtumes, & les ſentimens qui les ſeparent, encore plus que le Ciel ſous lequel elles habitent ; elles ſe rapprochent toutes, MONSEIGNEUR, *par la vénération qu'elles ont pour vôtre illuſtre Sang, & c'eſt l'admiration, dont elles ſont penetrées pour les Princes qui en ſont ſortis, qui les réunit toutes. Elle croît tous les jours,* MONSEIGNEUR, *cette admiration, lorſque ces peuples éloignez entendent parler de ces grands ex-*

ploits, qui ſont ſi communs dans l'Hiſtoire de l'auguſte Maiſon de Bourbon ; & elle croîtra encore plus, lors qu'ils ſeront pleînement inſtruits de vos ſuccez militaires, & que nos voyageurs leur auront fait un détail fidele de vos premieres conquêtes, & de ces premiers faits d'armes, qui ont porté l'effroy dans le cœur de l'Empire, & qui ont fait tomber les murs de ces Villes imprenables, devant leſquelles de formidables armées ennemies avoient langui durant pluſieurs mois.

Heureux ! MONSEIGNEUR, *ſi je pouvois contribuer en quelque maniere à tranſmettre aux pays ſituez dans l'autre extremité de la terre, la gloire que vous vous êtes ſi juſ-*

tement acquiſe ; ce ſeroit la plus douce récompenſe que je pourrois eſperer de ce travail, dont vous avez trouvé bon que je vous offriſſe les prémices. Flatté d'une telle eſperance, je vais travailler à la ſuite de cet Ouvrage, plein de confiance qu'il ne ſçauroit manquer de réüſſir, puiſque vous luy accordez vôtre puiſſante protection. Je ſuis avec un tres-profond reſpect,

MONSEIGNEUR,

Vôtre tres-humble, tres-obéïſſant & tres-ſoûmis ſerviteur,
DU PERIER.

AVERTISSEMENT.

LE celebre Chriſtophle Colomb s'eſt acquis une gloire immortelle, & a rendu un ſervice d'un prix ineſtimable, par la découverte du nouveau Monde. Des peuples qui depuis tant de ſiecles étoient enſevelis dans les tenebres de l'idolâtrie, ont été par ce moïen éclairez de la lumiere de l'Evangile. Des richeſſes infinies, mais inutiles entre les mains des Americains, qui n'en connoiſſoient pas l'uſage, ſont devenuës le patrimoine des Européans, & de tous ceux qui ont eû aſſez de courage pour aller à la ſource de tant de tréſors.

Pluſieurs Auteurs ont écrit les voïages de Colomb, & des autres qui ont contribué à découvrir quelques parties du Nouveau Monde : C'eſt de ces Ecrivains

dont on a entrepris de faire des Extraits, afin que les Curieux puiſſent voir en racourci, & comme d'un coup d'œil, ce qu'il y a de plus conſiderable, & de plus digne de remarque dans une infinité de volumes.

On a commencé ces Extraits par l'Hiſtoire des Indes, que Pierre Martyr, Milanois, & Conſeiller d'Etat pour les affaires des Indes ſous les Rois Catholiques Ferdinand & Charles-Quint, a écrit. Cet Auteur merite d'autant plus de créance, qu'il a été contemporain de Chriſtophle Colomb, & qu'on lui a communiqué tous ſes Memoires.

Gonzalez Ferdinand d'Oviedo a travaillé ſur le même ſujet & a compoſé en 20. livres ſon Hiſtoire generale des Indes Occidentales, dont on a mis icy l'Extrait aprés celuy de Pierre Martyr.

Ferdinand d'Oviedo étoit né à

Madrid, & passa dans le Nouveau Monde, il a été témoin oculaire de la plusspart des choses qu'il rapporte : cette Histoire fut écrite par l'ordre exprés de Charles-Quint, qui gouvernoit alors l'Espagne.

Fernand Cortez, qui a eû le plus de part à la défaite du celebre Montezume, lequel possedoit tant de trésors dans la Nouvelle Espagne, a écrit en differentes Relations, addressées à l'Empereur Charles-Quint, ce qu'il a vû, & ce qu'il a fait pour luy assujettir tant de riches Provinces.

Les lettres de Pierre d'Alvarado, écrites à Fernand Cortez sur le même sujet, nous ont encore fourni de belles connoissances, qui ont enrichi nos Extraits. La Relation d'un Gentilhomme de Fernand Cortez touchant la conquête du Mexique, & de la celebre ville de Temistitan, où

l'on trouva tant d'or, nous a auſſi fourni des lumieres pour connoître les mœurs des Americains; auſſi-bien que la Relation d'Alvare Nuñez, qui a écrit le détail & le ſuccez de l'entrepriſe de Pamphile Narvaez, & de l'armée qu'il conduiſit dans les Indes.

Nunuo de Guzman, & le cavalier François d'Ulloa ont auſſi fait de longues Relations ſur les affaires des Indes.

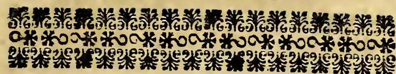
Les lettres du Capitaine François Vaſquez de Coronado, écrites au Seigneur Antoine de Mendozza, Viceroy de la Nouvelle Eſpagne; la Relation du Pere Marc de Nizza, Religieux de l'Ordre de S. François; celles de Fernand Alarchon, ſont pleines de ſçavantes Remarques: toutes ces pieces ſont ramaſſées dans le troiſiéme volume des voïages que Ramuſio a fait imprimer en Italien à Veniſe l'an 1553.

On donnera une analyſe exacte des relations de tous les voyageurs anciens & modernes ſelon l'ordre des tems : on parcourra les differentes parties de la terre, ſuivant le deſſein qu'on pourra voir à la fin du *Diſcours préliminaire* de cet Ouvrage ; & on aura lieu d'être ſatisfait de la methode qu'on s'eſt propoſé de ſuivre dans chaque relation. On trouvera les titres des Ouvrages écrits ſur cette matiere, qui ſont devenus tres-rares, que le tems nous a fait perdre, ou qu'on ne ſçauroit plus trouver que dans les anciennes Bibliotheques.

L'Auteur n'a pas mis dans ce premier volume le Dictionnaire des termes de la Sphere & de la Marine, comme il l'avoit reſolu; mais il promet de le joindre au ſecond volume. Ce Dictionnaire a été jugé neceſſaire pour faciliter la lecture de cet Ouvrage à

ceux qui n'ont pas l'intelligence de ces termes ; & on les a mis avec ce ſecours à la portée de tout le monde : d'ailleurs on n'a pas voulu changer ces mots, parce qu'il ne pouvoient pas être ſuppléés par d'autres, qui n'auroient que foiblement exprimé le ſens de l'Auteur ; & on a crû éviter le défaut d'obſcurité, & celui de ne pas rendre les choſes, dont on a à parler, aſſez ſenſibles, en y joignant un Dictionnaire qui les explique parfaitement, & qui conduira le Lecteur à la connoiſſance des pays, dont on parle.

DISCOURS



DISCOURS PRELIMINAIRE,

SUR L'HISTOIRE GENERALE des Voyages, faits depuis le déluge jusqu'à nos jours; sur leur excellence, leur utilité, & le fruit qu'on peut tirer de leur lecture.

LE desir de voyager est comme naturel à l'homme; son inquiétude, l'avarice, le desir d'apprendre, le plaisir qu'il goûte à découvrir de nouveaux païs, & de nouvelles terres, à s'informer des manieres d'agir, des mœurs & des coûtumes des nations qui vivent en d'autres climats, & que la nature a reculez jusqu'aux dernieres extremitez de la terre: tout cela picque sa curiosité, & l'engage à surmonter toutes sortes d'obstacles, & à s'exposer aux plus grands perils.

Depuis que les enfans de Noé se furent multipliez, & qu'ils eurent repeu-

plé la terre que Dieu avoit désolée par le déluge universel ; leurs descendans firent differens voïages pour établir des peuplades dans tous les endroits de l'univers, comme nous l'apprenons par ces paroles de la Genese : *Ils se disperserent en divers païs, dans les isles des nations, où chacun eut sa langue, ses familles, & son peuple particulier.* Gen. 10. 5.

Les sçavans interpretes qui ont fait de si utiles commentaires sur la Genese, nous parlent de quelques voïages que firent ces premiers reparateurs du genre humain ; & ils nous apprennent aprés Joseph & S. Jerôme, que les enfans de Japhet, troisiéme fils de Noé, furent les premiers habitans du païs de Galatie : que de *Magog* sont venus les Getes, les Massagetes, & les Scythes ; de *Madaï*, les Medes ; & selon d'autres, les Macedoniens ; de *Mosoch* sont venus les Moscovites, ou les Cappadociens. *Thiras* a été le fondateur des Thraces ; d'*Ascenez* sont venus les Armeniens ; de *Riphath*, les Paphlagoniens ; & de *Thogorma*, les Phrygiens.

Le second fils de Noé, nommé *Cham*, & qui encourut la malediction de son pere, alla habiter l'Egypte, que la

Sainte Ecriture appelle *la Terre de Chus*, & *Misraïm*, noms de deux enfans de Cham ; de *Chanaan* sont venus les Chananéens, qui ont habité la Phenicie & la Terre-Sainte, avant qu'ils en eussent été chassez par les Israëlites. Ils se sont rendus celebres par le commerce, d'où sont venuës les grandes richesses de Tyr, & de Sydon.

Assur, fils de Sem, partit des environs de Babylone, & fonda le grand Empire d'Assyrie, qui a fleuri pendant tant de siecles. De *Ludim* sont venus les Lydiens, qui habiterent la Lydie d'Afrique, dont parle le Prophete Isaïe. Les Cappadociens étoient un peuple qui demeuroit depuis Gaza jusqu'à l'Egypte, le long de la côte de la mer ; ils attaquerent les Hévéens, & les chasserent de leur païs, où ils s'établirent : les Philistins y vinrent aprés eux, & donnerent le nom de Palestine à tout le païs.

Elam, & ses descendans peuplerent le païs des Elamites, d'où sont sortis les Perses. Les Chaldéens, & la Chaldée, où étoit Babylone, capitale de l'Empire de Nemrod, tirent leur origine d'Arphaxad, comme les Lydiens voisins de la Perse tirent la leur de *Ludim*. *Aram*

ſut le fondateur des Syriens. *Hus* qui en deſcendoit, s'empara du païs de Damas, & donna à l'une de ces contrées le nom de Hus, qui fut la patrie du ſaint homme Job. Les Armeniens eurent pour fondateur *Hal*.

C'eſt ainſi que la terre fut remplie d'habitans par diverſes peuplades ou colonies, qui ſe répandirent par-tout aprés le déluge, ou du moins depuis que les hommes furent contraints d'abandonner cette chimerique entrepriſe qu'ils avoient faite, pour élever une tour au-deſſus des nuës, prétendant ſe garantir par-là d'un ſecond deluge; mais Dieu ſe mocqua de leur vanité, en confondant leur langage; en ſorte qu'ils ne s'entendoient plus les uns les autres: ce fut alors qu'ils ſe ſeparerent: chacun alla où il voulut, ſelon que ſon caprice ou ſon inſtinct le conduiſit: ce qui arriva environ 340. ans aprés le deluge, ſelon le ſentiment des Hebreux.

Le Patriarche Abraham a été l'un des premiers voïageurs dont l'hiſtoire faſſe mention. Ses ancêtres faiſoient leur demeure dans la Meſopotamie, dont la Chaldée étoit une Province ſituée au-delà de l'Euphrate, vers le Tigre. Dieu apparut à ce ſaint Patriarche, &

lui ordonna de quitter ſon païs natal ; & de paſſer l'Euphrate, pour venir dans le païs de Chanaan ; c'eſt cette terre fertile & abondante, où couloit le lait & le miel que Dieu donna dans la ſuite à la poſterité d'Abraham, je veux dire, les Iſraëlites, iſſus du ſang de Jacob, petit-fils d'Abraham.

Toute l'étenduë de la terre fût donnée à Adam, pour être le lieu de ſa demeure, avec la liberté d'aller par-tout où il voudroit ; car de même qu'un Prince n'eſt pas obligé de demeurer toûjours dans un certain château, ou dans une certaine ville ; mais qu'il peut choiſir ſa demeure dans tous ſes Etats : ainſi Adam qui étoit le Roy & le maître de tout le monde, pouvoit aller par-tout, auſſi-bien que ſes deſcendans. Tout ce qui eſt compris depuis l'Orient juſqu'à l'Occident, depuis le Septentrion juſqu'au Midy ; en un mot toute la terre habitable étoit comme une grande cité, dans laquelle les enfans d'Adam avoient la liberté de ſe promener.

Il ſemble que ce ſoit un privilege ſpecial à l'homme, & qui le releve au-deſſus des autres animaux, qui ne peuvent pas vivre en toutes ſortes de païs.

Les bêtes les plus feroces ne viennent que rarement en Europe; les élephans & les chameaux qu'on y transporte, n'y sont pas dans leur élement, & n'y font point de petits. Il n'y a que l'homme seul qui puisse vivre, & multiplier dans tous les endroits de la terre habitable. Tous les climats lui sont bons, & il s'accoûtume à supporter le froid & le chaud, selon la situation des lieux où il se trouve.

C'est peut-être sur ce principe que le Philosophe Socrate étant interrogé de quel païs il étoit? *Habitant du monde*, répondit-il; voulant insinuer par-là que toute la terre étoit sa patrie; que l'homme n'est pas plus attaché à un païs qu'à l'autre, & qu'il peut choisir le lieu de son séjour dans toute l'étenduë de l'univers. En effet, il trouve partout des alimens à son usage; & quoique d'abord il n'y soit pas accoûtumé, le corps s'y fait dans la suite, & s'en nourrit.

Si les voyages de long cours ne se font qu'avec de grandes difficultez, & en s'exposant à de grands perils; les raretez qu'on y trouve, les nouvelles découvertes que l'on fait chaque jour, le plaisir que l'on goûte à voir des peu-

ples nouveaux, & des nations differentes, dédommage des peines qui sont inévitables dans les longs voïages. C'est par-là que les peuples deviennent en quelque façon voisins, & se rapprochent, pour ainsi dire, les uns des autres : tous les biens se communiquent par le commerce ; les ouvrages de l'art, les fruits, les marchandises, & toutes les commoditez de la vie. Comme chaque climat n'est pas propre à produire toutes sortes de fruits, il devient plus fecond en quelque maniere, par le transport des denrées qu'on y apporte des païs les plus reculez.

Ce n'a pas toûjours été par le desir du gain que les hommes se sont portez à courir les mers, & les terres étrangeres, pour en rapporter l'or, & les pierres précieuses, ni ces riches marchandises, qui sont plus propres à entretenir le luxe, & la vanité, que necessaires aux besoins de la vie. Plusieurs grands Philosophes ont eû dans tous les tems la curiosité de voïager, pour s'aller informer sur les lieux des merveilles qu'on leur racontoit. Ils ont mieux aimé se hazarder à toutes sortes de perils, à tomber entre les mains des nations barbares, à être devorez par

des bêtes farouches, à mourir de faim & de soif dans des païs sauvages, & steriles, que de demeurer toûjours dans leur patrie, & se priver d'une infinité de connoissances que l'on acquiert bien plus parfaitement, quand on voit les choses par ses propres yeux, que par de simples recits.

Nous apprenons par l'Ecriture, que la Reine de Saba aïant entendu parler de la grande reputation que Salomon s'étoit acquise, vint le chercher pour faire épreuve de sa sagesse, en lui proposant des questions obscures, & des énigmes. Le Roïaume de cette Princesse n'étoit pas dans l'Ethiopie, comme quelques-uns l'ont crû; mais dans ce païs qu'on appelloit l'Arabie Heureuse: ce qui se peut aisément conjecturer par la qualité des presens qu'elle fit à Salomon, sçavoir l'or & les parfums qui sont tres-communs dans l'Arabie, dont nous parlons. Cette Princesse fut assez recompensée de la peine & des fatigues qu'elle souffrit pendant son voïage; car aïant vû toute la sagesse de Salomon, la magnificence de la maison qu'il avoit bâtie, les mets de sa table, & les holocaustes qu'il offroit dans la maison du Seigneur,

elle parut toute hors d'elle-même.

Ce sage Prince, versé dans toutes les sciences, n'ignoroit pas l'art de la navigation ; car il est marqué expressément dans le ch. 10. du 3. livre des Rois, qu'il équippa une flote à Azion-gaber, qui est prés d'Elat, sur le rivage de la mer Rouge, au païs d'Idumée. Le Roy Hiran envoïa avec cette flote quelques-uns de ses serviteurs, gens de mer, qui entendoient fort bien la navigation, qui se joignirent aux serviteurs de Salomon ; & étant allez en Ophir, ils y prirent quatre cens vingt talens d'or qu'ils apporterent au Roy Salomon.

Quelque connoissance que les sujets d'Hiran eussent de la navigation, il est à présumer que leur science étoit fort bornée, puisque les mysteres de la boussole leur étoient entierement inconnus. La vûë du vaste Ocean les faisoit trembler ; ils n'osoient guéres se hazarder à naviger en pleine mer, ni à s'éloigner des côtes. Quelques Auteurs ont crû, je ne sçai pas sur quel fondement, que Salomon avoit eû connoissance de l'aiguille marine : il est assez difficile de se le persuader ; puisque les flotes qu'il envoïa en Ophir, & à Thar-

fis emploïerent trois années à faire leur voïage. Soit qu'on dise que ses vaisseaux allassent en Afrique, où se trouvoit alors la plus riche mine d'or du monde, ou dans les Indes vers la Chersonese d'or, & Malaca, que les Portugais occupent presentement, ou à la Chine, ou au Perou, d'où les Castillans on apporté tant de richesses depuis quelques siecles ; il est certain que ces navigations s'achevent aujourd'hui en beaucoup moins de tems.

Ainsi il est à présumer, que l'on ne perdoit guéres la terre de vûë dans les voïages que l'on faisoit sur la mer. L'expression dont se sert Ciceron le marque assez : *legebant littora*, dit ce grand Orateur, en parlant de la navigation de son tems ; c'est-à-dire, qu'ils alloient terre à terre, sans s'écarter des côtes & des rivages, se guidant par le Soleil, & par les étoiles voisines du Pole.

Dans les voïages que Salomon fit faire sur mer, il ne se servoit pas de ses sujets, ni de ses vaisseaux : il se servoit de l'industrie des Pheniciens, qui étoient les matelots les plus experimentez de ce tems-là, & qui avoient commencé à parcourir toute la Medi-

terrannée : ils bâtirent sur ses côtes plusieurs villes celebres, comme Carthage, Utique, & quelques autres villes fameuses, où ils envoïerent des colonies à plusieurs reprises. Ils penetrerent jusques dans la mer Rouge, & une bonne partie de l'Asie, & de l'Afrique, par l'envie qu'ils avoient de gagner sur les marchandises qu'ils rapportoient de ces differentes contrées.

Voici à peu prés comme l'on peut conjecturer de quelle maniere Salomon s'y prit pour enrichir son Roïaume, par le commerce des nations étrangeres, & fort éloignées de la Judée. Il est à croire que depuis qu'il eut connoissance des richesses que renfermoient les autres parties du monde, il envoïoit chaque année une flote qui ne retournoit qu'au bout de trois ans. Cette flote partoit du port qu'on a depuis nommé *Berenice*, & que l'Ecriture appelle *Aziongaber*, situé sur la mer Rouge ; ils alloient jusqu'au détroit de Babelmandel, & là ils se separoient ; la moitié de la flote côtoïoit l'Orient jusqu'à Malaca, Sumatra, les Indes, & même plus loin : les autres tiroient vers l'Afrique, & retournoient par la Mediterrannée jusqu'au port de Joppé.

Ces voïages étoient d'une grande utilité ; car on apportoit de l'or, de l'argent, des pierreries, des parfums, de l'yvoire, des bois exquis, des animaux rares, des marchandises précieuses, qui ne pouvoient venir que de l'Asie, ou de l'Afrique, & nullement des Indes occidentales, où il leur étoit impossible de pénetrer, sans le secours de la boussole.

Quoi qu'il soit vrai que les Tyriens, les Carthaginois, & les Egyptiens aïent fait plusieurs voïages sur la Mediterrannée, sur la mer Rouge, & même sur l'Ocean ; il faut cependant convenir qu'ils ne faisoient ces voïages qu'avec de grandes difficultez, & bien des hazards, faute de lumieres, se conduisant le mieux qu'ils pouvoient durant le jour, par le moïen du Soleil, pendant la nuit par le secours de la Lune, & des étoiles, avec beaucoup d'incertitude & de peril, n'osant perdre de vûë les rivages.

Les anciens, pour faire honneur à Hercules, parlent avec exageration de ses voïages ; ils disent qu'il parcourut la plus grande partie de la terre, pour exterminer les brigands, qui commettoient impunément des massacres de

tous côtez ; pour dompter les Géans ; pour mettre à la raison les tyrans, qui se prévaloient de leurs forces, pour opprimer les foibles. Le voïage de Jason, & des Argonautes, a encore été fort celebre, pour la conquête de la toison d'or, ou plûtôt pour aller chercher dans les mines de la Colchide, l'or & l'argent dont ils apporterent une grande quantité à leur retour.

Si l'on en croit Homere, & son Odyssée, jamais il n'y eut de plus grand voïageur qu'Ulysse, pendant l'espace de dix années, aprés le siege de Troyes, dont il avança la destruction par son genie, & ses finesses. C'est sur les voïages d'Ulysse, que Strabon a fondé la plus grande partie de sa Geographie.

Virgile a rendu celebres les voïages du pieux Enée, fils du vieux Anchise, & pere d'Ascagne, que les Romains ont regardé comme leurs fondateurs. Aprés la destruction de Troye, Enée équippa une flote, pour aller sauver dans une terre étrangere les débris de sa patrie, & tous ceux qui voulurent suivre sa fortune : quoique le trajet ne soit pas fort long des rivages de Troye jusqu'en Italie, cependant les tempêtes, les naufrages, les diverses avan-

tures, la colere des Dieux irritez contre Enée, & sa troupe, que Virgile décrit d'une maniere si vive, tout cela donne un grand lustre à ce voïage. Il côtoïa la Macedoine, penetra dans la Sicile, & arriva enfin au païs Latin, où aprés plusieurs combats, il défit Turnus, & lui enleva Lavinie, fille du Roy des Latins.

Pythagore quittant la Grece, & l'isle de Samos, emploïa plusieurs années à voïager de tous côtez; mais par un motif bien different, & plus relevé que celui des autres hommes, qui ne songeoient qu'à amasser des richesses temporelles; au lieu que ce grand Philosophe ne songeoit uniquement qu'à se remplir l'esprit de diverses connoissances. Il traversa les mers, pour aller dans la Chaldée, & dans l'Egypte; il alla consulter les Mages des Perses, pour apprendre leurs secrets mysteres, & pour en faire part à ses disciples.

Le sage Socrate fit aussi plusieurs voïages en des contrées differentes, pour acquerir de la sagesse; c'étoit la seule richesse dont il faisoit cas. Platon son disciple ne se contentant point des sciences qu'il pouvoit acquerir dans la Grece, & de ce grand nombre de Phi-

loſophes qu'il y pouvoit conſulter, alla dans l'Egypte, pour s'inſtruire parmi les Prêtres Egyptiens des myſteres de la Religion, & de toutes les ceremonies qu'ils avoient appriſes de Moyſe, & des Hebreux.

Les conquêtes d'Alexandre le Grand ſe peuvent regarder comme autant de voïages; car il les fit avec la même rapidité, qu'un voïageur qui auroit été conduit par ſa ſeule curioſité, pour voir, en paſſant, pluſieurs contrées, & pluſieurs nations differentes. Aprés avoir conquis, & renverſé l'Empire des Perſes, ſon ambition le porta juſqu'aux Indes; & n'étant pas encore ſatisfait de tant de conquêtes, & de tant de gloire, il confia ſon armée navale à la conduite de Nearque, l'un de ſes plus experimentez Capitaines, lequel navigea le long du fleuve Indus, découvrit la côte de la mer Oceane, & retourna vers Alexandre, auquel il fit un long recit de ſes nouvelles découvertes.

On peut mettre encore au nombre de ceux qui ſe ſont ſignalez par leurs voïages, Hannon ce grand Capitaine des Carthaginois, lequel aïant équippé ſoixante vaiſſeaux par les ordres, &

aux frais de sa Republique, & conduisant trois mille personnes des deux sexes, passa les Colonnes d'Hercules; & aprés avoir navigé vers le Ponent, il bâtit quelques villes, où il établit des colonies.

C'est aux voïages de Pline que nous devons ce livre excellent qu'il a composé des secrets de la nature. Les Empereurs comme les Philosophes ont aussi voïagé, pour découvrir des choses qui leur étoient inconnuës. L'Empereur Adrien parcourut l'Egypte, pour trouver la source du Nil; & quand il fut retourné à Rome, il fit tracer le plan des villes qu'il avoit vûës durant ses voïages, pour s'en rafraîchir la memoire, & pour en donner aux autres quelque connoissance.

Si les voïages de Jesus-Christ n'ont pas été longs, ni dans des païs fort éloignez du sien; ils ont du moins été continuels pendant les dernieres années de sa vie. Il ne fût pas plustôt né, qu'il se vit contraint de se retirer en Egypte avec son pere & sa mere, pour se mettre à couvert de la persecution d'Herode. Quand il eût atteint l'âge de 30. ans, il se mit à prêcher le Roïaume de Dieu dans la Judée, la Galilée, la Samarie,

marie, parcourant toute la Palestine, sans toutefois s'éloigner beaucoup de Jerusalem, qui étoit comme le centre de ses voïages. Les Apôtres marchant sur les traces de leur maître, se partagerent entre eux tout l'univers, pour y porter les lumieres de la Foy : de sorte que quelques-uns penetrerent jusqu'aux Indes. Les voïages de S. Paul l'ont rendu celebre : il en a fait une infinité par mer & par terre, avec des travaux & des perils inconcevables, parcourant toute la Grece & toute l'Asie, pour remplir les fonctions de son Apostolat, il est venu jusqu'à Marseille ; enfin il termina sa course dans la capitale du monde, sous l'Empire de Neron.

Apollone de Tyane a été un grand voïageur ; étant encore assez jeune, il abandonna sa patrie, & tous les biens qu'il y possedoit, pour vacquer à la Philosophie avec plus de liberté ; il alla à Memphis & au Caire, pour voir la table du Soleil ; il traversa le mont Caucase, pour aller consulter les Brachmanes : sa curiosité le porta jusqu'aux Indes, pour étudier sous les Gymnosophistes, & le sçavant Hiarchas, Prince des sages Indiens : c'est-là qu'il apprit des choses qui surpassent les connois-

ſances ordinaires, & qui le firent regarder comme un magicien.

Entre les modernes, Marc Paul Venitien s'eſt rendu celebre par ſes voïages, & par les découvertes qu'il a faites. Il emploïa dix-ſept ans dans la Tartarie à reconnoître les Provinces orientales, à examiner les mœurs & les coûtumes des habitans, la nature, & les proprietez des animaux qui ſe trouvent en aſſez grand nombre en ce païs-là.

Quels avantages n'avons-nous point retirez de la navigation, & des voïages des Portugais, qui ont les premiers découvert les Indes, le Roïaume de Calicut, & tant de riches païs d'où l'on apporte tous les jours des épiceries & des drogues, pour compoſer les médicamens ? Nous avons cette obligation aux Roïs Jean, & Emmanuel de Portugal, à Ferdinand, & à Iſabelle de Caſtille, à l'Empereur Charles V. La Providence divine ſuſcita de leur tems une grande quantité d'hommes habiles, hardis, entreprenans, qui s'expoſerent à toutes ſortes de perils, pour faire de nouvelles découvertes dans le nouveau monde. Les plus celebres furent Chriſtophle Colomb,

Americ Vespuce, Fernand Magellan, François Hernando, Gonzalez Pizarro, Diegue d'Almagro, & plusieurs autres.

Les Rois de France ont aussi emploïé leurs soins, leurs finances, & leur credit, pour faciliter les découvertes du nouveau monde. François I. Henry II. François II. & Charles IX. & entre les autres Loüis le Grand, ont envoïé plusieurs fois de belles flotes, & des pilotes habiles pour sonder les mers, prendre toutes les hauteurs, reconnoître les climats, les ports, les abordages, & tout ce qui peut faciliter la navigation dans ces contrées inconnuës. Car on a penetré jusqu'aux antipodes, jusqu'aux nations les plus voisines du Pole, & jusques dans les païs les plus éloignez de nôtre continent, que l'on croïoit inaccessibles & impraticables, à cause des glaces & des grands froids qui y regnent presque toûjours; mais dequoi l'homme n'est-il pas capable, par un desir du gain, ou de la gloire?

Les voïages deviendroient bien plus faciles, si l'on avoit plusieurs personnes du genie de ce fameux Postel qui vivoit sous le Regne de François I. car outre les langues de l'Europe, il sça-

voit l'Hebreu, le Chaldaïque, le Syriaque, le Grec, l'Arabe, & se vantoit de pouvoir aller jusqu'au bout du monde sans truchement : le Roy l'envoïa dans l'Orient, d'où il apporta un grand nombre de manuscrits, touchant la Medecine, la Philosophie, les Mathematiques, plusieurs livres de la sainte Ecriture en Arabe, & en d'autres langues orientales.

Sous le même Regne, Pierre Gilius fit plusieurs voïages, pendant l'espace de neuf ou dix ans, dans les parties de la Grece, de la Turquie, de la Syrie, la Judée, la Palestine, l'Egypte, l'Arabie, l'Armenie, & penetra jusques dans la Perse ; à son retour il donna aux Européans de grandes lumieres, sur la situation, les forces, les richesses de toutes ces contrées, qui leur étoient presque inconnuës.

Les voïages du sieur Nicolai Dauphinois lui ont acquis beaucoup de gloire, & ont été fort utiles à la nation. Il visita pendant l'espace de quinze ou seize ans, les Provinces de la haute & basse Germanie, le Dannemarck, la Prusse, la Livonie, la Suede, la Zelande, l'Angleterre, l'Ecosse, l'Espagne, la Barbarie, la Grece, la Turquie, l'Italie ; il

a fait des remarques tres-belles & tres-curieuses sur tous les païs par où il a passé, comme on le peut voir par le livre qu'il a donné au public, sous le titre des navigations orientales de N. Nicolai Dauphinois, Seigneur d'Arfeville, valet de chambre, & Geographe ordinaire du Roy; avec les figures au naturel, tant d'hommes que de femmes, selon la difference des nations: imprimé à Lyon *in fol.* en 1568.

On peut dire sans flatterie, que le celebre Tavernier, que nous avons vû de nos jours, a égalé, s'il n'a surpassé, la gloire des plus fameux voïageurs: car il n'y a gueres de païs où il n'ait penetré, & où il n'ait fait de tres-utiles observations: mais sur-tout dans la Perse, & dans le Mogol, comme on le peut voir par ses memoires; ouvrage autant curieux qu'instructif, sur le genie, les mœurs, la Religion, les richesses, le commerce d'une infinité de nations differentes, & sur les avantages qu'on en peut retirer.

La France pourroit citer encore une infinité de voïageurs, qui ont fait honneur à la nation; si le motif de leurs voïages n'étoit pas aussi pur & aussi désinteressé, que celui des Missionnaires;

du moins les découvertes qu'ils ont faites dans toutes les parties du monde, ont fort illuſtré la Geographie, & perfectionné les Mathematiques, pour la facilité & la commodité de ceux, que leur état ou leur honneur engage à voïager. Parmi ces voïageurs celebres, Meſſieurs Caſſini, de la Hire, Petit la-Croix, Galland, Thevenot, &c. ont rendu d'importans ſervices à toute l'Europe, par les ſçavantes obſervations qu'ils ont faites, en voïageant, & par les relations qu'ils en ont donné au public.

Si la Providence divine a ſuſcité un grand nombre d'hommes courageux, qui ont penetré juſqu'aux extremitez du monde, pour faire de nouvelles découvertes, il faut auſſi convenir que la bouſſole eſt un grand preſent de Dieu, ſans lequel ces navigations de long cours auroient été impoſſibles. Mais maintenant par le ſecours de l'aiguille aimantée on voïage avec autant de facilité que de ſeureté en toute ſaiſon, la nuit & le jour, même pendant la tempête. Un pilote habile qui a été battu des flots & de l'orage pendant pluſieurs jours, & qui a été contraint de tenir pluſieurs routes differentes,

emporté par des vents contraires, se retrouve dés que le calme revient, & il marque sur sa carte maritime le lieu où il est, sans qu'il s'y trompe, pour peu qu'il sçache son métier.

Il y a environ cinq cens ans que l'aiguille aimantée fut découverte par un nommé Flavius, que quelques Auteurs appellent Jean Gira, qui remarqua ou par hazard, ou par inspiration, qu'une aiguille frottée d'aiman se tourne toûjours vers le Pole ; & ainsi elle marque seurement la ligne du Nord au Sud. Dans les commencemens on posoit l'aiguille aimantée sur un fétu que l'on mettoit dans l'eau, afin qu'elle pût se tourner librement vers le Pole : maintenant on la renferme dans une boussole, sur une pointe de leton fort déliée, afin que le mouvement soit libre.

Quelques Auteurs ont crû que Marc Paul Venitien apporta de la Chine l'aiguille aimantée ; mais c'est une erreur ; puisque Jacques de Vitri dans son second livre de l'histoire orientale, témoigne que l'on s'étoit servi de l'aiguille aimantée dans des voïages dés l'année 1215. C'est une erreur encore bien plus insoûtenable de dire que les Tyriens aïent eû quelque connoissance

de la bouſſole, pour l'uſage qu'on en fait aujourd'hui. Il faut remarquer qu'il y a encore une autre proprieté dans l'aiman, qui eſt d'attirer le fer; & cette proprieté a été connuë des anciens bien long-tems avant que l'on ait découvert la proprieté qu'il a de faire tourner vers le Pole un morceau de fer, qui en auroit été touché.

Les meilleures pierres d'aiman ſe trouvent dans les mines de Bengale, & de la Chine, d'où elles ont été apportées par les Mores, & les Arabes, qui voïagent de tout tems dans ces païs-là. Les pilotes de Melfe s'en ſervirent les premiers ſur la mer Mediterrannée; c'eſt pourquoi on leur en attribuë l'invention. Il eſt certain qu'en Europe, les Venitiens, les Genois, les Piſans, les Catalans ont été des premiers à ſe ſervir de l'aiguille aimantée. Les François, les Portugais, les Caſtillans, les Anglois, les Danois, les Hollandois en ont tiré de grands avantages, pour découvrir toutes les mers & les terres les plus éloignées, depuis le Midy vers le Septentrion, & juſques ſous le Pole. De ſorte que l'on peut dire en quelque façon, qu'il n'y a point d'endroit habitable, où l'on n'ait penetré. On navige

aujourd'hui

aujourd'hui plus seurement par toutes les mers du Nord au Sud, de l'Est à l'Ouest ; qu'on ne faisoit autrefois sur la Mediterranée, ou sur le golfe Adriatique.

Par le moïen des navigations de longs cours, on a découvert des isles, & des terres qui étoient inconnuës à nos ancêtres ; on a porté la lumiere de l'Evangile à des barbares qui n'avoient jamais entendu parler de la vraïe Religion ; on a échangé les marchandises de l'Europe avec les richesses du nouveau monde, d'où l'on a tiré de grands secours pour les commoditez, ou pour les agrémens de la vie. L'experience fait assez voir combien ce commerce a été utile aux Européans.

La commune opinion est que l'Amerique a été inconnuë aux anciens ; & que nous devons cette découverte aux voïages de Christophle Colomb, de Vespuce, & des Espagnols. Les côtes Meridionales, & les extremitez d'Afrique & d'Asie, ont été découvertes par les Portugais. Le sieur de Betencour, François, fit la conquête des Canaries en l'an 1402. L'antiquité connoissoit confusément ces isles, sous le nom d'isles Fortunées, dont les Poëtes

& les Hiſtoriens ont raconté tant de merveilles. Les Geographes Grecs & Latins en ont fait mention ; mais on ne ſçavoit rien de poſitif d'un païs ſi riche, juſqu'au voïage de Betencour.

Les Portugais & les Caſtillans y firent pluſieurs voïages dans la ſuite ; ils découvrirent l'iſle de Madere, guidez par Jean Gonçalve, & Triſtan de Vaz ; quoique les Anglois s'attribuent cette découverte dés l'an 1344. Alvaro Fernandez découvrit toute la côte de Guinée : ce qui ouvrit un vaſte champ aux Portugais, pour faire dans la ſuite de nouvelles découvertes. Dans l'année 1493. Barthelemy Diaz trouva le fameux cap de Bonne-Eſperance, & l'aïant doublé, il penetra juſqu'à la côte de l'Ethiopie orientale. Trois ans aprés, Vaſquez de Gama paſſa outre par la même route, & alla heureuſement juſqu'aux Indes. Ceux qui les ſuivirent, allerent par le même chemin juſqu'aux Molucques, au Japon, à la Chine, d'où les Portugais apporterent des richeſſes immenſes dans l'Europe

Avant que de tenter par mer ces grandes entrepriſes, les Rois de Portugal envoïerent par terre des hommes habiles, qui prirent leur route par

Alexandrie, le Caire, la mer Rouge, & allerent jusqu'en Ethiopie. Jean II. excité par la lecture des voïages de Marc Paul Venitien, envoïa l'an 1486. deux Portugais versez dans la langue Arabe, avec le titre d'Ambassadeur, vers le Roy des Abyssins, dans l'intention d'examiner les côtes, en quoy ils réüssirent parfaitement. Jusqu'alors on n'avoit que des connoissances confuses de l'Empire du Preste Jean; mais depuis ce tems-là on en a été parfaitement instruit par de bonnes relations.

Les Espagnols commencerent leurs voïages de longs cours environ l'an 1492. sous la conduite du celebre Christophle Colomb, que les Rois Ferdinand & Isabelle envoïerent dans le nouveau monde. Ce fut le premier qui découvrit les Antilles, l'isle de Cuba, la Jamaïque, & le grand continent, & la terre-ferme de l'Amerique. Colomb fit de suite quatre voïages dans ce nouveau monde; il en dressa des cartes, en quoy il fut fort aidé par un habile Pilote que la tempête poussa dans le lieu où il étoit; il y mourut; mais en mourant, il le fit dépositaire de tous ses journaux, & de tous ses papiers.

Christophle Colomb étant retourné

en Europe, avec tant de belles instructions, s'adressa à Ferdinand Roy de Castille, qui n'emploïa que dix-sept mille écus pour équiper une petite flotte, avec laquelle il gagna en peu d'années plus de soixante millions d'or. Ses successeurs depuis ce tems-là ont trouvé dans le nouveau monde des sources inépuisables de richesses ; puis qu'on sçait par les regîtres de Seville, que depuis l'année 1519. jusqu'en 1617. il est entré dans l'Espagne 1536. millions d'or que l'on a apporté des Indes occidentales.

Les Hollandois qui se sont appliquez à la navigation, avec plus d'ardeur, & plus de succez que les autres nations de l'Europe, se sont rendus formidables par leurs immenses richesses ; en sorte qu'ils osent maintenant se mesurer avec les Têtes couronnées, & resister aux plus grandes monarchies de la terre.

Cette nation aquatique a succedé aux Pheniciens pour l'habileté du commerce, aux Syracusains, aux Marseillois, aux peuples de Rhodes & d'Alexandrie, aux Carthaginois. Les Romains envoïerent aussi de grandes flottes dans les Indes, & n'oublierent rien

pour faire fleurir le commerce ; mais depuis l'inondation des Grecs & des Barbares, il se perdit presque entierement.

Les Anglois ont fait aussi des voïages tres-avantageux à leur nation ; ils ont parcouru toutes les isles & toutes les côtes de l'Inde orientale & occidentale de l'Afrique, & du Nord : outre cela ils ont penetré par terre bien avant dans la Moscovie, la Perse, le Mogol, la Tartarie, la Chine, & l'Ethiopie. Ils ont découvert la Virginie, la nouvelle Angleterre, & la nouvelle Ecosse ; & ils ont rapporté de tous ces païs-là de grandes richesses en divers tems.

Il n'y a point de peuples qui aïent plus avancé leur commerce que les Anglois ; car ils ont six ou sept Compagnies differentes de trafic, qui enrichissent tous les particuliers ; de sorte que l'on ne trouve guéres de pauvres, ni de mandians dans le Roïaume d'Angleterre, d'autant que tout le monde est utilement occupé.

Environ l'an 1524. François I. envoïa quelques vaisseaux qui voïagerent depuis le cap Breton jusqu'à la Floride & la Virginie, durant l'espace de prés de sept cens lieuës de païs ; mais le Pilote

qui conduisoit cette flotte, fut pris & mangé par les Sauvages : ce païs fut appellé Terres-neuves, ou Nouvelle France. Au bout de dix ans le même Prince envoïa encore à la découverte du Canada, & de la côte où l'on pêche les moruës.

Ce fut l'an 1555. que le sieur de Villegagnon, Chevalier de Malthe, entreprit le voïage du Bresil en l'Amerique, sous la protection de l'Amiral Châtillon, auquel il promettoit d'établir en ce païs-là des Colonies Protestantes. Ce païs avoit déja été découvert dés l'an 1500. par Pedro Alvarez, Capitaine de Dom Emanuel Roy de Portugal. L'année suivante Americ Vespuce, qui avoit déja découvert la Terre-ferme, y alla encore pour le même Roy, au nom duquel il en prit possession. Dans un autre voïage qu'il fit l'an 1504. il découvrit la Baye de tous les Saints. Les François ont donné à ce païs le nom de Bresil ; parce que ce bois y croît en abondance dans de certains lieux : les Toupinanboux, & les Margajats sont les peuples du païs, que Villegagnon fut contraint d'abandonner, ne recevant aucun secours de France ; de sorte que les Portugais s'en emparerent.

Charles IX. Roy de France, par les conseils de l'Amiral Coligni, envoïa quelques vaisseaux vers la Floride, qui n'étoit point encore habitée par des Chrétiens, quoi qu'elle eût déja été découverte sous le Regne de François I. Jean Ponce de Leon Espagnol, en l'an 1512. aborda en cette côte, qu'il nomma Floride; parce qu'il y entra le jour de Pâques fleuries; les Espagnols l'abandonnerent, parce que tous ceux qu'on y envoïa furent mangez des Sauvages.

Les François trouvant ce païs abandonné, resolurent de s'y établir, & de le peupler, pour y introduire la Foy Chrétienne: mais les guerres civiles, qui survinrent vers ce tems-là, furent cause que l'on negligea ces habitations. Les horreurs de la ligue étant assoupies par l'avenement de Henry IV. à la Couronne de France, on commença tout de bon à songer au rétablissement de la navigation & du commerce, afin de remettre un peu le Royaume qui étoit fort épuisé.

On donna l'an 1598. une Commission au Marquis de la Roche, pour la conquête du Canada, & pour d'autres païs qui ne seroient point occupez par

aucun Prince Chrétien. On luy permit de lever des hommes, pour mieux établir le commerce, & pour porter les lumieres de la Foy Chrétienne dans les nouveaux païs qu'il découvriroit, afin de les mettre sous l'obéïssance de la France.

L'an 1603. le sieur de Mons, Gentilhomme Xaintongeois, proposa à la Cour un projet pour faire une habitation aux Terres-neuves; son dessein fut agréé de la Cour. On luy fit expedier la commission de Lieutenant General aux terres de la nouvelle France. Muni de ce pouvoir, le sieur de Mons partit du Havre, accompagné du sieur de Poutrincour, Gentilhomme Picard, & du sieur de Champlein; il bâtit un fort à Kebec, pour penetrer plus avant dans les terres, jusqu'à la mer occidentale, & pour tâcher de découvrir par ce moïen un chemin jusqu'au Mexique. L'an 1609. ils découvrirent le païs des Iroquois, ausquels ils firent la guerre. Ils trouverent des terres habitées par des Sauvages armez de massuës, d'arcs, de fleches; des villes fermées de palissades; un païs tres bon & tres-agréable; des bleds, des vignes, des arbres fruitiers.

Les Peres Jeſuites paſſerent en Canada l'an 1611. dans le pieux deſſein de travailler à la converſion des Sauvages ; le plus grand obſtacle qu'ils trouverent à leur converſion, étoit la polygamie, ou la pluralité des femmes, que ces ſauvages ne pouvoient ſe reſoudre à quitter. Outre que ces peuples ſont naturellement groſſiers, libertins, & fainéans, ſuperſtitieux, addonnez à la magie, & peu capables de la pureté de nos mœurs.

Un autre obſtacle que l'on trouva pour les habitations du Canada, c'eſt que les Anglois de Virginie, qui n'en ſont pas fort éloignez, ne regardoient qu'avec jalouſie ces nouveaux établiſſemens, qui pourroient diminuer le gain qu'ils faiſoient, en commerçant avec ces Sauvages.

La Compagnie de la nouvelle France prit de nouveaux accroiſſemens par les ſoins du Cardinal de Richelieu, Grand-Maître, Chef, & Sur-Intendant de la navigation & commerce de France. Il donna pouvoir aux ſieurs de Roquemont, Hoüel, & autres aſſociez, d'envoïer des Colonies, & de ſe mettre en état de reſiſter aux puiſſances étrangeres. Il ſe fit une aſſociation de cent perſonnes pour quinze

ans, qui s'engagerent de faire passer jusqu'à quatre mille personnes de l'un & de l'autre sexe dans ces nouveaux païs, & de leur fournir toutes les choses necessaires.

Trois vaisseaux partis de Dieppe l'an 1616. allerent au Bresil, approcherent de la terre d'Ethiopie, & arriverent à Sumatra, malgré les oppositions des Anglois & des Hollandois. L'an 1621. on établit une nouvelle societé de commerce pour les voïages de longs cours en Occident, pour la pêche des moruës & des baleines, & pour l'établissement des colonies de la nouvelle France. L'utilité que l'on retiroit de ces Societez engagea Loüis XIII. à songer tout de bon à envoïer du monde dans le Canada, aux Terres neuves, à S. Christophle, à la Barbade, aux isles Antilles, & plusieurs autres lieux; il en fit une Ordonnance l'an 1629. dans laquelle il exhorte ses sujets à former des compagnies pour le commerce, promettant de les assister, & de les escorter de ses vaisseaux; avec deffenses expresses à tous ceux qui feroient des voïages de longs cours, de ne rien entreprendre sur les Rois, Etats, biens, sujets, Princes, Communautez, amis,

& alliez de cette Couronne, selon les traitez faits avec eux.

Ce Roy envoïa le sieur des Hayes en Perse, pour y établir le commerce avec la France, & pour faire une residence à Hispahan, afin de trafiquer des soyes, & des autres marchandises qui viennent de plus loin, dont la correspondance seroit à Marseille. La difficulté étoit pour le transport des marchandises; les uns vouloient qu'on les fit venir par Alep, Alexandrie, & Smyrne: les autres, que le Roy de Perse les fit transporter par des caravanes de Babylone à Alep, où les François les iroient prendre.

Tous ces voïages ont ouvert le chemin aux Missionnaires, & aux Ouvriers Evangeliques, pour porter les lumieres de la Foy dans tout le monde; de sorte qu'il n'y a point de Roïaume si reculé, ni de nation si barbare, où les Jesuites, les Franciscains, les Dominicains, & plusieurs autres Religieux, n'aïent annoncé le Roïaume de Dieu, à la gloire & à l'avancement du nom Chrétien. Les Jesuites entr'autres, qui font un vœu particulier touchant les Missions, ont signalé leur zele par leur patience, & par l'effusion de leur sang, jusqu'aux

extremitez de la terre. Ils se sont établis dans l'Asie, l'Afrique, & l'Amerique, à Siam, à la Chine, au Jappon, dans les isles de l'Inde orientale, sur les côtes d'Afrique, dans le Roïaume de Tunquin, & plusieurs autres où ils ont fait de grands progrez pour l'établissement de la Foy Chrétienne, comme on le peut voir par les relations modernes qu'ils ont données au public.

Je crois que S. François Xavier est celuy des Apôtres modernes, qui a fait plus de voïages. Ceux qui les ont supputé, & qui ont compté la distance des lieux par où il a passé, ont trouvé, en les mettant bout à bout, qu'il avoit fait, en voïageant, trente-trois mille lieuës, c'est-à-dire, plus de trois fois le tour de la terre.

Nous avons encore aujourd'hui une infinité de Religieux de tous les Ordres, qui emploïent toute leur vie, avec un courage heroïque, à voïager parmi les nations les plus sauvages, pour en déraciner les vices, l'idolâtrie, & la superstition, & pour les porter à la connoissance & à l'amour du vrai Dieu. Les Prêtres seculiers, & sur-tout Messieurs des Missions étrangeres, n'ont pas moins de zele que les

reguliers. Il en ſort chaque année de leur Seminaire, qui vont juſqu'au bout de l'univers, avec des fatigues infinies, pour y prêcher l'Evangile. Il n'y a maintenant que quelques contrées vers le Midy & le Septentrion, qui n'aïent pas été découvertes, & où la lumiere de l'Evangile n'ait pas encore été portée.

Depuis que tant de belles manufactures ont été établies en France, par les ſoins & la vigilance de feu M. Colbert, on a de grandes facilitez pour entretenir le commerce avec toutes les nations de la terre, en leur fourniſſant nos denrées, nos étoffes, & tant de rares ouvrages de toute eſpece, qu'on leur peut donner en échange pour ce que l'on trouve de plus riche dans les païs étrangers, ſans qu'il ſoit neceſſaire de tirer de l'argent du Roïaume.

Les grands avantages que l'on peut tirer de la connoiſſance des païs étrangers, ſont aſſez connus de tout le monde; ſoit pour l'avancement du commerce, pour flatter la curioſité de ceux qui ne cherchent qu'à s'inſtruire; ſoit pour animer le zele des autres, qui auroient aſſez de courage pour aller porter les lumieres de l'Evangile dans ces vaſtes païs, qui gémiſſent encore dans les te-

nebres de l'ignorance, de la superstition, & de l'idolâtrie; ainsi on a crû rendre un grand service au public, de luy donner une Bibliotheque de tous les Auteurs anciens & modernes, qui ont fait des Histoires & des Relations des voïages faits par mer & par terre, dans toutes les parties du monde.

On donnera donc le titre de leurs ouvrages; on fera un abregé de la vie & des avantures de ces voïageurs, avec une relation sommaire de leurs voïages, & de ce qu'ils contiennent de plus curieux, & de plus remarquable, tant pour l'Histoire naturelle, que pour la Geographie, les mœurs, les coûtumes, le commerce, la Religion, & l'Histoire du païs. On examinera avec soin les ouvrages dont on fera l'analyse, & l'on portera un jugement équitable sur le caractere de leurs Histoires. Cet abregé fera connoître parfaitement l'utilité des voïages, la créance qu'on doit avoir aux Relations des voïageurs: on y donnera des regles, pour connoître les Auteurs, & les faits qui meritent d'être crus, d'avec ceux qui ne le meritent pas. Ceux qui n'ont ni assez de loisir, ni assez de courage pour lire tant de grands volumes qui ont été

faits par les voïageurs, seront dédommagez par les extraits qu'on leur en donnera, ils y trouveront en peu de mots tout ce qui sera capable de satisfaire leur curiosité.

Car on leur fera le détail de tous les voïages remarquables depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours; on déduira les raisons qui ont fait entreprendre ces voïages, le dessein de l'entreprise, le succez, pour les sciences, la Philosophie, la Medecine, l'Astronomie &c. On tâchera de montrer l'utilité qu'on en peut tirer pour le commerce, les fautes qu'on y a faites, & les mesures que l'on doit observer pour y réüssir. On parlera des établissemens des colonies, qui ont fondé tant de nations differentes; on donnera les époques, & les années ausquelles ces voïages ont été faits, le nom des personnes & des Princes qui les ont envoïés, soit pour établir le commerce, soit pour acquerir une connoissance plus parfaite des lieux.

On donnera aussi quelque idée de la navigation, qui a été portée de nos jours à une grande perfection; puisque l'on va maintenant avec autant de seureté jusqu'aux extremitez de la terre,

que dans les païs les plus connus. Ceux qui voïagent, & qui ont quelque connoissance de la Sphere, & des Mathématiques, pourroient encore davantage perfectionner la navigation, en marquant exactement la difference des lieux & des Meridiens, & les variations de la boussole.

Quoique plusieurs Auteurs aïent parlé des mêmes voïages, on ne laissera pas pour cela d'en donner les extraits, afin d'avoir une Histoire plus complete de chaque païs, & une Geographie exacte; car comme un homme qui voïage ne peut pas tout voir, & tout remarquer, ceux qui viennent aprés luy, remarquent des choses considerables, qui étoient échappées à sa connoissance; outre que la conformité, qui se trouve entre les relations differentes, que plusieurs personnes de differens païs ont laissé à la posterité, est une preuve invincible, que l'on peut faire fond sur leur rapport, & qu'ils ont dit la verité dans leurs memoires.

La premiere partie de ces Recüeils contiendra les voïages faits dans l'Amerique septentrionale & meridionale, au détroit de Magellan, & dans la mer Pacifique, suivant l'ordre des tems, à commencer

commencer depuis Christophle Colomb, & Americ Vespuce jusqu'à present. On donnera ensuite les voïages faits en Afrique, en Egypte, sur les côtes de Barbarie, sur celles qui sont le long de l'Ocean, depuis le détroit de Gibraltar jusqu'à l'isle de Madagascar, le long des côtes de la mer Rouge, & les voïages faits dans les terres interieures. La curiosité du Lecteur pourra être satisfaite des raretez de l'Asie: on exposera à ses yeux tout ce qu'il y a de plus remarquable dans l'Asie Mineure, la Terre-Sainte, la Perse, dans les Indes, & les isles adjacentes, dans la Tartarie, la Chine, & le Japon. On a plus de connoissance de ce qui s'est passé dans l'Europe; & comme ces choses sont plus voisines de nous, il semble qu'on en soit moins touché: on ne laissera pas de parcourir exactement cette belle partie du monde, & de donner de beaux Recüeils sur les voïages faits en Italie, en France, en Espagne, au Levant, au Nord, en Allemagne, en Angleterre, & dans les autres Roïaumes, & les Republiques de l'Europe &c. on ne dira point des choses triviales, & qui sont sçûës de tout le monde; on n'exposera aux yeux que ce que l'on

croira digne de l'attention des honnêtes gens.

Afin que rien ne manque dans cet ouvrage de tout ce qui est capable de contenter un Lecteur curieux & habile, on lui indiquera les noms des Auteurs qui ont écrit sur toutes sortes de voïages ; on fera même une critique abregée de leurs écrits ; on separera les apocriphes d'avec les bons, pour faire mieux connoître les veritables Auteurs, & ceux qui ont plus d'approbation.

On a trouvé une infinité de manuscrits dans les Archives du Perou, & de la nouvelle Espagne, qu'un tres-sçavant homme a fait imprimer, & dont on tirera de grandes lumieres pour la connoissance des Auteurs. Ceux qui ont écrit des affaires des Indes, comme Abraham Ortelius, Antoine de Herrera ; le Frere Alphonse Fernandez, & Maldonat, n'en parlent pas avec assez de netteté, & d'exactitude. Ceux qui font le voïage des Indes, y vont plustôt pour y chercher de l'or & de l'argent, que pour s'instruire de tout ce qui concerne les Sciences. Cette occupation qui devroit être la principale, devient comme étrangere, & l'on ne s'en acquite qu'avec une negligence extréme : c'est

le reproche que l'on peut faire aux Espagnols avec quelque sorte de justice ; on s'instruit moins dans leurs livres de tout ce qui regarde les conquêtes qu'ils ont faites dans le nouveau monde, que dans ceux des étrangers.

Il n'est pas difficile d'être persuadé de ce que je dis, si l'on consulte les œuvres de Gualterus Raleg, sur ce qu'il a écrit de la Cayenne, & de la Dorade : d'Halkuit, & de Jean-Baptiste Ramusio, dont les traductions sont imprimées en trois volumes in fol. de Samuël Purchas, en cinq volumes in fol. de Gaspar Borleus, dans son nouveau monde : de Jerôme Benzono, & Levinius Appollonius, dans leurs Histoires : de Theodore de Bry, & de ses enfans, dans leurs navigations : de Jean Buterus, dans ses relations : d'Antoine Maginus, & de Gerard Mercator, dans leurs descriptions, &c. Tous ces Auteurs sont tres-versez dans la connoissance du nouveau monde ; ils ont emploïé plus de tems & plus de soins à en apprendre les curiositez, qu'à en amasser les richesses.

Pline dit qu'il est naturel à l'homme d'aimer la nouveauté, & que c'est cette inclination naturelle qui le porte à

voïager : nous avons vû de nos jours Monsieur Tavernier, à l'âge de quatre-vingt ans, partir pour aller en Perse, avec la même gaïeté, le même empressement, & aussi peu d'embarras, que s'il eût parti pour Versailles. Il ne pouvoit se resoudre à demeurer long-tems dans un même lieu, aprés avoir voïagé pendant toute sa vie. Les hommes sont naturellement inquiets, la vûë des mêmes objets les ennuïe : voilà ce qui les engage à aller loin de leur patrie, chercher des nouveautez, pour servir de matiere à leur admiration ou à leur curiosité, ou de nouvelles lumieres à leurs connoissances, ou de nouvelles esperances à leur avarice, & à leur cupidité.

On peut dire que les voïages sont tres-propres à polir, & à perfectionner les hommes, & à leur ôter ce qu'ils ont de rude, & de grossier. Le Philosophe Anacharsis, originaire de la Scythie, fit plusieurs voïages, dans le dessein de se deffaire des manieres sauvages & barbares qu'il avoit contractées dans le sein de sa patrie. Il est certain que ceux qui n'ont jamais perdu de vûë la maison de leurs peres, ne parviennent guéres à une haute perfec-

tion dans les Arts ou dans les Sciences. Nous envoïons chaque année à Rome des Eléves en Peinture & en Architecture, pour se perfectionner par ces beaux Arts, en se formant sur ces beaux modeles, en copiant ces rares originaux que l'on trouve dans cette capitale du monde. Il est certain qu'il faut fournir à l'imagination de nouveaux objets pour la nourrir, & pour l'élever en quelque maniere au-dessus d'elle-même. Quand on voit toûjours la même chose, on n'a que les mêmes idées, & l'esprit se renferme dans une Sphere plus étroite.

Philostrate fait dire à Apollone de Tyane, que si un jeune homme veut acquerir de la reputation, il faut qu'il voïage dans les païs étrangers, comme s'il étoit banni du sien: la faineantise, la paresse, l'indolence où l'on se nourrit, en demeurant toûjours dans sa patrie, engourdit l'ame, & l'empêche de former de grands projets. Selon le rapport de Pline, plusieurs grands Philosophes, comme Pythagore, Empedocle, Democrite, Platon, passerent les mers plustôt comme des exilez, que comme des voïageurs. Ils craignoient que la vie molle & aisée, que

les commoditez & les plaisirs dont ils auroient pû joüir dans leur patrie, ne les détournassent du travail & de l'étude de la sagesse.

Ce n'est pas le tout que de voïager, de courir les mers, & de visiter un grand nombre de Provinces, & de Roïaumes: il faut avoir de l'esprit & du jugement pour voïager avec fruit. Platon vouloit que la Republique choisît des gens sages, & d'un esprit meur, pour voïager, afin qu'assistant aux jeux publics, aux ceremonies des Temples, aux assemblées des peuples dans les païs étrangers, ils ramassassent tout ce qu'ils trouveroient plus digne de remarque, pour en faire part à leurs compatriotes.

On a vû par experience, que de jeunes gens qui se perdoient par l'oisiveté & par la débauche dans leur patrie, sont devenus sobres, temperans, & vertueux, en voïageant. L'Empereur Marc Aurele ne trouva point de meilleur moïen, pour remedier aux desordres, aux folles dépenses, & à la dissipation de L. Verus son Collegue, que de l'engager à faire la guerre aux Parthes, afin que la fatigue des voïages, & les perils d'une guerre étrangere lui don-

naſſent aſſez d'occupation pour le détourner des plaiſirs, afin auſſi que le peuple Romain ne fut pas témoin de ſes deſordres, & qu'il apprit, en voïageant, à être œconome, & moderé dans ſes dépenſes.

Pendant les voïages d'Anaxagore, ſes parens ou ſes envieux diſſiperent tous ſes biens; cette perte ne le toucha nullement : *Je ne ſerois point ſauvé*, dit-il, *ſi ces biens n'euſſent peri :* paroles dignes d'un grand Philoſophe, & que Valere Maxime qui les rapporte, admire comme l'effet d'une ſageſſe conſommée. Peut-être qu'Anaxagore ne ſeroit jamais parvenu à une ſi haute vertu, & à un ſi parfait détachement, s'il eut toûjours vécu dans ſa patrie, & s'il ſe fut borné comme font la plûpart des hommes, à la conſervation de ſon patrimoine. C'eſt peut-être l'une des choſes qui les abattardit davantage, & qui les entretient dans la mediocrité; au lieu que ceux qui voïagent ſont dégagez de ces mêmes ſoins; & ils peuvent par conſequent donner une plus libre carriere à leur eſprit.

On ne peut nier que les anciens n'aïent infiniment perfectionné les Sciences & les Arts, par le ſecours

des voïages : en voici la raison, c'est que chacun en ce tems là avoit soin de graver sur de la pierre, ou sur de la brique, les nouvelles découvertes qu'il avoit faites dans quelque Science, comme Herodote & Joseph nous l'asseurent, en parlant des Chaldéens, des Pheniciens, & des Egyptiens ; de sorte que les voïageurs qui alloient consulter ces monumens, remplissoient leurs recüeils d'une infinité de remarques curieuses, dont ils enrichissoient leur païs à leur retour. On trouve encore aujourd'hui, en foüillant la terre, de ces monumens antiques, dans les champs, sur les montagnes, dans les cavernes, sous les ruines des anciens bâtimens.

Mais sans remonter si-loin, quelle utilité la France n'a-t-elle pas tiré des observations de nos voïageurs modernes, pour la perfection de la Geographie, de la navigation, & de toutes les parties des Mathématiques ? Quelles richesses, & quelles précieuses étoffes n'a-t-on point apporté de l'Orient, de la Chine, & des autres païs les plus reculez ?

Quelles obligations enfin le public n'a-t-il point aux soins de Louis le Grand,

Grand, qui a fait de si beaux établissemens dans le Roïaume, & dans les païs étrangers, dans l'Afrique, & dans l'Amerique, pour l'avancement des Sciences, & pour la perfection des beaux Arts? Il a envoyé des hommes habiles, munis de bons instrumens, pour prendre les hauteurs, & pour faire les autres observations necessaires, pour perfectionner la marine. Sa vigilance, pour soûtenir les colonies & les peuplades de l'Amerique, & du Canada, a procuré à ses peuples une infinité de choses necessaires pour les agrémens de la vie, & pour enrichir le commerce par de curieuses manufactures de toute espece. Mais rien n'est comparable au zele qu'il fait paroître, pour envoyer à ses frais des Missionnaires à la Chine, au Japon, en Syrie, & en mille autres endroits. Il entretient aujourd'hui un bon nombre de jeunes hommes dans le College qui porte son nom, & il les distribuë dans les lieux de leur naissance, quand ils ont achevé leurs études. Ces jeunes Missionnaires de differentes nations (car il y en a de Grecs, de Turcs, d'Armeniens, & d'autres païs encore) vont convertir leurs parens & leurs compatriotes à la Foy de Jesus-

Christ, & publier par-tout, la magnificence de leur bienfaiteur, à la gloire immortelle de ce grand Prince.

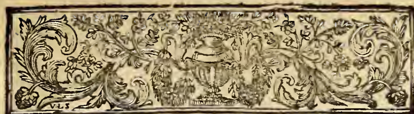
C'eſt aſſez prouver l'excellence & l'utilité des voïages; l'on en ſera encore mieux convaincu par la lecture des recüeils que l'on va donner au public des voïages conſiderables qui ſe ſont faits par mer & par terre, dans toutes les parties du monde.

Fin du Diſcours préliminaire.

TABLE

De ce qui eſt contenu dans ce Volume.

HISTOIRE



HISTOIRE UNIVERSELLE DES VOYAGES FAITS PAR MER & par Terre, dans l'Ancien & dans le Nouveau Monde.

§. I
DE LA DE'COUVERTE du Nouveau Monde, par Christophle Colomb.



HRISTOPHLE Colomb naquit à Génes, de parens obscurs, & s'appliqua dés son enfance à la navigation, comme font presque tous les Génois qui n'ont pas de bien. Il avoit l'esprit vif, pénétrant, & d'une grande étenduë ; & s'é- AMERIQUE

AMERIQUE tant appliqué de bonne heure à examiner les mouvemens du Ciel, & la maniere de se servir habilement de l'Astrolabe, & des autres instrumens propres à la navigation, il fit en peu de tems de grands progrés dans l'art de naviger ; de sorte qu'il surpassa tous les Pilotes les plus habiles, & les plus experimentez de son tems. Il fit d'abord plusieurs voyages par delà le détroit de Gibraltar, vers le Portugal, observant avec beaucoup d'exactitude, quels vents souffloient d'ordinaire, dans les differentes saisons de l'année. A l'âge de quarante ans, étant d'une constitution forte & robuste, il resolut de tenter le voïage du Nouveau Monde, & d'aller chercher ces précieux trésors, qui y étoient renfermez, inconnus aux Européens, depuis tant de siecles. Il fit part de ce projet aux personnes les plus considerables de la Republique de Génes, & leur proposa d'armer quelques vaisseaux, & de les équiper de toutes les choses necessaires pour l'execution de ce grand dessein. Cette entreprise leur parut d'abord chimerique, & ils écoutérent comme une fable, tout ce que leur disoit Colomb de la possibilité de se conduire jusqu'au bout du Monde, par les regles de son Art, quoi

qu'ils euſſent déja entendu parler d'une grande Iſle, éloignée d'une grande diſtance du Détroit, découverte depuis long-tems, & dont les anciens Auteurs font mention.

AMERIQUE

Colomb voïant le peu de cas, que ſes compatriotes faiſoient de ſes projets, alla trouver le Roi de Portugal, & il lui fit les mêmes propoſitions, qu'il avoit faites aux Génois. Les Pilotes Portugais, naturellement fiers & orgüeilleux, mépriſérent d'abord les ouvertures que leur fit Colomb, & les regardérent comme des extravagances & de pures viſions, trouvant mauvais qu'un autre osât ſe flater d'être plus habile qu'eux, dans l'art de la navigation: quoi qu'ils n'euſſent encore voïagé que le long des côtes d'Afrique, ſans perdre la terre de vûë; car ils étoient encore alors dans l'opinion des Anciens, qui croïoient que quiconque eût oſé approcher de la ligne Equinoxiale, auroit été brûlé du Soleil. De ſorte qu'ils ne vouloient point ajoûter foy à ce qu'on leur racontoit des voïages de certains Pilotes, leſquels étant partis de Cadix, avoient fait le tour de l'Afrique, & penetré juſqu'à la mer Rouge.

AMERIQUE

L'ignorance, ou la jalousie des Portugais, fit échoüer tous les desseins de Colomb, lequel voïant ses esperances trompées, & aïant entendu parler de la grandeur d'ame & de la magnificence du Roi d'Espagne Ferdinand le Catholique, & de la Reine Isabelle son épouse, prit la resolution d'aller en cette Cour, & de n'en point partir, qu'il ne les eût persuadez de donner quelques vaisseaux, pour lui faciliter la découverte du Nouveau Monde. Il eut l'honneur d'entretenir souvent leurs Majestez, & les Grands d'Espagne, sur les grands projets qu'il avoit formez, & dont il leur parloit avec tant de certitude & de confiance, qu'on ne pouvoit se deffendre d'ajoûter foi à ses paroles. Cependant, comme quelques Courtisans le regardoient encore comme un homme vain & présomptueux, peu s'en falut que toutes ses propositions & tous ses projets n'allassent en fumée, & qu'on ne le traitât en Espagne, comme il avoit été traité à Génes, & à la Cour du Roi de Portugal.

Mais la Providence, qui avoit resolu de se servir du courage & de l'habileté de Colomb, pour découvrir tant de vastes païs, qui avoient été jusqu'alors inconnus aux plus habiles, inspira

à la Reine Isabelle le desir de tenter cette grande entreprise, aprés en avoir plusieurs fois conferé avec Colomb, qui demeuroit à sa Cour depuis quelques années. Cette Princesse avoit l'ame grande, & ne formoit que de grands desseins, sans se rebuter jamais des difficultez qui s'opposoient à ses entreprises, & qu'elle surmontoit avec une patience & un courage invincible. Aïant été persuadée par les raisons de Colomb de la possibilité & du succés de son entreprise, elle en persuada le Roi son époux, qui fit équiper trois vaisseaux, sur lesquels Colomb s'embarqua, au commencement du mois d'Août de l'an 1492. avec six-vingts hommes d'équipage. Ils partirent de Cadix, & allérent aborder aux Canaries, que les Anciens appelloient les Isles Fortunées, situées à 28. degrez de la ligne Equinoxiale, & éloignées de Cadix de 250. lieuës. On leur a donné le nom d'Isles Fortunées, à cause de la temperature de l'air, parce que pendant toute l'année, on n'y sent ni un chaud excessif, ni un froid insupportable. Quelques-uns ont crû que les Isles Fortunées ne sont pas fort éloignées du Cap Verd dans l'Afrique, dont les Portugais sont aujourd'hui en pos-

AMERIQUE

ſeſſion. Elles ſont à 17. degrez de la ligne Equinoxiale ; on les appelle Iſles du Cap Verd.

Le Baron de Bethencour, né dans la Province de Normandie, avoit fait le voyage des Canaries avant Chriſtophle Colomb ; car il partit de la Rochelle avec le Sieur de la Salle, le premier jour de May de l'année 1402. & il aborda aux Canaries au mois de Juillet de la même année. Il s'en rendit maître, & vint en perſonne en faire hommage au Roi d'Eſpagne, parce qu'il eſt le Prince Chrêtien le plus voiſin des Canaries. Quelques Auteurs ont mis ces Iſles au nombre de ſept ; d'autres en comptent juſqu'à dix : pour accorder ces deux opinions, on pourroit dire que ſept de ces Iſles ſont habitées, & qu'il y en a trois deſertes. Ces Iſles ont été nommées Canaries, à cauſe du grand nombre de chiens, ou de chévres qu'on y trouva dans le commencement. Les habitans du païs étoient fort adroits, grands ſauteurs, habiles à lancer des pierres, agiles, & diſpos comme les Baſques. Ils n'avoient point d'autres armes que des fléches & des dards, quand les François y entrérent : ils étoient tous idolâtres, adorant le Soleil & les Aſtres.

La polygamie étoit permiſe, & en uſage dans tout le païs. Ce qui prouve davantage la barbarie de ces Inſulaires, étoit une étrange coûtume, qu'ils obſervoient quand quelque Seigneur y entroit en poſſeſſion de ſon petit Etat ; pluſieurs s'offroient à mourir pour honnorer la fête, & ils ſe précipitoient avec un courage brutal, du haut d'une montagne fort élevée. On obſervoit la même ceremonie certains jours de Fête, pour honnorer une Divinité qu'ils adoroient, dans un Temple ſitué au ſommet d'une montagne : ils ſe précipitoient dans des abîmes, par un motif de religion, en chantant & en dançant ; parce que leurs Prêtres leur aſſuroient qu'ils joüiroient de toutes ſortes de plaiſirs, aprés une mort ſi genereuſe. AMERIQUE

Ils n'avoient point encore alors l'uſage du feu, & mangeoient la chair des animaux toute ſanglante & toute cruë. Ils avoient quelque connoiſſance confuſe d'une Divinité, qui puniſſoit les méchans, & recompenſoit les gens de bien. Pour ſe raſer la tête, ils ſe ſervoient de pierres tranchantes, comme les pierres à fuſil. L'or ni l'argent ne leur paroiſſoit pas d'un plus haut prix, que du ſable ou des coquilles. Les femmes

AMERIQUE

ne prenoient pas la peine de nourrir leurs propres enfans; elles se contentoient de leur faire teter des chévres. Quelque barbares que fussent alors ces Peuples, ils ne laissoient pas d'avoir quelque police dans leur gouvernement; cent quatre-vingt-dix personnes des plus considerables, avoient l'inspection sur les affaires civiles, & sur tout ce qui concerne la religion. Ils avoient aussi quelques Rois, ou quelques Ducs Souverains, ausquels ils obéissoient, & qu'ils suivoient quand ils se faisoient la guerre les uns aux autres. Ils auroient crû se deshonnorer en tuant quelque bête; c'est pourquoi ils laissoient cet emploi à leurs esclaves, ou à quelques personnes viles. Si un homme tant soit peu considerable se fût relâché sur ce point, on l'auroit separé du reste du peuple, & regardé comme un infâme.

Les habitans des Isles differentes se regardoient comme ennemis, à peu prés de la même maniere qu'en usent les Yroquois envers les Hurons dans le Canada, qui se mangent les uns les autres. Ainsi les habitans de ces Isles se tuoient & se massacroient sans nulle misericorde; ils traitoient avec la même ferocité, quand ils étoient les plus forts,

les étrangers qui venoient aborder dans leurs Isles. Quand les Espagnols pou voient en attraper quelques-uns, ils les faisoient esclaves, & les vendoient comme des chevaux. C'est par le moïen de ces esclaves qu'on a eu connoissance de la situation & de la richesse de ces Isles, & c'est ce qui a fait naître l'envie de les conquerir. AMERIQUE

Dans l'une de ces Isles, on voit une montagne d'une hauteur excessive, en pointe de diamant, & qui jette par intervalles du feu, de la flâme, de la fumée, des cendres, comme le mont Gibel en Sicile. Il faut monter plus de 15. lieuës pour arriver au sommet de cette montagne, qu'on nomme *le Pic de Tenerife*, & il faut emploïer plus de trois journées pour faire ce chemin. Quand on est arrivé au haut de la montagne, on découvre plus de 50. lieuës de païs, & l'on voit distinctement toutes les autres Isles voisines. Comme le froid est extrême sur cette montagne, on n'y peut monter que depuis la mi-Mai jusqu'à la mi-Août.

Dans l'Isle de Fer, qui est l'une des Canaries, il n'y a aucune source d'eau de riviere, ni de fontaine, ni même de pluïe : mais en recompense on y trouve

AMERIQUE

de certains arbres couverts de nuages & de broüillards épais, qui distillent sans cesse, & qui fournissent de l'eau abondamment. Il y a au-dessous de ces arbres une cîterne, pour recevoir l'eau, qui suffit à l'usage des hommes & des bêtes de toute l'Isle. *Loüis Jacson* Anglois, a décrit exactement la nature & les proprietez de cet arbre merveilleux, qui est gros comme un chêne, & haut de six ou sept brasses, les branches étenduës, entr'ouvertes, la feüille semblable à celle du laurier, blanche en dedans, & verte en dehors. Cet arbre ne porte ni fleurs ni fruit; il se séche & se flétrit pendant le jour, & distille pendant toute la nuit, lorsque la nuë est précisément au-dessus de lui. L'eau ramassée dans la cîterne, se divise en plusieurs canaux de plomb, & va se rendre dans plusieurs réservoirs répandus par toute l'Isle : ce réservoir principal contient à peu prés vingt mille tonneaux, & se remplit pendant l'espace d'une seule nuit; ce qui paroîtroit incroïable, si on ne le voïoit tous les jours par experience. On croit qu'il y a dans cette Isle à peu prés huit mille personnes, & environ cent mille bêtes.

Ramusius & quelques autres Auteurs



E-
us



racontent ; qu'il y a dans l'Isle *de Saint* AME-
Thomas, sous la ligne, une montagne RIQUE
toûjours couverte d'arbres, que les nuées
moüillent avec telle abondance, que les
eaux qui en sortent, suffisent pour arro-
ser toutes les campagnes, remplies de
cannes de sucre. Le corps de ces arbres,
les branches, les feüilles, suënt pendant
la nuit, jusqu'à 2. heures aprés le soleil
levé. Ces Isles ont encore un autre avan-
tage considerable, c'est qu'on n'y trouve
aucune bête venimeuse, non plus que
dans le Bresil. Mais aussi les lapins y
fourmillent en telle abondance, que les
vignes & les bleds en souffrent un dom-
mage considerable : de sorte que les ha-
bitans ont été contraints quelquefois de
deserter, & d'aller chercher d'autres
demeures.

L'Isle de Madere est la plus grande de
toutes les Isles voisines, puisqu'elle a
140. milles de tour. Il s'y fait une tres-
grande quantité de sucre : cependant, la
plûpart de celui qui se débite en Euro-
pe, sous le nom de sucre de Madere,
vient du Bresil. Pour l'épurer, on le fait
boüillir plusieurs fois; sa bonté augmen-
te à mesure qu'il est plus cuit & purgé :
la troisiéme cuisson le rend blanc : à la
quatriéme & à la cinquiéme, il se candit
comme de l'alun.

AME-RIQUE La fertilité des Isles Canaries ne se peut exprimer ; car on y trouve en abondance des bleds, des vins excellens, du sucre, de la cire, du miel, des fruits, & des animaux de toute espece. Elles sont habitées par les insulaires & par les Espagnols. Elles ont un Evêque suffragant du Metropolitain de Seville en Andalousie. Elles ne sont éloignées que de 12. lieuës de la terre-ferme d'Afrique ; c'est-à-dire, les plus proches ; car il y en a d'autres qui en sont éloignées environ de 60. lieuës. Celle qu'on nomme la grande Canarie, a environ 40. lieuës de circuit, & peut-être neuf mille habitans. Ils étoient habillez de peaux de chévres, en forme de longues casaques: lors qu'on fit la conquête de ces Isles, ils se retiroient dans des creux de rochers : leur nourriture ordinaire étoit de chair de chiens, & de lait de chévres, avec lequel ils pétrissoient la farine d'orge, pour faire du pain, qui est fort sain. Ils recüeillent du bled aux mois de Fevrier & de Mai ; ils en font du pain tres-blanc. Le sucre ne se ramasse que de deux en deux ans, dans les meilleurs fonds : quand la plante est trop vieille, il la faut replanter ailleurs. Ce n'est pas sans raison que les Anciens

ont donné aux Canaries le nom d'Isles AME-
Fortunées, car tout ce qui y croît est ex- RIQUE
cellent ; les vins , les melons, les pom-
mes, les poires, les oranges, les citrons,
les grenades , les figues, les pesches.
Ces Isles produisent en abondance des
bœufs , des vaches, des chameaux , des
chévres , des brebis , des chapons , des
poules communes , & des poules d'Inde,
des pigeons , des perdrix rouges ; enfin
toutes les choses necessaires aux com-
moditez , & aux agrémens de la vie.

L'Isle de Madere, fut ainsi appellée
par les Portugais , qui s'en emparérent,
à cause du grand nombre de bois qu'il
y avoit, comme des cedres, des cyprés,
& autres grands arbres : elle est éloignée
du Détroit de Gibraltar d'environ 60.
lieuës du côté du midi. Il est assez vrai
semblable que les Peuples qui habitent
les Canaries, sont originaires d'Afrique,
à cause de la proximité , puisqu'il n'y a
pas plus de 12. ou 15. lieuës de passage.
Pline a remarqué , qu'en la Mauritanie
vers le mont Atlas , & le fleuve *Niger* ,
habitoient certains peuples appellez Ca-
nariens , qui vivoient de chair cruë , &
d'entrailles de bêtes sauvages, & de ser-
pens.

Edmond Scory , Chevalier Anglois ,

AMERIQUE

a remarqué dans ses observations, que l'Isle de Tenerife, où se trouve cette montagne si fameuse, haute de 15. lieuës, est la plus agreable des Canaries. Pour aller au sommet de cette montagne, on peut faire 7. lieuës sur des ânes ou des mulets; on est obligé de faire le reste à pied, avec des peines incroïables. Au milieu de la montagne, on sent un air froid insupportable, au pied & au sommet il y fait fort chaud; de sorte que quand on est au milieu, il faut toûjours marcher du côté du Midi, & pendant le jour: mais quand on approche du sommet, il faut marcher du côté du Nord, & pendant la nuit. Chacun porte de quoi se nourrir: pour approcher le sommet de la montagne, il faut choisir le tems vers le milieu de l'été, pour se garantir des torrens, que les neiges fonduës y font, & l'on y peut demeurer jusqu'au lever du soleil, mais non pas plus long-tems. Quand le soleil est levé sur l'horison de la mer, il paroît tourné en forme de boule, & beaucoup plus petit que quand on le regarde de la terre: la lueur qui devance le lever du soleil, est comme un torrent de flâme, & ressemble à celle qui sort d'un four embrasé. Quand on est au sommet de cette

montagne, toutes les Isles voisines res- AME-
semblent à un terrain uniforme, quoi RIQUE
qu'il y ait plus de vingt mille rochers
escarpez & inégaux : il ne pleut jamais
au haut de la montagne; la raison en est
évidente, c'est que les nuées sont beaucoup plus basses; par la même raison le
vent n'y souffle jamais. Si l'on fait rouler quelque grosse pierre par le trou qui
est au milieu de la montagne, elle résonne comme si quelque pesant fardeau
tomboit sur un grand nombre de vaisseaux d'airain.

C'est dans l'Isle de Tenerife, que naît cette excellente malvoisie, qui est le
seul vin que l'on puisse transporter par tout le monde, d'un Pole à l'autre, sans
qu'il se gâte; tous les autres vins se tournent en vinaigre, ou se congélent & se
changent en glace en approchant des Poles du Sud ou du Nord. On y trouve
aussi une espece de pin, que les habitans appellent l'arbre immortel, parce
qu'il ne se pourrit jamais, ni dessus, ni dessous terre, ni dans l'eau; il est aussi
rouge & aussi dur que le bois de Bresil. Si l'on en croit les relations des Espagnols, l'on a trouvé assez de bois dans
l'un de ces arbres, pour couvrir l'Eglise de *los Remedios*, longue de 80. pieds, &

AME-RIQUE

large de 40. Il y a encore dans cette Isle un arbre merveilleux, qu'ils appellent *Dragon*, d'une prodigieuse grandeur; l'écorce ressemble aux écailles de dragon, & c'est peut-être pour cela qu'on l'a nommé de la sorte. Les feüilles de cet arbre sont longues environ de deux pieds, & ressemblent aux glayeuls de nos marais. Il distille de ces arbres une gomme claire & vermeille, qu'on appelle sang de dragon, beaucoup meilleur que celui qui vient de Goa, & des autres parties des Indes Orientales. Le langage de ces Insulaires a beaucoup de rapport avec celui des Mores de Barbarie. Lorsque le Baron de Bethencour aborda dans ces Isles, tous les Insulaires étoient Gentils & Idolâtres: toutefois ils adoroient un Etre, dans lequel ils reconnoissoient une puissance souveraine, & ils lui donnoient des noms qui signifient en leur langue, le Tres-grand, le Tres-haut, & le Conservateur de toutes choses. Ils avoient quelque connoissance confuse de l'immortalité de l'ame, & de la punition des méchans. Quand les saisons étoient dérangées par faute, ou par une trop grande abondance de pluïes, ils conduisoient leurs chévres & leurs brebis dans un certain endroit

endroit, & féparoient les petits d'avec leurs meres, croïant que les béellemens de ces animaux pouvoient appaifer la colere du ciel, & que quand le courroux du Souverain feroit appaifé, il leur fourniroit toutes les chofes neceffaires. AMERIQUE

Ils obfervoient quelque police dans leurs affaires civiles, reconnoiffant un Roi, auquel ils rendoient quelque obéiffance, & dont les enfans fuccedoient à cette efpece de primauté. Ils fe foûmettoient aux loix d'un legitime mariage, & les bâtards étoient exclus de tout droit à fucceder. Les jeunes gens s'exerçoient à la courfe & à lancer le dard, à jetter des pierres, à danfer; ces inclinations fe remarquent encore aujourd'hui dans la plufpart de ces Infulaires.

Mais en quoi ils me paroiffent fort eftimables, c'eft dans leur retenuë & dans leur difcretion; car fi un homme eût commis quelque violence à l'endroit d'une femme, ou qu'il l'eût infultée de quelque maniere que ce pût être, il étoit mis à mort fans remiffion. Prefque tous les habitans de ces Ifles font bien faits, d'une taille haute, & d'une complexion forte & robufte. Il y avoit autrefois parmi eux quelques geants, d'une grandeur prodigieufe: on mon-

AME-RIQUE tre encore la tête de l'un de ces hommes monstrueux, qui avoit 80. dents, & 15. pieds de haut. Le tein de ces Insulaires est different, selon le different aspect de leurs habitations ; car ceux qui demeurent du côté du Midi, ont la couleur olivâtre ; ceux au contraire qui demeurent du côté du Nord, sont beaux, principalement les femmes : leurs habits ordinaires étoient autrefois de peaux d'agneaux, & n'alloient que jusqu'aux genoux ; mais quand elles paroissoient en public, elles avoient une autre espece de robe, qui descendoit jusqu'à terre; car elles étoient persuadées qu'une femme qui se laissoit voir les pieds ou la gorge, agissoit contre les regles de la bienseance & blessoit la modestie.

Leur vie étoit fort frugale, se nourissant d'orge & de féves. Ils ne mangent du pain de froment que depuis que les François leur ont appris à le semer : leur pain est une espece de gâteau ; car ils détrempent leur farine avec du miel, de l'eau & du beurre. Quand ils étoient malades, ils se tiroient du sang des bras, de la tête, & du front, avec une pierre à fusil bien aiguisée.

Le Roi distribuoit à chacun la portion de terre, qu'il devoit cultiver & ense-

mencer: quand ils y jettoient le grain, ils prononçoient quelque parole myſterieuſe, qu'ils croïoient d'une grande vertu pour la récolte. Le Roi, ou celui qu'on honnoroit de ce nom, faiſoit ſa demeure comme les autres, dans des grottes ou des rochers creuſez naturellement. Ils n'obſervoient pas de grandes formalitez dans leurs mariages : le futur époux demandoit le conſentement des parens de la fille, ou de la veuve, ſi elle avoit déja eu un mari; ce conſentement accordé, ils étoient cenſez mariez, ſans autre ceremonie. Si les mariages ſe faiſoient avec tant de promptitude, ils ſe rompoient avec la même facilité ; le premier dégoût de la part de la femme ou du mari, ſuffiſoit pour autoriſer leur divorce, & ils pouvoient ſe remarier ſur le champ à d'autres, quand ils en trouvoient l'occaſion. Il y avoit dans ces divorces un grand inconvenient pour la Republique ; car les enfans de ces perſonnes ainſi ſeparées, étoient réputez bâtards. Le Roy ſeul étoit exempt de cette Loi, à cauſe de la ſucceſſion ; il lui étoit même permis de ſe marier à ſa propre ſœur, comme faiſoient autrefois les Perſes.

AMERIQUE.

Ils avoient grand ſoin de faire embau-

AMERIQUE mer les corps morts pour les conserver plus long-tems; ils les lavoient d'abord, & les nettoïoient avec beaucoup de soin; ils mettoient dedans certaines drogues faites avec du beure de chevres, fondu avec des poudres d'écorces de pins, & d'autres herbes aromatiques; ils en frotoient le corps, & l'exposoient au soleil pendant l'espace de quinze jours, jusqu'à ce qu'il fut entierement desseiché: durant tout ce tems-là les parens du défunt le pleuroient. Au bout des 15. jours, ils enveloppoient le corps dans des peaux de chevres cousuës avec beaucoup d'art; ils le portoient dans quelque caverne destinée pour cela: on trouve encore quelquefois de ces corps embaumez depuis plus de mille ans, s'il en faut croire leurs relations.

Leurs maisons faites d'une pierre rude & mal polie, ne sont gueres que d'un étage, sans cheminée, non pas même pour la cuisine; ils se contentent de faire un foyer contre une muraille, ils y havissent, ou brûlent leur viande, plustôt qu'ils ne la rôtissent. Depuis que les Européens habitent parmi eux, ils se logent, & mangent avec plus de propreté.

AMERIQUE

§. II.

DES DECOUVERTES, QUE fit Christophle Colomb aprés avoir navigé pendant 30. jours.

CHristophle Colomb étant parti des Isles Fortunées, & faisant route vers le Ponent, navigea pendant 30. jours sans rien voir que le ciel & la mer, ayant toûjours l'astrolabe en main pour observer la hauteur des astres, & la déclinaison du soleil. Au bout de dix jours, les Espagnols de son équipage commencerent à murmurer contre lui, & resolurent entr'eux de le jetter dans la mer, pour s'en retourner en Espagne, se disant les uns aux autres qu'ils avoient été abusez par un Genois, qui vouloit les conduire dans des païs perdus, sans sçavoir lui même où il alloit. Colomb les adoucissoit du mieux qu'il pouvoit par de belles paroles, les assurant toûjours qu'ils verroient bien-tôt l'effet de ses promesses : ils patienterent encore pendant dix jours; mais au bout de ce terme leurs plaintes renouvellerent, & ils entrerent dans une telle fureur, que toute la fermeté de Colomb en fut ébranlée, & qu'il se crut perdu sans ressource;

AMERIQUE Cependant il les appaisa encore, leur disant que s'ils lui faisoient la moindre violence, le Roi Catholique les prendroit pour des Rebelles, & les amusant ainsi de jour en jour; enfin au bout de 30. jours depuis leur départ des Canaries, ayant jetté la sonde, ils jugerent par le fond qu'ils trouverent qu'ils n'étoient pas fort éloignez de la terre, cette conjecture fut encore confirmée par l'observation d'un vent contraire à celui qui souffloit sur la mer, & qui ne pouvoit venir que de la terre. On fit monter un matelot au haut du mas, lequel au bout de quelques heures commença à découvrir les pointes de certaines montagnes, & transporté de joye, s'écria *Terre*, *Terre*: Tout l'équipage répondit à ce cri avéc des acclamations, & l'on fit une décharge de toute l'artillerie de la flotte.

L'approche de la terre consola Colomb de tous les chagrins qu'il avoit eu à essuyer pendant le voyage; il remercia Dieu qui avoit beni son entreprise; car ayant le vent en pouppe, ils arriverent en effet à terre avant la fin du jour. La campagne étoit couverte de verdure, & remplie de beaux arbres; il prit à la main un étendart, sur lequel étoit peint l'image

de Jeſus-Chriſt crucifié ; & comblé de joye, il ſauta ſur le rivage, & douze hommes de l'équipage avec lui ; ils ſe mirent à genoux pour rendre graces à Dieu, & baiſerent trois fois la terre, pleurant de joye. “Je vous benis, Seigneur, s'écria-t-il, de ce que vous m'avez choiſi pour faire connoître vôtre Nom dans ces païs barbares.“ Selon la ſupputation de Colomb, le rivage où ils aborderent eſt éloigné des Canaries d'environ 950. lieuës : aprés y avoir demeuré quelques jours, ils reconnurent que ce n'étoit qu'une iſle déſerte ; c'eſt pourquoi ils prirent la reſolution d'aller encore plus loin, aprés avoir abbatu des arbres pour en faire des croix, & pour donner à entendre à la poſterité, qu'ils en avoient pris poſſeſſion au nom de Jeſus-Chriſt. AMERIQUE

Aprés cela, ils remonterent ſur leurs vaiſſeaux, & ayant navigé pendant quelques jours, ils découvrirent pluſieurs Iſles, deux deſquelles ſont extrémement grandes. Ils donnerent à la plus conſiderable le nom de la nouvelle Eſpagne ; & la ſeconde, ils l'appellerent Guinée, ſans ſçavoir préciſément ſi c'étoit une Iſle ou une terre-ferme ; ils entrerent dans les bois, & ils entendirent une

AMERIQUE

infinité de Rossignols au mois de Novembre. Ils trouverent aussi de grands fleuves d'une eau tres-claire, & des ports fermez, capables de contenir les plus grands vaisseaux. Ces nouveautez ne contenterent pas encore la curiosité, ni les desirs de Christophle Colomb, il vouloit pousser jusqu'aux rivages les plus reculez de l'Orient, & jusqu'aux terres où naissent les épiceries; il navigea le long des rivages de Guinée pendant plus de 400. lieuës, & jugea dés lors que c'étoit un Continent, comme on l'a reconnu depuis. Aprés cette découverte, ils revinrent à la nouvelle Espagne; ils y trouverent une grande quantité d'hommes tout nuds, qui s'enfuirent d'une grande vîtesse au milieu des bois, si tôt qu'ils apperçurent les Européens. Les Espagnols les poursuivirent, & prirent une femme; ils la conduisirent dans leurs vaisseaux, l'habillerent proprement, lui donnerent à manger, lui firent boire du vin, & la laisserent aller. Quand ils la virent vêtuë de la sorte, & aprés qu'ils eurent entendu le recit du traitement que les Espagnols lui avoient fait, ils vinrent tous en foule les trouver, croyant que c'étoient des gens descendus du ciel; ils leur presenterent tout l'or qu'ils

avoient,

avoient, dont ils ne faiſoient pas plus de cas que de la terre ; ils le donnoient en échange pour des ſifflets, de petits coûteaux, de petits miroirs, & pour les choſes les plus viles. AMERIQUE

Depuis qu'on les eut ainſi apprivoiſez, les Européens tâcherent de s'inſtruire de leurs coûtumes, & de leurs manieres de vie ; ils reconnurent aux ſignes & aux démonſtrations qu'ils leur donnoient, qu'ils avoient un Roy parmi eux qu'ils appelloient *Guaccanarille*. Ces ſauvages voyant que les Eſpagnols adoroient la croix, ſe proſternoient auſſi pour l'adorer à leur exemple. Leurs barques, qu'ils appellent *Canots*, ſont tout d'une piece ; c'eſt un arbre gros & long, qu'ils creuſent avec des pierres aiguës : les plus grands ſont capables de contenir 80. perſonnes. Quoiqu'ils n'euſſent aucune connoiſſance du fer, ni aucun inſtrument de cette eſpece, leurs cabanes, & toutes les choſes, dont ils avoient beſoin, étoient travaillées avec beaucoup d'induſtrie & de propreté.

On comprit encore par les ſignes, qu'ils donnerent, que prés de cette Iſle, il y avoit d'autres Iſles remplies d'hommes cruels

AMERIQUE & barbares, qui se nourrissoient de chair humaine ; ce qui fut cause qu'au moment qu'ils eurent apperçû les Européens, ils se mirent à fuïr, croyant que c'étoit des Canibales, c'est ainsi qu'ils appellent ces Nations fieres & sanguinaires ; ils en étoient poursuivis, comme les dains & les lievres sont poursuivis par les chiens, pour leur servir de pâture. Tous les petits enfans, que prenoient les Canibales, ils les faisoient châtrer comme des poulets & des cochons, afin qu'ils devinssent plus gras & plus délicats ; ils tuoient les hommes, & mangeoient sur le champ les intestins, les pieds, les mains, & toutes les extremitez du corps, & saloient le reste pour le garder. Pour les femmes, ils ne les tuent point, ils les retiennent afin d'en avoir des enfans ; celles qui sont trop vieilles leur servent d'esclaves.

Les habitans de ces Isles se servent de flêches pour se défendre, mais quand ils croyent que les Canibales approchent, ils se mettent tous à fuïr ; dix Canibales en attaquent sans crainte, cent des autres. Pour ce qui regarde leur Religion, on ne peut comprendre

autre chose, sinon qu'ils adorent le ciel, le soleil, & la lune. Au lieu de pain, ils usent d'une grande racine, à peu prés semblable à des navets ou à des carottes. Ils ont encore une autre espece de racine qu'ils coupent en petits morceaux, ils la broyent & la paîtrissent, il en sort assez de suc, qui est un poison mortel pour ceux qui le boivent; & cependant ils font du pain de la masse de ces racines, & s'en nourrissent. Ils ont encore une autre espece de graine appellée *Mahiz*, qui ressemble à des poix, & qui vient dans des cannes grosses comme le bras, & longues d'une palme. Ces Insulaires font beaucoup de cas de ces grains, ils en portent aux oreilles, & au bout du nez pour se parer.

AMERIQUE

Les habitans de ces Isles ne font aucun commerce avec les autres Nations, & ne sortent jamais de leur païs; on leur demanda par signes en quels endroits ils ramassoient l'or, qu'ils portoient au nez & aux oreilles, ils firent connoître qu'ils le trouvoient sur les rivages de certains fleuves, qui descendent des montagnes; ils separoient les grains d'or d'avec le sable. On ne trouve point dans toute cette Isle d'animaux à quatre

AMERIQUE pieds, si ce n'est une espece de lapins, & des serpens d'une grandeur prodigieuse, mais qui ne font mal à personne. On trouve dans les forêts une grande quantité de tourterelles blanches avec la tête rouge. Cette terre produit le mastic en abondance, le bois d'aloes, le coton, & plusieurs autres choses tres utiles & tres curieuses.

Dans le dessein que Colomb avoit de faire de nouvelles découvertes en ce nouveau monde, il avançoit toûjours de plus en plus. Il rencontra une Isle qu'il nomma *S. Domingue*, à cause qu'il y étoit abordé un jour de Dimanche: il en découvrit encore une autre, qui n'étoit pas fort éloignée, toute remplie d'arbres odoriferans; ils n'y virent ni hommes, ni bêtes, si ce n'est des lezards & des crocodiles d'une grandeur prodigieuse. Ils appellerent cette Isle *Marie Galante*; elle étoit habitée par les Canibales, comme ils le virent par experience, & par les notions que leur en donnoient des sauvages de la nouvelle Espagne, qu'ils avoient avec eux, & qui leur servoient de truchement. Ils y virent des habitations de vingt & trente maisons, toutes bâties autour d'une grande place; ces cabanes

ſont faites de pieux, & couvertes de feüilles d'arbres, que l'eau ne penetre point; leurs lits ſont ſuſpendus & remplis de foin & de joncs. Les Canibales adorent le ciel : ils ont quelques images de coton, qui ſont, à ce qu'ils diſent, la reſſemblance du diable qu'ils voyent la nuit. A l'aſpect des Européens, les Canibales ſe mirent à fuir de toute leur force; on trouva dans leurs cabanes trente femmes priſonnieres, dont ils ſe ſervoient comme d'eſclaves, & autant de garçons qu'ils avoient reſervez pour les manger. En effet, on vit dans leurs cuiſines des membres de corps humains découpez, & prêts à rôtir, avec des oiſeaux & du gibier de pluſieurs eſpeces; aux environs de leurs cabanes, on trouvoit les os des bras & des cuiſſes de ceux qu'ils avoient dévorez, & qu'ils aiguiſoient pour faire des pointes à leurs fleches, n'ayant nul uſage du fer. AMERIQUE

Il y a dans cette Iſle que les Eſpagnols appellerent *Guadaloupe*, ſix grands fleuves, dont les bords de chaque côté ſont tres agreables. On trouve ſur les arbres autant de perroquets que de moineaux en France. Pas loin de cette Iſle, ils en virent une autre, qui n'eſt habitée

AMERIQUE que par des femmes, lesquelles ont commerce avec les Canibales. Si elles deviennent enceintes d'enfans mâles, elles les renvoyent à leurs peres, & retiennent les filles auprés d'elles : elles pratiquent à peu prés ce que l'on raconte des anciennes Amazones. Trente Espagnols aprés avoir été quelque temps en embuscade pour attraper quelque Canibale, apperçurent un *Canot*, dans lequel il y avoit huit hommes, & autant de femmes ; ils les attaquerent, les barbares se défendirent avec leurs arcs & leurs fleches dont ils se servent avec beaucoup d'adresse : une femme Indienne tua d'abòrd un Espagnol, & en blessa un autre. Parmi ces femmes, il y en avoit une à qui les autres obéïssoient comme à leur souveraine, elle avoit un fils fort & robuste, d'un regard farouche & menaçant ; on les prit, & ils furent conduits à Christophle Colomb ; la mine de ces gens-là étoit si terrible, & ils avoient sur le visage je ne sçai quoi de si cruel, qu'on ne pouvoit les envisager fixement sans quelque émotion.

Aprés plusieurs voyages, & plusieurs détours, Colomb revint avec sa petite flotte à la nouvelle Espagne, éloignée

du païs des Canibales d'environ 500. AMERIQUE
lieuës; il eut la douleur en arrivant
d'apprendre que tous ses compagnons
qu'il avoit laissez dans la nouvelle Espagne à son premier voyage étoient morts : c'est-à-dire qu'ils avoient été tuez par des Nations voisines, qui étoient venus les attaquer avec de nombreuses troupes. On jugea à propos de bâtir une espece de ville & de citadelle, pour contenir les barbares dans le respect : on y fit une petite Eglise, dans laquelle Colomb fit chanter la Messe par treize Prêtres le jour de l'Epiphanie : c'est apparemment la premiere fois que les Mysteres divins furent celebrez dans ce nouveau Monde.

Pour accomplir les promesses que Colomb avoit faites au Roy d'Espagne de l'instruire de ses nouvelles découvertes, il renvoya en Europe douze petits vaisseaux remplis de marchandises, avec quelques hommes habiles, qui firent le détail de tout ce que l'on avoit remarqué dans le nouveau Monde, jusqu'en l'année 1494. Colomb à qui le Roy Catholique avoit donné le titre d'Amiral des mers d'Orient, demeura dans la nouvelle Espagne, dont la largeur est d'environ 220 milles, & la longueur

AMERIQUE

d'Orient en Occident de 600. milles ; l'élevation du pole eſt de 22. degrez & demi. L'Amiral fit bâtir une ville ſur une petite colline, au milieu de l'Iſle, & il lui donna le nom d'Iſabelle, en l'honneur de la Reine Iſabelle de Caſtille. Au pied de cette montagne, il y a une belle plaine longue de 60. milles, & large de 20. au travers de laquelle paſſent pluſieurs fleuves qui l'arroſent, & qui rendent ce terrain tres-fertile ; de ſorte que les graines de laituës, d'ozeille, & d'autres legumes que l'on jetta en terre ſur les bords de ces fleuves, vinrent en maturité dans l'eſpace de ſeize jours. Les melons, les concombres, les citroüilles, crûrent & meurirent en 36. jours : le goût en eſt ſi délicieux, qu'on ne mange rien dans l'Europe qui en approche.

Ce qui parut encore de plus étonnant, ce fut que des canes de ſucre que l'on ficha en terre, crûrent à la hauteur de deux braſſes, & meurirent parfaitement. Les ſeps de vigne dés la ſeconde année, porterent des raiſins tres agreables, mais en petit nombre, parce que le terroir eſt trop gras. Pour faire une experience, on ſema plein un petit ſac de blé au commencement de

Février, & le 30. de Mars, le propre jour de Pâques, on offrit au Seigneur un faisseau d'épics meurs, comme les premices de cette petite moisson. L'Amiral fit entourer de fossez sa nouvelle ville, pour se garantir des surprises, & des insultes des Indiens. Il partit le 12. de Mars avec 400. hommes à pied & à cheval, pour aller à la Province de l'Or; ils entrerent dans une belle plaine, arrosée de plusieurs rivieres, dont les sablons sont remplis de grains d'or. Ils avancerent dans les terres par l'espace d'environ soixante & dix mille; ils y bâtirent une petite citadelle, qu'ils nommerent *le Fort de S. Thomas*, pour leur servir de retraite, afin d'être plus en état de découvrir les secrets & les richesses du païs. Il donnoit aux Indiens des sifflets & des bagatelles de l'Europe, à condition qu'ils lui donneroient de l'or en échange; ils couroient aux prochains rivages, & revenoient dans un moment les mains remplies de sablons d'or, dont quelques-uns pesoient une once. Ils cüeillirent au mois de Mars des raisins sauvages d'un goût excellent, dont les Indiens ne faisoient nul cas. Quoique cette Isle soit pierreuse, & pleine de

AME-RIQUE montagnes, cependant elle est couverte d'herbes vertes ; quand on les coupe, elles repoussent au bout de quatre jours de la hauteur du bras. La raison en est évidente : c'est que plusieurs rivieres coulent au travers de ces montagnes, dont elles entraînent l'or parmi leurs sablons. Les habitans sont extrêmement paresseux, & sans aucune industrie ; de sorte que pendant l'hyver, ils gêlent de froid sur ces montagnes, dont ils pourroient aisément se garantir, en cherchant de quoi se faire des habits.

---

§. III.

DES RARETEZ QUI SE trouvent dans l'Isle de la Jamaïque, & d'un port capable de contenir plus de 50. vaisseaux.

L'Amiral Colomb partit avec trois navires pour découvrir une certaine terre, qui n'est éloignée de la nouvelle Espagne, que de 80. milles, & qu'on appelloit *Cuba*. Il y trouva un port tres commode, qu'il nomma le *port de S. Nicolas*, éloigné de *Cuba* d'environ 20. lieuës. En avançant vers le Midi dans le

Golphe, ils découvrirent la *Jamaïque*; AMERIQUE
c'est une Isle plus grande que toute la Sicile: elle est tres-fertile, & remplie de peuples qui ont beaucoup plus d'esprit & d'adresse que les autres Insulaires, plus propres aux arts mécaniques, & aux exercices militaires. Ils firent tous leurs efforts pour empêcher l'Amiral & sa troupe de prendre terre, mais ayant toûjours été battus dans toutes les attaques, ils se firent ses amis. Quoique ce païs soit abondant en toutes sortes de poissons, ils les negligent pour ne manger que des serpens qu'ils trouvent plus délicats, & qu'ils reservent pour le Roy, & pour les personnes les plus considerables. Les habitans de cette Isle sont doux & débonnaires, ils venoient sans crainte & sans aucun soupçon dans les navires des Espagnols, ils leur portoient de leur pain, des cocos pleins d'eau, des fruits excellens, & d'une odeur tres-agreable; ils leur montrerent un fleuve, dont l'eau étoit naturellement si chaude, qu'on n'y pouvoit tenir les mains sans se brûler.

Ces Insulaires ont une maniere de pêcher toute particuliere: ils attachent à leur canot sous l'eau un poisson, dont nous n'avons point de semblables dans

AME-RIQUE

l'Europe, & qui ne peut du tout souffrir l'air : quand ils sentent quelque tortuë, ou quelque grand poisson approcher du canot, ils lâchent ce poisson fait au manege, & qui court avec la même vîtesse qu'une fleche décochée; il s'attache à la tortuë, & la tient tellement serrée, qu'elle ne peut plus s'en défaire; de sorte que le pêcheur tirant la ligne à laquelle ce poisson est attaché, sa proye suit par consequent, & il la lâche si-tôt, qu'il est à l'air; car il mourroit sur le champ, si on ne le remettoit promptement sous l'eau, où il se tient en embuscade pour faire de nouvelles captures.

Tandis que l'Amiral faisoit un jour celebrer la sainte Messe, suivant la coûtume, il fut visité par un Indien âgé de 80. ans, qui paroissoit homme fort venerable, & de bon sens : il étoit accompagné de plusieurs Indiens tout nuds, à la reserve des parties, que la pudeur ne permet pas d'exposer à la vûë : il adressa ces paroles à Christophle Colomb, qui luy furent expliquées par l'Indien qu'il avoit auprés de lui, & qui lui servoit d'Interprete : » Nous » avons appris que vous avez découvert » avec de grandes fatigues & de grands

perils, plusieurs terres qui vous étoient » AME-
inconnuës, & que vous avez porté la » RIQUE
terreur parmi tous les Habitans de «
ce Nouveau Monde; si vous croïez, «
comme nous, que les ames quand «
elles se separent des corps, entrent «
dans des routes toutes differentes, «
dont l'une est obscure & ténébreuse, «
par laquelle les ames qui ont affligé & «
molesté le genre humain sont condui- «
tes; l'autre route est brillante & lumi- «
neuse, pour les ames pacifiques, qui «
ont toûjours aimé le repos & la tran- «
quillité; je vous conjure de ne faire «
mal à personne, puisque vous êtes «
mortel, & que vous esperez la récom- «
pense de vos bonnes œuvres «

Ces discours du vieillard surprit Colomb, & le remplit d'étonnement; il lui dit qu'il ètoit tres-persuadé de tout ce qu'il venoit de dire touchant la destinée des ames, & qu'il avoit ordre du Roy Catholique, d'entretenir la paix avec les Indiens, de proteger les bons, de pûnir les méchans, & de faire une guerre éternelle aux Canibales, qui troubloient le repos des autres, & qui les traitoient avec tant d'inhumanité; que pour lui, ni ses amis, il n'y avoit rien à craindre; &

AMERIQUE

que si quelque Européen lui faisoit le moindre déplaisir, on le puniroit sans misericorde. Ces assûrances de l'Amiral charmerent tellement le vieillard Indien, qu'il resolut de le suivre par-tout où il iroit; & il l'eut fait, si les pleurs de sa femme & de ses enfans ne l'eussent detourné de son dessein. Colomb voulut s'informer plus particulierement des coûtumes, & de la politique des Indiens. Le vieillard luy fit entendre sur cela, par son Interprete, qu'ils n'avoient ni Rois, ni Superieurs, dont ils dépendissent; que les plus anciens avoient toute l'administration des affaires; qu'ils adoroient le Soleil en cette maniere: Le matin, quand les premiers rayons du Soleil commencent à paroître, les Indiens vont sur les bords de la mer, des fleuves, & des fontaines; ils s'y lavent les mains & le visage, & font la reverence à ce bel astre: les anciens s'assemblent à l'ombre des arbres les plus grands, & les plus touffus, auprés de leurs habitations, ils se tiennent là en repos, parlant & conversant ensemble. Les jeunes gens sont chargez de toutes les choses necessaires pour l'entretien de la vie, comme de semer & de faire la recolte; quand le temps de la moisson

est arrivé, chacun a droit de ramasser ce qui lui est necessaire de grain, quoi qu'il n'ait pas pris la peine de le semer; car ils disent que tout ce que la terre produit, doit ê re commun aussi-bien que la lumiere de la lune & du soleil, & comme l'eau des rivieres & des fontaines. Ainsi parmi eux l'on n'entend jamais dire ceci est à moi; cela vous appartient; voici les limites de mon heritage; de sorte que sans le secours des loix ils vivent tous en paix & en commun, comme les enfans d'une même famille. Le principal emploi des vieillards est d'instruire les jeunes gens; ils tâchent sur-tout de leur inspirer la frugalité, & de se contenter de ce qu'ils trouvent dans leur propre païs; c'est pourquoi ils en permettent rarement l'entrée aux étrangers, pour y apporter des nouveautez: ils ne permettent pas non plus aux leurs de voyager, ni de sortir de leur patrie, de peur que leurs gens ne troublassent le repos de leur Republique, en voulant y introduire des coûtumes étrangeres, & de peur qu'ils n'apprissent le mal, en le voyant faire aux autres: les femmes, comme les hommes, se rassemblent à l'ombre des arbres, pour y dancer à leur maniere, ne son-

AMERIQUE

AMERIQUE geant qu'à se donner du bon temps.

§. IV.

DE QUELLE MANIERE Colomb s'y prit, pour obliger les Caciques, à payer tribut aux Rois d'Espagne.

L'Amiral voïant que les Espagnols, qu'il avoit emmenez aux Indes, y mouroient, ne pouvant s'accommoder de la nourriture des gens du païs, resolut de faire un voïage en Espagne, pour y chercher des provisions, de vin, de bled, & des autres choses necessaires à la vie. Il se croïoit encore obligé à faire ce voïage, pour se précautionner contre les mauvais offices que pouvoit lui rendre un certain Pietro Margararit, Gentil-homme du Roi Catholique, qui étoit parti des indes avec quelques Espagnols fort irritez contre Colomb. Mais avant que d'entreprendre ce voïage, il crut qu'il étoit à propos d'appaiser certains Caciques, ou Seigneurs Indiens, qui faisoient, avec raison, de grandes plaintes des Espagnols, de leurs insolences, de leurs voleries, de leurs brigandages, & de leurs

leurs homicides. Pour mieux réüssir dans son dessein, il maria d'abord l'Indien qui lui servoit d'Interprete, à la sœur de l'un des principaux Caciques de ce païs-là. Il envoïa cinquante soldats à la défence du Fort S. Thomas, assiegé par un autre Cacique, qui avoit en sa disposition les montagnes, d'où l'on tire l'or; ce Cacique avoit fait égorger plusieurs Espagnols; c'est pourquoi Colomb desiroit sur toutes choses de le surprendre vif, ou de lui persuader de le venir trouver. Le Cacique dissimulant son dessein, fit semblant de souhaiter cette entrevûë, croïant que c'étoit une belle occasion pour massacrer Colomb, & toute sa suite. Il rassembla tout ce qu'il avoit de monde, & se mit en marche avec ce cortege. Le soupçon qu'on eut de son mauvais dessein, le voïant venir accompagné de tant de gens armez, fit qu'on lui dressa une embuscade; on le prit, on lui mit les fers aux pieds, & on le presenta en cet état à l'Amiral. On avoit envie d'en faire autant à tous les Caciques, & aux Seigneurs de l'Isle, mais on apprit que tous les Indiens mouroient de faim, & qu'il en étoit déja péri plus de cinquante mille par leur faute, & pour

AMERIQUE

AMERIQUE n'avoir pas voulu ensemer leurs terres, ni faire leur recolte, afin d'obliger les Européens d'abandonner le païs, n'y trouvant pas de quoi subsister. Ils avoient même arraché toutes les plantes & toutes les racines, dont ils se servoient pour faire du pain, & sur-tout aux environs des montagnes, dont on tiroit l'or ; car ils s'étoient aisément apperçû, que c'étoit principalement pour cela que les Chrétiens venoient aux Indes.

Pour les tenir davantage en bride, Colomb fit bâtir une nouvelle forteresse, qu'il appella le Fort de la Conception ; sur une colline abondante en toutes choses ; ces forteresses les mettoient au desespoir, dans la crainte de perdre entierement leur liberté. Un Cacique, pour gagner les bonnes graces de Colomb, lui presenta un grain de la figure d'un pois, qui pesoit vingt onces, & que l'on envoïa au Roi d'Espagne. Les rapines & les violences des Européens, causoient de grandes détresses aux Indiens; pour les appaiser, l'Amiral fit assembler tous les Caciques du païs, ausquels il promit qu'il ne donneroit plus, à l'avenir, permission à ses gens de courir toute leur Isle, &

de piller les Indiens, ſous pretexte de chercher de l'or, à condition que les Indiens payeroient par tête un tribut aux Eſpagnols ; les habitans des montagnes s'obligerent de donner par mois certaines meſures ou boiſſeaux d'or, & de les apporter aux habitations des Eſpagnols. Ceux qui demeuroient dans les plaines, s'obligerent de donner du coton, & une certaine quantité des autres marchandiſes, & des denrées qui croiſſent dans le païs. AMERIQUE

Le Cacique priſonnier ſongeoit jour & nuit aux moïens de ſortir de ſa captivité. Il fit enſorte que cinq mille Indiens armez à leur maniere, c'eſt-à-dire tout nuds, portant des fleches, & conduits par l'un de ſes freres, vinrent attaquer les Européens avec des maſſuës, & des lances armées de pierres aiguiſées, au lieu de pointes de fer. Ils ſe camperent loin des Eſpagnols, de la longueur d'un trait d'arc ; ils diviſerent leurs troupes en cinq eſcadrons, aſſignant à chacun le poſte qu'il devoit garder, éloignez les uns des autres, en forme de demi cercle. Celui qui commandoit les Indiens, leur ordonna de ſe mettre tous en mouvement au premier ſignal, & de jetter de grands cris,

AME-RIQUE en tâchant d'envelopper de toutes parts les ennemis, qui étoient en petit nombre, & qui jugeant plus à propos de combattre chaque escadron separément, que d'attendre qu'ils fussent tous réünis ensemble; ils attaquerent donc le plus gros qui venoit à eux dans la plaine, & pousserent leurs cavaliers avec tant de furie, que les Indiens nuds ne purent soûtenir le premier choc; ainsi rompus & mal traitez, ils se mirent tous en fuite; les autres voïant cette déroute, allerent se cacher sur les plus hautes montagnes, d'où ils députerent aux Espagnols, leur promettant de faire tout ce qu'ils voudroient, pourvû qu'ils leur laissassent la liberté de vivre paisible dans leurs maisons; ce qu'on leur accorda tres-volontiers. On prit le frere du Cacique prisonnier; on les envoïa tous deux en Espagne, pour les faire voir au Roi Catholique; mais ils moururent de douleur & de desespoir, au milieu du voïage.

Cette Province fut attaquée au mois de Juin, de la plus furieuse tempête, dont on ait jamais entendu parler. Un vent violent poussoit d'épais nuages, qui occupoient dans l'air un espace d'environ cinq ou six lieuës, qui leur déro-

boient tellement la lumiere, qu'on eut dit être dans la nuit la plus obſcure de l'hyver; ſi ce n'eſt que l'on voïoit des éclairs, qui menaçoient de tout embraſer; & l'on entendoit un bruit de tonnere ſi terrible, qu'on eût dit que tous les élemens alloient ſe confondre. De quelque côté que les tourbillons ſe tournaſſent, ils arrachoient les plus gros arbres, & les pouſſoient en lair avec toutes leurs racines: le vent arrachoit ſur la Cime, des montagnes, de groſſes pierres, & les pouſſoit de tous côtez; ce qui cauſoit un ravage inconcevable, & un bruit ſi étonnant, que les plus intreprides étoient prêts d'expirer, tant ils étoient étourdis du bruit qu'ils entendoient. Dans ce grand deſordre on ne ſçavoit où ſe cacher, pour mettre ſa vie en ſûreté; car on voïoit de toutes parts d'affreuſes images de la mort: la plûpart des maiſons furent accablées, par les pierres qui tomboient des montagnes; les autres furent enlevées en l'air. Pluſieurs habitans demeurerent écraſez & enſevelis dans les ruines: quelques-uns plus heureux ſe refugierent dans des cavernes, où l'orage ſe faiſoit moins ſentir. Trois vaiſſeaux de l'Amiral qui étoient dans

AMERIQUE

AMERIQUE

le Port, furent angloutis avec tout les équipages, & tous les hommes qui s'y trouverent; le tourbillon les fit tourner par trois fois, & les precipita sous les flots: cette mer qui n'a ni flux, ni reflux, qui ne croît, ni ne décroît, & qui ne passe jamais ses bords, & qui sont toute l'année couverts d'herbes & de fleurs, s'enfla tellement durant cette tempête, que les eaux se répandirent de tous côtez dans les campagnes, durant l'espace de plus de deux lieuës. La fureur du vent qui dura pendant trois heures, s'étant un peu rallentie, & le soleil commençant à se montrer, les Indiens tout tremblans, & interdits, se regardoient les uns les autres, sans pouvoir dire une parole, tant ils avoient l'esprit troublé, & saisi d'horreur; & quand ils eurent un peu repris haleine, ils assûroient que de tems immemorial, on n'avoit jamais senti un houragant si furieux. Ils étoient persuadez que Dieu voïant tous les maux, toutes les impietez, les profanations, les injustices, que les Chrétiens commettoient dans l'Isle, les punissoit par cette tempête; & que la terre, l'eau & tous les élemens étoient conjurez contre eux pour venger les Indiens;

dont ils étoient venus troubler le repos, quoi qu'ils ne leur eussent jamais fait de mal.

Barthelemi Colomb, frere de l'Amiral, aïant trouvé des fosses profondes comme des puits, d'où l'on tiroit une grande quantité d'or, fit bâtir auprés un petit Fort, pour les garder, & il le nomma la Citadelle de l'or: il en fit encore construire un autre, qu'il appella S. Dominique, parce qu'il étoit arrivé dans ce lieu là un jour de Dimanche. Au pied de la montagne, sur laquelle cette Citadelle étoit bâtie, il y a un tres-beau port, à l'embouchure du fleuve, fort vaste, & abondant en toutes sortes de poissons, & dont les rivages sont tres-agreables, pour la verdure, & pour la grande quantité de beaux arbres qu'on y trouve: les Voïageurs y peuvent cueillir des fruits excellens, qui leur sont d'un fort grand secours.

Les Espagnols avancerent environ trente lieuës dans les terres, ils découvrirent le fleuve Naiba, auprés duquel habitoit l'un des plus fameux Caciques de tout le païs; il étoit accompagné d'un grand nombre d'Indiens, dans le dessein de subjuguer les autres Caciques, & les peuples voisins. Le petit Etat de

AMERIQUE celui-ci, se nomme Xaragua; c'est un païs rempli de montagnes, où l'on ne trouve point d'or. Ce Cacique appellé Anacauchoa, aïant apperçu les Européens, mit bas les armes, & vint aborder leur General, témoignant qu'il vouloit vivre avec eux en bonne intelligence; il leur demanda quel étoit leur dessein; & ils lui dirent qu'ils vouloient le rendre tributaire du Roi d'Espagne, comme les autres Caciques. Je croïois, leur repliqua-t-il, que vous auttes Européens, ne veniez dans les Indes que pour y chercher de l'or; mon païs n'en produit pas un grain: au contraire, il est tres-abondant en coton, & en chanvre, & je consens de vous en faire part. Ces convenrions étant arrêtées de part & d'autre, le Cacique conduisit les Européens dans le lieu où il tenoit sa Cour, & il leur fit la meilleure chere, & le meilleur accuëil qu'il pût. Entr'autres choses, il montra trente jeunes filles fort belles, qui lui servoient de concubines; les vierges étoient toutes nuës; celles qui avoient eu commerce avec lui, portoient un linge sur les parties du corps qui doivent être couvertes; les vierges avoient leurs cheveux flottans sur leurs épaules, & le front ceint

ceint d'un ruban de coton ; leur teint étoit de couleur olivâtre ; elles avoient à la main des branches de palmier, & venoient audevant du Gouverneur avec de grandes demonſtrations de joïe. On donna à manger aux Européens, & on les logea chacun ſelon ſa qualité ; ils coucherent dans des lits ſuſpendus, faits de cordes. Le lendemain on les mena dans une grande ſalle, où les Indiens avoient accoûtumé de celebrer leurs Fêtes ; ils y repreſenterent des jeux, & des dances à leur maniere, mais bien differentes des nôtres. Aprés cela ils ſe rendirent dans une grande plaine, d'où l'on vit venir deux troupes d'hommes armez de dards, & de fleches, & rangez en bataille, par les ordres du Cacique. On auroit crû, à la fierté de leurs viſages, qu'ils étoient ennemis mortels. Le prix du combat & de la victoire étoit une femme avec ſes enfans ; mais quoique ce ne fut qu'un jeu pour divertir les Européens, on vit en un moment quatre perſonnes tomber morts ſur le champ de bataille, & pluſieurs bleſſez : le mal auroit été bien plus grand, ſi l'on n'eut prié le Cacique de faire ceſſer le combat.

AMERIQUE

AMERIQUE

§. V.

PORTRAIT DE LA FEMME d'un Cacique, de la grande autorité, qu'elle avoit parmi les Indiens, & des bons traitemens, qu'elle fit aux Européens.

LORSQUE l'Amiral Colomb retourna en Espagne pour rendre compte au Roy Catholique des découvertes qu'il avoit faites dans le Nouveau Monde, & des grands avantages que les peuples de l'Europe pouvoient en retirer pour le commerce, il emmena sur ses vaisseaux le Cacique Cannoboa, qu'on avoit soupçonné d'avoir massacré plusieurs Espagnols pendant l'absence de Colomb; mais ce Cacique mourut de chagrin pendant le voyage, & n'arriva pas jusqu'en Espagne. Sa veuve nommée Anacoana, qui veut dire en nôtre langue *Fleur d'or*, retourna aprés la mort de son époux dans la maison de son frere le Cacique Anacauchoa, qui étoit tres bien intentionné pour les Chrétiens. Cette jeune veuve étoit regardée comme la plus belle femme de toute l'Isle d'Espagne,

ſon eſprit égaloit ſa beauté & ſa bonne AME-
mine; les rares talens, qu'elle poſſedoit RIQUE.
lui donnoient tant d'aſcendant ſur les eſprits des Indiens, qu'elle gouvernoit les Etats de ſon frere avec une pleine autorité; elle lui perſuada de ſe tenir toûjours en bonne intelligence avec les Européens, & de ne leur donner jamais aucun ſujet de plainte, ni de chagrin, & lui mettoit devant les yeux les malheurs de ſon mari, qui s'étoit perdu par ſa mauvaiſe politique.

Le Cacique & ſa ſœur ayant appris l'arrivée du Gouverneur, allerent au-devant de lui avec un grand cortege d'hommes & de femmes, qui chantoient & qui dançoient: ſix Indiens portoient le Cacique ſur un brancard; il étoit tout nud, à la reſerve des parties naturelles qui étoient couvertes d'un voile de coton. Sa ſœur étoit portée comme lui ſur les épaules de ſix Indiens, vêtuë d'un tiſſu de coton fort délié, & ayant des guirlandes de fleurs rouges & blanches ſur la tête, & autour des bras: ſa bonne mine, & je ne ſçai quelle majeſté, qui paroiſſoit dans toute ſa perſonne, faiſoit aſſez connoître qu'elle étoit au-deſſus des autres. Si-tôt qu'ils eurent apperçû le Gouverneur, ils or-

AME-RIQUE donnerent à ceux qui les portoient de les mettre à terre, ils lui firent une profonde reverence, & le conduisirent à la chambre, où l'on avoit ramassé tout le tribut que trente Caciques s'étoient obligez de donner aux Espagnols pour avoir leur amitié. Parmi ce tribut, il y avoit une grande quantité de pains de mahiz, & plusieurs animaux tres-rares que l'on trouve dans cette Isle, toutes sortes de poissons que l'on avoit fait rôtir, pour empêcher qu'ils ne se corrompissent; parmi ces poissons, il y avoit aussi plusieurs grands serpens qui faisoient horreur à voir, & qui avoient des dents tres-aiguës. Les Indiens les mangeoient avec grand appetit, croyant que c'est le mets le plus exquis & le plus délicat que l'on puisse trouver; mais les Chrétiens n'en pouvoient tâter, & regardoient avec un extréme dégoût les Indiens manger ces insectes: on leur servit plusieurs autres mets assez passables, & en grande abondance. Le Gouverneur étoit assis à une table separée auprés du Cacique & de sa sœur. Cette table étoit une grande toile de coton de diverses couleurs étenduë à terre, autour de cette nappe, on avoit placé en forme de coussins, des monceaux de feüilles tres-larges d'arbres odo-

riferans. Toutes les fois que les Officiers mettoient sur table quelque nouveau service, ils presentoient aussi aux conviez ces mêmes feüilles pour s'essuïer les mains. Anacoana qui étoit civile & polie autant que les mœurs des Indiens le permettent, regardoit le Gouverneur avec des yeux tendres & languissans, & elle le trouvoit à son gré le plus bel homme, qu'elle eut encore remarqué parmi les Chrétiens; & comme elle avoit beaucoup d'esprit & d'enjoüement, elle lui parloit de plusieurs choses agreables, & lui faisoit souvent des questions à l'aide des Interpretes: elle lui disoit qu'elle étoit persuadée, que la beauté des femmes de l'Europe surpassoit la beauté de toutes les autres femmes du monde, puisque les Européens étoient si differens des autres hommes pour la mine & pour la bõne grace; ainsi elle le prioit de lui dire les raisons pourquoi, il avoit abandonné de si belles femmes, pour en venir chercher de si laides parmi les Indiens: quand on eut apporté les serpens cuits, elle lui en servit la queuë d'un, lui disant d'une maniere tres agreable, qu'elle le prioit de le manger pour l'amour d'elle. Le Gouverneur, qui trouvoit déja AMERIQUE

AMERIQUE cette femme toute charmante, prit pour lui faire plaisir ce qu'elle lui presenta, & le porta à sa bouche, le mâchant du bout des dents à contre-cœur; mais quand il eut en effet goûté & savouré cette chair, il la trouva si agreable au goût, & si délicieuse, que dans la suite il ne vouloit manger d'autre chose que de la chair de ces serpens nommez *Yvana*. Les autres Espagnols ayant remarqué ce qu'avoit fait le Gouverneur, se mirent aussi à en manger à l'envi; ils furent tous de son sentiment, & dirent tous d'une voix, que la chair de ces serpens surpassoit en bonté celle des faisans & des perdrix de l'Europe. Mais ayant sçû que le goût exquis dépendoit principalement de la maniere, dont on les apprêtoit, le Gouverneur voulut apprendre des Indiens de quelle façon ils les faisoient cuire. On lui dit, que si-tôt que ces animaux étoient pris, on les ouvroit pour en ôter les boyaux, & tous les intestins; qu'on les lavoit avec beaucoup de soin; qu'on en ôtoit les écailles du mieux qu'il étoit possible; qu'on mettoit les serpens tout de leur long dans un grand vase de terre fait exprés, où l'on met un peu d'eau & de poivre qui croît dans cette Isle; on ap-

proche du feu les serpens ainsi prépa- AMERIQUE.
rez, & on les fait boüillir long-tems pour en faire sortir un jus épais & tres délicat; le bois, dont on se sert pour les faire cuire, est odoriferant, & ne fume jamais. On dit encore au Gouverneur, que les œufs de ces serpens étant cuits sont d'un goût excellent, & se conservent long-tems.

Aprés cette conversation, on conduisit les Européens dans les chambres, qu'on leur avoit préparées pour se reposer : les lits étoient suspendus, & faits de cordes de coton; la galante Anacaona y avoit fait attacher des bouquets de fleurs de toutes sortes de couleurs, & qui rendoient une odeur tres agreable. Ensuite elle se retira dans un autre appartement avec plusieurs Indiennes, qui lui servoient d'esclaves. Quand tout le coton, le pain, & les autres choses, que les Caciques devoient payer pour le tribut, furent ramassées, le Gouverneur fit venir un vaisseau du fort Isabelle pour enlever ce butin, & le conduisit à Xaragua. Ce vaisseau étoit une nouveauté pour les Indiens : Anacoana eut la curiosité de le voir; en allant au port, il faloit passer par un bourg, où étoit son trésor, qui consistoit,

AMERIQUE

non pas en or, ni en pierreries, ni en d'autres bijoux précieux, mais dans toutes sortes de vases necessaires pour la vie, des plats, des assiettes, des écuelles, le tout fait d'un bois tres noir, tres poli, & tres luisant, où l'on avoit peint avec beaucoup d'art des serpens, & des fleurs avec leurs couleurs naturelles. Elle donna soixante de ces vases au Gouverneur, avec quatorze cannes du même bois, peintes comme les vases; ces ouvrages se faisoient dans l'Isle de Guanaba, avec des pierres tirées de la riviere, & fort aiguës. Elle lui donna quatre balots de fil de coton tres-délié, de toutes sortes de couleurs, pour faire de la toile.

Le Cacique fit conduire au rivage deux canots peints, l'un pour lui & sa suite, l'autre pour sa sœur, & les femmes qui la servoient; mais elle voulut absolument monter seule dans la chaloupe du Gouverneur pour aller au vaisseau, & laissa ses femmes dans le canot. Avant que d'arriver dans le vaisseau, au signal que fit le Gouverneur, on tira toute l'artillerie: le bruit des canons & de la mousqueterie, que les rochers & les échos voisins redoubloit, le feu, la fumée, qui obscurcissoit l'air,

tout cela fit grand peur à Anacaona, & à sa suite ; & toute hors d'elle-même, elle tomba évanoüie entre les bras du Gouverneur : les Indiens ne furent pas moins épouvantez, & crurent que le monde alloit finir. Mais le Gouverneur les rassura ; & quand ce bruit eut cessé, on en entendit un autre plus agreable de fifres, de trompettes, de tambours, qui charmoient les oreilles des Indiens. Le Gouverneur donna la main à Anacaona pour monter dans son vaisseau, il la mena par toutes les chambres, & lui fit voir tout ce qui y étoit de plus curieux. Le Cacique y monta aussi avec ses Indiens, qui ne pouvoient se lasser de considerer, & d'admirer tant de choses nouvelles pour eux ; on leva les ancres, & l'on mit au vent toutes les voiles & les banderolles ; ce nouveau spectacle redoubla encore leur admiration, voyant que cette grande machine se remuoit d'elle-même, & sans le secours des hommes. Le Gouverneur fit des presens au Cacique & à sa sœur, & il les congedia. Anacaona donna des marques du chagrin, que lui causoit ce départ ; elle conjuroit le Gouverneur de demeurer encore quelques jours avec eux, ou de l'emmener avec lui : il lui

AMERIQUE promit pour la consoler de revenir en peu de tems.

Quand l'Amiral partit pour l'Espagne, il laissa dans le fort Isabelle un certain Roldan, qui avoit été son domestique; cet homme enflé de sa fortune, se mit à parcourir l'Isle, volant par-tout, prenant par force l'or, les vivres, & tout ce que les Indiens avoient dans leurs maisons, exerçant mille violences envers les femmes & les filles, & faisant tout le mal, dont il se pouvoit imaginer. Le Cacique Guarionese, qui étoit naturellement ami des Européens, ne pouvant souffrir les violences & les mauvais traitemens des Espagnols, s'enfuït avec tous les siens dans des montagnes, dont les habitans se nomment *Ciquages*, que l'on croit descendus des Canibales, parce qu'ils mangent tous les prisonniers qu'ils font à la guerre. Guarionese leur representa, & à leur Cacique, les mauvais traitemens qu'il avoit reçûs des Espagnols, qu'il n'avoit jamais pû adoucir par ses soûmissions & par ses presens, pour les obliger à le laisser vivre en repos, lui & les siens. Maïabonese, Cacique des Ciguages, reçut les fugitifs avec toute l'honnêteté, dont il pût s'aviser, leur promettant toutes sortes

d'aſſiſtance contre leurs perſecuteurs, AMERIQUE
& leurs ennemis communs.

Le Gouverneur fut fort étonné de trouver à ſon retour les choſes en cet état, & les eſprits des Indiens ſi aigris contre les Chrétiens ; il en fit de grands reproches à celui qui étoit le principal auteur de tous ces deſordres, & qui avoit commis tant d'inſolences, de violences, & de brigandages dans l'Iſle, que les Indiens, naturellement doux, & ſoûmis, n'avoient pû les ſupporter : mais Roldan, au lieu de reconnoître ſa faute, & l'injuſtice de ſon procedé, répondit brutalement au Gouverneur, qu'il ſçavoit de bonne part, que l'Amiral ſon frere étoit mort ; que le Roi Catholique ne ſe ſoucioit nullement des nouvelles découvertes du Nouveau Monde ; que les Eſpagnols y mouroient de faim, & qu'ils étoient contraints de chercher de quoi vivre partout où ils pouvoient ; & qu'enfin ils étoient réſolus de vivre déſormais dans l'indépendance, & de n'obéïr à perſonne. Ces inſolentes paroles irriterent extrêmement le Gouverneur ; il voulut tuer celui qui avoit l'audace de lui parler de la ſorte ; mais il s'enfuit avec ſoixante perſonnes dans le fonds de la

AMERIQUE Province de Xaragua, où il commit toutes sortes de brigandages, volant impunément tout ce qu'il pouvoit, violant les femmes, & massacrant celles qui ne vouloient pas consentir à ses brutalitez.

---

§. VI

COMMENT ON DECOUVRIT un grand païs rempli d'une Nation tres-douce & tres-humaine, & abondant en or & en perles.

TAndis que les choses se passoient de la sorte dans l'Isle d'Espagne, le Roi Catholique faisoit équipper dix navires pour l'Amiral Colomb, afin d'envoïer des vivres dans le Nouveau Monde; deux de ces vaisseaux depêchez devant les autres, arriverent à l'extremité de Xaragua, où les revoltez s'étoient retirez, qui leur persuaderent de ne point reconnoître l'autorité du Gouverneur, leur promettant qu'au lieu des peines qu'ils essuïeroient sous son obéïssance, ils auroient toutes sortes de plaisirs & de richesses

en ſe joignant à eux, pour piller les AME-
Indiens. Ces promeſſes les ſeduiſirent, RIQUE
& ils conſentirent de partager enſemble les proviſions, qu'ils avoient apportées de l'Europe, & de reconnoître Roldan pour leur Chef. Quoi qu'ils fuſſent perſuadez, que l'Amiral arriveroit bientôt avec ſon eſcadre, ils ne laiſſerent pas de commettre une infinité de déſordres dans l'Iſle, ſans aucune apprehenſion.

D'un autre côté, le Cacique Guarionese, ſecondé de Maïaboneſe, & de ſes troupes, venoit fondre de tems en tems ſur les Eſpagnols, & ſur les Indiens leurs alliez, maſſacrant tout ce qui tomboit entre ſes mains. Pendant que ces troubles agitoient le Nouveau Monde, l'Amiral partit de San-Lucar le 28. de May de l'année 1498. navigeant vers le Midy, pour tâcher de découvrir la ligne Equinoxiale, & d'examiner la nature des païs circonvoiſins. Il arriva aux Iſles Heſperides, que les Portugais appellent les Iſles du Cap-Verd, au nombre de treize, éloignées de la terre de deux journées, à la reſerve d'une ſeule, où il y a quelques habitans; mais où il ne fit pas un long ſéjour, aïant remarqué que l'air y eſt tres-mauvais,

AMERIQUE

Ils navigerent l'espace de 240. lieuës, avec un si grand calme, & une chaleur si excessive, n'étant éloignez de la ligne que de cinq degrez, que peu s'en falut que le feu ne prit aux navires, & aux cerceaux dont les tonneaux étoient entourez ; l'eau & le vin se corrompirent; les hommes tomberent en défaillance. Ils furent durant huit jours dans cette détresse ; il leur étoit avis, que leurs vaisseaux alloient toûjours en montant, comme s'ils eussent été sur une colline fort élevée, & qu'ils eussent navigé vers le Ciel. Au bout de huit jours, que dura ce grand calme, le vent devint fort, & donnant en poupe, ils trouverent le lendemain un air fort temperé, & la nuit, un autre position d'étoiles; le troisiéme jour, ils apperçurent trois montagnes fort élevées, ce qui les réjoüit beaucoup, car ils avoient été à demi brûlez par la chaleur, & ils commençoient à manquer d'eau. Ils comprirent aisément que ce païs étoit habité, parce que des vaisseaux, ils apperçurent plusieurs beaux jardins, & des prairies remplies de fleurs, dont l'odeur se répandoit jusqu'aux navires.

Ils trouverent un tres-beau Port, & capable de contenir leurs vaisseaux;

pas loin de là ils virent dans un canot vingt jeunes hommes aſſez bien faits, armez d'arcs & de flêches, nuds comme tous les Indiens, à la reſerve des parties honteuſes, qu'ils avoient couvertes de toile de coton, avec une eſpece de chapeau pointu ſur la tête. L'Amiral pour les raſſûrer, leur fit montrer de petits miroirs, des ſifflets, & d'autres bagatelles de l'Europe, dont les Indiens ſont aſſez curieux : mais ceux-ci eurent peur, que ce ne fuſſent des pieges pour les ſurprendre; de ſorte qu'ils ſe tinrent toûjours à lerte, ſans oſer approcher. On leur fit enſuite entendre le ſon des fifres & des tambours; mais ils crurent que c'étoit un ſignal pour combattre, ils banderent leurs arcs, & ſe mirent en poſture de tirer; enfin de peur de ſurpriſe, ils firent forces de rames, & s'éloignerent, ſans qu'on pût avoir de leurs nouvelles, ni connoiſſance de leur païs. AMERIQUE

Auprés de ce lieu, on remarqua un grand courant d'eau, d'Orient en Occident, qui alloit avec tant de rapidité, qu'on l'eut pris pour un torrent, qui deſcendoit des hautes montagnes; l'Amiral tout intrepide qu'il étoit, avoüa que de ſa vie, il n'avoit jamais eu tant

AMERIQUE
de peur. Ils trouverent aprés ce courant, une embouchure large de huit milles, qu'ils appellerent la Bouche du Dragon, avec une Isle voisine, à laquelle ils donnerent le nom de Marguerite. Ce premier courant d'eau salée étoit repoussé par un autre courant d'eau douce qui venoit de terre à l'opposite, avec la même vîtesse, & la même impetuosité, faisant effort pour se décharger dans la mer; mais il étoit arrêté par le courant d'eau salée; de sorte que ces deux courans combattant l'un contre l'autre, poussoient aux environs des montagnes d'écumes, & faisoient un bruit horrible.

Les Européens étant entrez dans ce golfe, trouverent enfin de l'eau douce, & bonne à boire, aprés avoir navigé cinquante lieuës; plus ils avançoient vers l'Occident, plus l'eau devenoit agréable. Ils virent de tous côtez des champs cultivez, sans appercevoir d'habitans; ni de maisons. Mais enfin aïant apperçû une grande plaine, on debarqua du monde, pour aller à la découverte. Les Indiens voïant ces hommes nouveaux, coururent en foule au rivage, sans témoigner aucune crainte, ils firent amitié avec eux,

ils

ils entrerent dans les navires, ils donnerent entendre par signes que le païs s'appelloit Paria, & qu'à mesure qu'on avançoit vers l'Occident, il étoit toûjours tres-peuplé, & que l'air y étoit plus temperé, & plus doux. Ce recit fit conclure aux Espagnols, que cette découverte n'étoit pas à negliger. Le Cacique, ou le Seigneur du païs, vint au port dans plusieurs canots remplis d'Indiens, qui portoient au col, & aux bras des colliers, & des bracelets d'or, & des perles précieuses aux oreilles, qu'on trouvoit aux rivages de la mer voisine; mais les Indiens ne faisoient pas grand cas de ces richesses, & ils firent entendre aux Espagnols, que s'ils vouloient demeurer quelque tems parmi eux, ils en rempliroient de grands vases pour leur donner. AMERIQUE



AME-
RIQUE

§. VII.

LE ROY CATHOLIQUE envoye un nouveau Gouverneur aux Indes, avec ordre de prendre l'Amiral & son frere, & de les envoyer prisonniers en Espagne.

LEs Espagnols aïant debarqué, & s'étant mis à terre, furent reçûs des Indiens avec de grandes marques de bienveillance; ils accouroient de toutes parts pour les voir, comme des hommes miraculeux. Deux entr'autres, qui paroissoient les plus considerables de la nation, dont l'un étoit déja fort âgé, & l'autre plus jeune, aprés les avoir salüé avec beaucoup de courtoisie, les conduisirent dans une cabane bâtie en rond, devant laquelle il y avoit une grande place, on les fit asseoir sur des sieges faits avec beaucoup d'art, d'un bois noir & luisant: on leur servit des viandes, & des fruits inconnus aux Européens, des vins blancs & rouges, non pas exprimez de grappes de raisin, mais de differens fruits d'un goût tres-agreable: aprés qu'ils eurent mangé

le jeune homme prit par la main les Espagnols, & les conduisit dans une chambre, où il y avoit plusieurs hommes, & plusieurs femmes placez separément, & blancs comme neige, à la reserve de ceux qui étoient souvent exposez au soleil; on voïoit à leur maintien, & aux demonstrations qu'ils faisoient, que les étrangers leur étoient fort chers: dans cette troupe, il n'y avoit aucun homme, ni aucune femme, qui ne fut orné de plusieurs fils de perles fort grosses, & de chaînes d'or. Les Européens leur aïant demandé, où ils prenoient l'or qu'ils portoient; ils firent entendre par signes, qu'ils le trouvoient sur de certaines montagnes, qu'ils leur montroient du doigt; mais qu'on risquoit en y allant, parce que plusieurs Indiens y avoient été devorez, sans qu'on pût concevoir distinctement si c'étoit par des bêtes farouches, ou par des Canibales.

AMERIQUE

Les Espagnols, aprés avoir demeuré à terre jusqu'à midi, retournerent dans leurs vaisseaux avec plusieurs fils de perles, que les Indiens leur donnerent. L'Amiral fit mettre à la voile, parce que les provisions, qu'il portoit à la nouvelle Espagne, commençoient à se cor-

AME-RIQUE rompre ; ils trouverent sur un grand fleuve proche de la ligne équinoxiale des herbes, qui les embarasserent, & qui retardoient le mouvement des navires. Enfin aprés bien des fatigues, ils arriverent à l'Isle d'Espagne le vingt-huit Aoust de l'an 1498. ils y trouverent tout en desordre & en combustion, parce que Roldan, qui avoit été commis de l'Amiral, s'étoit revolté contre son frere, & avoit entraîné plusieurs Espagnols dans sa rebellion. Outre cela, il avoit écrit en Espagne des choses tres désobligeantes contre l'Amiral, & contre son frere, leur reprochant, que c'étoient des scelerats qui avoient commis toutes sortes d'injustices, d'insolences & de violences dans l'Isle d'Espagne; qu'ils faisoient pendre les gens pour la moindre chose; que ne pouvant souffrir leur jalousie & leur ambition démesurée, plusieurs Espagnols s'étoient separez d'eux, comme des ennemis de leurs Majestez Royales, & qui ne songeoient qu'à usurper leur autorité dans le Nouveau Monde.

D'un autre côté, l'Amiral n'oublia rien pour faire connoître au Roi Catholique, le mauvais caractere de ses accusateurs ; il protestoit qu'ils avoient

massacré une infinité de femmes, aprés les avoir outragées ; qu'ils parcouroient l'Isle d'Espagne, volant par tout ; & que craignant d'être châtiez à son retour, comme ils le meritoient, ils s'étoient revoltez. L'Amiral envoya sur ces entrefaites cent soldats, pour escorter son frere par-tout ; il lui envoya aussi quelque cavalerie, avec ordre d'attaquer le Cacique Guarionese, qui avoit sous lui six mille hommes armez d'arcs & de fleches, mais tout nuds, ayant le corps peint de plusieurs couleurs differentes depuis les pieds jusqu'à la tête ; ils se camperent sur le bord d'un fleuve, où le Gouverneur les attaqua plusieurs fois, ayant fait passer sa cavalerie, qui vint à l'improviste sur les Indiens, qui s'enfuïrent sur les montagnes vers le Cacique Maïabonese, auquel ils demanderent du secours inutilement, parce qu'il eut peur que le Gouverneur ne vint fondre sur lui. AMERIQUE

En effet, il suivoit les fuïards à la piste, & ayant appris qu'ils s'étoient retirez dans les bois, il se mit à leurs trousses pour tâcher de prendre vifs les Caciques, quoique cette entreprise parut d'une difficile execution. Mais les

AME-RIQUE

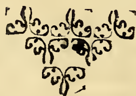
Chrétiens pressez de la faim, cherchant dans les bois du gibier pour vivre, trouverent par hazard deux domestiques du Cacique Maïabonese, qui leur apprirent le lieu de sa retraite. Le Gouverneur fit peindre douze de ses soldats depuis les pieds jusqu'à la tête, à la façon des Indiens ; le Cacique trompé par cette apparence, les voyant de loin, vint au-devant d'eux, & ils s'en saisirent sans peine : ils prirent de la même maniere le Cacique Guarionese, avec toute sa famille ; les peuples voyant leurs Caciques entre les mains des Espagnols, se soûmirent à leur obéïssance.

L'Amiral & son frere faisoient tous leurs efforts pour étendre dans le Nouveau Monde la domination des Rois Catholiques ; mais les Seigneurs & les peuples de l'Isle d'Espagne se joignirent aux Revoltez pour les perdre, & ils écrivirent contre eux à la Cour. D'ailleurs, tous les Grands attirez par l'esperance de s'enrichir dans le Nouveau Monde, briguoient ce Gouvernement avec de grands empressemens. Ils firent donc adroitement courir le bruit, que l'Amiral & son frere vouloient s'emparer de la domination du Nouveau

Monde, & qu'ils empêchoient que les Espagnols n'eussent aucune connoissance des mines d'or; qu'ils en avoient commis la garde à leurs confidens; qu'ils n'en envoïoient en Espagne, qu'une tres-petite quantité, & qu'ils s'approprioient le reste; que pour mieux réüssir dans leur dessein, ils avoient déja fait mourir plusieurs Espagnols sous divers pretextes. Ces bruits répandus dans la Cour, firent impression sur l'esprit du Roi Catholique, qui commença à se plaindre du peu d'or, qu'on lui envoïoit de la Nouvelle Espagne, ce qui procedoit que de la mes-intelligence qui broüilloit les Espagnols du Nouveau Monde. On résolut donc à la Cour d'ý envoïer un nouveau Gouverneur, pour aller examiner les choses sur les lieux, & pour discerner les innocens d'avec les coupables. Il arriva au Nouveau Monde avec un bon nombre de soldats, sans que personne eut eu aucune nouvelle de son débarquement. L'Amiral & son frere l'aïant appris, vinrent au-devant de lui avec un visage qui marquoit la joïe, qu'ils ressentoient de son arrivée: mais incontinent on se saisit de leur personne, & de tout ce qu'ils possedoient: on les mit aux fers par

AMERIQUE

l'ordre du nouveau Gouverneur, & on les envoïa à la Cour. Cette avanture peut faire connoitre l'instabilité des choses humaines ; ces deux hommes si cheris, & si estimez du Roi Catholique, qui lui avoient procuré par leur esprit, un nouveau Roïaume si étendu; qui s'étoient donné tant de fatigues pour ces nouvelles découvertes, qui paroissoient impossibles à tous les connoisseurs, furent réduits dans un moment à la derniere misere. Le Roi Catholique aïant appris, qu'ils étoient arrivez à Cadix, les fers aux pieds & aux mains, touché de compassion, envoïa plusieurs personnes au-devant d'eux, avec ordre de les mettre en liberté, de les habiller proprement, & de les ammener à la Cour ; ils informerent le Roi de tout ce qui s'étoit passé dans les Indes ; de sorte que la verité étant connuë, on envoïa des ordres severes, pour faire punir les coupables.



§. VIII.

AME-
RIQUE

§. VIII.

ALFONCE NIGNO PART d'Espagne, pour découvrir de nouveaux païs, où l'on trouve l'or.

DEpuis l'arrivée de Colomb & de son frere en Espagne, plusieurs de ses Pilotes, qui l'avoient aidé dans ses découvertes, resolurent de courir l'Ocean, pour découvrir de nouveaux païs; & aïant promis au Roi la cinquiéme partie des richesses, qu'ils amasseroient, ils en obtinrent des lettres patentes. Ils équiperent donc à leurs frais plusieurs navires, & allerent par diverses routes, avec ordre toutefois de ne pas s'approcher plus prés de cinquante lieuës des païs que l'Amiral avoit découverts. Alfonce Nigno voïagea vers le Midy, & laissant à droite la Province Cumana, & Manacapoua, il arriva dans un païs que les habitans nomment Curiana, où il trouva un port aussi beau, que celui de Cadix, & un petit Bourg de huit cabanes, dans lesquelles, il y avoit environ cinquante

AMERIQUE

hommes nuds, qui étoient d'un autre Bourg tres-peuplé, & éloigné environ de trois milles. Les habitans de ce Bourg aïant leur Cacique à leur tête, vinrent trouver les Européens, qui leur donnerent des sifflets, des rubans, des petits coûteaux, des miroirs, des chappelets de verre, & d'autres bagatelles de cette nature; les Indiens en échange leur donnerent de grosses perles, qu'ils portoient au col & aux bras. Le lendemain Alfonce, aprés en avoir été longtems prié, vint à leur Bourg; mais il fut effraïé de la prodigieuse quantité de peuple qu'il y vit, n'aïant avec lui que trente hommes: Il leur fit entendre par signes, que s'ils avoient envie d'acheter quelques marchandises de l'Europe, ils vinssent à son navire dans leurs canots; ils y consentirent, & apporterent une grande quantité de perles, ils en donnerent plus de cent livres pesant, pour des bagatelles de nulle valeur.

Alfonce Nigno recônut que cette Nation étoit douce, simple, paisible, affectionnée aux étrangers, il resolut donc d'aller dans leurs Bourgades, où ils le reçurent avec une extrême bienveillance. Leurs cabanes sont faites de bois, couvertes de feüilles de palmier; leur principale nour-

riture ſont des huîtres, dont ils tirent AME-
les perles, & qu'ils trouvent en abon- RIQUE
dance ſur leurs rivages. Ils mangent encore des animaux ſauvages, qu'ils tuënt dans les forêts, des cerfs, des ſangliers, des lievres, des colombes, des tourterelles. Leurs bois ſont remplis de paons; mais ils n'ont pas la queuë auſſi belle, que ceux d'Europe, parce que le mâle n'y eſt guere different de la femelle: il y a encore dans les bois une grande abondance de faiſans. Ces Indiens tirent de l'arc avec beaucoup d'adreſſe, & donnent toûjours au but où ils viſent. Pendant tout le tems que les Eſpagnols demeurerent parmi eux, ils firent grande chere, & à bon marché; car un paon ne leur coûtoit que quatre épingles, un faiſan deux; cependant ils marchandoient, comme font les femmes de l'Europe, quand elles achetent quelque denrée. Ils demandoient par ſignes, à quel uſage ils pourroient mettre les épingles, allant toûjours tout nuds: on leur répondit auſſi par ſignes, qu'ils s'en ſerviroient à ſe netroïer les dents, & à arracher les épines de leurs pieds; depuis ce tems-là ils commencerent à les eſtimer

AMERIQUE beaucoup. Ils preferoient les sifflets à toutes choses, & ils n'avoient rien de si prétieux, qu'ils ne donnassent pour en avoir.

On sentoit auprés des villages une odeur tres-agréable, que de grands arbres des forêts voisines répandoient par-tout; & pendant la nuit on entendoit des mugissemens effroïables d'animaux; mais ils ne font mal à personne; puisque les Indiens tout nuds, vont par-tout avec asŝûrance, armez d'arcs & de fleches. Ils tuoient autant de cerfs, & de sangliers que les Européens leur demandoient. Ils n'ont ni bœufs, ni chevres, ni moutons: leur pain est de mahiz & de racines, semblables à celles que l'on trouve dans l'Isle d'Espagne. Pour avoir les dents blanches, ils mâchent continuellement une certaine herbe, & quand ils la crachent, ils se lavent la bouche. Les femmes se mêlent de l'agriculture, & des affaires domestiques: les hommes vont à la chasse, & à la guerre; ont soin des jeux, des fêtes, & des divertissemens. Ils ont des pots, des urnes, des vaisseaux de terre peints de diverses couleurs, qu'ils achetent de leurs voisins; car les Indiens de differentes Provinces se rassemblent dans des foires, & dans

des marchez, où chacun porte ses marchandises, pour les troquer contre des marchandises étrangeres, n'aïant nul usage de l'argent: ils sont fort curieux, & avides des choses, qu'ils ne voïent point dans leur païs. Ils portent à leur col des fils de perles, de petits oiseaux, & d'autres petits animaux d'or, travaillez avec art. AMERIQUE

Les femmes ne sortent gueres de leurs maisons: quand elles paroissent en public, elles portent un voile de coton sur les parties que la pudeur veut que l'on couvre: elles sont toutes nuës dans leurs maisons. Les hommes sont naturellement jaloux de leurs femmes; ils les tenoient à l'écart, sans vouloir leur permettre de venir dans les vaisseaux, quoi qu'elles eussent fort envie de voir les raretez de l'Europe. Les Espagnols s'étant avancez plus loin, trouverent un païs tres-agreable, coupé de belles rivieres, de jardins, & de champs fort cultivez, mais dont le peuple est fort sauvage; & ils ne voulurent point avoir aucun commerce avec les étrangers. Alfonce Nigno, content de l'or & des perles qu'il avoit ramassées, résolut de s'en revenir par le même chemin.

Il aborda dans la Province des perles,

AME-RIQUE

nommée Curiana; & navigeant jusqu'à la Bouche du Dragon, il trouva vingt canots chargez de Canibales, qui cherchoient des hommes pour les manger; ils attaquerent le navire avec un courage qui tenoit de la fureur, & l'entourant de tous côtez, ils commencerent à se servir de leurs arcs & de leurs fleches: mais ils furent bien épouvantez, quand ils entendirent l'artillerie des Espagnols, & ils se mirent tous à fuïr, sans attendre davantage. Les nôtres les poursuivirent avec leur chaloupe, ils prirent un canot plein de Canibales, dont plusieurs se jetterent dans l'eau, & se sauverent à la nâge; il n'en demeura qu'un seul dans le canot, qui gardoit trois hommes enchaînez, pour les devorer, quand il en auroit besoin; on détacha les prisonniers, ausquels on livra le Canibale, pieds & mains liées, avec la permission de lui faire tout ce qu'ils voudroient, pour se vanger: ils lui donnerent tant de coups de poings, de pieds, & de bâtons, qu'ils le laisserent pour mort, tant ils avoient regret de leurs compagnons, que les Canibales avoient mangez, les aïant reservez eux-mêmes, pour les manger aussi le lendemain.

Les prisonniers dirent aux Espagnols que les Canibales couroient toute l'Isle, pour piller, & massacrer tout ce qu'ils rencontroient ; que pendant la nuit, ils font un retranchement de pieux, pour y être en assûrance ; que de-là ils se répandent de tous côtez, pour dérober. Ils trouverent dans la Province de Curiana, la tête de l'un des principaux Canibales, attachée à une porte, en signe de la victoire remportée sur eux. Dans la Province de Haraïa, on trouva une grande quantité de sel, qui se fait en cette maniere : Lorsque le vent soufle avec impetuosité, on fait entrer l'eau de la mer dans une grande plaine, & lorsque le vent est calme, le soleil change cette eau dans un sel tres-blanc, & avec une telle abondance, qu'on en pourroit charger plusieurs navires ; mais s'il vient à pleuvoir, ce sel se change en eau tout incontinent ; les Nations voisines viennent échanger ce sel avec d'autres marchandises. Si quelque homme de consequence meurt, on étend son corps sur un gril, pour faire distiller ses chairs peu à peu, par le moïen d'un feu lent ; ensorte qu'il ne demeure que la peau & les os, qu'ils conservent par respect. Le treize de Février, Alfonce

AMERIQUE

Nigno partit pour retourner en Espagne, portant quatre-vingt-seize livres de perles, qu'il avoit euës en échange pour des choses de vil prix. Il aborda au Roïaume de Galice au bout de soixante jours. On l'accusa d'avoir détourné la plus grande partie des marchandises, qui appartenoient au Roi. Voilà pourquoi Fernand de Vega, Gouverneur de Galice, eut ordre de l'arrêter. Mais il prouva son innocence, & il fut relâché.

---

§. IX.

DES VOYAGES DE PINZONE, & d'Aries, son neveu, qui navigerent vers le Pole Antarctique, où ils virent des Nations d'une figure extraordinaire.

CE fut environ dans le même tems, que Pinzone, & Aries son neveu, qui avoient accompagné Christophle Colomb à son premier voïage, armerent à leurs dépens quatre navires, & partirent de Palos le 18. Novembre de l'année 1499. dans le dessein de découvrir de nouveaux païs. Ils arriverent en peu de tems aux Canaries, & aux

Isles du Cap-Verd. Aprés avoir navigé encore trois cents lieuës, ils perdirent la tramontane, & se virent tout à coup assaillis de furieuses tempêtes, & de vents impetueux, & dans un danger de perir presqu'inévitable. Cependant suivant toûjours la même route, ils apperçûrent le Pole Antarctique. Les étoiles leur parurent bien differentes de celles de nôtre hemisphere ; mais un certain broüillard épais empêcha de les bien remarquer : les étoiles dégagées du broüillard, leur parurent tres-brillantes, & plus grandes que les nôtres. Le 20. de Janvier, ils apperçûrent de loin la terre, & aïant jetté la sonde en mer, ils trouverent seize brasses d'eau. Ils aborderent, & passerent deux jours, sans trouver aucun homme, quoi qu'ils vissent plusieurs traces de pieds humains. Ils graverent leurs noms, & celui du Roi Catholique, sur les écorces des arbres. Pendant la nuit, ils apperçûrent plusieurs lumieres, & une assemblée d'hommes, qu'ils prirent pour le camp d'une armée. Le Gouverneur envoïa vingt hommes bien armez pour les reconnoître, avec ordre de ne faire aucun bruit. Ils apperçûrent une grande mul-

AMERIQUE

AMERIQUE titude d'hommes, & ne jugerent pas à propos de les joindre, de peur de les effaroucher, aimant mieux attendre au lendemain. Si-tôt que le soleil parût, on députa vers eux quarante personnes; quand ils les eurent apperçûs, ils envoïerent à leur rencontre trente des leurs, armez d'arcs & de fleches. Ceux-ci étoient suivis d'un grand nombre d'hommes, plus grands que l'ordinaire, d'un regard farouche, & qui ne cessoient de menacer. Les Espagnols faisoient toutes sortes de démonstrations pour les apprivoiser, & pour leur persuader qu'ils étoient de leurs amis: mais les autres pleins d'un dédain féroce, ne voulurent jamais leur permettre d'approcher; de sorte qu'on fut contraint de retourner à bord sans rien faire, dans le dessein de les attaquer, & de les combattre dés le lendemain: mais les Indiens aussi-tôt que la nuit fut venuë, se retirerent. Les Espagnols jugerent, que c'étoit une Nation vagabonde, à peu prés comme les Tartares, qui n'ont point de demeure fixe, & qui campent aujourd'huy dans un lieu, & demain dans l'autre, avec leurs femmes & leurs enfans, vivant de ce qu'ils peuvent prendre à la chasse.

AMERIQUE

On réſolut de les ſuivre à la piſte, on apperçût ſur le ſable les traces de leurs pieds, & les aïant meſurez, on trouva, qu'ils devoient être deux fois auſſi grands, que les pieds des hommes ordinaires. Les Eſpagnols trouverent un fleuve, dont les eaux étoient trop baſſes, pour faire flotter les navires; ils mirent dans quatre chalouppes pluſieurs hommes, armez pour aller à la découverte. Ils virent ſur une petite montagne, peu éloignée du rivage, une grande compagnie d'hommes, qui leur témoignoient par ſignes, le déſir qu'ils avoient de les voir. On n'oſa d'abord s'y fier : on mit ſeulement un homme à terre, qui leur jetta un ſifflet; de leur côté, ils lui jetterent un gros morceau d'or : mais l'Eſpagnol voulant le ramaſſer, ſe vit tout à coup inveſti par une foule d'Indiens : il ſe défendit avec ſon épée, & donna le tems à ceux, qui étoient dans les chalouppes, de venir à ſon ſecours. Le choc fut rude, huit Eſpognols demeurerent étendus ſur le champ de bataille, les autres eurent bien de la peine à ſe retirer, & à rentrer dans leurs barques. Leurs lances & leurs épées ne les garantiſſoient point des coups des Indiens, dont on

AMERIQUE tua cependant un grand nombre ; la vûë de leurs morts ne rallentit point leur courage ; ils suivirent les Espagnols jusqu'à leurs chalouppes, ils en prirent une, & tuerent le Pilote ; le reste des soldats eut assez de peine à se sauver sur les trois autres. Pinzone rebuté de cet échec, jugea à propos d'abandonner cette côte.

Aprés avoir fait quarante lieuës, ils trouverent une mer d'eau douce, qui étoit grossie par la chûte de plusieurs fleuves, qui tomboient des montagnes avec une grande impetuosité ; à l'embouchure de cette mer il y avoit plusieurs Isles habitées par des Nations douces & paisibles, mais qui n'avoient point de marchandises, que l'on put trafiquer ; on leur prit seulement trente-six esclaves. Cette Province se nomme Mariatambal. Au bout de quelques jours, navigeant vers le Nort, ils apperçûrent l'étoile polaire, qui étoit presque à l'horison. Ils virent dans ces Isles des arbres d'une grosseur si prodigieuse, que six hommes à peine pouvoient les embrasser : des animaux monstrueux, qui avoient le corps & la tête de renard, le derriere & les pieds de chat, ceux de devant, semblables

Page 84.



aux mains d'un homme. On en prit un avec ſes petits, que l'on porta au Roi d'Eſpagne; tout le monde les vit: mais le changement d'air les fit mourir en peu de tems. Aprés avoir navigé ſur les Côtes de Paria, pendant plus de ſix cens lieuës, on fut attaqué d'une furieuſe tempête au mois de Juillet: deux navires furent ſubmergez: le troiſiéme ſe briſa: le quatriéme reſiſta à l'orage avec beaucoup de peine; de ſorte que l'équipage avoit déja perdu toute eſperance; mais lors qu'ils étoient ſur le point de perir, ils arriverent à terre; ils n'en étoient gueres plus en aſſûrance, craignant d'être maſſacrez par les habitans. Au bout de quelques jours, le calme revint, ils remonterent ſur leur vaiſſeau, prirent la route d'Eſpagne, & arriverent le dernier jour de Septembre à Palos, auprés de Seville. Depuis ce tems-là, pluſieurs autres ont voïagé vers la Province de Paria, d'où l'on a apporté en Europe une grande quantité d'or & de perles, & de caſſe excellente.

AMERIQUE



§. X.

L'AMIRAL COLOMB retourne dans le Nouveau Monde, par l'ordre du Roi Catholique: Il y découvre plusieurs païs abondants en toutes les choses necessaires à la vie.

COlomb, aprés avoir passé deux ans dans l'Espagne, équipa quatre vaisseaux par les ordres du Roi Catholique, le 9. de Mai de l'année 1502. il partit d'Espagne avec son frere, & deux cents soixante-dix personnes, & il arriva en dix-neuf jours à l'Isle des Canibales, & dans sept jours à l'Isle d'Espagne; de sorte que selon son compte, il fit douze cents lieuës en vingt-six jours. Il en partit en peu de tems, & laissant à droite la Jamaïque, & Cuba, il arriva à une Isle nommée Guanassa; en cotoïant le rivage, ils apperçûrent deux grands Canots tirez par des Indiens, avec des cordes de coton: le Seigneur du païs, sa femme, & ses enfans, tout nuds, étoient dans ces canots; ceux qui les tiroient firent

ſigne aux Eſpagnols d'une maniere fiere & hautaine, de ſe retirer pour les laiſſer paſſer, croïant qu'ils devoient avoir pour leur Seigneur, le même reſpect, qu'ils avoient eux-mêmes On mit quelques hommes à terre, qui prirent les deux canots, & tous ceux qui étoient dedans; on apprit par le moïen d'un Interprete, que le maître des canots étoit un riche Marchand, qui venoit de trafiquer avec les Nations voiſines, d'où il apportoit des razoirs, & des coûteaux faits d'une pierre tranſparante, & emmanchez d'un bois fort dur. Il avoit encore pluſieurs choſes utiles pour le ménage, des vaſes de terre cuite, aſſez proprement travaillez, d'autres de la même pierre tranſparante, des toiles de coton de toutes ſortes de couleurs, des ouvrages faits de plumes de perroquets, d'une beauté admirable. L'Amiral le fit lâcher, & lui rendit toutes ſes marchandiſes, dont l'Indien lui offrit une partie aſſez gracieuſement, & s'informa de toutes les particularitez de cette côte.

Aprés avoir navigé environ dix mille, on découvrit un païs vaſte, & abondant, que les habitans nomment Quiriquitana, & que Colomb appella Ciamba,

AME-RIQUE Il y fit dresser plusieurs tentes, faites de feüilles d'arbres, sous l'une desquelles on celebra les saints Mysteres, pour rendre graces à Dieu. On vit dans un moment arriver une grande multitude d'Indiens tout nuds, à la reserve de certaines parties du corps, qu'ils couvroient avec de larges feüilles d'arbres. Ils approchoient des Européens sans aucune crainte, & les contemploient comme des hommes miraculeux; quelques-uns portoient des fruits du païs de differente espece; des cruches pleines d'eau, qu'ils offroieent volontairement, & aprés avoir fait une grande inclination de tête, ils se retiroient. Colomb voïant tant d'humanité, leur faisoit mille caresses, & des presens, comme de petits miroirs, des chapelets de verre, & des choses de cette nature, qui leur plaisoient davantage. Tout ce païs est gras & fertile; l'air y est doux & sain; toutes les choses necessaires à la vie y sont en abondance; ce sont en partie des plaines, & en partie des montagnes toutes couvertes d'arbres, de fruits, & de fleurs en même tems. Tout est coupé de fontaines, & de ruisseaux, qui arrosent ces plaines.

plaines. On y voit encore des forêts de pins & de palmiers, de vignobles ſauvages, produits par la nature, & dont les ſeps attachez aux arbres, ſans aucun art, étoient remplis de grappes de raiſins meurs. Ils font du bois d'une certaine eſpece de palmier, des épées, & des lances. Le coton croît dans tout le païs, ſans aucun ſoin; on y trouve toutes ſortes de grains & de racines, propres à faire du pain; les bois ſont pleins de lions, de tigres, de cerfs, d'oiſeaux de toutes couleurs, & de grandeurs differentes; de paons, d'un goût admirable, on en nourrit dans les maiſons, comme on nourrit des poules, pour l'uſage. Les habitans ſont grands, & bien proportionez; ils ſe peignent le corps avec des ſucs de certains fruits, ſemblables aux pommes de l'Europe, & qu'ils plantent pour cela dans leurs jardins: les uns ſe peignent tout le corps de rouge, les autres tout de noir; les autres y tracent des fleurs, des roſes, & des figures à la moreſque. L'Amiral aïant remarqué, que la mer couroit en cet endroit, avec une grande impetuoſité vers le Ponent, ne jugea pas à propos d'aller plus avant; il aima mieux retourner vers Paria, & la Bouche du AMERIQUE

AME-RIQUE Dragon, dont il croïoit n'ètre pas fort éloigné.

---

§. XI.

DES DIFFERENTES RARETEZ, que Colomb observa sur sa route, & du naturel des gens du païs.

IL partit de *Quiritana* le 21. Aoust, & aprés avoir navigé trente lieuës, il trouva un grand fleuve, qui conserve son eau toûjours douce fort avant dans la mer. On ne fit pendant quarante jours, que soixante-dix lieuës, avec de grandes fatigues, retardez par les courants d'eau; de sorte qu'ils se trouvoient le soir plus reculez, que le matin; & ils étoient contraints de demeurer à terre pendant la nuit, de peur de donner sur quelque rocher. Dans l'espace de huit lieuës, ils trouverent trois differens fleuves, remplis de poissons & de tortuës; les rivages bordez de cannes plus grosses que la cuisse, parmi lesquelles il y avoit plusieurs animaux, comme des crocodiles, & d'autres, qui se tenoient au soleil, la bouche ouverte. L'air de ses contrées est si sain & si agreable,

qu'aucun homme de l'équipage ne sentit la moindre incommodité pendant le voïage; ils y virent une forêt toute remplie de mirabolans. Environ deux cents païsans vinrent au-devant des Espagnols; ils avoient chacun quatre javelots à la main, pour darder; cependant ils sont d'une humeur douce & pacifique, & ne firent mal à personne : ils refusoient les presens qu'on leur offrit, craignant qu'il n'y eut là-dessous quelque supercherie, ceux, qui en prirent, les laisserent sur leur rivage; ils aiment naturellement mieux donner que recevoir. Ils offrirent aux Espagnols deux jeunes filles vierges parfaitement belles, faisant entendre par signes, qu'ils pouvoient les emmener, où ils voudroient. Les hommes sont tous nuds, ils se rasent le front, & portent les cheveux longs par derriere; les femmes relevent leurs tresses avec un ruban de coton. l'Amiral fit habiller tres-proprement ces deux jeunes filles, il leur mit sur la tête des capelines rouges, & les renvoïa à leur pere; mais ils laisserent sur le rivage, les habits, & les capelines. Colomb accepta deux de leurs jeunes hommes, pour lui servir d'interpretes, & pour lui faciliter l'intelli-

AMERIQUE

gence de la langue du païs, & pour leur apprendre à eux mêmes la langue Espagnole. L'Amiral comprit que cette mer n'a pas un flux fort sensible, parce qu'il remarqua que les rivages étoient bordez d'arbres, comme le sont les bords des fleuves & des rivieres. Plusieurs de ces arbres laissoient plier leurs branches jusqu'à terre, & au fonds de l'eau, à-peu-prés comme font les seps de vigne en Europe. Ils trouverent dans cette Province certains animaux, semblables à nos chats, mais dont la queuë est plus longue, & plus grosse, & sur laquelle ils s'appuïent, quand ils veulent sauter de haut en bas, ou de branche en branche, ou d'un arbre sur un autre arbre : un chasseur Espagnol blessa d'un coup de flêche l'un de ces animaux, qui descendit de l'arbre avec une vîtesse étonante, & attaqua le chasseur qui l'avoit blessé, & qui tirant son épée, lui coupa une jambe de devant, & le prit; il le porta dans le vaisseau, où il devint privé. Un jour que plusieurs chasseurs, pressez de la faim, étant entrez dans les bois, pour y trouver de quoi vivre, prirent un sanglier en vie, qu'ils conduisirent au vaisseau; le chat ne l'eut pas plûtôt ap-

perçû, qu'il entra en furie, se jetta AMERIQUE
sur lui, & le serrant avec sa queuë, & la jambe de devant qui lui restoit, il l'étrangla.

S'étant avancez environ quatorze lieuës le long de la côte, ils apperçûrent trois cents hommes nuds, lesquels se mirent à crier d'une voix menaçante, en voïant les Européens, & mettant dans leurs bouches de l'eau, & de l'herbe du rivage, les crachoient avec indignation contre les étrangers, leur donnant à entendre, qu'ils ne vouloient avoir aucun commerce avec eux. Ils avoient le corps peint de differentes couleurs, à la reserve du visage. L'Amiral pour leur faire peur, ordonna de tirer quelques coups de canon sans boulets; car il avoit pour maxime, qu'il faloit gagner les Indiens par la douceur. Le bruit des canons les épouvanta, ils se jetterent tous par terre, & demanderent misericorde; ils apporterent au vaisseau leurs marchandises, & troquerent avec joïe leurs chaînes, & leurs bracelets d'or, contre des chapelets de verre. On trouve sur cette côte plusieurs fleuves, desquels on tire l'or. Les habitans, pour se garantir de la pluïe, & du chaud, se couvrent

AMERIQUE de grandes feüilles d'arbres. Le païs se nomme Vibba; l'Amiral trouva un port commode sur cette côte, qu'il appella *Porto-Bello*. Le Roi du païs, par privilege, a tout le corps peint de noir; le peuple est peint de rouge. Le Roi & les sept principaux, portent au nez une petite lame d'or attachée, qui leur tombe sur les levres; c'est une de leurs plus grandes parures. Les hommes se couvrent les parties honteuses d'une écaille d'huître marine fort large, les femmes avec un ruban de coton. Ils ont dans leur jardin une plante, qui produit un fruit fort délicat, & plus charnu que la pêche, c'est un mangé délicieux. On trouve sur les rivages des crocodiles, qui fuïent à l'approche des hommes, & qui répandent en fuïant une odeur plus agréable que le musc.



AMÉRIQUE.

§. XII.

L'AMIRAL RETOURNE EN Espagne, pour rendre compte au Roi Catholique de ces nouvelles découvertes.

COlomb ne jugea pas à propos d'aller plus avant, trouvant que ce païs étoit beaucoup plus abondant, en or que tous les autres, puisque dans toutes les petites fosses, & tous les troncs d'arbres, ils trouvoient l'or mêlé avec la terre. Il prit le dessein de s'y établir ; mais les Indiens l'en empêcherent. Il en vint une grande multitude, criant autour des Espagnols, qui avoient deja commencé à bâtir de petites cabanes ; mais ils eurent toutes les peines du monde à résister aux premieres attaques des Indiens, qui combattoient de loin, en lançant des dards & des flêches. Ils approcherent avec leurs épées de bois, & commencerent à combattre avec tant de rage & de fureur, que l'artillerie des vaisseaux n'étoit pas capable de les épouvanter, aimant mieux mourir, que de voir

AMERIQUE

leur païs occupé par des étrangers. Ils vouloient bien les recevoir comme passagers, mais non pas comme habitans: aprés avoir été battus & repoussez plusieurs fois, ils revenoient toûjours à la charge avec la même audace : de sorte qu'à mesure que les Européens faisoient des efforts pour établir des logemens, les Indiens revenoient avec de plus grandes forces pour les en chasser, combattant sans relâche jour & nuit. L'Amiral voïant une si grande obstination, prit le parti de se retirer à la Jamaïque, par le chemin le plus court. Il eut beaucoup à pâtir pendant le voïage, & il arriva en tres-mauvais état à la Jamaïque, où il fut obligé de séjourner plusieurs mois, parce que ses vaisseaux étoient tout delabrez, & qu'il manquoit de provisions.

Etant arrivé à Saint Domingue, il s'y reposa pendant quelques jours, & monta sur le premier vaisseau, qui mit à la voile, pour retourner en Espagne, & pour informer le Roi Catholique des nouvelles découvertes, qu'il avoit faites dans la Terre-ferme. Le Roi & toute la Cour écouta sa relation avec beaucoup de plaisir & d'admiration; ce qui encouragea plusieurs à tenter de pareilles entreprises.

entreprises L'Amiral se retira en Castille, pour se reposer de ses grandes fatigues; étant déja vieux & tourmenté de la goute, il mourut à Valladolid au mois de May de l'an 1506. & voulut par son testament être enterré à Seville. C'étoit sans doute un homme incomparable, & que rien n'étoit capable de rebuter : la découverte du nouveau monde lui acquit une gloire immortelle : s'il eût vêcu parmi les Anciens, ils lui auroient dressé des statuës, comme à Hercule, & à Bacchus. Don Diégue Colomb son fils, fut son heritier; ses richesses, & la réputation de son pere lui firent obtenir pour épouse l'illustre Marie de Tolede, fille de Don Fernand de Tolede, Commandeur de Leon, comme nous l'avons déja dit. AMERIQUE

On trouva dans ses écrits, aprés sa mort, les particularitez de son dernier voyage, & de toutes les côtes qu'il avoit découvertes : Il y remarque entr'autres choses, qu'on y goûte pendant toute l'année les agreémens du printems & de l'automne, & qu'on y voit dans toutes les saisons des fleurs & des fruits; que l'air y est tres-temperé & tres-salutaire; qu'aucun de ses compagnons n'y sentit le moindre mal,

AME-RIQUE

ni un froid, ni un chaud excessif; que les habitans du païs sont tres-habiles à tirer l'or; qu'ils connoissent parfaitement les lieux où on le trouve en plus grande abondance; qu'ils font de grandes ceremonies quand ils se préparent à le tirer, sans oser approcher des femmes pendant tout ce tems-là, beuvant & mangeant avec sobrieté, & s'abstenant de toutes sortes de plaisirs; Qu'ils adorent le Soleil en cette maniere, ils lui font la reverence â son lever. Les montagnes de la Province de Beragua passent les nuës: l'Amiral qui les découvrit le premier, croit qu'elles ont plus de vingt-cinq lieuës de hauteur.

---

§. XIII.

Le Roi Catholique ordonne aux Capitaines Alfonse Fogheda, & à Diégue Nicuessa, de faire des habitations de Chrétiens dans le Nouveau Monde.

LA Cour d'Espagne resolut de poursuivre l'entreprise de Christophle Colomb, qui avoit souvent dit, que

Beragua & Uraba étoient les lieux les plus commodes pour y établir des colonnies de Chrétiens : ces deux places sont environ à sept degrez de la ligne Equinoctiale. Alfonse Fogheda équipa quelques vaisseaux, & se mit en mer avec environ 300. hommes. Aprés quelques jours de navigation, il arriva à un certain endroit dans la Terre-ferme, qui avoit été découvert par Colomb, qui lui avoit donné le nom de Carthagéne : ce port est tres-grand, & entouré de tous côtez comme celui de Carthagéne en Espagne. Les hommes & les femmes y sont beaux & bienfaits. On void sur les arbres des pommes fort agréables à la vûë; mais venimeuses, & ceux qui en mangent se sentent déchirer les entrailles, comme si elles étoient pleines de vers ; & si l'on s'endort par hazard sous ces arbres, la tête devient grosse & enflée, & l'on devient presque aveugle. Fogheda entrant dans le port, attaqua à l'improviste les habitans, dont il fit un grand carnage ; parce qu'il les surprit étant séparez les uns des autres, & tout nuds.

AMERIQUE.

On lui avoit donné l'ordre de tout massacrer, parce qu'on n'avoit jamais

AME-RIQUE voulu permettre aux Européens qui avoient découvert ce païs, d'y faire aucune habitation. Ils y trouvérent peu d'or travaillé en lames, que les Indiens portent ſur l'eſtomac, comme un ornement. Fogheda ſe fit conduire par quelques priſonniers, dans un lieu où les Indiens du port s'étoient réfugiez, pour ſe joindre aux habitans, leſquels armez d'épées d'un bois fort dur, & de fléches empoiſonnées, dont la pointe étoit d'os, attaquérent les Chrétiens avec tant de courage & de fureur, pouſſant de grands hurlemens, qu'ils en tuérent du premier choc plus de ſoixante. Fogheda fut contraint de ſe retirer dans ſes vaiſſeaux avec ſes troupes, qui étoient au deſeſpoir de la perte de leurs compagnons. Sur ces entrefaites arriva le Capitaine Diégue de Nicueſſa, qui conduiſoit ſur cinq vaiſſeaux ſix cens quatre-vingts hommes; ils tinrent Conſeil ſur les meſures qu'ils avoient à prendre, & conclurent tous à vanger la mort de leurs compagnons; ils mirent leurs gens en ordre de bataille, & marchérent toute la nuit ſans faire de bruit; ils arrivérent deux heures avant le jour au village, où le premier combat s'étoit donné; toutes les maiſons étoient faites de bois

& couvertes de feüilles ; les Eſpagnols y mirent le feu de tous côtez, de ſorte que tous les habitans, hommes & femmes, furent brûlez ou maſſacrez, à la reſerve de ſix enfans, qui leur dirent que les Indiens avoient fait cuire les Eſpagnols tuez dans le combat, pour les manger. On trouva un peu d'or dans les cendres des maiſons brûlées : Aprés cette expedition, ayant appris qu'il y avoit un gros bourg d'Indiens auprés d'une riche mine d'or, le Capitaine Fogheda reſolut de l'attaquer ; il prit en chemin deux Canibales, & ſix femmes de la même nation. Les habitans du bourg aïant été informez de ſa venuë, ſe tenoient jour & nuit à lerte pour le combattre, quand ils en ſeroient attaquez : En effet, dés le premier aſſaut il fut repouſſé avec grande perte des ſiens ; parce que les Indiens, pour ſe mieux défendre, ſe ſervoient de fléches empoiſonnées ; il eut lui-même la cuiſſe percée de l'une de ces fléches, qui lui cauſa pendant long-tems des douleurs inconcevables, ſans parler de la diſette où il tomba, car il avoit tout le païs pour ennemi. Ses ſoldats ſe soûlevérent contre lui, diſant qu'il les faiſoit mourir de faim, & prirent la reſo-

AMERIQUE

AMERIQUE

lution de monter sur deux brigantins pour retourner à l'Isle d'Espagne ; car ils n'étoient plus que 60. hommes de 300. qu'ils étoient en entrant dans le nouveau Monde.

Une autre troupe d'Espagnols sous la conduite du Bachelier Anciso, s'embarqua sur un brigantin pour chercher quelque habitation commode. Les Indiens de cette contrée, qui n'avoient jamais vû de vaisseaux à la voile, parurent tout étonnez de cette merveille ; mais ils se mirent en devoir de disputer le rivage aux étrangers. Ils étoient environ 500. hommes armez d'arcs & de fléches : ils firent d'abord retirer leurs femmes & leurs enfans pour combattre avec moins d'embarras. Les Chrétiens, qui étoient en petit nombre, se mirent en prieres, & firent un vœu à Nôtre-Dame de Seville, de bâtir une ville & une Eglise en son nom, & d'envoyer l'un des leurs en pelerinage jusqu'en Espagne, s'ils remportoient la victoire : outre cela, ils se promirent les uns aux autres, qu'aucun d'eux ne tourneroit le dos à l'ennemi. Avec ces dispositions, ils se jettent de furie sur les Indiens, qui tirérent tout à la fois ; mais leurs fléches ne firent pas un grand effet, parce

que les Espagnols étoient couverts de boucliers d'un bois fort dur. Aprés quelque resistance, ils s'enfuïrent, & abandonnérent leur habitation aux Espagnols, qui y trouvérent du pain & de quoi vivre pour un an; ils y trouvérent encore plusieurs bonnes marchandises, des couvertures de coton sur lesquelles ils se couchent, des vases de bois & de terre, des chaînes & des lames d'or. Ces richesses comblérent de joie les Espagnols; ils accomplirent exactement leur vœu; ils bâtirent en l'honneur de la Sainte Vierge, une Eglise, & une ville qui est devenuë dans la suite l'une des plus celebres du nouveau Monde. AMERIQUE

Lopez d'Olano ayant trouvé une vallée tres-grasse & tres-fertile, resolut de concert avec ceux qui l'accompagnoient, de mettre leurs vaisseaux en piéces, pour s'établir dans les Indes, & pour ne plus songer à retourner en Europe. Ils commencérent donc à semer du Mahiz, & d'autres grains, pour avoir de quoi vivre; car jusqu'alors ils avoient souffert une extrême disette, se nourrissant depuis 60. jours avec un peu d'herbes & de racines, sans même pouvoir trouver de l'eau bonne à boire. Outre qu'ils

AMERIQUE étoient souvent maltraitez par les Insulaires, gens feroces, avec qui ils ne pouvoient avoir nul commerce, & qui en tuoient beaucoup chaque jour avec leurs fléches empoisonnées; de sorte que de six cens qui s'étoient embarquez en Espagne, ils se voyoient réduits à quatre-vingts-cinq; les autres étoient morts de misere, ou dans les petits combats qu'ils avoient livrez aux Indiens. Cependant, ils bâtirent le mieux qu'ils pûrent un petit fort, qu'ils appellérent le *Nom de Dieu*. C'est maintenant l'une des plus riches & des plus grandes villes des Indes.

---

§. XIV.

DES AVANTURES DU Capitaine Roderic Colmenar, & des disgraces, qu'il souffrit dans ses Voyages.

RODERIC Colmenar partit de l'Isle d'Espagne le 13. d'Octobre de l'an 1510. ayant avec lui 600. hommes. Il navigea vers la Terre-ferme, & arriva à Paria au mois de Novembre. Il mit un esquif à terre pour prendre de-

l'eau ; ils apperçurent une montagne prodigieusement haute, & couverte de neiges, quoi qu'elle ne soit qu'à dix degrez de l'Equinoctial. Etant à terre ils trouvérent un homme de bonne mine, vêtu de toile de coton, accompagné de vingt autres tous vêtus comme lui ; il portoit sur les épaules un petit manteau, qui ne descendoit que jusqu'à la ceinture; sous le manteau il avoit une veste qui tomboit jusqu'à terre. Il s'approcha des Espagnols, & sembloit leur dire par signes de ne point prendre de cette eau, parce qu'elle étoit mauvaise, & qu'ils en trouveroient de meilleure un peu plus haut : mais ce perfide avoit mis en embuscade 600. des siens, armez d'arcs & de fléches ; ils se jettérent sur les Espagnols, qui se disposoient à remplir d'eau leurs barils, & tirérent sur eux avec tant de vîtesse, que dans un clin d'œil ils en blessérent 46. sans leur donner le tems de se reconnoître & de se mettre en défense : ils se saisirent de l'esquif & le mirent en pieces. Comme leurs fléches étoient empoisonnées, tous les Espagnols moururent de leurs blessures, à la reserve d'un seul : sept se cachérent dans un creux d'arbre ; mais comme le vaisseau, aprés cet échec, mit

AMERIQUE.

AMERIQUE à la voile pendant la nuit, il est à croire qu'ils furent tous massacrez par les Indiens.

Colmenar étant arrivé à Uraba, trouva les Espagnols dans le plus pitoyable état du monde, mourans de faim, & n'ayant rien de quoi se couvrir ; outre que la division étoit grande parmi eux, parce que le Bachelier Anciso, & Vasco Nuñez étoient en dispute pour le gouvernement. Afin de pacifier les esprits, & de remedier à ces desordres, on resolut d'aller chercher le Capitaine Nicuessa, qui avoit été établi leur chef. On trouva cet infortuné Capitaine au pied d'une montagne, où il travailloit à construire un petit fort; il avoit amené 685. hommes dans le nouveau Monde : il ne lui en restoit plus que 60. qui mouroient de faim, & qui pouvoient à peine se soûtenir. Il est étonnant que s'étant vû à la tête d'une si belle troupe, bien armée, & pourvûë de toutes les choses necessaires pour faire quelque grande expedition ; se trouvant d'ailleurs dans un païs riche & fertile, au milieu de plusieurs bonnes habitations d'Indiens, ce Capitaine eût mieux aimé se laisser mourir de faim & tous ses gens, que de tenter quelque hardie en-

trepriſe. Ceux qui liront les expeditions AME-
qu'on a faites depuis dans le même païs, RIQUE.
avec un bien plus petit nombre de gens,
ne pourront attribuer les malheurs de
ce Capitaine qu'à ſon peu de prudence
& ſon peu d'habileté : il faut croire
qu'il manquoit d'eſprit & de courage.
Colmenar fut touché de compaſſion,
voyant l'état déplorable où ces pauvres
gens étoient réduits, & les larmes aux
yeux embraſſant Nicueſſa, il lui dit, que
les Eſpagnols habituez à Sainte Marie
de Darien, le demandoient pour leur
Gouverneur, eſperant que par ſon autorité il appaiſeroit leurs diſſenſions.
Aprés que Nicueſſa eut un peu appaiſé
la faim dont il étoit tourmenté, il ſe
mit à dire beaucoup de mal des Eſpagnols de Sainte Marie, & qu'il prétendoit s'emparer de l'or qu'ils avoient,
& qui ne leur appartenoit nullement,
parce que c'étoit la dépoüille du Capitaine Fogheda ſon collegue. Les Eſpagnols aïant été informez de ſon deſſein,
vinrent au-devant de lui, & l'obligérent avec de grandes menaces, à monter ſur un brigantin, avec dix-ſept hommes ſeulement des ſoixante qu'il avoit
amenez. Cette violence fut blâmée de
tous les honnêtes gens : depuis ce tems-

AME-RIQUE là on n'eut aucune nouvelle de Nicuessa; on crut qu'il périt avec sa suite dans le trajet de l'Isle d'Espagne, où il alloit pour se plaindre des outrages de Vasco Nuñez.

Toutes les provisions de Colmenar étant consumées, ses gens & lui, comme autant de loups affamez, furent contraints d'aller dans le païs voisin chercher de quoi vivre. Vasco Nuñez & Colmenar à la tête de cent cinquante hommes, marchérent vers la Province de Coiba ; ils s'adressérent au Cacique Caretta, & voulurent l'obliger avec de grandes menaces à leur donner des provisions ; il leur dit, que les Chrétiens qui avoient passé sur ses terres avant eux, les avoient enlevées, & qu'à cause de la guerre que lui faisoit le Cacique Poncha, il n'avoit pû faire la récolte. Les Espagnols, sans avoir aucun égard aux raisons du Cacique, pillérent son village ; ils le prirent lui-même avec deux de ses femmes, ses enfans, & toute sa famille, & les envoyérent prisonniers à Darien : on trouva parmi eux trois Espagnols fort gras & tout nuds ; ils s'étoient sauvez depuis dix-huit mois d'auprés du Capitaine Nicuessa, & refugiez parmi les Indiens, qui les

traitoient fort humainement. Vaſco de retour à Darien fit empriſonner le Bachelier Anciſo, & s'empara de tous ſes effets, parce qu'il s'étoit fait Gouverneur dans le nouveau Monde, ſans aucune Patente du Roy d'Eſpagne; mais les principaux de Darien obtinrent ſa liberté, & la permiſſion de ſe retirer ſur un vaiſſeau. AMERIQUE

Pour remedier à tant de deſordres, on reſolut de deputer au Viceroi de la Nouvelle Eſpagne : c'étoit le fils de feu Chriſtophle Colomb ; & au Conſeil d'Etat, afin de ſçavoir comment ils devoient ſe gouverner dans les malheurs, où ils ſe trouvoient. Pendant cet intervalle, Vaſco qui ne pouvoit demeurer en repos, prit des meſures avec le Cacique Caretta ſon priſonnier, pour faire la guerre au Cacique Poncha ſon voiſin & ſon ennemi, aux conditions qu'en lui rendant ſa liberté, il ſe joindroit aux Eſpagnols, & leur fourniroit des vivres. Les Indiens de ces contrées ne ſe ſervent point de fléches empoiſonnées pour combattre, mais de longues épées d'un bois fort dur, & de lances avec des pointes d'os fort aiguës. Ces meſures étant priſes, ils ſe mirent en marche pour attaquer le Cacique Pon-

AME-RIQUE cha, qui s'enfuit à l'approche des ennemis, lesquels saccagérent son village, où ils trouvérent de bonnes provisions, avec plusieurs bijoux d'or, façonnez à la maniere des Indiens : ils ne profitérent du butin qu'autant qu'ils en pûrent emporter sur leurs épaules, n'ayant point de voitures, & le village de ce Cacique étant éloigné de Darien de plus de cinquante milles : voilà pourquoi ils resolurent de ne faire la guerre à l'avenir, qu'aux Caciques voisins des rivages, afin de pouvoir transporter sur les vaisseaux leurs denrées & leurs marchandises.

Ils voulurent commencer leurs conquêtes par la Province de Cremmogra, où l'on voit une belle plaine d'environ 36. milles, & toute environnée de montagnes ; mais le Cacique aïant appris la venuë des ennemis, se servit du ministere des trois Espagnols qui avoient été trouvez chez le Cacique Caretta, pour faire sa paix ; de sorte que les Chrétiens entrérent comme amis dans son païs. Il vint au-devant d'eux avec six de ses enfans, gens de bonne mine, & tous nuds : il les conduisit à sa maison, & les reçut avec toutes les marques d'une parfaite amitié. Il y avoit au-de-

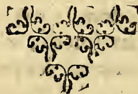
vant de la maison de ce Cacique, une place de 150. pas, autant longue que large, toute environnée de palmiers tres-hauts, où l'on pouvoit demeurer à l'ombre : on entroit dans un portique long de 150. pas, & large de 80. où l'on voyoit plusieurs pilliers en guise de colomnes, d'un bois assez bien travaillé; les autres côtez de la maison étoient de même environnez d'arbres. Au milieu de ce portique, on trouvoit une grande porte, par où l'on entroit dans une salle quarrée, au bout de laquelle étoit la chambre à coucher du Cacique : de-là on entroit dans deux autres chambres, dans l'une desquelles couchoient les femmes du Cacique; l'autre étoit pleine de corps morts desseichez, & attachez en travers à des pieux avec des cordes de coton. Vis-à-vis de ces deux chambres, il y en avoit encore trois, pleines de pains & de viandes, de vases de bois & de terre, de vins qui se font en cette Province, avec des fruits de toutes couleurs, & dont le goût est excellent. Les esclaves étoient dans un autre appartement, avec les Officiers qui ont soin des choses necessaires à la vie. Les planchers & les parquets étoient travaillez avec une

AME-RIQUE grande propreté ; tout l'édifice étoit couvert en forme de pavillon, avec des herbes & des feüilles si serrées, que la pluïe ne pouvoit jamais penetrer.

Les Européans demandérent au Cacique, pour quelle raison il gardoit tant de corps desseichez ; il répondit, que c'étoit les cadavres de tous les Caciques ses prédecesseurs : il leur montra celui de son pere, qu'il conservoit avec une grande veneration : ces cotps morts étoient couverts de petits linceuls de coton, travaillez avec de l'or. L'aîné des enfans du Cacique marquoit sur son visage beaucoup de prudence & de discretion : Il dit à son pere, qu'il étoit necessaire de faire beaucoup de caresses & de bons traitemens à ces Nations qui ne vivent que de guerres & de rapines, pour leur ôter tout prétexte de lui faire aucun mal, comme ils avoient fait à ses voisins ; & comme ils ne songeoient qu'à ramasser de l'or, il ajoûta, qu'il falloit donner tout l'or qu'ils avoient à Vasco Nuñez & à Colmenar, avec soixante esclaves pour les servir. L'usage des esclaves est fort commun parmi les Indiens ; ils se les enlévent les uns aux autres, & les échangent pour des marchandises, parce qu'ils n'ont

n'ont nul uſage de l'argent monnoyé. AMERIQUE.
Quand les Eſpagnols eurent ramaſſé tout l'or du Cacique, ils l'étendirent dans une grande place pour le partager entr'eux, aprés avoir mis à part la cinquiéme partie pour le Roi d'Eſpagne. Ce partage ne ſe pût faire ſans de grandes diſputes, de ſorte qu'ils en vinrent aux mains. Le fils du Cacique, plein d'indignation voyant leur querelle, jetta les balances & l'or de tous côtez : Quelle honte ! leur dit-il, de vous acharner de la ſorte pour ſi peu de choſe ? ſi vous avez tant d'avidité pour l'or, & ſi c'eſt pour cela que vous troublez le repos de toutes les Nations, je vous montrerai un païs tout rempli d'or, où vous pourrez vous ſatisfaire; mais vous aurez à combattre quelques Caciques puiſſans, & ſur-tout celui de Tumanama, dont le païs n'eſt éloigné d'ici que de ſix ſoleils; c'eſt ainſi que les Indiens comptent les journées. Vous trouverez encore des Nations de l'humeur des Carribes & des Canibales, qui mangent les hommes, qui vivent ſans loix & ſans reconnoître de Souverains ; ils changent l'or pour des hommes, qu'ils dévorent. Pour nous, nous ne faiſons pas plus de cas de l'or

AMERIQUE que de la poussiere. Les habitans de ces rivages, quoi qu'ils soient nuds comme nous, ne laissent pas de se servir de navires qui vont à la voile comme les vôtres; leurs plats & leurs écuelles sont d'or massif, comme les nôtres sont de terre. Les paroles du jeune Cacique firent tant d'impression sur l'esprit de Colmenar & de Vasco Nuñez, qu'ils brûloient d'impatience de partir pour aller dans des lieux où ils trouveroient de l'or en si grande abondance; ils le remerciérent de ses avis, & lui firent plusieurs questions sur les mesures qu'ils devoient prendre pour réussir dans leurs desseins, & pour subjuguer ces Nations.



AME-RIQUE

§. XV.

LE CACIQUE COMOGOR se fait baptiser avec toute sa famille. Vasco Nugnez découvre plusieurs habitations d'Indiens, où il trouve des lames & des chaînes d'or en abondance, & d'un grand prix.

VOUS pouvez apprendre la verité de toutes ces choses (continua le Cacique) des personnes qui ont fait ce voyage : mais pour vous montrer, ajoûta-t-il, que je vous parle sincerement, je m'offre de vous accompagner, & je consens que vous me fassiez mourir, si je vous trompe : je me mettrai à la tête des soldats de mon pere, pour vous aider à chasser nos ennemis. Les Chrétiens encouragez par ces paroles du sage fils du Cacique Comogor, consentirent à tout ce qu'il leur proposa, & par le moyen des 3. Espagnols refugiez, qui servoient d'interpretes, lui persuadérent de se faire Chrétien : le pere y consentit, & fut nommé Charles ; toute

AME-RIQUE sa famille suivit son exemple. Vasco Nuñez se mit avec cent hommes sur un brigantin, & quelques canots : ils trouvérent sur leur route plusieurs habitations d'Indiens, dont le Seigneur se nommoit Aiba; ces cabanes étoient remplies d'arcs & de fléches, avec quelques lames d'or, & des chaînes du même métal : ils emportérent tout ce qu'ils trouvérent, & le mirent dans leurs canots. Mais ils furent dans un moment attaquez d'une si furieuse tempête, qu'ils furent contraints de jetter tout dans la mer : plusieurs barques périrent avec les hommes qui étoient dedans.

Pendant que Vasco Nuñez étoit ainsi maltraité, Colmenar navigeoit sur l'embouchure d'un grand fleuve; il trouva une habitation de 700. cabanes; mais le Cacique s'enfuit à l'approche des Européans : depuis changeant de pensée, il vint fondre sur eux avec ses gens armez de longues épées de bois & de lances, parce qu'ils ignoroient l'usage des arcs & des fléches. Ils furent bientôt mis en déroute : le Cacique Abenamachei tomba entre les mains des Espagnols, avec les principaux Indiens. Un Espagnol nommé Raya, fut laissé à la garde du païs de ce Cacique; mais

étant pressé de la faim, ou plûtôt du desir de trouver de l'or, il se mit en chemin avec neuf de ses compagnons : mais un Cacique voisin, nommé Abraiba, ayant eu le vent de cette marche, mit plusieurs Indiens en embuscade dans un bois fort épais, qui fondirent sur les Espagnols, & qui tuérent d'abord Raya avec deux de ses compagnons ; les autres ne pouvant se défendre à cause de l'épaisseur du bois, se jettérent dans la plaine, où les Indiens n'eurent jamais le courage de les attaquer ; ainsi ils retournérent à leur poste. Les Indiens dépoüillérent les trois soldats qu'ils avoient tuez, leur prirent les armes de fer qu'ils portoient, & ils en firent present à leur Cacique, qui fit armer un grand nombre d'Indiens pour aller attaquer les Espagnols jusque dans leur poste : nous verrons, disoit-il, quels sont ces hommes si affamez d'or, & qui viennent de si loin troubler nôtre repos. Le hazard voulut que d'autres Espagnols, qui étoient allez au païs des Caribes, fussent de retour la nuit qui précedoit le jour marqué pour attaquer leurs compagnons. En effet, une grande multitude d'Indiens, armez de fléches & de lances, vinrent fondre sur les Es-

AMERIQUE

AMERIQUE pagnols, pensant les surprendre, & qu'ils étoient en bien plus petit nombre; mais quand ils virent leur contenance, ils commencérent à reculer; les Espagnols les mirent en fuite, ils en tuérent & en prirent plusieurs, à la reserve des Caciques qui se sauvérent. Les prisonniers furent envoyez à Darien pour travailler à la terre.

Les Indiens irritez de ces mauvais succés, prirent la resolution de se vanger à quelque prix que ce fut; mais la conjuration fut découverte en cette maniere. Entre les Indiennes que Vasco Nuñez, Commandant de Darien, avoit prises, il y en avoit une fort jeune & fort belle, dont il étoit tendrement aimé; elle avoit un frere qui avoit la liberté de la venir voir de tems en tems; il lui parla un jour en ces termes: « Ma » chere sœur, vous voyez les insolen- » ces & les mauvais traitemens que les » Chrêtiens nous font chaque jour; les » Caciques ne les peuvent plus suppor- » ter; ils se sont liguez au nombre de » cinq ou six mille, pour les attaquer » au jour nommé: Je vous prie de vous » évader ce jour-là, & de me venir » trouver, de peur que vous ne soyez » enveloppée dans ce massacre. La jeune

Indienne, si-tôt que son frere fut parti, courut à Vasco Nuñez, pour lui donner avis de tout ce qu'elle venoit d'apprendre, touchant le dessein que les Caciques avoient formé de détruire tous les Chrétiens. Nuñez informé de cette conjuration, se fit suivre par soixante de ses gens bien armez, dans le dessein d'aller examiner la contenance des Caciques : il prit en chemin faisant, un Indien accompagné de plusieurs domestiques & de plusieurs femmes, & les fit tous prisonniers. D'un autre côté, Colmenar alla aussi à la découverte avec soixante hommes, qu'il mit dans six chaloupes, ayant pour guide le frere de la jeune Indienne qui aimoit Vasco Nuñez : il le conduisit droit à Tichiri, où se faisoient toutes les préparations pour la ruine des Chrétiens. Ils entrérent dans les cabanes, où ils trouvérent en abondance des vins blancs & rouges, du pain, & des vivres de toutes sortes qu'ils emportérent ; ils se saisirent aussi de celui que les Indiens avoient choisi pour être leur General ; ils l'attachérent à un arbre avec quatre des principaux chefs de l'entreprise, qu'ils firent tuer à coups de fléches, pour donner de la terreur aux autres. Cet

AMERIQUE exemple fit tant d'effet sur l'esprit des Indiens, que depuis ce tems-là aucun n'osa se soûlever dans ces Provinces: les Espagnols demeurérent quelque tems à Tichiri, pour consumer les vivres & les autres provisions qu'ils y trouvérent.

---

§. XVI.

JUAN QUINCEDO ET Colmenar retournent en Espagne, pour informer le Roy de leurs nouvelles découvertes, & pour mener des Colonies dans le Nouveau Monde.

ETANT retournez à Darien aprés cette expedition, ils jugérent à propos d'envoyer quelques Deputez en Espagne, pour informer le Roy Catholique des affaires des Indes, & pour lui demander de nouveaux secours, afin de passer vers les côtes du Midi. Vasco Nuñez voulut se charger de cette Ambassade; mais ses amis s'y opposérent de toutes leurs forces, craignant qu'il ne retournât plus aux Indes, s'il repassoit en Europe. Ils choisirent Juan

Quincedo

Quincedo, homme d'autorité, Threſorier du Roi Catholique : car comme il laiſſoit à Darien ſa femme & ſes enfans, on ne doutoit nullement qu'il ne retournât dans le Nouveau Monde, & lui donnerent Colmenar, pour l'accompagner. Ils apprirent en chemin que le Bachelier Anciſo avoit trouvé vers l'Iſle de Cuba un Cacique, qui s'étoit fait Chrétien, & qui lui fit mille careſſes : il le conduiſit dans un certain endroit, où il avoit fait bâtir une Chapelle en l'honneur de la ſainte Vierge, & un Autel devant lequel il alloit chaque jour ſe proſterner, en diſant *Ave Maria*, qui étoient les ſeules paroles qu'il avoit retenuës. Ce Cacique ajoûtoit qu'il avoit eu long-tems auprés de lui un ſoldat Eſpagnol, par le ſecours duquel il avoit mis à la raiſon tous les Caciques ſes voiſins. Ce ſoldat portoit toûjours ſur ſa poitrine, une image de la ſainte Vierge, à laquelle les Cemi ne pouvoient reſiſter. Les Cemi, parmi les Indiens, ſont les images des Dieux qu'ils adorent ; ces Cemi repreſentent des démons avec des cornes, & des figures horribles ; on les voïoit quelquefois trembler, & tomber à l'approche de l'image de la ſainte Vierge,

AMERIQUE

AMERIQUE

devant laquelle les Indiens baptisez offroient des lames, & des colliers d'or, des corbeilles pleines de fruits, & des choses bonnes à manger, pour l'honorer par cette espece de culte.

Un jour que ce Cacique étoit sur le point de livrer combat à ses ennemis, on convint de part & d'autre d'exposer l'image de Nôtre-Dame, & les Cemi; d'attacher deux Indiens, avec cette convention, que si les Cemi avoient le pouvoir de délier l'Indien enchaîné, tous seroient obligez de se soûmettre à sa puissance, au lieu que si l'image de la sainte Vierge faisoit ce prodige, on reconnoîtroit désormais son autorité. Tout le peuple se retira de part & d'autre, en attendant la fin de cet évenement. Le Cacique baptisé cria avec confiance, Marie, venez à mon secours: alors on vit une Femme majestueuse, vêtuë de blanc, qui s'approcha de l'Indien attaché avec des cordes, & les frappant d'une baguette, les brisa. Les ennemis étonnez de ce miracle, mais ne se rendant pas encore, demanderent qu'on r'attachât l'Indien, qui venoit d'être mis en liberté; le même miracle fut repeté, avec toutes les mêmes circonstances, à la vûë d'une infinité de

peuples, qui rendirent tous le même témoignage : les Indiens ennemis du Cacique, firent la paix & demanderent tous le Baptême. Le Bachelier Anciso, leur envoïa deux Prêtres, qu'il avoit avec lui ; ils en baptiserent cent quatre-vingt dans un jour ; chaque Indien en recevant le Baptême, donnoit au Prêtre une poule, quelques poissons salez, & quelques pains. AMERIQUE

Colmenar & Quincedo arrivez en Espagne, exposerent au Roi Charles V. le sujet de leur voïage ; il nomma Pietro Avia Gouverneur des Indes, & lui donna douze cens soldats, pour remplacer ceux qui étoient morts ; l'Archevêque de Burgos, à qui on avoit donné le domaine spirituel des Indes, eut soin de faire préparer la flotte, qui partit au commencement de l'année 1514. Il venoit de toutes parts une infinité de personnes, qui accouroient en foule pour passer aux Indes, non seulement de jeunes gens, mais aussi des vieillards, que l'avarice poussoit à entreprendre ce voïage. On fut contraint de faire une défense generale de passer aux Indes, sans une permission expresse de la Cour, qui ne l'accordoit qu'aux seuls Espagnols: cette permission fut accordée

AMERIQUE à plusieurs jeunes gens, en considération de l'Amiral, fils du feu Christophle Colomb.

Pietro Avia, nouveau Gouverneur des Indes, avoit épousé une femme d'un grand mérite, & d'une grande naissance, nommée Isabelle Boadiglia, fille de la Marquise d'Amoia: quoi qu'elle eut été élevée fort délicatement, quand elle vit partir son mari pour les Indes, ni la peur des perils, ni de la mort, ne pouvoit la retenir, voulant l'accompagner jusqu'aux extrêmitez du monde. La flotte ne fut pas plûtôt entrée dans la mer oceane, en partant de Seville, qu'elle se vit attaquée d'une rude tempête; deux vaisseaux furent brisez; on fut obligé de jetter dans la mer une grande partie des provisions, pour soulager, & sauver les autres navires, qui retournerent au port de Seville, d'où ils étoient partis. Les Officiers du Roi les firent radouber en diligence, & ils remirent à la voile avec un vent favorable. Cette flotte étoit sous la conduite de Jean Vespuce Florentin, homme tres-versé dans la navigation, & qui avoit été instruit par son oncle Americ Vespuce, avec lequel il avoit fait plusieurs grands voïages.

Cet Americ Vespuce fut le prémier, qui navigeant vers le Midy, par les ordres du Roi de Portugal, découvrit des païs immenses, aïant passé cinquante degrez au-de-là de l'équinoctial. AMERIQUE

Tandis que le nouveau Gouverneur Avia poursuivoit son voïage avec sa flotte, le Capitaine Pinzone, qui avoit accompagné Colomb dans plusieurs entreprises, parcouroit les bords d'un grand fleuve d'eau douce, où l'on trouve une assez grande quantité de perles. Etant arrivé vers Cumana, & Manacapana, les Seigneurs & les habitans du païs, monterent sur de petites barques d'une seule piece de bois, pour s'opposer à sa descente, & tirerent inutilement leurs flêches contre les vaisseaux. Le bruit de l'artillerie, qu'ils n'avoient jamais entendu, les remplit de terreur, & les obligea de prendre la fuite: les Espagnols s'étant mis dans des chalouppes, en tuerent quelques-uns, & firent des prisonniers, les autres se sauverent à la nâge. Les Seigneurs du païs voïant ce desordre, & craignant qu'on ne mit le feu à leurs habitations, demanderent humblement la paix, & pour l'obtenir, exposerent sur le rivage plusieurs lames & chaînes

AMERIQUE

d'or, & des vases pleins d'encens; d'environ 2600. livres, avec un grand nombre d'oiseaux, tous differens de ceux de l'Europe, pour la couleur, & pour la figure. Ils offrirent encore des draps de coton, de toutes couleurs, avec des franges, ou des cordons, d'où pendoient de petites lames d'or. La vûë de tant de richesses adoucit les Espagnols, & les obligea de traiter humainement ces Nations, qui paroissoient douces & paisibles. Les arbres de ce païs-là sont tellement couverts de perroquets, qu'on les trouve par bandes, comme les moineaux dans l'Europe. C'est un spectacle tres-agreable, on en voit de tout blancs, d'autres tout rouges, & de differentes couleurs; dont les uns sont aussi grands que des chapons, d'autres plus petits que des moineaux, & chantant tout differemment, d'une maniere assez mélodieuse. Les hommes sont couverts de toiles de coton jusqu'aux genoux: les femmes sont vêtuës depuis la tête jusqu'aux pieds, d'une étoffe plus déliée, que celle des hommes.

Les habitans de ces Provinces changent chaque année de Gouverneur, qu'ils appellent en leur langue Chiaconi,

c'eſt-à-dire, les plus honnorables, auſquels ils rendent une obéïſſance générale, & maſſacrent, ſans miſericorde tous les deſobéïſſans. Cinq de ces Chiaconi vinrent rendre viſite, & offrirent des preſens aux Eſpagnols, de fruits, & d'oiſeaux, avec une petite quantité d'or. On leur donna en échange des vaſes de criſtal, pour boire, & des chapelets de verre, dont ils étoient charmez; ils les mettoient à leur col, avec de grandes marques de joïe. En partant on mit ſur les vaiſſeaux quelques Indiens, pour leur apprendre l'Eſpagnol, afin qu'ils puſſent ſervir d'interpretes dans la ſuite.

§. XVII.

DES DIFFERENS, QUI ſurvinrent entre les Caſtillans & les Portugais, ſur la navigation dans le Nouveau Monde : les deux partis choiſiſſent pour juge Alexandre VI.

JEan, Roi de Portugal, & prédeceſſeur d'Emmanuel, qui regnoit alors, avoit fait faire les premieres découver-

AMERIQUE tes sur la mer oceane ; ainsi les Portugais prétendoient être privilegiez, & défendre aux autres Nations le commerce dans ces contrées nouvellement découvertes. Les Castillans disoient au contraire, que Dieu avoit abandonné la possession de la terre à tous les hommes, sans distinction, & que parconsequent les Chrétiens pouvoient legitimement s'établir par-tout, découvrir de nouveaux païs, & en prendre possession. Aprés de longues contestations, les Castillans, & les Portugais convinrent de s'en rapporter au jugement du Pape Alexandre VI. promettant de part & d'autre, de demeurer en paix, aprés que sa Sainteté auroit decidé cette affaire. La Reine Isabelle gouvernoit alors le Roïaume de Castille, avec le Roi Ferdinand son mari ; c'étoit une Princesse d'une rare vertu, & d'une prudence consommée ; elle étoit cousine de Jean, Roi de Portugal. Le Pape, pour décider cette grande querelle, fit un bref, par lequel, il divisoit le monde en deux, c'est-à-dire, que l'on tiroit une ligne du Septentrion au Midy, passant sur les Isles du Cap Verd, ainsi nommées d'un Promontoire d'Afrique, & que de-là, en avançant durant l'es-

pace de 360. lieuës vers le Ponent, on penetrât jusqu'à la Terre ferme des Indes Occidentales, peu éloignée du fleuve Maragnon, & que le terme des Castillans, & des Portugais, commenceroit à ce point : c'est-à dire, que les Portugais auroient pour leur part, tout ce qui seroit compris dans l'espace de 180. degrez de longitude, en avançant vers le Levant; que les autres 180. degrez de longitude vers le Ponent, seroient du ressort des Castillans : & parce que le Cap de S. Augustin, dans la Terre ferme, est des limites des Portugais; voilà pourquoi Vincenzianes n'osa aller au-de là des sept degrez : mais il revint en Espagne, pour demander au Roi le Gouvernement de l'Isle de S. Jean, qui étoit déja habitée par les Chrétiens, quoi qu'elle ne fut pas fort éloignée du païs des Carribes. AMERIQUE

Cette Isle étoit gouvernée par le fils du Comte de Carmogna, homme d'esprit & de courage ; il avoit choisi un port commode & spacieux, pour établir une colonie, & pour y bâtir une forteresse. Les Canibales des Isles prochaines, craignant le voisinage des Européens, s'armerent d'arcs & de flêches, se mirent en plusieurs canots, &

AMERIQUE vinrent un jour à l'improviste fondre sur les Chrétiens ; qu'ils massacrerent presque tous avec le Gouverneur. Ils partagerent entr'eux les corps morts, ils en remplirent leurs canots, & retournerent chez eux, comblez de joïe d'une telle proye ; car ils avoient de quoi manger pour long-tems. Il n'y eut que l'Evêque seul qui pût échapper, & qui se sauva dans les bois, avec ses domestiques, qui ne furent point apperçûs des Canibales. Le Pape avoit déja envoïé cinq Evêques dans le Nouveau Monde : un Religieux de saint François, à saint Dominique de la Nouvelle Espagne : au Fort de la Conception, un Docteur nommé Pierre Suarez : à Cuba, un Religieux de Tolede, de l'Ordre de saint Dominique : à Darien, un nommé Juan Cabedo, Prédicateur de l'Ordre de S. François : au Fort de S. Jean, le licentié Alfonse Manso. Celui-ci aïant évité la fureur des Canibales, se retira auprés d'un Cacique de l'Isle, qui étoit ami des Chrétiens, & qui les conduisit dans l'Isle d'Espagne. Au bout de quelques mois, les Canibales vinrent dans le païs de ce Cacique, le prirent, le massacrerent avec tous ses sujets, &

ſans partir du lieu, rôtirent, & mangerent les corps morts, & en ſe retirant mirent le feu à leur habitation, qui fut toute réduite en cendres. Ces Canibales dirent depuis qu'ils en avoient uſé avec tant de cruauté envers ce Cacique, pour ſe vanger de ce qu'il avoit fait mourir ſept de leurs compagnons, qu'ils avoient envoïé dans ſon Iſle, pour y faire des canots, parce que les arbres y ſont plus beaux que par-tout ailleurs; ils emporterent les os des jambes & des bras de ces malheureux qu'ils venoient de maſſacrer & de manger, pour les montrer aux femmes & aux enfans, de ſept de leurs compagnons tuez, & pour les conſoler, par ce barbare ſpectacle, & par la vangeance qu'ils avoient priſe de leurs ennemis. AMERIQUE

L'Amiral Chriſtophle Colomb, avant que de mourir, avoit conſeillé aux Rois Catholiques de jetter leur principale colonie, dans les Provinces de Beragua & d'Uraba, parce qu'on y trouve une grande quantité de ports vaſtes, & commodes. Beragua fut nommée la Caſtille d'Or; & Uraba la nouvelle Andalouſie. On y fit des habitations; on y bâtit une Egliſe: on

AME-RIQUE

y envoïa un Evêque, pour instruire les Indiens dans les maximes de la foy Catholique. On porta des grains de toute espece, pour ensemencer les terres, & pour avoir des fruits bons à manger, dont on eut en peu de tems une tres-grande abondance : car les concombres, les melons, le citroüilles, y croissent & meurissent en vingt jours : les laituës, l'ozeille, & les autres herbes, se peuvent cüeillir & manger au bout de dix jours. Les fruits du païs sont excellens ; entr'autres ceux d'un arbre, que les Indiens appellent Guaïanaba, & qui produit des pommes, à-peu-prés semblables à celles de l'Europe, & qui approchent un peu de la figure des citrons. Un autre arbre nommé Guarabana, produit des fruits semblables aux melons ; mais d'un goût dont les fruits de l'Europe n'approchent point ; c'est ce que dit le Roi d'Espagne, à qui l'on presenta l'un de ces fruits, que l'on avoit conservé avec beaucoup de soin pendant le voïage. Toutes les forêts sont remplies de ces fruits, que les Medecins nomment Mirabolans, & que l'on fait secher, pour s'en servir dans de certains remedes : les cochons, aprés avoir mangé

de ces fruits dans les bois, deviennent AMERIQUE
tres-gras ; leur chair en eſt bien plus
ſaine, & d'un goût plus exquis.

Le nombre des animaux égale celui des fruits : on trouve dans leurs bois, des lions, des tigres, des chats cerviers, des renards, des cerfs, des animaux monſtrueux, un entr'autres, grand comme un bœuf, ou comme un mulet, qui tire un peu ſur l'élephant, avec de longues mouſtaches, la corne des pieds comme celle des chevaux, les oreilles pendantes comme aux élephans, mais plus courtes. Pluſieurs fleuves viennent ſe rendre dans le golphe d'Uraba, l'un deſquels eſt tres-profond, & large de plus de quatre milles ; les Eſpagnols l'appellent Il Rio grande, ou la grande Riviere : on y trouve ſur les rivages, une grande quantité de faiſans, & des paons, d'une couleur differente des nôtres, & pluſieurs autres oiſeaux, qui font une mélodie agreable, & dont le goût eſt excellent : la quantité des Peroquets de toutes ſortes de grandeurs & de couleurs, eſt infinie ; mais les Eſpagnols, qui vont dans les Indes, s'appliquent à toute autre choſe, qu'à prendre des oiſeaux.

Vaſco Nuñez aïant appris que les

AMERIQUE habitans des côtes de la mer du Sud, ramassent chaque année beaucoup d'or ne respiroit qu'aprés le moment, & l'occasion de voir ces riches contrées. C'étoit un homme d'un grand courage, & qui avoit toûjours fait la guerre, pendant tout le tems de son Gouvernement : il s'étoit même exposé à plusieurs duels, pour acquerir de la gloire, & il en étoit toûjours sorti victorieux : mais les feux de sa jeunesse étant rallentis, & devenant plus prudent avec l'âge, il songeoit à faire sa fortune. Ses largesses, ses belles actions, son grand courage, lui avoient merité le Gouvernement de l'habitation de Darien : aïant appris que le Roi Catholique, à qui il étoit devenu suspect, envoïoit Pietro Avia, pour être Gouverneur General des Indes, il resolut d'aller à la découverte de la mer du Sud, pour tâcher, par cet important service, d'appaiser l'esprit du Roi, irrité contre lui ; ou du moins, pour acquerir des richesses, & de l'honneur, & pour rendre son nom célebre dans tout le monde. Ils prit donc deux cens hommes parmi les plus anciens soldats de Darien, & parmi ceux, qui étoient nouvellement arrivez dans les Indes, les-

quels possedez du désir d'amasser de l'or, partirent de Darien le premier jour de Septembre, de l'année 1513. sur un brigantin, & sur vingt canots, avec plusieurs Indiens de ses amis, qui voulurent avoir part à ses avantures. Ils eurent la précaution de porter des haches & des bêches, & d'autres instrumens, pour s'ouvrir les chemins au travers des bois. Ils allerent par mer jusqu'à Coïba, où étoit l'habitation du Cacique Caretta, ami de Nuñes. Avant que de marcher vers les montagnes, il voulut que tous ceux qui l'accompagnoient, flêchissent les genoux, pour adorer Dieu, & pour demander son assistance. AMERIQUE.

Sous ces auspices il continua son voïage, & alla droit chez le Cacique Poncha, qui avoit pris la fuite; mais par le moïen de quelques Indiens, on le rassûra; il revint, il fit des présens à Vasco, il lui donna ce qu'il avoit d'or, en petite quantité; car on l'avoit déja pillé l'année derniere. Vasco lui donna aussi des chapelets de verre, que les Indiens se mettent au col & aux bras, comme un grand ornement; il lui donna de petits miroirs, deux scies de fer, dont les Indiens tiennent grand compte; car ils s'en servent à scier les arbres,

AMERIQUE

pour se faire des canots, & qu'ils creusent, par le moïen de certaines pierres aiguës, qu'ils trouvent dans les rivieres, parce qu'ils ne connoissent d'autre métal que l'or. Le Cacique, pour témoigner à Vasco une plus parfaite amitié, lui donna plusieurs Indiens, qui connoissoient mieux les montagnes, où se trouve l'or, & qui portoient les provisions sur leurs épaules: il faloit passer par des lieux rudes & inaccessibles, où il n'y avoit ni chemin, ni sentier, ni aucune habitation: les Nations voisines de ces montagnes n'ont entr'elles nul commerce; l'or leur est assez inutile, car elles ignorent l'usage de la monnoïe; elles se contentent précisément des choses dont elles ont besoin pour vivre. Ainsi on ne trouve point là de chemins pour aller d'un lieu à un autre. Mais comme ces peuples sont perpetuellement en embuscade, pour se tuer les uns les autres, ils font des chemins cachez & obscurs, où ils se mettent aux aguets, pour surprendre les passans. Ces Indiens furent d'un grand secours à Nuñes, pour faire des chemins au travers des broussailles; dans des montagnes tres-rudes, entrecoupées de fleuves & de torrens, sur lesquels on étoit obligé

obligé de conſtruire des ponts, avec de grands arbres qu'on abattoit, pour faire paſſer toute la caravanne. AMERIQUE

---

§. XVIII.

VASCO NUÑES PENETRA jusqu'à la Province d'Eſquaragua: les Indiens l'y attaquerent: étant monté ſur une haute montagne, il vit la mer du Sud.

IL ſeroit difficile de décrire & de ſpecifier en détail toutes les peines qu'on eut à ſouffrir dans ce voïage, par la fatigue des chemins, & par la diſette des vivres. Le Cacique de la Province d'Eſquaragua, à la tête d'une grande multitude d'Indiens nuds, & armez d'arcs & de flêches, les attaqua: ils avoient auſſi quelques piques, & quelques épées d'un bois tres-dur, dont ils ſe battoient avec les deux mains, parce qu'elles étoient fort longues: ils ſe ſervoient de l'arc avec beaucoup d'adreſſe, & ne tiroient gueres de coup, ſans frapper. Ces Indiens ſe mirent ſur le chemin des Eſpagnols, pour les empêcher de paſſer outre, & leur deman-

AMERIQUE

doient, avec un regard farouche, & des paroles menaçantes, où ils alloient, leur faisant dire par un truchement Indien, qu'ils les massacreroient tous, s'ils ne s'en retournoient. Alors le Cacique commença à frapper sur les Européens, qui tirerent en même tems plusieurs arquebuses: les Indiens crûrent, en entendant ce bruit épouvantable, que c'étoient des flêches qui tomboient du Ciel; cette imagination les effraïa, & ils se mirent tous à fuïr, quelques-uns demeurerent si étonnez, qu'ils n'avoient pas même la force de marcher: les Espagnols en tuerent à coups d'épées plus de six cens, parmi lesquels se trouva le Cacique; on entra dans sa maison, qui étoit remplie de provisions, & de choses necessaires à la vie. Le frere du Cacique, & plusieurs autres Indiens de ses amis, étoient vêtus comme des femmes; parce qu'ils étoient addonez à un vice abominable, contre la nature; de sorte qu'il ne leur étoit pas permis de tirer de l'arc, d'aller à la guerre, ni d'exercer les emplois ordinaires des hommes; mais ils demeuroient dans la maison, où ils s'exerçoient aux ministeres des femmes. Vasco ne pouvoit assez s'étonner, que

des Nations qui vivent d'une maniere si dure, qui ne boivent que de l'eau, ne mangent que du pain de mahiz, quelques racines, quelques fruits, fussent capables d'une si grande mollesse, & d'un vice si infâme. Il les fit tous pendre, au nombre de quarante, & les fit mordre par ses chiens, qu'il accoûtumoit à chasser les Indiens, comme des bêtes farouches. Les habitans du lieu voïant les châtimens que Nuñes avoit fait de ces infâmes, prirent les autres, qui s'étoient cachez, & leur crachant au visage, les ammenoient à Vasco, afin qu'il les fit mourir: il n'y avoit que les seuls courtisans entachez de ce vice abominable, qui ne s'étoit point communiqué au petit peuple. L'un des plus anciens du Bourg, levant les mains, & les yeux au Ciel, disoit que le Soleil qu'il adoroit, étoit en colere contre les Indiens, à cause du vice détestable, & que c'étoit-là l'origine des tempêtes qui ruinoient toutes leurs moissons, & qui les reduisoient à de si grandes calamitez; mais qu'à l'avenir, aprés ce châtiment, & la mort des coupables, le soleil ne seroit plus irrité contre la Nation. Ces paroles faisoient grand plaisir à Vasco; il con-

AMERIQUE

damna à la mort tous ceux qu'on lui ammena, convaincus de ce crime horrible.

Il remarqua que ces Nations étoient naturellement fort dociles, & qu'on n'avoit nulle peine à les civiliser, pour peu que l'on prit soin de les instruire: outre cela elles ont du courage, & aiment la guerre; c'est pourquoi il leur fit de grandes caresses. Le païs est sterile; ce ne sont que des montagnes & des forêts, avec quelques vallées. Ceux qui habitent ces montagnes, se couvrent jusqu'à la ceinture, & plus bas, de toiles de coton: le Peuple se couvre de feüilles d'arbres, & endure le froid, qui est assez âpre sur ces montagnes. Ces feüilles d'arbres étant séchées, deviennent dures, & se peuvent coudre les unes avec les autres. On trouva parmi eux quelques esclaves tout noirs, comme des Sarrazins, dont il y avoit une famille à deux journées de-là; ils sont plus feroces, & plus cruels que les autres, ausquels ils font une guerre perpetuelle, & les massacrent quand ils les trouvent. Les anciens disoient que ces noirs étoient venus d'un païs étranger, & que ce n'étoient pas des Indiens naturels.

Quoi qu'il n'y eut que six petites journées de chemin, du païs du Cacique Poncha, jusqu'à ces montagnes, on y emploïa vingt-cinq jours, à cause de la difficulté des lieux, par où l'on fut contraint de passer ; ils y arriverent enfin le 26. Septembre : Vasco ordonna à toute sa suite de demeurer au pied de la montagne, voulant avoir l'honneur d'y monter seul jusqu'au sommet. Quand il y fut, & qu'il jetta ses premiers regards sur la mer du Sud, il flêchit les genoux, & baisa trois fois la terre, adorant Dieu, & le remerciant, de l'avoir choisi, pour cette grande découverte, qui devoit être dans la suite si utile à tous les peuples de l'Europe : il fit signe à ceux qui étoient au bas de la montagne, afin qu'ils vinssent prendre part à la joïe dont il joüissoit, en voïant un spectacle si agréable : il leur ordonna de flêchir les genoux, & de remercier Dieu, des grands tresors, & des riches païs, dont il leur ouvroit l'entrée ; tous les lieux circonvoisins retentirent des cris de joïe, & des acclamations, qu'ils pousserent : ils éleverent, par l'ordre de Vasco, deux montagnes de pierres, sur le sommet de cette haute montagne, & ils y planterent une croix,

AMERIQUE pour servir de mémorial, qu'ils avoient les premiers découvert la mer du Sud. En descendant, ils graverent le nom de Castille, sur les écorces des arbres.

Le Cacique Chiappe attendoit avec une grande multitude d'Indiens en armes, Vasco sur son passage, pour les combattre: mais quand ils entendirent le bruit de la mousqueterie, que les écos des montagnes voisines rendoient encore plus horrible, avec le feu & la fumée. ils se mirent tous en fuïte; on n'en tua qu'un petit nombre, parce que Nuñes les voulut gagner par amitié, afin qu'ils l'aidassent à la découverte de ces riches contrées: il entra dans la maison du Cacique, qui étoit bâtie en forme de Pavillon, avec de grands arbres, couverts de larges feüilles. Il ôta les chaînes à plusieurs Indiens prisonniers, & leur ordonna d'aller chercher, & de ramener le Cacique, lui offrant la paix, avec l'amitié de Vasco, & des presens. Le Cacique revint, qui fut traité honnorairement; on lui donna des chapelets de verre, dont les femmes Indiennes sont tres-curieuses; en échange on donna à Vasco des lames d'or; il lui donna aussi plusieurs de ses Indiens, pour le con-

duire au rivage de la mer, où il arriva le quatriéme jour. AMERIQUE

Il en prit possession avec toute la solemnité qu'il pût, en présence de ceux qui l'accompagnoient, au nom du Roi Catholique, dont il mit l'écusson en quatre endroits differens ; & il dressa un acte authentique, de cette prise de possession. Nuñes avec quatre-vingt personnes de sa suite, le Cacique, & quelques-uns de ses Indiens, monterent sur neuf petites barques, passerent le fleuve, & allerent dans le païs du Cacique Coquera, qui voulut faire d'abord quelque resistance ; mais il fut battu, & mis en fuite ; enfin on lui persuada de se mettre à la discretion de Vasco, & de faire la paix : il lui présenta de l'or, qu'il avoit en plusieurs petits vases ; Vasco avec sa suitte entra dans la Bourgade, où ils se reposerent pendant quelques jours. Le Cacique lui parla d'un fleuve voisin, long d'environ 60. milles, & que l'on nomme présentement le Golfe de S. Michel ; Il est semé d'Isles habitées, & de rochers deserts. Vasco eut envie d'aller reconnoître ce fleuve, quoique le Cacique tâchat de le détourner de ce projet, en lui disant qu'il étoit impossible

AMERIQUE

d'y naviger, à cause des frequens orages dont il étoit agité; mais ces paroles ne purent ébranler le grand courage de Vasco, ni ralentir sa pieté: il disoit qu'il se confioit dans le secours du Seigneur, & qu'il sacrifieroit de bon cœur sa vie, afin de découvrir de nouveaux païs, pour y porter la lumiere de l'Evangile; & d'amasser assez de richesses, pour combattre, & pour détruire les ennemis de la foy. Ces paroles persuaderent les Compagnons de Nuñez, & ils monterent avec lui sur neuf canots. Aprés avoir navigé quelques milles sur le fleuve, l'eau commença à blanchir, à écumer, & s'enfler notablement; de sorte que les ondes ressembloient à des montagnes; & comme leurs barques étoient petites, mal équipées, & peu capables de resister à une si furieuse tempête, ils ne sçavoient quel parti prendre, ne pouvant, ni avancer, ni reculer; ils se regardoient les uns les autres, tout consternez; mais le Cacique Chiappe, & les Indiens qui l'accompagnoient, avoient encore plus de peur que les autres; car ils connoissoient mieux la qualité de cette mer, & les dangers qu'on y trouvoit. A force de rame, ils

arriverent

arrivérent à une petite Isle deserte, où ils descendirent, & aprés avoir attaché le mieux qu'ils pûrent leurs canots, ils coupérent des branches d'arbres pour les étendre par terre, & pour s'y reposer : mais la mer s'enfla tellement pendant la nuit, que toute l'Isle en fut couverte, à la reserve d'une petite montagne, où ils s'étoient réfugiez. AMERIQUE

Les habitans des côtes de la mer du Sud, disent qu'elle croît & diminuë chaque jour, & qu'elle a un flux & reflux à peu prés semblable à celui de la mer Oceane aux côtes de France & d'Espagne ; quand elle décroît elle laisse plusieurs rochers découverts, qui paroissent des Isles; mais elles sont couvertes, lorsque la mer s'enfle. Quand le jour parut, & que la marée se fut retirée, les Espagnols retournérent au rivage, où étoient leurs barques; mais ils les trouvérent coulées à fond, & pleines de sable, à demi brisées à force de se battre les unes contre les autres, quoi qu'elles fussent d'une seule piece de bois, & toutes les cordes rompuës; ils furent obligez d'en faire d'autres d'écorces & de certaines herbes marines, flexibles, & assez fortes; elles leur servirent encore à boucher les

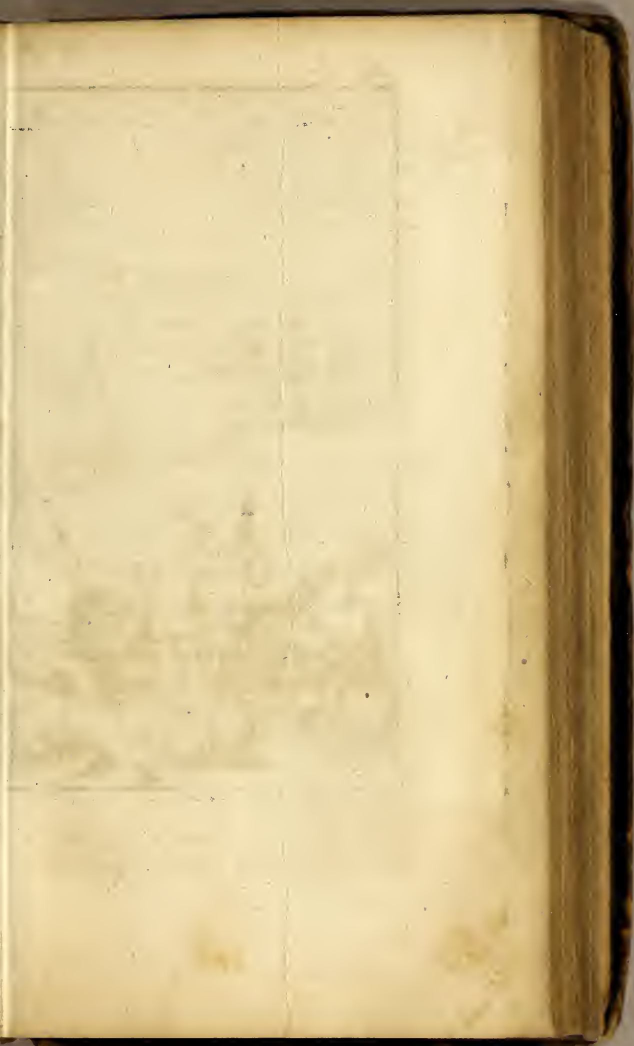
AMERIQUE fentes de leurs canots. Le calme étant revenu, ils se remirent en mer, à demi morts de faim, car ils avoient été obligez de jetter dans la mer leurs provisions pendant la tempête. Ils entendirent un bruit horrible sur les flots, ce qui les surprit d'autant plus, qu'il ne faisoit point de vent ; les Indiens leur dirent que l'eau de cette mer pendant le flux & le reflux, coulant avec impetuosité,& heurtant contre des écüeils, causoit ce bruit,qu'on entendoit de fort loin.

---

§. XX.

SUITE DU VOYAGE de Vasco dans la mer du Sud, & de son retour à Darien.

APRE's bien des fatigues, ils arrivérent enfin sur les terres d'un Cacique nommé Tumacco, où ils se rétablirent pendant quelques jours : ils le trouvérent en armes de l'autre côté du rivage ; mais ils le mirent en fuite, & il fut blessé pendant le combat : la peur qu'il eut des Européans, l'empêcha de les venir trouver, quoi qu'ils



Page 147.



l'en priassent par le moïen des Indiens qu'ils avoient avec eux ; mais il leur envoya son fils, auquel Vasco fit mille caresses, & lui donna de beaux habits, des chapelets de verre, & d'autres presens ; il retourna ensuite vers son pere, & lui parla de la bonté & de l'humanité des Espagnols : le Cacique voyant son fils vétu à l'Europeéne, & tous les bijoux qu'on lui avoit donné, se rassura, & vint trouver Vasco avec un grand nombre de ses Indiens, qui portoient des pieces d'or travaillées, & deux cens quarante perles fort grosses, avec une infinité d'autres plus petites. La vûë de tant de richesses consola les Espagnols de tous les travaux qu'ils avoient soufferts : cependant ces perles n'étoient pas aussi blanches, qu'elles devoient être, parce qu'ils ne sçavoient pas l'art de les tirer de leurs nacres, sans les approcher du feu, pour les ouvrir, afin d'en manger la chair, qui est fort à leur goût, & dont ils font plus de cas que des perles mêmes. Le Cacique Tumacco voïant l'estime que les Européans faisoient des perles, commanda sur le champ à quelques Indiens de sa suite d'en aller pêcher ; ils en apportérent en peu de tems douze

AMERIQUE

AME-RIQUE livres peſant, tant groſſes que petites, & qui étoient tres-blanches, parce qu'on les ouvrit ſans les approcher du feu. On leur donna des bagatelles de l'Europe, dont ils étoient charmez; le Cacique ne pouvoit aſſez témoigner la joie qu'il avoit de la venuë de Vaſco, avec lequel il contracta une étroite amitié.

Quoique ces Caciques Indiens aillent tout nuds, & qu'ils ménent une vie tres-miſerable, manquant des choſes les plus neceſſaires, ils ſont cependant fort glorieux; ils ont entr'eux des haines irreconciliables, & ſe font tous les maux qu'ils peuvent. Tumacco dit à Nuñez, pour acquerir ſa bienveillance, que dans ce golfe de Saint Michel, il y avoit une Iſle plus grande que toutes les autres, commandée par un Cacique tres-puiſſant, qui levoit tous les ans une armée, & venoit dans une infinité de canots ſaccager toutes les côtes du golfe, maſſacrant les Indiens, ou les faiſant priſonniers; la Province du Cacique n'eſt éloignée que de 20. miles; mais elle s'étend fort au loin hors du golfe, & eſt arroſée en pluſieurs endroits d'une vaſte mer, où l'on pêche des nacres plus grandes que

dès chapeaux, dans lesquelles on trouve quelquefois des perles plus grosses que des féves, ou des olives. Ce récit causa une extrême joye à Vasco, qui dit aux Caciques Tumacco & Chiappe, qu'il vouloit aller conquerir ce riche païs, pour leur en donner la seigneurie. Ces deux Caciques tâchérent d'une maniere tres-obligeante, de le détourner d'une entreprise si perilleuse, ou du moins de la differer à un autre tems plus commode, parce que dans cette saison les orages étoient si frequens, qu'on ne pouvoit se mettre en mer sans un peril évident de se perdre. Vasco apperçut sans peine qu'ils lui parloient sincerement; car les flots étoient soûlevez d'une maniere extraordinaire, & ceux qui se brisoient contre les écüeils, faisoient un bruit épouventable. AMÉRIQUE

Pendant le peu de jours, que Vasco fut sur le rivage, on vit des innondations de pluïes, avec des vents qui menaçoient de tout bouleverser, des feux du ciel, des torrens qui tomboient des montagnes avec impetuosité, qui entraînoient les arbres & leurs racines, avec des rochers d'une grosseur prodigieuse. Les Indiens di-

AME-RIQUE

ſoient qu'ils n'avoient jamais vû une tempête ſi furieuſe ; ils croïoient que la mer du Sud étoit en colere à cauſe de l'arrivée des Chrétiens. Vaſco jugea à propos de differer l'execution de cette grande entrepriſe juſqu'au printems prochain. Mais aïant appris que les Caciques Tumacco & Chiappe avoient dans le voiſinage des lieux tres-propres pour la pêche des perles, où les autres Indiens n'avoient point la permiſſion d'aller ; il les pria d'y envoyer leurs pêcheurs qui vont juſqu'au fond de l'eau quand la mer eſt calme : ils diſent que les plus grandes nacres & les plus belles perles ne ſe trouvent que dans les lieux les plus profonds ; les moyennes ſont loin des rivages; les plus petites ſe ramaſſent ſur le bord. Chiappe envoïa à la pêche trente de ſes Indiens pour plaire à Vaſco, qui y joignit ſix de ſes gens pour apprendre de quelle maniere ſe faiſoit cette pêche.

Le lieu du rendez-vous étoit éloigné d'environ dix milles de la maiſon du Cacique : comme la mer étoit fort agitée, ils n'eurent jamais le courage de plonger dans les endroits les plus profonds ; ils ſe contentérent de ramaſſer celles qui étoient ſur les rivages,

dont le nombre étoit si grand, qu'on en trouva la charge de six Indiens : on ouvrit toutes ces nacres pour en tirer les perles, & on en mangea les chairs toutes cruës ; les Espagnols les trouvérent d'un fort bon goût, ce qui pouvoit peut-être provenir de la faim, qu'ils enduroient depuis long-tems. A la verité ces perles n'étoient pas plus grosses que des pois, mais elles étoient fort blanches & fort nettes.

Vasco s'étant informé de tout ce qu'il avoit envie de sçavoir, resolut de retourner à Darien avec ses compagnons, par un autre chemin. Les Caciques l'embrassérent avec toutes les marques d'une sincere affection : il leur promit qu'il retourneroit bien-tôt pour l'execution de l'entreprise qu'ils avoient projettée. Ces Caciques voulurent absolument que ceux de la suite de Vasco qui étoient malades, demeurassent chez eux jusqu'à une parfaite guérison, avec promesse de les renvoyer sous une bonne escorte, quand ils seroient guéris.

Ils entrérent dans le païs d'un Cacique, nommé Pacra, homme cruel, & ennemi declaré des autres Caciques. Ils passérent par des lieux sauvages, & de grandes forêts remplies de lions &

AMERIQUE

de tygres, dont les Indiens, parce qu'ils sont tout nuds, craignent extrêmement la rencontre. Ce Cacique, qui avoit déja entendu parler des Européens, craignant qu'ils ne vinssent dans l'intention de le punir de toutes ses cruautez, s'enfuit à leur approche. Ce qui affligeoit davantage les Espagnols durant le chemin, étoit la peur de mourir de soif, par la grande chaleur qu'ils souffroient sur ces montagnes arides, & brûlées de l'ardeur du soleil : Dieu les consola par la rencontre d'une grotte assez vaste, dans laquelle ils trouvérent une eau tres-claire, dont ils remplirent les cruches que les Indiens qui les accompagnoient portoient sur leurs épaules. Ils avoient envie d'y passer la nuit; mais les Indiens les en détournérent, en leur disant que les lions & les autres bêtes farouches de la forêt y venoient boire toutes les nuits. Ils passérent outre, & arrivérent à la maison du Cacique Pacra; ils ne trouvérent personne; mais ses sujets y vinrent en foule, & apportérent des provisions aux étrangers : ils leur racontérent tous les crimes de ce Cacique, lequel avoit encore depuis peu, outragé quatre jeunes filles d'un

Seigneur voisin. Vasco resolut de le prendre par force ou par adresse. Il en vint à bout en l'épouventant par des menaces : Pacra accompagné de trois Seigneurs voisins, adonnez comme lui à un vice abominable, vint se livrer à Vasco, qui a dit depuis, qu'on n'a jamais vû un homme de plus mauvaise mine, & d'un regard plus funeste & plus farouche ; il avoit plus l'air d'une bête feroce que d'un homme. Il le fit lier avec les trois hommes qui l'avoient accompagné, disant qu'il vouloit entendre les plaintes que l'on avoit à faire contr'eux, pour les punir de leurs violences Le peuple & les Seigneurs voisins vinrent en foule les accuser de crimes énormes, d'avoir violé toutes les jeunes filles & tous les jeunes garçons qui leur étoient tombez entre les mains. Vasco les condamna à être dévorez par les chiens qu'il menoit avec lui ; ils les mangérent dans un moment jusqu'aux os. Avant que de les faire mourir, Vasco leur demanda où étoit leur or ; ils répondirent qu'ils n'en avoient point, & qu'ils ne s'étoient jamais mis en peine d'en ramasser ; on ne les put jamais faire parler davantage. La severité que Vasco exerça envers cet

AMERIQUE infâme Cacique, lui concilia l'amitié de tous les peuples voisins, qui lui fournirent toutes sortes de provisions & de l'or en abondance. Un Cacique nommé Bononiama, levant les mains au Ciel, lui dit qu'il avoit delivré le païs d'un ennemi cruël, & d'un tyran insupportable, & qu'à l'avenir eux & leurs enfans joüiroient d'une paix profonde : il pria Vasco de recevoir les presens qu'il lui offroit de tres-bon cœur; il lui dit en particulier que ce païs étoit tres-abondant en or, & qu'on en trouveroit en lames dans toutes les maisons des Indiens, ou en chaînes à leurs bras & à leur cou.

Vasco & ses compagnons souffrirent de grandes extremitez dans leur voïage, ne trouvant pour manger que des herbes & des fruits sauvages, étant obligez de se fraïer des chemins avec des haches au travers des broussailles; ils étoient encore obligez de jetter des branches d'arbres sur des fondrieres, où les Indiens demeuroient engloutis, parce qu'ils vouloient les passer sans aucune précaution. La difficulté des chemins est cause que les Caciques voisins ne peuvent avoir aucun commerce les uns avec les autres; outre qu'ils se

regardent toûjours comme ennemis, AME-
qu'ils tâchent de prendre leurs voi- RIQUE
ſins pour les faire eſclaves, ou pour les
tuer. Ils arrivérent dans la maiſon d'un
Cacique nommé Bucchebua, qui s'étoit
retiré dans les bois; mais il fit dire aux
Eſpagnols que c'étoit par la confuſion
qu'il avoit de ne pouvoir les recevoir
aſſez honnorablement, n'ayant rien pour
leur donner à manger; il envoïa en
preſent à Vaſco quelques vaſes d'or;
de ſorte que les Eſpagnols aprés avoir
appaiſé le mieux qu'ils pûrent leur
faim avec des racines & de l'eau, partirent
de ce lieu: auprés de-là ils trouvérent
des Indiens qui leur preſentérent
de la part de leur Cacique trente
pieces d'or applaties, à peu prés comme
les paténes, dont on ſe ſert ſur les
Calices, pour les remercier, à ce qu'ils
leur dirent, d'avoir exterminé les méchans.
Les Indiens s'en ſervent pour
ſe parer; ils ſe les attachent au cou,
& les laiſſent pendre ſur l'eſtomac. Ils
donnérent à entendre par ſignes qu'il
y avoit dans leur voiſinage un Cacique
qui poſſédoit beaucoup d'or; que c'étoit
un homme tres-cruel, & qui faiſoit
à ſes voiſins tout le mal qu'il pouvoit;
que ſi les Chrétiens vouloient

AMERIQUE prendre son païs, ils y trouveroient d'immenses richesses, & qu'ils procureroient le repos à toutes les contrées voisines, s'offrant à commencer les premiers cette guerre. Vasco les remercia de leurs presens & de leur bonne volonté : il leur donna quatre scies de fer, dont ils furent charmez ; ils en font plus de cas que de tout l'or du monde : il les assura que dans peu il reviendroit dans leur païs avec un puissant secours, pour mettre à la raison leurs ennemis. Les Indiens de ces cantons menent une vie fort dure ; ils ne se servent d'aucuns meubles, ni de tables, ni de serviettes, ni de vases; d'une main ils tiennent un morceau de pain de mahiz, & de l'autre un morceau de poisson salé & rôti : ils mangent rarement de la viande ; quand leurs doigts sont gras ou mal-propres, ils les frottent contre leurs pieds ou contre leurs flancs ; mais ils se jettent souvent dans les fleuves pour se nettoyer tout le corps.

Les Européens partirent tres-chargez d'or de ces lieux, mais fort pressez de la faim : ils arrivérent chez le Cacique Pocchorrosa, où ils furent trente jours pour se rassasier & pour se rétablir ; ce

Cacique lui fit present d'une grande AMERIQUE
quantité d'or, & de plusieurs esclaves:
on dit au Cacique qu'il seroit obligé de passer dans le païs du Cacique Tumanama, homme redoutable aux Indiens; mais les Européens trouverent que sa puissance étoit fort petite, & ils resolurent de saccager son païs en chemin faisant. Vasco, avec soixante Espagnols, & quelques Indiens, marcha toute la nuit, & surprit à l'improviste le Cacique, qui fut pris avec ses gens, & quatre-vingt femmes, qui lui servoient de concubines, & qu'il avoit enlevées de force à plusieurs Caciques: tous les Indiens, ses sujets, étoient dans leurs maisons, sans songer à rien. Toutes leurs cabanes, separées les unes des autres, sont faites de bois, & couvertes de paille, & d'herbes. Celle du Cacique est longue de six-vingt pas, & large de cinquante. Les Indiens insultoient à Tumanama, & lui crachoient au visage, quand ils le virent prisonnier; car c'est la coûtume de ces gens là, de traiter ainsi les malheureux: on fit partout, aux environs, des réjouïssances de sa disgrace, parce qu'il étoit haï de tout le monde. Vasco, pour l'intimider, le menaçoit de le faire jetter dans la

AME-RIQUE riviere. Ce malheureux, prosterné aux pieds de son vainqueur, lui demandoit humblement pardon, & lui disoit que ses envieux l'avoient decrié, par pure malice; mais que s'il vouloit lui sauver la vie, il lui donneroit une grande quantité d'or; qu'au reste, il n'avoit jamais songé à faire aucun mal aux Chrétiens, & qu'il craignoit trop leurs épées, qui fendent un homme en deux tout d'un coup. Pendant qu'il parloit de la sorte, on apporta toutes les chaînes, & tous les bracelets d'or, dont ses concubines se paroient: Les principaux de ce petit Etat en firent de même, & donnerent à Vasco tout l'or qu'ils avoient; mais ils protesterent toûjours que cet or leur venoit des païs étrangers.



§. XXI.

DES DECOUVERTES QUE FIT Gonzal Hernandez d'Oviedo, & des richesses qu'il ramassa dans ses voïages.

LE Roi Catholique l'envoïa dans les Indes, pour y faire fondre l'or de toutes les mines, parce que c'étoit un personnage fort habile, & fort entendu. Etant arrivé dans un port habité par des pêcheurs; il s'appliqua à considerer leurs filets, faits de coton, & de cordes, d'écorces d'arbres, attachées à des pieux qu'ils fichent dans le sable, quand ils pêchent: il y avoit dans les cabanes une grande quantité de poissons secs, & salez, pour être transportez dans des païs éloignez; ils y virent des écuelles, des pots, des assiettes de terre cuite, assez bien travaillées, de grandes urnes de la même matiere, peintes en differentes couleurs, rouge azur, & d'autres avec diverses figures d'animaux, & de plantes: les murailles des cabanes étoient couvertes de stores, natées fort finement; ces ouvrages se

AMERIQUE faisoient d'une espece de canes fort déliées, & d'une herbe, dont ils composoient de petits cordons : cette tapisserie, teinte de toutes sortes de couleurs, faisoit un spectacle assez agreable, & ce qui doit paroître surprenant, c'est qu'on y voïoit des figures de lions, de tigres, d'aigles, au naturel, bien dessinées ; leurs couvertures de coton étoient peintes, & enluminées de la même maniere. Sur le haut de leurs portes, ils mettoient une grande quantité de coquilles enfilées, lesquelles étant ébranlées par le vent, rendoient un son assez agréable.

Hernandez aïant mis pied à terre, à la tête de quelques soldats, trouva une pierre de saphir, plus grande que l'œuf d'une oye, de gros morceaux d'ambre gris : il remarqua aussi plusieurs pierres précieuses, attachées aux nates, dont les Indiens couvroient leurs murailles : ils les achettent des Indiens plus éloignez, ausquels ils donnent en échange des poissons salez. Etant entrez dans une plaine longue de trois lieuës, & large de deux. Ils remarquerent que toutes les Cabanes étoient separées les unes des autres, au pied des montagnes, toutes couvertes d'arbres fruitiers ;

fruitiers ; plusieurs petits ruisseaux tombent de ces montagnes, & arrosent la plaine ; il y a dans ce lieu de beaux jardins, & des champs cultivez, qu'ils arrosent par des canaux faits à la main. L'air y est si doux, & si temperé, que les Espagnols, qui coucherent pendant plusieurs nuits sur les rivages du fleuve, sans aucune couverture, n'en sentirent jamais aucune incommodité. Les ruës de ces habitations sont en ligne droite, comme si elles étoient toutes tirées au cordeau. AMERIQUE.

Leurs cabanes étoient toutes remplies de flêches empoisonnées, les Espagnols y mirent le feu ; dans les caves soûteraines, on trouva une assez grande quantité de chairs de cerf, & de sanglier, dont les Européens firent bonne chere pendant plusieurs jours. Ils trouverent encore de grands amas de couvertures faites de coton, & de plumes d'oiseaux de toutes couleurs, dont les Indiens se font des panaches, & de petits habits, qu'ils prennent pour se parer. Ils conservent dans une chambre separée, les os & les cendres de leurs Seigneurs ; ces cendres sont dans des urnes de terre peinte. Quelques-uns ne brûlent pas les corps, ils se con-

AMERIQUE tentent de les faire ſecher, & les mettent deſſus des couvertures de coton, auſquels ils attachent de petites lames d'or: les Européans emporterent toutes ces dépoüilles. Ils trouverent encore de grands blocs de marbre tres-blancs, qui paroiſſoient avoir été travaillez, & polis par quelque Sculpteur, ce qui cauſa un grand étonnement aux Eſpagnols, parce que les Indiens n'ont nul uſage du fer. Aprés avoir ramaſſé des richeſſes immenſes, ils ſe mirent en mer le 15. de Juin, pour retourner à Cartagene. Ils voulurent aborder à des Iſles habitées par des Canibales, dans le deſſein de les ruïner; mais les courans de la mer étoient ſi violens, que tous les Pilotes y furent trompez; & dans une nuit ils ſe virent éloignez de plus de quarante lieuës de leur terme. L'amiral Colomb, qui avoit le premier découvert cette mer, remarqua que lors qu'il y voulut jetter la ſonde, le plomb ne pouvoit aller jusqu'au fond, à cauſe de la rapidité des courans; & quoiqu'on eut le vent en poupe, à peine pouvoit-on faire un mille par jour.

Juſqu'à preſent on n'a pû comprendre la veritable cauſe de ces courans, non plus que du flux, & du reflux, que les

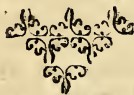
uns attribuerent au ſoleil, d'autres à la lune, ou à des vents ſoûterrains, qui ſouflent ſous les flots, & qui les ſoulevent. Quelques-uns croïent que les courans viennent de ce que les terres ſont plus élevées en certains endroits, & plus baſſes dans les autres; de ſorte que cette pente fait deſcendre & courir l'eau. D'autres diſent, que ces courans ſont cauſez par de grands fleuves, & par une grande quantité de terre, & de ſable qu'ils entraînent. Un ancien a dit que les courans, qu'on remarque au Détroit de Gibraltar, viennent de ce que la mer Oceane eſt moins profonde que la Mediteranée, & qu'ainſi l'eau deſcend comme d'un lieu plus haut dans un plus bas. Ceux, qui ont parcouru les mers des Indes, & les rivages de la Terre ferme, diſent que dans le détroit, qui ſépare la mer du Sud, de la mer du Nord, prés des villes de Panama, & du Nom-de-Dieu, ſix degrez au-deſſus de l'équinoxial, par l'eſpace d'environ quatre-vingt milles, il y a des cavernes tres-profondes, par leſquelles les eaux d'une mer s'engouffrent dans l'autre, en tournant vers l'Orient; & ce mouvement eſt cauſé par celui du ſoleil. D'autres diſent, que par ces cavernes

AMERIQUE

les eaux retournent vers leur principe, au centre de la terre; & quand elles y sont en trop grande abondance, elles refluent de nouveau vers les côtes.

Sebastien Gabotto, Venitien, épris du desir de faire de nouvelles découvertes, à l'exemple de Colomb, équipa deux vaisseaux, à ses frais, & partant des ports d'Angleterre, il navigea toûjours, jusqu'à ce qu'il vit l'étoile Polaire, élevée de 55. degrez sur l'horizon: il trouva une mer toute remplie de grands glaçons, qui heurtant contre les vaisseaux, les mettoient à tous momens en danger de perir. Le crepuscule y est aussi clair, que le grand jour l'est en plein midy, un beau jour d'été dans l'Europe : les glaces l'obligerent de ranger la côte, où il trouva une prodigieuse multitude de grands poissons; jusques sur les bords des rivages, que les habitans nomment *Baccalai* : les mœurs de ces peuples sont assez douces; ils ont le corps tout couvert de diverses peaux. Gabotto, & sa suite, prirent un grand plaisir à voir la chasse que les ours donnoient à ces poissons, en cette maniere: Il y a auprés des rivages plusieurs grands arbres, dont les feüilles tombent dans la mer, les poissons vien-

nent les mangér avec avidité. Les ours qui ne se nourissent que de ces poissons, se mettent en embuscade, pour les attraper, & ils se lancent dessus, quand ils s'approchent trop prés pour manger ces feüilles ; ils enfoncent leurs griffes sous les écailles, & ne les lâchent plus, jusqu'à ce qu'ils les aïent tirez sur le rivage : mais ces poissons grands comme des tons, & qui ont beaucoup de force, entraînent quelquefois l'ours dans la mer, & il se fait alors un combat fort divertissant, entre l'ours & le *Baccalai* ; l'un est tantôt dessous, & l'autre sur l'autre, & ils soufflent l'eau de la mer dans l'air, avec une grande impetuosité. Mais enfin l'ours tire le poisson sur le rivage, & le dévore : ces ours ne sont pas dangereux, & ne font nul mal aux habitans. AMERIQUE.



§. XXII.

PETRARIA GOUVERNEUR DU Nouveau Monde, donne des ordres pour faciliter les chemins de la mer du Sud. Des voleries insignes de Juan Aïora.

PETRARIA étant arrivé à Forte-Isle, avec son escadre, tous les habitans s'enfuïrent dans les forêts ; les Espagnols entrerent dans leurs cabanes, où ils trouverent une infinité de panniers nattez de cannes, avec une grande finesse, & tout remplis d'un sel tres-blanc, qu'ils changent avec leurs voisins, pour d'autres denrées. Ils apperçûrent sur des rochers de grands oiseaux, avec le gozier tout rouge, & si vaste, qu'il y peut tenir un boisseau de grain; l'un de ces oiseaux se laissa prendre ; on le fit voir à toute l'armée ; mais il mourut peu de jours aprés. Quand le Gouverneur fut arrivé à Darien, Vasco lui fit la meilleure reception qni lui fut possible, avec du pain de mahiz, & des poissons salez : le Cacique Caretta lui fit présent d'une belle

veste à manches, tissuë de plumes d'oiseaux de toutes couleurs, travaillées avec tant d'art, que tout le monde crût qu'elle étoit de soïe; il lui donna aussi deux grandes couvertures de même travail. Le Gouverneur lui fit présent d'un jupon, & d'un chapeau de velours, qui parurent admirables au Cacique, lequel demeura trois jours avec le Gouverneur, mangeant à sa table des mets préparez à la façon de l'Europe : ce qu'il trouva le plus à son goût, ce fut le pain & le vin. Aprés le repas, le Gouverneur faisoit joüer divers instrumens de musique; le Cacique en soûpirant, disoit que les Européans étoient plus favorisez du Ciel, que les Indiens; & qu'avec des sons si agréables, ils pouvoient rendre la vie à leurs amis trépassez. Pour lui faire davantage d'honneur, on mit en bataille un escadron de cavalerie, bien armez d'armes brillantes, & tous les chevaux enharnachez : ce spectacle remplit de joïe & d'admiration tous les Indiens, voïant avec quelle adresse les Européans manioient leurs chevaux : on le mena ensuite sur les vaisseaux; ce qui lui donna occasion de dire, que l'on trouvoit dans son païs de grands arbres, où les vers ne s'engendroient jamais, à

AMERIQUE

AMERIQUE cause de l'amertume du bois, & qu'on en avoit souvent fait l'experience dans leurs canots. Il ajoûta que l'on trouvoit d'autres arbres si venimeux, que la fumée de ce bois causoit la mort.

Pour faciliter, & pour assûrer les voïages de la mer du Sud, le Gouverneur fit construire trois forts; l'un dans le païs du Cacique Comagro; l'autre dans la Province de Pocchorrosa; & le troisiéme, dans celle de Tumanama; & il mit des gardes suffisantes dans tous ses ports. Il envoïa divers Capitaines par des routes differentes, entr'autres un Gentilhomme de Cordouë, nommé Juan Aïora, accompagné de plusieurs soldats, sur deux brigantins. Celui-ci cottoïa les bords de la Province de Comogro, pour passer de-là dans la mer du Sud. Il alla dans la maison du Cacique Charles, fort ami des Chrétiens, & qui s'étoit fait baptiser avec tous ses sujets : il n'y fut pas plûtôt entré, qu'il enleva de force, tout l'or qu'il avoit, & tous les plus beaux meubles du Cacique : il dépoüilla toutes les femmes des habits de coton qu'elles portoient, avec leurs bracelets, & leurs colliers d'or. En partant de-là, il roda par les Provinces de plusieurs Caciques,

Caciques, exerçant les mêmes violences dans tous les lieux, où il passoit, sans aucun respect humain; de sorte que ces pauvres Indiens se sauvoient dans les bois, quand ils avoient quelque connoissance de sa marche. Aprés tant de voleries & de brigandages, craignant, avec raison, d'être puni par le Gouverneur, il alla au bord de la mer, où il y avoit un brigantin; il y monta avec ses plus affidez, & qui étoient aussi complices des mêmes crimes; ils s'enfuïrent avec l'or, & les marchandises, qu'ils avoient volées, sans qu'on ait pû jamais depuis en apprendre aucunes nouvelles. AMERIQUES.

Le Gouverneur envoïa d'un autre côté Gaspard Moralez, pour passer au de là des montagnes, vers la mer du Sud, & de l'Isle qui est dans le golfe de S. Michel, où l'on trouve plusieurs grosses perles. Il conduisoit cent hommes, parmi lesquels il y en avoit quelques-uns qui avoient accompagnez Vasco Nuñes, dans le voïage qu'il fit, pour découvrir la mer du Sud. Moralez étant arrivé dans le païs de Tumaco, & de Chiappé, ces Caciques lui firent de grands présens, & lui dirent qu'ils vouloient l'aider dans la conquête de

AMERIQ. l'Isle des perles, que l'on appelloit autrefois l'Isle de l'or : ils lui fournirent assez de provisions ; mais comme ils avoient peu de canots, il n'y eut que 60. Espagnols qui purent passer dans l'Isle, dont le Cacique aïant appris que les Chrétiens étoient dans le païs de Tumaco, & de Chiappé, & voïant déja les canots approcher de son Isle, par la mer, il vint à la tête d'un grand nombre d'Indiens armez de lances, & d'épées de bois, pour s'opposer à leur descente, en criant de toute leur force *Guazzavara, Guazzavara*, c'est-à-dire, à la guerre de l'ennemi. Ils attaquerent les Européens, avec tant de hardiesse, & de fierté, qu'aprés avoir été battus, & repoussez, par trois fois, ils revenoient toûjours à la charge. Mais enfin voïant un grand nombre des leurs étendus par terre, des coups de mousquet qu'on leur tiroit, ils prirent la fuite.

L'exemple des autres Caciques ses voisins, lui persuada de mettre bas les armes, & de rechercher l'amitié des Espagnols ; il les conduisit à son palais, qui étoit parfaitement bien bâti ; il presenta au Gouverneur un pannier plein de perles, pesant cent dix livres : on lui donna en échange des chapelets de

verre, & de petits miroirs, dont il fut AMERIQUE.
charmé; on lui donna aussi des scies de fer, dont les Indiens font plus de cas, que des monts d'or; ils ne pouvoient assez s'étonner, que les Européens cherchassent ce métal avec tant d'avidité, & qu'ils donnassent des choses si précieuses, & aussi utiles, que des scies de fer, pour des chaînes, des bracelets, & des plaques d'or. Il mena les principaux sur le haut d'une tour, d'où l'on pouvoit contempler à l'aise de tous côtez, la mer du Sud: Vous voïez, leur dit-il, une infinité de petites Isles, toutes dépendantes de mon domaine; elles sont infiniment riches, si vous appellez riche un païs tout rempli d'or, & de perles: tous les rivages de ces Isles sont couvertes de nacres de perles; si vous voulez être de nos amis, vous en prendrez autant qu'il vous plaira; je fais bien plus de cas de vôtre amitié, que de toutes les perles, & de tout l'or de ma province; pour moi je vous proteste que je ne romprai jamais l'alliance que je veux contracter avec vous.

Outre toutes ces belles protestations. le Cacique s'obligea de donner au Roi d'Espagne, chaque année, cent livres de perles: il s'y engagea d'autant vo-

AMERIQUE. lontiers, qu'il estimoit peu une marchandise si précieuse, & il ne croïoit pas pour cela être tributaire du Roi Catholique. Cette Province, qui n'est éloignée de la ligne équinoctiale que de six degrez, est si remplie de cerfs, & de bêtes fauves, que les Espagnols pouvoient, sans sortir de leurs maisons, en tuer autant qu'ils vouloient. Ce Cacique se fit baptiser, avec toute sa famille, & voulut être nommé comme le Gouverneur, Pietro Arria: ils se donnerent, en se séparant, toutes les marques d'une amitié sincere; le Cacique lui prêta ses canots, & ses gens, pour l'aider dans son entreprise, & lui-même voulut l'accompagner jusqu'au rivage. La cinquiéme partie des perles fut donnée aux thresoriers du Roi; on partagea également le reste entre les Espagnols. Parmi ces perles, il s'en trouva une grosse comme une noix, qui fut mise en sequestre, pour sçavoir à qui elle devoit appartenir; on la vendit depuis à la Dame Isabelle Boadiglia, femme du Gouverneur, qui avoit eu le courage de suivre son mari dans le nouveau Monde. Ceux qui firent ce voïage, ne rapporterent autre chose touchant les perles, si ce n'est que les plus grandes se trou-

verent dans les lieux les plus profonds, AMERIQUE.
& les moindres plus prés des rivages.
Les nacres ressemblent en quelques façons aux poules, qui ont plusieurs œufs dans le corps ; les plus parfaits sortent les premiers ; les autres demeurent dans leur ventre, pour se perfectionner. De même quand les nacres s'ouvrent, les plus grosses perles sont prêtes à sortir les premieres ; les plus petites sont dans le fond de l'huitre, où elles se nourrissent jusqu'à leur maturité. Il est à croire que les perles étant fort tendres, celles qui tombent de la nacre au fond de l'eau, sont mangées par les poissons.

Plusieurs Capitaines firent le voïage de la mer du Sud, aprés Moralez : entr'autres Gonzalez Badaghiozzo, qui alla au commencement du mois de Mars, de l'an 1515. avec 80. hommes, vers le Ponent, par les ordres du Gouverneur Petraria. Un Cacique voisin de la mer du Sud, s'enfuit à l'approche des Espagnols ; ils saccagerent son village, où ils trouverent quelques esclaves, dont le visage étoit peint de noir, & de rouge : ces Indiens se font des trous au visage avec des pointes d'os, & ils remplissent ces trous de la poudre de certaines herbes, dont les sucs im-

AMERIQUE. primment des couleurs differentes, qu'on ne peut plus effacer dans la suite. Les Espagnols emmenerent ces esclaves, & les chargerent du butin qu'ils avoient fait. Toutes ces contrées sont riches en or; la terre est grasse, & fertile, les arbres sont couverts de fruits excellens. Ils pillerent tous les Caciques qu'ils trouverent sur leur route: & leur enleverent tout l'or qu'ils avoient: rien n'étoit à couvert de leurs voleries, dont les Indiens ne pouvoient se garantir, que par la fuite; en se retirant dans les bois, & dans des lieux inaccessibles. Le butin qu'ils firent fut si grand, qu'ils prirent 400. esclaves pour le porter. Etant allez dans la Province d'un Cacique, nommé Parizza, dans le dessein de le dépoüiller; il se mit en embuscade sur leur chemin, à la tête de cinq mille Indiens, entre deux collines, couvertes d'arbres fort épais, sans que les Espagnols se doutassent le moins du monde, du piege qu'on leur avoit dressé; ils se virent tout à coup accablez d'une grêle de flêches, qui tomboient sur eux de tous côtez, & de dards, dont ils ne pouvoient se garantir: soixante des leurs tomberent sur le carreau, à la premiere décharge; les autres s'enfuïrent,

& laisserent sur le champ de bataille AMERIQUE.
tout l'or qu'ils avoient volé à plusieurs Caciques, & les esclaves qu'ils avoient faits. Aprés plusieurs fatigues, ils arriverent enfin au port, nommé la *Grace de Dieu*, où étoient leurs brigantins, ils y monterent, pleins de rage, & de désespoir; quand ils arriverent à Darien, ils étoient à demi-morts de faim. Le Gouverneur aïant entendu le recit de leur disgrace, résolut d'aller lui-même dans le païs du Cacique Parizza, pour se vanger de cet affront; mais comme il étoit malade alors, l'execution de cette entreprise fut differée à un autre tems.

---

§. XXIII.

DE LA FUNESTE AVANTURE de Juan Solisio, & de ses compagnons, envoïez par le Roi Catholique, à la découverte de quelques côtes.

CORALE'S, Docteur en Droit, & Official de sa Majesté Catholique à Darien, écrivit en Espagne qu'un Indien esclave, qui s'étoit sauvé de la

maison de son maître, lui avoit dit, en le voïant lire une lettre écrite sur du papier de l'Europe, que les Nations, parmi lesquelles il avoit été esclave, avoient aussi du papier, des livres, faits de feüilles d'arbres, cousuës ensemble; que leurs villes étoient entourées de murailles de grosses pierres, & que les hommes, & les femmes, portoient des habits. En cette même année 1515. Le Roi d'Espagne équippa trois vaisseaux, & donna ordre au Capitaine Juan Solisio, de passer le cap de Saint Augustin, éloigné de six degrez de l'équinoctial: ce Capitaine aprés avoir couru les côtes de la Terre ferme, trouva le Pole antarctique, élevé sur l'horizon de trente degrez. Voïant un jour plusieurs Indiens, avec leurs femmes, & leurs enfans, qui couroient sur le rivage, & qui faisoient signe aux Espagnols d'aborder, en leur montrant plusieurs choses, qu'ils leur offroient, & qu'ils étendoient sur le rivage; le Capitaine fit mettre de ses gens dans l'esquif, pour les conduire à terre, & pour examiner lui-même de prés la nature du païs, & les mœurs de ces Nations. A peine eurent-ils mis pied à terre, qu'un grand nombre d'Indiens

Canibales, cachez dans une embuſcade, AMERIQUE.
vinrent fondre ſur eux ; ils les envelopperent de toutes parts, & les maſſacrerent tous dans un moment, à coups de dards, & de flêches, ſans pouvoir être ſecourus par ceux des vaiſſeaux, témoins d'un ſi triſte ſpectacle. Ces barbares charmez de la chair blanche des Européens, coupoient leurs corps par morceaux, qu'ils faiſoient rôtir, & qu'ils devoroient à demi-crûs, & tout ſanglans, tant ils avoient d'avidité pour un mets ſi délicat. Le bruit de l'artillerie des vaiſſeaux, obligea les Canibales de ſe retirer ſur une montagne voiſine ; mais en ſe retirant, ils chargeoient ſur leurs épaules les têtes, les bras, les jambes de ces malheureux, qu'ils avoient mis en pieces. Les Eſpagnols furent obligez de ſe retirer, ſans pouvoir vanger la mort de leurs compagnons.

Le Capitaine Juan Ponce eut l'année precedente une avanture à peu-prés pareille ; le Roi Catholique l'avoit envoïé pour détruire les habitations des Canibales, qui faiſoient une guerre ſanglante à tous ceux qui approchoient de de leur païs. Ce Capitaine, pouſſé du deſir d'acquerir de l'honneur, en ex-

AMERIQUE. terminant ces barbares, se chargea avec joïe de de la conduite de deux vaisseaux, équippez aux frais du Roi d'Espagne, pour cette entreprise, il aborda à la Guadelouppe : les Canibales voïant arriver les Européens, se mirent, selon leur coûtume, en embuscade, pour les surprendre, sans se montrer, jusqu'à ce que le Capitaine eut mis pied à terre, avec quelques soldats. Quand ils furent un peu éloignez du bord, les Canibales se jetterent sur eux, en poussant des hurlemens horribles, ils massacrerent ceux qui leur tomberent d'abord dans les mains ; le Capitaine blessé dangereusement d'un coup de flêche, se retira dans son vaisseau, avec deux de ses compagnons, qui eurent la douleur de voir de leur bord les Canibales, cuire, & manger les Espagnols, qu'ils avoient tuez. Depuis ce tems-là on n'a receu aucune nouvelle de ce Capitaine, ni de son vaisseau ; l'autre revint en Espagne.

Au bout de quelques mois, on reçut des lettres du Roi d'Espagne fort honnorables, pour Vasco Nuñes, avec des patentes de Capitaine de Darien, en récompense des services qu'il avoit rendus à la Monarchie, dans la découverte de la mer du Sud. Ces lettres pleines

de loüanges de Vasco, furent lûës devant tout le monde; elles lui enflerent le courage, & comme il possedoit de grandes richesses, & qu'il avoit beaucoup de partisans dans le païs, il commença d'avoir moins d'égards pour le Gouverneur, lequel connoissant le changement, & la mauvaise volonté de Vasco, prit des mesures secretes, pour se vanger. Les personnes les plus considerables de Darien apprehendant que la broüillerie de Vasco, & du Gouverneur ne causât quelque grand désordre, prierent un Religieux de S. François, grand Prédicateur, de les reconcilier; il offrit à Vasco une fille du Gouverneur en mariage, pour être comme le nœud de l'amitié entre le Beau pere, & le Gendre: mais la fierté de l'un & de l'autre, rompit toutes les mesures du Religieux.

AMERIQUE.

Pour éviter tous les malheurs, qui pouvoient naître de cette animosité, Vasco résolut de s'éloigner, & d'aller établir une habitation sur les côtes de la mer du Sud. Aïant ramassé tout l'or, & tous les meubles qu'il avoit, il partit de Darien avec trois cens hommes qui lui étoient le plus affectionnez, & poussez du desir d'amasser des richesses,

AMERIQUE. & aussi pour s'éloigner du Gouverneur : plusieurs esclaves Indiens portoient leur bagage & leurs provisions. Ils arriverent en peu de jours au païs des Caciques Tumacco, & Chiappé, qui les reçurent avec une joïe qu'on ne peut exprimer.

Dans l'esperance que Vasco avoit conçuë de fonder une ville sur les rivages de la mer de Sud, avec ceux qui l'accompagnoient, il fit faire quatre brigantins pour aller découvrir les isles où naissent les épiceries, & pour faire sa cour au Roi d'Espagne, en lui rendant cet important service. Il avoit eû la précaution d'apporter de Darien des toiles de coton, qui lui servirent à faire des voiles, les cordages furent faits de certaines racines d'herbes, dont les Indiens sçavent faire des cordes assez fortes ; les pins du païs fournissent assez de gomme, & de bois propre à la construction des navires. Vasco voyant que plusieurs qui l'avoient accompagné, murmuroient d'être toûjours exposez à de nouvelles avantures ; au lieu de joüir en repos de ce qu'ils avoient amassé avec tant de fatigues, les rassembla un jour ; & pour faire cesser leurs plaintes & leurs

murmures, il leur parla en ces termes : « Mes chers compagnons, c'eſt par vôtre courage, & par vôtre patience que j'ai executé tant de glorieuſes entrepriſes, pour faire la découverte de la mer du Sud. Vous ſçavez à quel point l'inſolence du Gouverneur eſt montée; il ne ſe contente pas de l'autorité, ni des préeminences, dont le Roi Catholique l'a honnoré, en lui donnant le Gouvernement de la Terre-ferme de l'Inde; il voudroit encore que je lui obéïſſe comme un vil eſclave, quoique le Roi m'ait nommé Commandant de Darien. Quelque inſupportable que cette ſervitude m'eut pû paroître; je m'y ſerois aſſujetti, ſi l'interêt du Roi l'eut exigé de la ſorte. Mais l'humeur altiere & avare du Gouverneur vouloit trouver dans cette obéïſſance une occaſion pour nous ôter la vie, & les biens, afin de pouvoir aſſouvir ſon ambition, en joüiſſant des grandes richeſſes dont les païs que nous avons découverts ſont remplis. Si nous voulons vivre en repos & en ſeureté, il faut que nous cherchions un païs où nous ſoions à couvert de ſon autorité, & de ſes violences. Vous ſçavez que l'on trouve ſur

AMERIQUE „ les rivages de la mer du Sud de l'or & „ de l'argent en abondance ; montons „ sur ces vaisseaux que nous venons d'a- „ chever, & suivons la providence de „ Dieu qui nous servira de guide.

Tous applaudirent à la harangue de Vasco, & ils s'écrierent de concert, qu'ils le suivroient par tout où il voudroit les mener : ce qui fut mandé tout incontinent au Gouverneur, par quelques-uns de ses affidez, qu'il avoit fait glisser secretement parmi ceux qui étoient partis de Darien. Comme il connoissoit le grand courage de Vasco, il eut peur qu'il ne s'établit, & qu'il ne bâtit une ville dans quelque païs tres-riche, & que sa grande reputation ne l'effaçât dans l'esprit du Roi Catholique ; car il vouloit avoir lui seul toute la gloire des nouvelles découvertes. Dans cette vûë, il fit informer contre Vasco par les Officiers Roïaux, & il lui envoïa quatre de ses principaux Capitaines, pour lui défendre de se servir des quatre vaisseaux qu'il avoit fait construire, avec ordre de se rendre incessamment à Darien, s'il ne vouloit être traité de rebelle, & encourir le crime de leze-Majesté;

Vaſco, qui préferoit ſa gloire & ſon AMERIQUE. honneur à toutes choſes, ne voulant point ſe déshonnorer par une déſobéïſſance formelle, & ſe fondant ſur ſon innocence, revint à Darien avec une partie de ceux qui l'avoient accompagné; il n'y fut pas plûtôt arrivé, qu'on lui mit une groſſe chaîne au col, & qu'on le jetta en priſon par l'ordre du Gouverneur. On fit le même traitement à quatre de ſes compagnons. Vaſco ſe plaignant de l'injuſtice & de l'affront qu'on lui faiſoit; on lui répondit, qu'on le traitoit de la ſorte pour avoir voulu ſe revolter contre le Roi, & pour avoir fait une harangue ſeditieuſe. Il repliqua qu'il n'avoit parlé de la ſorte que pour encourager ſes compagnons à le ſuivre plus volontiers, dans la découverte des païs au profit de Sa Majeſté: on ne reçut point ſes excuſes, & on le condamna à avoir le col coupé en priſon. Le lendemain le bourreau y étant entré pour l'executer; Vaſco demanda par grace que l'on fit venir ſix des principaux de la ville, auſquels il declara qu'il n'avoit jamais eû d'autre intention que d'obéïr, & de rendre ſervice au Roi d'Eſpagne, & qu'il avoit lieu de ſe

AMERIQUE. plaindre, que des desirs si loüables eussent une fin si malheureuse. Il ajoûta qu'il se plaignoit principalement de deux choses, l'une qu'étant innocent, on lui faisoit souffrir une mort ignominieuse; la seconde, que sa mort privoit le Roi des grands avantages qu'il pouvoit lui procurer dans le nouveau Monde par de nouvelles découvertes. Qu'au reste il n'apprehendoit point la mort, & que tout le monde sçavoit assez qu'il s'étoit souvent exposé à des dangers presque évidens de perir dans ses entreprises.

Quelques plausibles que fussent les raisons de Vasco, la Sentence de mort fut executée sans délai, on lui ôta la chaîne qu'il avoit au col, il se mit à genoux, & on lui coupa la tête. Son corps fut exposé sur la place publique de Darien, pour intimider le peuple par ce spectacle. Tous les habitans & les étrangers ne purent refuser leurs larmes à la mort de ce grand homme, qui faisoit une fin si tragique, aprés les services importans qu'il avoit rendus à l'Etat. Les Histoires anciennes & modernes sont remplies d'exemples de la sorte; la plûpart de ceux qui ont voulu se signaler par des entreprises éclatantes,

éclatantes, n'ont été payez que d'ingratitude, au lieu des récompenses qu'ils meritoient. Le Gouverneur Petraria, aprés la mort de Vasco, laissa sa femme à Darien, passa les montagnes, & penetra jusqu'aux rivages de la mer du Sud, prit les bâtimens que Vasco avoit fait construire; & aprés avoir essuïé une rude tempête pendant trois jours & trois nuits, il arriva enfin à un village d'Indiens, nommé Panàma, sur le bord de la mer: & aprés avoir examiné un endroit qui lui paroissoit commode & agréable, il y jetta les fondemens d'une ville, qui est devenuë dans la suite l'une des plus celebres de toutes les Indes.

---

§. XXIV.

DESCRIPTION ABREGÉE de l'Isle d'Espagne, de ses premiers habitans, des fleuves, des lacs qui s'y trouvent, & des Sauvages qui l'habitent.

APRE'S avoir parcouru toute la côte de la Terre-ferme des Indes, il est à propos de reprendre ce

AMERIQUE. qu'on a déja dit de l'Isle d'Espagne, pour en donner une notion plus parfaite. Cette Isle est située entre la Ligne Equinoctiale, & le Tropique du Cancer. Sa longueur d'Orient en Occident est d'environ cinq cens milles ; & du Midy au Nord environ trois cens milles. La ville de S. Dominique, qui est comme la capitale, est à dix-huit degrez au dessus de l'Equinoctial. Deux peuples divers prétendant s'y habituer, en vinrent aux mains ; les plus foibles contraints de ceder à leurs vainqueurs, se retirerent avec leurs femmes & leurs enfans ; ils se mirent dans des canots, pour aller chercher quelque habitation : les bords de l'isle, que l'on nomme la Nouvelle Espagne, leur parurent commodes & agréables, ils s'y établirent, & la nommerent en leur langue *Lipangi*. Les jours & les nuits sont presque toûjours égaux pendant toute l'année : lorsque le Soleil est dans le Tropique du Cancer ; à peine remarque-t-on une difference d'une heure : l'air y est temperé, on n'y sent jamais ni de froid, ni de chaud excessif : les arbres y sont toûjours verds, chargez de fruits & de fleurs ; les feüilles ne tombent point jusqu'à ce qu'il en re-

naisse de nouvelles. Les herbes potageres qu'on y a semées, y viennent parfaitement bien ; de même les animaux de l'Europe, les bœufs & les chevaux y multiplient extrêmement. Ils ont remarqué que le blé profite davantage sur les collines & les montagnes, où l'on sent quelquefois un froid plus âpre, que dans les plaines où la terre est trop grasse : les épis sur les montagnes sont gros comme le bras d'un homme, & remplis de grains ; on en a compté jusqu'à deux mille dans un seul épi. AMÉRIQUE.

L'Isle d'Espagne est divisée par quatre grands fleuves, qui la coupent, & la separent en cinq Provinces. Dans l'une de ces Provinces il y a une caverne fort profonde, dans laquelle on entend tomber les fleuves avec un bruit horrible, & que l'on entend de plus de cinq milles ; ceux qui demeurent quelque tems à l'embouchure de cette caverne deviennent sourds, tant ce bruit les étourdit. Ces fleuves forment un grand lac, dont les eaux tournent avec tant de rapidité, & font des tourbillons si violens, que si quelqu'un y tomboit, il seroit dans un moment englouti. Ce qui paroît de plus incom-

AMERIQUE. prehensible, c'est que l'on trouve un grand lac rempli de poissons sur le sommet d'une montagne, qui est presque inaccessible, à cause de la difficulté des chemins. En d'autres endroits on trouve des lacs d'eau douce, d'eau salée, d'eau amere, comme dans la Province de Bainoa, on trouve un lac long de trente milles, & large de quinze, dont les eaux sont ameres. Plusieurs fleuves viennent se rendre dans ce lac, & cependant on ne voit point que ses eaux s'écoulent; ce qui fait croire qu'il y a dessous de profondes cavernes, dans lesquelles les eaux du lac s'engouffrent; car les Indiens & les canots qui s'y perdent en grand nombre ne sont jamais repoussez par les eaux, sur le rivage. On prit un jour un poisson assez jeune, que l'on transporta dans un plus petit lac, où on le nourrissoit chaque jour de pain de mahiz; ce poisson devint si privé, & si grand, qu'il se laissoit monter, & l'on se promenoit sur son dos au bord du rivage; quelques-uns même se hazardoient à traverser le lac, & le poisson les rapportoit où il les avoit pris. La figure de ce poisson est désagréable, il ressemble à une bête à quatre

pieds ; mais au lieu de pieds, il a quatre gros os fort durs qui lui ſortent du corps, tout couverts de dures écailles : la tête de cet animal approche de celle d'un bœuf ; il eſt peſant, & ne ſe remuë qu'avec peine ; mais ceux qui en ont mangé aſſeurent que la chair en eſt tres-delicate, & d'un goût exquis. Ce poiſſon demeura long-tems dans le lac, où tout le monde le venoit voir, & lui jettoit du pain ; mais un houragan qui ſurvint, enfla tellement les eaux de ce fleuve, qu'elles paſſoient par-deſſus les bords ; elles entraînerent dans la mer ce poiſſon privé.

En creuſant profondement dans de profondes montagnes, on trouve un ſel fort dur, & brillant comme du criſtal : on y trouve auſſi de l'or en quantité ; mais les habitans ne veulent pas ſe donner la peine de le chercher ; parce que la terre eſt tres-fertile, & qu'elle produit toutes les choſes neceſſaires à la vie ; le pain ſuffit pour appaiſer leur faim, & ils ſe déſalterent dans les fontaines, ils demeurent tout le jour aſſis à l'ombre, & cauſant aux pieds des arbres, où ils danſent à leur maniere, ſans penſer à autre choſe, ni ſans ſe donner aucun ſouci. On trouve

AMERIQUE. quelquefois l'or qui pousse, & qui sort de la terre comme une plante, ce qui paroîtroit incroïable, si la même chose n'étoit arrivée dans le Roïaume de Hongrie. On y trouve encore tous les jours des rameaux d'or qui s'attachent aux arbres, comme font les vignes aux ormeaux, & cet or est tres-fin.

Dans la Province de Caïzimu, il y a des fontaines dont la surface est douce, & bonne à boire; le milieu commence à être salé; & le fond en est tres-amer. Quelques-uns ont crû que la source de ces fontaines vient de l'eau salée, & qu'il y tombe des montagnes une eau douce qui ne se mêle point avec l'autre, à cause de la differente pesanteur. Si l'on se couche à terre, & qu'on applique l'oreille au bord de ces fontaines, on sent qu'elles sont concaves sous les eaux; on entend de trois milles un homme qui vient à cheval, & un pieton d'un mille. Les habitans de quelques-unes de ces Provinces se retirent dans des cavernes, dans les bois, & sur les montagnes, vivans de fruits sauvages, sans avoir aucun commerce avec les autres peuples de l'isle. Il a été impossible d'apprivoiser ceux qu'on a fait prison-

niers ; on croit même qu'ils n'ont point de langage fixe non plus que des bêtes : ils n'ont ni Loix, ni Superieurs ; on les prendroit pour des bêtes ſauvages, s'ils n'avoient pas la figure humaine. Ils vont tout nuds, & courent avec plus de vîteſſe que les chiens les plus legers ; de ſorte qu'il eſt rare de les attraper. Les Chrétiens avoient cultivé des champs & des jardins pas loin de la demeure de ces hommes ſauvages ; ils y allerent vers le mois de Septembre, pour faire la recolte. Tandis qu'ils ſe diſperſerent pour conſiderer ces champs, l'un de ces ſauvages ſort d'un taillis où il s'étoit caché, prend un enfant qui dormoit ſur l'herbe, & s'enfuït à toutes jambes. Le pere de l'enfant, & tous ceux qui ſe trouverent auprés de lui, pouſſant des cris pitoïables, ſe mirent à courir aprés de toute leur force. Le ſauvage les appercevant de loin, s'arrêta comme s'il eût voulu les attendre : mais quand ils furent auprés de lui, il ſe mit à courir comme auparavant, ſans qu'ils le viſſent jamais depuis. Le pere au déſeſpoir, crut que le ſauvage avoit devoré ſon enfant ; mais ſoit qu'il eut compaſſion de ſa douleur, ou autrement, aïant ap- AMERIQUE.

AMERIQUE. perçu quelques bergers qui gardoient leurs troupeaux, il alla poser l'enfant auprés d'eux, & ils le rendirent le soir au pere. Sans aller si loin, on trouve dans l'Hibernie des hommes sauvages, qui n'ont jamais voulu avoir commerce avec le reste du monde.

On voit dans l'Isle d'Espagne un grand arbre nommé *Coppei*, dont les feüilles sont larges d'un demi pied : ce qu'on écrit sur ces feüilles avec un stile, demeure empreint comme ce qui est écrit sur le papier avec de l'encre. Un Seigneur envoïa un jour l'un de ses esclaves porter quatre lapins à l'un de ses amis, & lui écrivit sur ces feüilles le nombre des lapins que son ami lui envoïoit. L'esclave en mangea deux par les chemins, & rendit les deux autres avec les feüilles d'arbres, sans se douter qu'elles pouvoient reveler le mystere & son larcin : il fut fort étonné quand on lui dit qu'il en devoit apporter quatre, il avoüa ingenuëment le fait, lequel étant divulgué parmi les Indiens, les mit en grande perplexité ; ils n'osoient plus aprés cela discourir ensemble sous ces arbres, de crainte que les feüilles ne parlassent, & ne revelassent leurs secrets.

crets.

crets. Il eſt ordinaire dans cette iſle de voir les perſonnes vivre cent ou ſix vingt ans, ce qu'ils attribuent à certaines racines qu'ils mangent, ſemblables à nos carottes, à des truffes, aux ciboules, ou à leur pain ordinaire fait de caſſave, & fort aiſé à digerer. AMERIQUE

Les rivieres & les fleuves ſont remplis de poiſſons, que l'on prend ſans aucune peine. Depuis qu'on a forcé les Indiens à demeurer tout le jour expoſez au Soleil, pour ramaſſer l'or ſur les montagnes ou ſur les rivages, ils ne vivent plus ſi long-tems; parce qu'ils n'étoient pas naturellement accoûtumez à de ſi grandes fatigues : il y en a eu pluſieurs qui ſe ſont tuez par déſeſpoir, ſe voïant reduits à de ſi grandes miſeres, eux qui vivoient ſi contens, & ſi heureux auparavant. Pluſieurs mêmes n'ont pû ſe reſoudre à ſe marier, de peur de faire des eſclaves pour les Eſpagnols. Les femmes groſſes ſe font accoucher par le moïen de certaines herbes : ainſi il ne faut pas s'étonner que ces iſles qui étoient autrefois ſi peuplées, ſoient maintenant à demi ruinées & deſertes, par la dureté, & l'avarice des Eſpagnols.

Il pleut rarement dans ces contrées;

AMERIQUE & l'on est obligé de conduire l'eau dans les champs par des canaux. Tous les Indiens sont naturellement doux, simples, pacifiques, & credules. Ils ont tant de veneration pour leurs Caciques, que lors qu'il en meurt quelqu'un, plusieurs de ses femmes se donnent la mort pour l'accompagner en l'autre monde. Quelques Religieux de S. François se trouvant un jour presens à ce spectacle, eurent toutes les peines du monde à empêcher que plusieurs Indiennes ne se tuassent pour faire honneur à un de leurs Caciques trépassé : Ils firent tant par leurs prieres, qu'une seule eut le privilege de se faire mourir. Cette femme étoit parfaitement belle, elle s'orna pour cette fête de tous ses plus beaux atours, elle prit une bouteille d'eau & un pain, croïant en avoir besoin dans l'autre monde : on la nommoit Guanehatta-Benechena. Quand il naît un enfant à quelque Cacique, tous les habitans des lieux circonvoisins viennent salüer l'accouchée & l'enfant, auquel chacun donne un nom : les uns l'appellent flambeau luisant, flambeau plein de flammes ; d'autres, le vainqueur des ennemis, un Seigneur tres-puissant &

plus précieux que l'or : aux filles on leur dit qu'elles sont plus odoriferantes que les fleurs, plus douces que les fruits les plus agréables, qu'elles sont les yeux du Soleil ou des astres : quand on parle de quelque Cacique, il faut toûjours repeter tous les noms qu'il porte; & si l'on y manquoit par negligence, on en seroit puni. AMERIQUE

Les Indiens adorent la Lune & le Soleil, & mêlent beaucoup de ceremonies & de superstitions dans leur culte. Ils croïent un premier principe éternel, tout-puissant, invisible, auquel ils donnent deux noms, *Mamona*, & *Guamaonocon*. Ils disent que ce Dieu a une mere qui porte cinq noms, *Attabeira*, *Mamona*, *Guacavarita*, *Siella*, *Guimazona*; que ce Dieu a plusieurs messagers, qu'ils nomment Cemi; & que chaque Cacique a l'un de ces Cemi par privilege special; ils croïent que ces Cemi leur apparoissent pendant la nuit, & qu'ils leur revelent mille choses; qu'ils ont la figure de coton teint en noir, tels qu'on dépeint les petits démons, jettant du feu par la bouche; leurs pieds sont comme ceux des serpens noirs; les uns sont assis, les autres sur leurs pieds; quand

AMERIQUE ils vont combattre leurs ennemis, ils s'attachent de ces petites figures sur le front, croïant par leurs secours remporter seurement la victoire; ils leur demandent aussi la pluïe & le beau tems, selon leurs besoins. Quand ces Cemi leur apparoissent par hazard dans les bois, ou ailleurs, ils ont une veneration particuliere pour les lieux où ils croïent avoir eu de telles visions.

Pour s'instruire du succés de quelque affaire importante, comme de l'abondance de la moisson, de l'évenement d'une guerre qu'ils veulent entreprendre, de la guerison, ou de la mort de quelque personnage considerable parmi eux; l'un des principaux Caciques entre dans une espece de Temple dédié aux Cemi; on lui prépare un breuvage composé d'une certaine herbe que les Indiens nomment *Chohobba*; il prend cette boisson par le nez, elle le fait entrer en fureur, il croit que tout tourne sans dessus dessous, & que les hommes marchent la tête en bas, tant est grande la force de ce breuvage, qui prive d'entendement celui qui le boit; ensorte qu'il ne sçait où il est, ni ce qu'il fait, ni ce qu'il

dit. Lorſque ſes fumées commencent un peu à s'abbattre, il s'aſſiet à terre, les mains & la tête ſur les genoux; aprés avoir été quelque temps en cette poſture, comme s'il ſe reveilloit d'un profond ſommeil, il leve les yeux, & regarde le Ciel, parlant entre les dents, & prononçant certaines paroles qu'on n'entend point. Les principaux de la nation ſont autour du Cacique, pendant que cette cerémonie dure, ils rendent graces au Cemi, pour avoir remis leur Cacique dans ſon bon ſens, & ils lui demandent ce qu'il a vû. Alors il leur répond gravement, que le Cemi lui a parlé, & promis la victoire ſur leurs ennemis, s'il eſt queſtion de combattre, & ainſi des autres choſes qui ſe preſentent, ſur leſquelles il fait des prédictions à ſa fantaiſie.

AMERIQUE

Les Indiens croïent auſſi que leurs Cemi ont commerce avec les femmes; ſi les enfans naiſſent avec quelques ſignes ſur le corps, on ne doute point que ce ne ſoient les enfans de quelque Cemi. Depuis que les Chrétiens ſont entrez dans l'iſle d'Eſpagne, tous les Cemi ont diſparu, & les illuſions ont ceſſé; les Indiens ont conjecturé de-là que leur païs paſſeroit ſous une autre

AME-RIQUE domination, & que leurs Caciques seroient assujettis à un Seigneur plus puissant. Les Caciques donnent leurs enfans à instruire aux vieillards, qui passent parmi eux pour les plus sages, & les plus sçavans ; ils leur font apprendre des vers par cœur, pour leur expliquer l'origine des choses, ou pour leur rappeller le souvenir de ce qu'ont fait leurs ancêtres durant la guerre, & durant la paix : ils recitent ces vers au son du tambour, fait d'un bois concave & rond, qui resonne extrêmement ; ils dansent aussi en chantant ces vers. Leur agilité est extrême, parce qu'ils sont toûjours nuds, & qu'ils passent la plus grande partie de leur tems à danser, ne songeant qu'à se réjoüir, sans s'embarrasser d'aucune affaire. Ils ont aussi des vers sur l'amour, pour loüer leurs maîtresses, & pour exprimer la passion qu'ils sentent en les voïant, ou en y pensant dans leur absence. Ils ont encore des chansons fort tristes & fort tendres, exprimées avec des tons lugubres, & qui marquent une grande douleur : des chants terribles, & d'une grande gravité, pour animer le courage des Indiens dans les perils de la guerre ; aprés quoi

on les voit ſe jetter au milieu des ennemis avec une intrepidité étonnante, ſans craindre les bleſſures, ni la mort ; car ils croïent que mourant pour la deffenſe de la patrie, ils iront faire leur demeure dans le Soleil. Ces chants leur ſont venus de leurs ancêtres, par ſucceſſion de tems, & ils les ont conſervez d'âge en âge avec grand ſoin. Ils ont encore des rimes triſtes, dans leſquelles ils prétendent que la venuë des Européans dans leur païs eſt prédite depuis long-tems ; quand ils chantent, ils accommodent les ſons aux paroles, & les recitent d'une maniere lamentable & touchante, en diſant : le Dieu Eternel a reſolu que des hommes portant des habits viendroient en cette iſle, armez de longues épées, & qui d'un coup fendent un homme en deux depuis la tête juſqu'aux pieds. Ces étrangers chaſſeront les Cemi, & aboliront toutes leurs cerémonies ; leurs enfans, & nôtre poſterité ſubira le joug de leur domination. Ils croïoient d'abord que les prédictions contenuës en ces rimes, regardoient les Canibales : de ſorte que quand ils les voïoient venir, ils étoient ſaiſis de crainte, & ne ſongeoient qu'à ſe cacher. Quoi
AMERIQUE.

AME-RIQUE qu'il en soit, c'est une tradition constante parmi eux, que deux de leurs plus fameux Caciques aïant jeûné pendant cinq jours en l'honneur de leur Cemi, un peu avant que les Espagnols abordassent dans l'isle, on leur revela pendant une nuit, qu'en peu de tems une nation étrangere, toute vêtuë, viendroit les faire tous esclaves. Il semble que le succés ait verifié cette prophetie; car les Espagnols se rendirent maîtres de l'isle environ ce tems-là. Tous les Indiens ont été baptisez; & depuis que l'étendart de la Croix a été arboré dans les Indes, le culte des Cemi a été aboli, & ils ont cessé de paroître.

On montre au pied d'une montagne, dans le païs du Cacique Macchinnes, une caverne vaste & obscure, dont l'entrée est ornée de diverses peintures, où l'on voit deux grandes figures de Cemi, differentes l'une de l'autre, que les Indiens alloient visiter autrefois avec grande reverence: & quand on leur en demandoit la raison, ils répondoient que le Soleil & la Lune étoient sortis de cette caverne pour éclairer le monde. Ils racontent beaucoup de puerilitez touchant la propa-

gation du genre humain : par exem- AME-
ple, que tous les hommes étoient ren- RIQUE.
fermez dans une profonde caverne, ſans en pouvoir ſortir, parce que le Soleil les en empêchoit, ne voulant point qu'ils le viſſent ; pour cela il avoit mis des gardes & des ſentinelles à l'entrée de la caverne ; mais qu'un de ces gardes aïant eû la curioſité de ſçavoir ce qui ſe paſſoit dans l'iſle, ſe mit à la parcourir ; le Soleil l'aïant remarqué, le changea en pierre pour le punir de ſa déſobéïſſance. On voit encore cette pierre fatale à l'entrée de la caverne. Ils ajoûtent que pluſieurs de ces priſonniers s'ennuïant de leur captivité, échapperent pendant la nuit, pour voir ce qui ſe paſſoit hors la caverne ; mais que n'aïant pû retourner aſſez promptement, & ſans être apperçus du Soleil, il les changea en arbres. Un des plus anciens habitans de la caverne, nommé Vaguoniona, fit ſortir par adreſſe l'un de ſes enfans, qui fut transformé par le Soleil en roſſignol ; c'eſt pour cela que ce petit animal chante toute l'année, pour demander du ſecours à ſon pere ; car les roſſignols des Indes ne ſont pas comme ceux de l'Europe, qui ne chantent

AMERIQUE

que dans une certaine saison. Ce pere infortuné voulant aller consoler son fils qu'il aimoit fort tendrement, mena avec lui toutes ses femmes qui allaitoient des petits enfans ; mais qu'aïant été surpris sur les bords d'un fleuve par le Soleil, il les changea tous en grenoüilles ; comme ces enfans souffroient la faim, ils crioient sans cesse *toa*, *toa*, qui veut dire en Indien, *maman*, *maman* ; le cri de *toa*, *toa* est toûjours demeuré depuis ce tems-là aux grenoüilles.

Les habitans de la caverne allant se laver pendant la nuit dans des fossez tout remplis d'eau de pluïe, apperçurent une grande quantité de femmes qui voloient de branche en branche, comme des oiseaux ; cet objet les surprit, & les charma ; ils tâcherent tous d'en prendre au moins chacun une ; mais elles leur échappoient des mains, & glissoient comme des anguilles. Aïant consulté un ancien sur les mesures qu'ils devoient prendre, pour attraper ces femmes ; il leur dit : que ceux qui avoient les mains plus rudes, & pleines de nœuds, tâchassent de les arrêter ; mais ils n'en purent prendre que quatre, toutes les

autres s'enfuïrent. Les enfans qui ſont ſortis de ces quatre femmes ont rempli toute la terre ; car le Soleil permit qu'ils ſortiſſent de la caverne, & il ne les métamorphoſa plus depuis. AMERIQUE.

Voici de quelle maniere ils expliquent l'origine de la mer. Un homme fort riche, nommé l'Aïa, vit avec un extrême regret mourir ſon fils unique ; il mit ſon corps dans une grande cruche, qu'il enterra au pied d'une montagne, peu éloignée de ſa demeure. Etant un jour allé voir cette cruche, & l'aïant découverte, il en ſortit pluſieurs grands poiſſons, juſqu'à des baleines, & d'autres monſtres marins ; il s'en retourna tout éperdu, raconter cette avanture à ſes voiſins, qui eurent la curioſité d'aller ſur les lieux, pour voir une choſe ſi rare ; en effet ils virent cette cruche toute remplie de poiſſons ; l'un des habitans la voulut prendre ; tandis qu'il la tenoit, le pere du mort arrive ; l'autre laiſſa tomber la cruche, qui ſe fendit de la chûte : la mer, & les rivieres commencerent à couler en abondance par les fentes de la cruche. Toutes les plaines furent dans un moment couvertes d'eaux, les montagnes ſe garantirent par leur

AMERIQUE

hauteur de cette inondation.

Ils ont de grandes superstitions touchant les morts ; ils croïent qu'ils se tiennent cachez pendant le jour, & qu'ils se promenent pendant la nuit, pour manger d'un certain fruit, nommé *Guabana* ; qu'ils entrent dans les maisons, & qu'ils se glissent dans le lit des femmes Indiennes en forme d'hommes ; qu'ils apparoissent de nuit dans les ruës ; si l'on témoigne du courage, le mort disparoît incontinent : mais s'il remarque qu'on ait peur, & qu'on le craigne, il fait tout le mal qu'il peut ; de sorte que l'on demeure quelquefois estropié pour toûjours de telles apparitions.

Les Maîtres d'écoles rassemblent le peuple à de certains jours marquez, pour debiter toutes ces réveries ; ces assemblées se tiennent sous des arbres. Ces Maîtres sont en grande veneration; car ils feignent que les Cemi leur parlent, & leur revelent tout ce qui doit arriver à chacun. Outre cela ils sont encore Medecins, & ont quelque connoissance des herbes, & de leurs proprietez ; ils guérissent avec leurs sucs des blessures considerables. Quand quelque Cacique est malade, il fait

venir quelqu'un de ces Maîtres, qui est obligé de jeûner, & de prendre des sucs de la plante, nommée *Chobobba*; il entre incontinent en fureur, & roule les yeux d'une maniere épouventable; aprés s'être un peu calmé, il fait mettre le malade au milieu de la chambre, où il n'est permis d'entrer qu'à deux ou trois de ses plus proches: il fait trois ou quatre tours autour du malade, en faisant des contorsions horribles du visage & de la bouche, & des battemens de pieds & de mains, comme d'un fanatique. Il soufle sur le cou, sur le front, sur les tempes du malade; il retire à soy son haleine; il frotte les épaules, les cuisses, les jambes du patient; & serrant les mains, il court vers la porte, pour chasser tout le venin & tout le mal du corps du moribond, qui guérit, s'il peut, aprés toutes ces singeries. Outre cela il lui fait prendre des sucs de certaines herbes, qui le purgent, & luy défend de manger jusqu'au lendemain. S'il s'apperçoit qu'il y ait quelque apparence de guérison, il recommence le même manege, & fait toutes les mêmes contorsions; mais s'il désespere de la guerison, il dit

AMERIQUE

que les Cemi sont en colere, pour ne leur avoir pas dédié une assez belle demeure, ou que le Cacique lui ait manqué de respect ; & qu'en punition de cette irreverence, il veut que le malade cesse de vivre. Si c'est un Cacique qui meurt, ses plus proches parens s'informent avec soin, si ce malheur est un effet de la colere des Cemi, ou de la negligence du Medecin ; s'il a manqué à jeûner comme il devoit, ou s'il n'a pas donné de bons remedes. Pour réüssir dans cette recherche, aprés avoir fait pendant la nuit quelques cérémonies, ils se couchent auprés du mort, & ils disent qu'il leur a revelé en songe la veritable cause de sa mort; il en coûte quelquefois la vie au Medecin, si le songe ne luy est pas favorable. Voilà une partie des superstitions qui séduisent les habitans de l'Isle d'Espagne, trompez par les Cemi, & par leurs Docteurs. Les Prédicateurs Européans les ont détrompé, & leur ont fait voir l'extravagance de ces fables, en leur montrant évidemment qu'ils étoient trompez par le démon, & leur expliquant le mieux qu'ils ont pû les Mysteres de la Religion Chrétienne.

Tout ce que l'on vient de dire ici de l'Isle d'Espagne, est tiré de Dom Pietre, Martyr Milanois, qui étoit à la Cour du Roy d'Espagne, lorsque Christophle Colomb fit la découverte du Nouveau Monde, en l'année 1492. Jean-Baptiste Ramusio l'a inseré dans son troisiéme volume, imprimé en Italien à Venise l'an 1665. AMERIQUE

Ceux qui voudront avoir une connoissance plus étenduë des raretez qui se trouvent en l'Isle d'Espagne, pourront lire ce que D. Fernand Cortez en a écrit en quatre relations fort amples. L'original de la premiere ne se trouve plus; il paroît que c'est celle que le Conseil Roïal des Indes a fait recüeillir, à l'instance de Pamphile Narvaez. La seconde & la troisiéme ont été imprimées en Castillan, & sont devenuës fort rares. La quatriéme fut imprimée in fol. en 1525. Un Auteur anonyme les a toutes traduites, & imprimées en Allemand.

Pedro Savorgnano a traduit en Latin la seconde & la troisiéme, qui furent imprimées en 1532. selon ce que disent Valere Taxandre, & Abraham Ortelius. Les trois se trouvent en Latin, avec d'autres ouvrages imprimez in fol. en 1532. Il est probable que ce sont

AMERIQUE ceux dont parle Taxandre, quoy qu'il n'en mette que deux. Juan Hervagio a ajoûté ces deux relations dans le Nouveau Monde de Juan de Parvo. Jean-Baptiste Ramusio les a traduites en Italien, aussi-bien que la troisiéme, & les a inserées dans son troisiéme volume.

Fr. Toribio de Motolinia, Franciscain, a fait des Memoires historiques, qui ne sont que manuscrits. Gabriel Laso de la Vega a composé un Poëme intitulé *le genereux Cortez*, imprimé in 4. en 1588. Il l'a corrigé depuis, & a ajoûté un treiziéme chant aux douze qui étoient déja imprimez: cette derniere édition parut sous le titre de la *Mexicana* in 8. en 1594.

On trouve une lettre de Christophle Colomb, écrite de la Jamaïque, le 7. Juillet de l'an 1503. où il fit son dernier voïage, dont on a une relation envoïée aux Rois Catholiques, imprimée in 4. Quoique D. Laurent Ramirez de Prado du Conseil des Indes, la conserve en manuscrit, elle se trouve cependant imprimée dans la Bibliotheque de D. Juan de Saldierna.

On a encore une autre Relation des voïages de Christophle Colomb, qu'Americ Vespuce a traduite en Italien, &

& il l'a imprimée dans son Nouveau Monde ; & Juan de Parvo en Latin. AMERIQUE.

Dom Fernand Colomb, fils de Christophle, a écrit la vie & l'histoire des voïages de son pere ; Alonso de Ulloa l'a traduite en Italien, & fait imprimer in 8. en 1571.

Laurent Gambara a composé un Poëme des navigations de Christophle Colomb en vers Latins. Ce Poëme fut imprimé in 8. en 1581.

Un autre Poëme de Juan-Baptiste Stela, intitulé *la Colombeïde*, imprimé en vers Latins in 4. l'an 1589.

Lopez Felix de Vega a composé une Comedie sur la découverte du Nouveau Monde par Colomb.

Le Nouveau Monde de Juan Thomas Estillano, est un Poëme en langue Toscane, qui contient 34. chants, imprimé in 12. en 1628.

D. Fr. Barthelemy de las Casas, Dominicain, Evêque de Chiappa, celebre pour ses écrits parmi les étrangets, a donné plusieurs Traitez sur differens sujets, en forme de Memoires, touchant les affaires du Nouveau Monde. L'un de ces Traitez porte ce Titre : *Seize Remedes contre la peste qui détruit les Indes.* Voici encore un autre de ses

AMERIQUE Titres, *Courte Relation de la destruction des Indes.* La liberté que se donne l'Auteur le fait aimer des étrangers.

Theodore de Bry a traduit en Latin ce dernier Traité, & lui a donné ce Titre: *Histoire veritable des païs détruits dans les Indes, par les Espagnols*, il a enrichi son livre de plusieurs belles estampes, & l'a fait imprimer in 4. l'an 1598.

Jean-Baptiste Ramusio, dans le Discours préliminaire de son troisiéme Tome, qui contient l'Histoire des Indes, dit en parlant du Seigneur Gonzalez Fernand d'Oviedo, qu'il avoit composé en trois parties une Histoire generale des Indes; mais qu'il n'a fait imprimer que la premiere partie. La seconde contient la Découverte du Mexique, & de la Nouvelle Espagne. La troisiéme comprend la Conquête du Perou. Fernand d'Oviedo vint exprés de l'Isle d'Espagne à Seville, pour faire imprimer ces ouvrages, enrichis de plus de 400. figures des animaux, des oiseaux, des poissons, des arbres, des plantes, des simples inconnus aux Européans. L'Auteur ne fit imprimer que la premiere partie, dont nous donnerons ici l'abregé. Quoique

cette Histoire parle des mêmes païs, & des mêmes choses que celle de Dom Pietro Martyr, dont on vient de voir l'extrait ; cependant comme les voïageurs ont des goûts, & des vûës differentes, leurs observations le sont aussi ; outre que ceux qui voïagent dans le Nouveau Monde, ne vont pas du même côté ; ainsi les uns peuvent avoir vû & remarqué ce qui est demeuré inconnu aux autres.

AMERIQUE.

§. XXV.

ABREGE' DE L'HISTOIRE naturelle des Indes Occidentales, & de ce qu'on y trouve de plus remarquable, observé par Ferdinand d'Oviedo, & rapporté dans les Conferences qu'il eut avec Charles V.

LE départ d'Espagne pour les Indes, est d'ordinaire de Seville, ou de S. Lucar, d'où le fleuve de Guadalchivir entre dans la mer Oceane ; on va droit aux Canaries, & l'on touche à la Gomere, ou à la gran-

AMERIQUE. de Canarie, pour prendre des rafraîchissemens d'eau, de bois, de fromage, de chairs fraîches, & d'autres choses dont on a besoin pour le voïage. Ce trajet se fait pour l'ordinaire en huit jours, car il n'est que de deux cens cinquante lieuës. En partant des Canaries, il faut pour le moins emploïer vingt-cinq jours avant que de découvrir les premieres terres des Isles que l'on trouve avant l'Isle d'Espagne. Les premieres, que l'on découvre, sont celles des Isles de Tous les Saints, de Marie Galante, Saint Dominique, Saint Christophle, la Guadeloupe. Il arrive quelquefois que les navires passent, sans appercevoir aucune de ces Isles; ils vont droit à l'Isle de Saint Jean, ou à l'Isle d'Espagne, ou à la Jamaïque, ou à Cuba qui sont plus éloignées : il peut même arriver qu'ils donnent jusqu'à la Terre-ferme, sans voir aucune de ces Isles; ce qui est causé par le peu d'experience des Pilotes : car quand ils sçavent leur mêtier, ils vont aborder à quelqu'une de ces Isles, qui sont éloignées des Canaries de 900. lieuës, ou environ. De ces premieres Isles jusqu'à S. Dominique, qui est dans l'Isle d'Es-

pagne, on compte 150. lieuës; de ſorte qu'elle eſt éloignée de Seville d'environ 1300. lieuës. Le trajet depuis l'Iſle d'Eſpagne juſqu'à la Terre-ferme ſe fait en ſept ou huit jours. On peut dire en general de toute l'Iſle d'Eſpagne, qu'elle eſt tres-fertile, & que ſi elle étoit poſſedée par un ſeul Seigneur, il ſeroit bien-tôt plus riche & plus puiſſant qu'un Roi de Sicile, ou d'Angleterre. AMERIQUE.

Avant que les Européans y abordaſſent, on n'y trouvoit point d'animaux à quatre pieds, ſi ce n'eſt deux eſpeces de petits lapins, que les Inſulaires nomment l'une *Utias*, & l'autre *Coris*; tout ce qu'on y voit maintenant de bêtes à quatre pieds, y ont été apportées d'Eſpagne; elles ont multiplié à l'infini, ſur-tout les bœufs & les vaches; il y a tel habitant qui en a plus de deux mille. Il eſt vrai qu'il n'y a pas de meilleurs pâturages dans tout le monde, des eaux plus nettes, un air plus pur, ni plus temperé : les animaux n'y ſont jamais maigres, ni de mauvais goût. La fertilité du païs, & l'abondance qu'on y trouve, a fait que les habitations ſont devenuës tres-riches & tres-floriſſantes : ce n'eſt point

AME- une exageration de dire que S. Domi-
RIQUE nique vaut Barcelonne. Toutes les ruës sont larges, & tirées au cordeau, & mesurées avec le compas ; les flots de la mer viennent jusqu'aux pieds des murailles ; l'Eglise de S. Dominique est magnifiquement bâtie d'une tres-belle pierre, ou d'une terre forte, & si bien mise en œuvre, qu'on ne peut rien voir de plus agréable. De l'autre côté de la ville, le fleuve Ozama arrose les maisons des habitans, & forme un port tres-vaste, dans lequel les navires tout chargez peuvent entrer, jusques sous les fenêtres des Bourgeois. Il est rare de trouver dans tout le reste du monde un port aussi commode, pour charger, ou pour décharger les marchandises.

Les maisons de la ville sont bâties avec tant de propreté, qu'il n'y a point de Seigneurs mieux logez dans toute la Castille, que le sont les habitans de ce lieu. Les hommes de l'Isle d'Espagne sont naturellement plus petits que ceux de l'Europe, ils ont le front large, les cheveux noirs & fort longs, point de barbe, ni de poil en aucune partie de leurs corps, non plus que les femmes ; leur couleur est

d'un brun clair. Ils ſont toûjours tout nuds, à la reſerve des parties naturelles; mais ils les couvrent avec tant de negligence, & ils ont ſi peu de pudeur, qu'on les voit telles que la nature les a faites. Chaque mari a ſa propre femme; ils n'épouſent ni leurs filles, ni leurs ſœurs; mais ils peuvent contracter dans tous les autres degrez. Ils mangent de deux ſortes de pain: l'un eſt de mahiz, qui eſt un grain ſemblable au millet, l'autre eſt de caſaves, qui ſont des racines; les lieux dans leſquels croît le bois ſont plus fertiles que ceux où il ne vient que de l'herbe; ainſi ils défrichent & arrachent les taillis, pour ſemer le mahiz; ils brûlent ſur les lieux les racines & les branches qu'ils ont coupées; cette cendre engraiſſe la terre. Un Indien prend un pieu de ſa hauteur, & le fiche en terre de toute ſa force, pour faire un trou; aprés avoir retiré ſon pieu, il jette dans ce trou cinq ou ſix grains de mahiz, plus ou moins; à un pas de-là il fait la même choſe, juſqu'à ce qu'il ait parcouru tout le champ qu'il veut enſemencer. La moiſſon ſe fait au bout de quatre mois, & dans de certains lieux au bout de trois

AMERIQUE mois : quand le grain commence à meurir, il faut le garder, de peur que les perroquets qui fourmillent en ce païs-là, ne le mangent. Les enfans sont chargez du soin de les chasser ; pour cela ils se mettent dans de petites huttes, faites de roseaux, au haut des arbres, pour se garantir de la pluïe & du Soleil ; ils font de grands cris, pour chasser les perroquets, qui viennent par bandes fondre sur le mahiz.

Le tuïau du mahiz est d'ordinaire de la hauteur d'un homme, l'épi de la longueur du petit doigt, la feüille semblable à celle des roseaux communs qui naissent en Europe ; mais un peu plus longue, & plus flexible. Chaque tuïau porte une grappe, dans laquelle il y a 300. ou 400. grains ; chaque grappe est enveloppée de deux ou trois écorces l'une sur l'autre, qui couvrent le grain, & qui le garantissent du vent & du Soleil. Les Insulaires font griller le mahiz, & le mangent sans autre façon ; quand il est encore tendre, & comme en lait, ils ne le font pas griller ; les Européans en donnent à leurs chevaux, & aux autres bêtes de charge. Ceux qui veulent en faire du pain, le broïent à

force de bras avec une groſſe pierre, AMERIQUE.
ſur une autre pierre concave, à peu
prés comme les Peintres broïent leurs couleurs, y jettant un peu d'eau de tems en tems, pour en faire une eſpece de paſte, dont ils prennent un morceau qu'ils enveloppent dans une feüille d'herbe, qu'ils ont préparée pour cela; ils la mettent ſur le feu, où elle ſe cuit, & s'endurcit, & enfin devient un pain tres-blanc; il faut manger ce pain tout chaud, car il perd ſon goût en froidiſſant; il devient ſec & rude, & l'on a bien de la peine à le mâcher. Ce pain ſe conſerve peu; il ſe moiſit au bout de trois ou quatre jours, & l'on n'en peut plus manger.

La caſſave eſt la racine d'une plante que les Indiens nomment *Juca*; elle ſort de terre de la hauteur d'un homme; la feüille eſt grande comme la main, & reſſemble à peu prés à la feüille de chanvre: on met en terre la tige de cette plante, ſur de petits monceaux de terre, élevez dans un champ, à diſtance égale les uns des autres, & ſur la même ligne, comme on plante les vignes en Europe. Le fruit de cette plante vient à la racine,

AMERIQUE. & ressemble à de grosses carottes, rousses par le dehors, & fort-blanches au dedans; ils les grattent pour en faire du pain, ils les broïent, & les mettent dans une espece de sac, fait de palmier, comme on fait les stuores; ils tordent le sac, pour en exprimer le suc, comme on fait aux amandes pilées, dont on veut ôter le lait: le suc qu'on tire des cassaves est mortel; il n'y a point de poison plus dangereux, ni plus violent; un verre de ce jus fait mourir sur le champ. Ce qui reste de la cassave aprés qu'on en a tiré le jus, leur sert à faire du pain; ils le mettent dans un vase de terre, de la grandeur qu'ils veulent donner au pain: cette paste se durcit, & se congele incontinent, étant cuite à un petit feu, aprés quoy ils l'exposent encore au Soleil. Ce qui est fort remarquable, c'est que ce jus de cassave, qui est naturellement un poison dangereux; quand on le fait boüillir quelque tems, & qu'on l'expose au serein pendant quelques jours, il s'adoucit, & se change dans un miel assez agréable, dont les Indiens se servent pour assaisonner leurs ragoûts. Mais ce qu'on a peine à croire, à moins que

de l'avoir vû, c'eſt que ſi l'on fait AMERIQUE.
boüillir ce miel, & qu'on l'expoſe de nouveau au ſerein, il ſe change en vinaigre, & l'on en uſe ſans aucun danger. Le pain de caſſave ſe conſerve un an & davantage ; on le peut tranſporter en toutes ſortes de lieux, ſans qu'il ſe corrompe ; c'eſt une bonne proviſion pour les vaiſſeaux ; mais il faut prendre garde que l'eau ne tombe deſſus. Il arrive quelquefois que des Caciques, ou des hommes conſiderables parmi les Indiens, ennuïez de vivre, ſe font mourir de compagnie, en beuvant enſemble du jus de caſſaves. Celui qui a envie de ſe faire mourir, expoſe à ſes amis, ou à ſes ſujets les raiſons qui l'engagent à prendre cette funeſte reſolution ; ils l'en loüent, & boivent tous enſemble chacun un verre de ce jus, & meurent ſur le champ, ſans qu'on y puiſſe apporter remede.

L'un des plus grands ragoûts des Indiens, ce ſont de certains ſerpens amphibies ; car on en prend dans l'eau, ſur la terre, & ſur les arbres ; leur figure a quelque choſe d'horrible, quoi qu'ils ne ſoient pas plus grands que des lapins, avec une queuë

AMERIQUE.

de lezard : on en voit de blancs, de roux, & d'autres couleurs ; sur le dos ils ont des épines herissées comme de certains poissons ; les dents aiguës comme des chiens, le museau long, avec de la barbe : ils sont muets, on ne les entend ni crier, ni gémir : ils se laissent prendre, & lier sans faire aucun mal ; ils peuvent être quinze ou vingt jours sans boire, ni manger aucune chose. Ils ont les pieds de devant longs comme le doigt, avec une ongle d'oiseau, mais molle, & peu capable de serrer. Peu de gens oseroient manger de tels animaux, aprés les avoir vûs, quoi qu'ils soient d'un tres-bon goût. On a remarqué que la chair de ces anas est tres-mal saine pour ceux qui ont été attaquez de maladies veneriennes ; quoi qu'ils soient gueris depuis long-tems, cette chair renouvelle leur mal.

Dans les isles de Cuba, de S. Jean, de la Jamaïque, & de la petite Espagne, il n'y avoit point d'animaux à quatre pieds avant que les Européans en eussent apporté ; ils y fourmillent maintenant. On trouve dans l'isle de Cuba une espece de perdrix fort petites ; mais d'un fumet qui surpasse in-

finiment celles que l'on mange en Europe; elles se laissent prendre aisément, & s'apprivoisent en quatre jours. Ce qu'on admire davantage dans cette isle, ce sont des boulets naturels de toutes sortes de grandeurs, d'une pierre fort dure & fort polie, que l'on trouve dans une grande plaine, entre deux montagnes : ces pierres s'accommodent à tous calibres d'arquebuses, ou de canons; il semble que ce soit une mine ou une carriere; en foüillant toûjours, on en trouve autant que l'on veut. Une autre chose remarquable, est une espece de bitume, ou une liqueur qui découle d'une montagne, & tres-propre à gaudronner les navires. Cette poix surnage sur les eaux de la mer, du côté que le vent la pousse, ou que le courant l'emporte. Quinte-Curce rapporte qu'Alexandre trouva dans les Indes une grande caverne, toute remplie de bitume; c'est peut-être de cette poix, dont on s'étoit servi pour enduire, & cimenter les murailles de Babylonne. AMERIQUE.

Les Indiens font une chasse aux oïes sauvages, avec beaucoup d'adresse; ces oïes viennent à grandes bandes dans les lacs des isles, sur lesquels ils jettent

AMERIQUE

un grand nombre de cruches, qui se promenent de tous les côtez du lac, selon que le vent les pousse. Ce spectacle effarouche d'abord les oïes, qui s'enfuïent à tire d'aîles; mais elles s'y accoûtument enfin, & viennent se remettre sur le lac, quand elles y sont apprivoisées, les Indiens se couvrent de ces cruches jusqu'aux épaules, & nâgent dans le lac du côté que sont les oïes; quand ils en sont assez proches, ils les tirent par les pieds, ils les étouffent sous l'eau, ils les attachent à leur ceinture, & continuent la chasse aux oïes jusqu'à ce qu'ils en aïent leur charge; car ces oiseaux accoûtumez à voir les cruches, ne s'effarouchent plus, & demeurent tranquilles sur le lac, sans s'appercevoir du piége. Il faut remarquer que les Indiens nâgent avec la même facilité, & la même agilité que des poissons. Les Européans, en arrivant dans les isles, furent travaillez d'un mal extraordinaire; il leur naissoit sous la plante des pieds, entre cuir & chair, un animal beaucoup plus petit qu'une puce, qui causoit une ampoule, laquelle se remplissoit de lentes, si on negligeoit ce mal, & si l'on n'ôtoit promptement ces lentes, l'em-

poule grossissoit de telle sorte qu'elle AME-
devenoit incurable, & plusieurs en ont RIQUE.
perdu l'usage des pieds

---

§. II.

DES CHOSES LES PLUS remarquables, qui se trouvent dans la terre-ferme du Nouveau Monde.

LEs Indiens de la terre-ferme sont plus grands & mieux faits que ceux des Isles; on en trouve même de fort beaux. Sur les côtes de Panama, & en d'autres lieux, la mer décroît si prodigieusement, qu'on la perd de vûë, sans pouvoir découvrir où elle se retire; elle s'enfle à proportion, quand les eaux retournent sur les rivages. Ce qu'on ne sçauroit comprendre, c'est que depuis la mer du Nord, jusqu'à la mer du Sud, un espace de vingt petites lieuës met une si prodigieuse difference entre le flux & le reflux de ces côtes, qu'il semble que ce ne soit pas la même mer.

La difference des terres & des possessions, cause les querelles & les guer-

AMERIQUE. res parmi les Indiens : ceux qui en ont moins tâchent de débusquer les autres qui en possèdent davantage : ils font esclaves ceux dont ils se sont rendus maîtres ; ils leur donnent des chaînes marquées à leur sceau, comme on voit quelquefois en Europe les armes des maisons sur les colliers de leurs Mores. Il y a des Seigneurs qui arrachent une dent du devant de la bouche de leurs esclaves, pour les distinguer par ce signe. Les Carribes, qui habitent le long des côtes de Carthagene, ne font point d'esclaves ; ils mangent les hommes & les femmes qu'ils peuvent prendre. Ils ne donnent la vie, ni à leurs ennemis, ni aux étrangers ; ils gardent quelques femmes pour leurs services domestiques, & leurs enfans pour en faire des soldats. Ils châtrent les enfans des étrangers, pour les engraisser, & pour en faire un mets plus délicat, comme on fait les chapons en Europe. Afin d'avoir la mine plus guerriere quand ils veulent combattre, ils se peignent le visage avec du noir & du rouge.

Ils ont parmi eux de certaines gens qui excellent en quelque chose, qu'ils appellent *Tequina*, ausquels ils por-

tent beaucoup de respect. Ces *Tequinas* parlent au Diable, & le consultent sur toutes les affaires de la Nation; par exemple, s'il est à propos d'aller en guerre; quel tems il fera le lendemain, ou les jours suivans; & comme le Diable est un fort ancien Astrologue, il leur fait souvent des réponses fort justes, dont les Tequinas rendent compte au reste de la Nation. Les Indiens, trompez par ces prédictions, voyant l'effet des choses qu'on leur avoit annoncées long-tems auparavant, ont une creance aveugle pour tout le reste: il y a de certaines Provinces où l'on offre aux Démons des sacrifices de chair humaine; on se contente en d'autres endroits, de faire brûler des aromates, & des choses odoriferantes. AMERIQUE.

S'il arrive que le succés ne réponde pas aux prédictions du Tequina, il leur dit éfrontément, que Dieu a changé de volonté, & il n'a pas de peine à tromper de pauvres ignorans, qui croyent tout ce qu'on veut leur faire croire. Ils rendent un culte principal au Soleil & à la Lune; mais ils regardent leurs Caciques comme des Dieux visibles: ils les honnorent avec de profonds respects, & leur rendent avec

AMERIQUE.

joïe tous les ſervices qui dépendent de leur pouvoir. Quand quelque Cacique vient à mourir, leurs principaux domeſtiques, & leurs femmes les plus cheries, ſe tuënt pour l'accompagner, & pour le ſervir en l'autre monde; car c'eſt une erreur communément reçûë parmi les Indiens, qui croyent que ceux qui ſe donnent la mort pour leurs Caciques, les accompagnent dans le Ciel, pour leur donner à manger, & pour leur rendre tous les autres ſervices dont ils peuvent avoir beſoin; ou du moins qu'ils exercent auprés d'eux les mêmes miniſteres que pendant qu'ils étoient en vie; mais ils ne ſeroient pas aſſeurez, s'ils mouroient de leur mort naturelle, d'avoir le même bonheur: ils croyent même que l'ame de ceux qui n'ont pas le courage de ſe tuer, meurt avec le corps, comme celles de tous les autres Indiens qui n'ont pas l'honneur d'appartenir au Cacique. Avant que de ſe tuer, ils ont la précaution d'enfoüir ſous terre une certaine quantité de Mahiz & d'autres proviſions pour ſe nourrir en l'autre monde, ou pour enſemencer quelque endroit, ſi par hazard ils venoient à manquer en ce païs-là.

Sur les côtes de la mer, les Indiens composent un poison avec de certaines pommes odoriferantes, & des fourmis, des scorpions, & d'autres bêtes venimeuses broyées ensemble, pour en faire une poix noire ; ils en frottent leurs fléches avant que de combattre : ceux qui en sont blessez, meurent enragez ; ils se jettent à terre ; ils se mordent, & se déchirent par pieces, sans pouvoir esperer d'en guérir jamais. Il y a des distinctions & des degrez d'honneur parmi les Indiens, comme dans l'Europe ; ceux qu'ils appellent *Cabra*, sont des especes de Cavaliers, ou de Gentilshommes ; ils donnent ce titre à ceux qui ont fait quelque belle action à la guerre, ou qui ont reçû quelque blessure honnorable ; ils ont le commandement sur les autres ; on leur donne pour récompense des terres & des femmes ; ils sont distinguez du peuple ; leurs enfans succedent à leur noblesse, & sont obligez d'aller à la guerre ; leurs femmes, outre leur nom propre, sont appellées *Espanes*, qui veut dire Dames. C'est aussi le nom que portent les épouses des Caciques. AMERIQUE.

Le poisson est la principale nourriture des Indiens ; ainsi leurs habitations

AMERIQUE.

sont sur le bord de la mer & des rivieres, où ils puissent pêcher commodément; ils préferent le poisson à la viande & à la venaison; ils tuënt cependant des sangliers & des cerfs, dont ils mangent la chair; ils les prennent dans des filets, où ils les tuënt à coups de fléches & de massuës; il leur ôtent le poil & la peau avec des pierres aiguës; ils les coupent en quartiers, qu'ils font rôtir sur les charbons, aussi-bien que les poissons; le même jour qu'ils sont pris, car ils se corromproient, si on les gardoit jusqu'au lendemain sans les faire cuire, à cause de la chaleur du climat. Les Anciens s'étoient imaginez que la Zone torride étoit inhabitable, & que les hommes ne pouvoient supporter le chaud extrême qui regne aux environs de la ligne équinoctiale; mais quoique la terre soit fort chaude quand on creuse un peu avant, elle est fraîche à la superficie, & humide, car il y pleut presque toûjours, sans parler des torrens, des fleuves, des fontaines, des marêts, dont ce païs est arrosé. Le serain de la nuit contribuë encore à temperer les chaleurs de l'air.

Les principaux parmi les Indiens & leurs Caciques, prennent autant de

femmes qu'ils en veulent ; mais toûjours de leur nation, jamais d'étrangéres, ni qui parlent un autre langage que le leur. Le premier mâle eſt l'heritier préſomptif des Etats de ſon pere ; au defaut des mâles, les filles ſuccédent, & deviennent Caciques aprés la mort du pere ; elles épouſent le plus conſiderable de leurs vaſſaux. Si l'aîné des enfans n'a que des filles, & point de garçons, elles ne ſuccedent point ; mais ce ſont les enfans mâles de la ſeconde fille qui ſuccedent, étant bien aſſurez que ſes enfans ſont de ſon propre ſang, & les propres neveux de ſon frere. Les perſonnes de moindre conſequence ne prennent qu'une femme ; mais ils la répudient quelquefois pour en prendre une autre : cela arrive aſſez rarement : le mutuel conſentement des deux parties, ou la ſeule volonté de l'un ou de l'autre, ſuffit pour le divorce, principalement quand ils n'ont point d'enfans. Les femmes au-deſſus du commun ne font point de façon d'accorder librement leurs faveurs, & diſent que les perſonnes élevées au-deſſus des autres, ne doivent rien refuſer de tout ce qu'on leur demande ; mais au moins elles ne ſe donnent point

AMERIQUE. à des miserables, ni à des hommes au-dessous d'elles. Pour les Européans, elles les regardent tous comme des hommes illustres, quoi qu'elles connoissent la difference qui est entr'eux. Elles ont de grands égards & de grands respects pour ceux qui commandent aux autres, elles se tiennent fort honnorées d'en être aimées; & depuis qu'elles ont eu commerce avec quelque Chrétien, elles lui gardent une fidelité inviolable, pourvû qu'il ne s'éloigne point trop, ou qu'il ne soit pas absent trop long-tems.

Le Cacique qui succede fait enterrer honnorablement dans sa propre maison, tous ceux qui ont eu la generosité de se tuer pour accompagner son pere en l'autre monde. C'est la coûtume parmi eux, d'enfoüir dans leurs tombeaux une grande quantité d'or & de perles, avec les instrumens des mêtiers qu'ils exerçoient sur la terre, pour les exercer encore en l'autre monde. Quand on veut entrer en raisonnement avec eux, & leur prouver la fausseté de leurs superstitions, en leur faisant voir que toutes les choses qu'ils enfoüissent dans les tombeaux, y demeurent toûjours, qu'ils y moisissent & s'y corrompent; ils répondent grossiérement, que les morts

n'en ont pas eu beſoin dans le Ciel, & AMERIQUE.
qu'on leur en a fourni d'autres : tout ce qu'on leur dit pour les détromper de leurs erreurs, ne fait aucune impreſſion ſur leur eſprit. Toutes les figures qu'ils ont des Démons, ſont horribles, avec des cornes & des queuës de dragon. Ils croyent encore que le Démon eſt la cauſe des ouragans, qui font de terribles ravages dans les Indes; car ils renverſent les bourgs entiers, ils arrachent les plus gros arbres ſur les montagnes, & les tranſportent fort loin, avec une furie à laquelle rien ne peut reſiſter. On a remarqué que dans les lieux où repoſe le tres-ſaint Sacrement, les ouragans ont ceſſé, ou du moins ils ſont bien plus paiſibles; ce qui pourroit confirmer la creance où ils étoient des ouvrages du Démon.

Les cerémonies que les Indiens obſervent aux obſeques de leurs Caciques ſont aſſez extraordinaires ; ils étendent le corps ſur une piece de bois, ou ſur une grande pierre, autour de laquelle ils allument du feu, pour échauffer le cadavre, juſqu'à ce que la graiſſe & les humeurs s'écoulent par les conduits, & par-deſſous les ongles ; il ſe deſſéche tellement que la peau ſe colle

AMERIQUE. contre les os : quand il est en cet état, on le met dans quelque endroit separé du logis, auprés des corps de ses ancêtres, que l'on a fait sécher de la même maniere ; & ainsi l'on voit dans un moment le nombre des Seigneurs qui ont gouverné l'Etat, de race en race, & les enfans qui ont succedé à leurs peres ; car on les place tout de suite. Si quelque Cacique est tué dans une bataille de terre ou de mer, & qu'on ne puisse avoir son corps pour le placer parmi ceux de ses ancêtres, on laisse une place vuide, pour en conserver toûjours la memoire : ses enfans ont soin de mettre en vers, que l'on chante, la cause & la maniere de sa mort. Les hommes & les femmes s'assemblent quelquefois pour reciter ces vers, sous la conduite de quelqu'un qui les guide, & qui marche à pas mesurez pour donner le branle aux autres ; il dit d'une voix basse ce que les autres repetent ensemble d'un ton plus élevé, en accommodant le mieux qu'ils peuvent les pas au chant. Ce divertissement dure quatre ou cinq heures, & quelquefois un jour entier. Pendant qu'ils chantent, on a soin de leur donner à boire de tems en tems, d'un vin assez délicieux;

cieux ; de ſorte que les chanteurs & les chanteuſes s'enyvrent le plus ſouvent : ils racontent de quelle maniere leurs Caciques ſont morts , & ils mêlent dans leur récit mille extravagances, ſelon ce qui leur vient à la fantaiſie. Ils imaginent des trahiſons, qui n'ont nul fondement. AMERIQUE.

Pour faire le vin qu'ils boivent , ils prennent des grains de mahiz , & les jettent dans l'eau , afin qu'ils s'amoliſſent & qu'ils ſe gonflent ; alors ils le font boüillir avec l'eau ; aprés quelques boüillons, ils les éloignent du feu, & les laiſſent repoſer juſqu'au lendemain : cette boiſſon eſt dans ſa perfection le trois & le quatriéme jour; mais dés le cinquiéme elle commence à s'aigrir. C'eſt pourquoi on n'en fait qu'autant que l'on en peut boire durant trois ou quatre jours. Elle eſt beaucoup meilleure que le cidre ou la bierre : c'eſt ce qui engraiſſe les Indiens, & ce qui leur conſerve la ſanté. La plûpart des maiſons des Indiens ſont rondes, & faites en pavillon , d'un bois fort dur , & tapiſſées de nattes tiſſuës de cannes, liées avec de certains filets qui s'attachent aux arbres , & qu'ils rendent flexibles comme ils veulent. Les Européans ajoû-

AMERIQUE. tent des balcons & d'autres commoditez à leurs maiſons, & ſe logent tres-proprement & à l'aiſe. Leurs habitations ordinaires ſont dans les vallées, & le long des rivieres, parce qu'ils y trouvent plus abondamment toutes les commoditez de la vie; leurs lits ſont élevez de terre d'environ quatre ou cinq pieds, pour ſe garantir plus aiſément des inſultes des bêtes, ou des inſectes. Dans les païs froids, ils mettent des braſiers ſous leurs lits, pour les échauffer.

Les Indiens & les Indiennes ſont naturellement grands nâgeurs; ils ne ſont pas plutôt nez, qu'on les accoûtume à aller dans l'eau : ils ont les os de la tête quatre fois plus durs & plus gros que ne les ont les Européans; ainſi quand on les attaque dans les combats, ce n'eſt point à la tête qu'il faut les frapper; les épées ſe briſent & vont en éclats. Quand ils ont trop de ſang, ils ſe percent les veines des mains & des jambes avec la pointe d'une pierre fort aiguë, ou avec la dent d'une vipere, ou avec une eſpece d'aiguille faite de cannes. Il eſt rare de voir des Indiens qui ayent de la barbe, ni des poils en aucune partie de leurs corps : ils ont ac-

coûtumé de ſe peindre le corps ; leur couleur favorite eſt le noir, mais ils n'en mettent point ſur le viſage, ſi ce n'eſt aux eſclaves, & c'eſt le ſigne qui les diſtingue des libres. Avant que de commencer le combat, ils ſonnent la charge avec de certaines cornes, qui font un grand bruit ; ils ont auſſi des tambours qu'on ne frappe que d'un côté, comme ceux des baſques : ils portent des panaches de plumes d'oiſeaux, de toutes couleurs, qui font un effet tres-agreable : ils ſe mettent ſur l'eſtomac de grandes plaques d'or, pour leur ſervir d'ornement plûtôt que de plaſtrons ; ils ont auſſi des bracelets, & quoique les Indiens ſoient aſſez mal équipez en tout autre tems, ils veulent être propres & magnifiques à la guerre ; ils ſe chargent de perles, d'or & de belles plumes. Leurs bracelets ſont entremêlez de grains d'or, avec des perles ; ils en mettent depuis le coude juſqu'à la jointure de la main, & depuis le genoüil juſqu'à la cheville du pied : les femmes ſont auſſi tres-curieuſes de ces ornemens. Ils portent encore de petits anneaux d'or aux oreilles & au bout du nez, auſquels ils attachent une groſſe perle qui tombe ſur les lévres.

AMERIQUE.

AMERIQUE. Les Indiens se coupent les cheveux; mais leurs femmes les laissent flotter sur leurs épaules, coupez également; elles se rasent les sourcils avec des pierres fort aiguës. Les femmes les plus importantes relevent leur gorge avec de petits bâtons d'or bien travaillez, & percez par le bout, attachez ensemble avec de petits cordons de coton. Les femmes considerables suivent leurs maris à l'armée : quand elles sont elles-mêmes Caciques, ou Dames du païs, elles commandent leurs troupes, & font l'office de Capitaines sur les gens de guerre. Les Caciques, hommes ou femmes, ont auprés d'eux douze Indiens des plus forts & des plus robustes, pour les porter par les chemins sur un brancart; quand les deux premiers sont las, deux autres succedent avec tant d'adresse & d'agilité, que le brancart n'arrête pas un moment, & font de la sorte quinze ou vingt lieuës par jour, quand la marche se fait dans des plaines.



§. III.

LES DIFFERENTES ESPECES d'animaux, que l'on trouve dans les Indes.

LEs Anciens ont crû que le tigre étoit le plus leger de tous les animaux terreſtres ; il a quelque reſſemblance avec le lyon par la tête ; toute ſa peau eſt mouchetée de rouge ; les taches ſont plus petites ſous le ventre & aux jambes ; leurs dents & leurs griffes ſont terribles ; leur ferocité égale celle des lyons les plus fiers. Ils dévorent ſouvent les Indiens , & font de grands ravages dans le païs, quoi qu'ils n'ayent pas à beaucoup prés la même legereté que ceux dont parle Pline. Pour les tuer , les Indiens vont au bois avec leurs arcs & leurs fléches , & un petit chien qui jappe ſans ceſſe , ſans approcher trop prés du tigre , lequel laſſé des jappemens du chien , monte ſur un arbre ; l'archer approche à 12. ou 15. pas, & tire ſur le tigre , & fuit aprés avoir tiré ; le tigre percé de la fléche , tombe , mord la terre & le

AMERIQUE. tronc de l'arbre, & se tourmente extrêmement ; au bout de deux ou trois heures le chasseur retourne, & trouve le tigre mort au pied de l'arbre : on les prend encore avec des filets.

Les chats cerviers ressemblent aux chats domestiques pour la couleur & pour la figure ; mais ils sont beaucoup plus grands que les tigres, dont on vient de parler : c'est un animal tres-dangereux & tres-feroce, & que les Européans redoutent plus que tous les autres animaux. Il y a autant de lyons dans la terre-ferme des Indes, qu'en Barbarie ; ils sont plus petits & moins feroces, peut-être à cause de la douceur du climat ; ils fuïent & ne font mal qu'à ceux qui les attaquent. Les ours sont si peu dangereux, qu'on les attaque & qu'on les tuë à coups de bâtons. Ces ours ont une adresse merveilleuse pour surprendre les fourmis, cachées sous des monceaux d'une terre fort dure & impenetrable ; mais la grande chaleur du soleil y fait des fentes presque imperceptibles : l'ours s'attache à lecher ces fentes avec tant de patience, qu'il y fait un trou assez grand pour y passer sa langue;les fourmis,qui aiment l'humidité,sans s'apper-

cevoir du piege, viennent en foule se placer sur la langue de l'ours, qui la retire quand elle est assez chargée, & il engloutit de la sorte les fourmis; il remet sa langue dans le trou, & continuë ce manége jusqu'à ce qu'il les ait toutes dévorées. La chair des sangliers des Indes est d'un mauvais goût; l'extrême necessité où se trouvérent les Européans en y abordant, les obligea d'en manger, quelque dégoûtante qu'elle leur parut. AMERIQUE.

On trouve une espece de petit lezard à quatre pieds, dont la vûë est tres-agréable; ils ont la queuë & le corps couvert d'une peau grise tavelée, & blanche sous le ventre. Cet animal ressemble à un cheval bardé & enharnaché; ses pieds & sa queuë sortent de dessous ses bardes, aussi-bien que le col & les oreilles; il est à peu prés de la grandeur d'un lapin; sa demeure est dans des trous sous la terre, qu'il creuse avec les pattes; le goût en est merveilleux: on les prend avec des filets, ou on les tuë avec des fléches, sur-tout quand on brûle les chaumes pour ensemencer les terres. Il y a dans la terre ferme un animal fort singulier, & que les Espagnols ont appellé chien

AME-RIQUE. leger par contre-verité, parce qu'il met tout un jour à parcourir un espace de 50. pas : son corps est long de deux pieds, avec quatre pattes fort minces & incapables de soûtenir le corps ; il a des ongles assez déliées & semblables à celles des oiseaux ; il se traîne sur le ventre au lieu de marcher ; il grimpe quelquefois sur les arbres, ausquels il s'attache avec les ongles : il a les yeux petits & ronds, le museau comme d'un chat, la bouche petite. Il ne chante que la nuit, & ne prononce que six tons, qui baissent toûjours par proportions égales, comme s'il disoit *la, sol, fa, mi, re, ut*, le ton est *ha, ha, ha, ha, ha, ha*. Comme le lezard, dont nous avons parlé ci-dessus, ressemble à un cheval bardé, celui-ci est une espece de musicien : Aprés avoir chanté sa gamme, il se repose, & puis recommence ; c'est un animal nocturne & ami des tenebres, car il ne chante jamais le jour. On prend assez souvent de ces animaux, qu'on emporte dans les maisons ; mais il est impossible de vaincre leur pesanteur naturelle, ni en les menaçant, ni en les piquant ; s'il peut trouver quelque arbre, il y monte, & il y demeure dix-huit ou vingt jours, sans que l'on puisse

puiſſe deviner de quoi il ſe nourrit, ſi ce n'eſt d'air ; car il ſe tourne ſans ceſſe en ouvrant la bouche du côté d'où vient le vent. AMERIQUE

Ces eſpeces de chats ſont ſans nombre dans les Indes; il y en a de ſi adroits qu'ils imitent tout ce qu'ils voyent faire, comme les ſinges ; quand ils voïent caſſer des amandes avec des pierres, ils le font de même. Quand on paſſe dans le bois, ils rompent de groſſes branches d'arbres, qu'ils jettent ſur la tête des paſſans : ſi on leur jette des pierres, & que ces pierres demeurent dans les branches, ces chats les prennent, & les lancent de furie contre ceux qui les leur ont jettées. De même quand on les bleſſe d'une fléche, ils ſe la tirent du corps & la rejettent contre le chaſſeur. Il y a de ces chats plus petits que la main d'un homme, & d'autres plus grands que les plus gros mâtins. Les chiens dans l'Iſle d'Eſpagne, ſur-tout ceux dont ſe ſervent les Carribes, ne jappent, n'abboyent, ni ne crient jamais, non pas même quand on les tuëroit à force de les battre; ils ont la figure de loups, & ſont un peu plus farouches que les chiens de l'Europe; cependant ils s'attachent à ceux qui leur

AME-RIQUE donnent à boire & à manger.

Les foüines dans l'Amerique, comme dans l'Europe, font la guerre aux poulès, & les étranglent pour en succer le sang; ce qui est particulier aux foüines de l'Amerique, c'est qu'elles portent leurs petits par tout où elles vont; elles ont sous l'estomach une peau, dont elles font plusieurs replis en forme de sac, où elles renferment leurs petits, & les portent commodément, ensorte qu'elles courent & qu'elles font leur chasse, sans que leurs petits en soient incommodez, ni qu'ils sortent de cette espece de bourse, où ils ont été renfermez, & d'où ils tettent leur mere. Ils ont la queuë & les oreilles comme les souris, mais ils sont plus grands.

L'Amerique produit toutes sortes d'oiseaux semblables aux nôtres; mais il y en a aussi plusieurs especes toutes differentes: celui qu'on nomme *Alcatraz* a le bec long de deux palmes, fort large prés la tête, & toûjours en étrecissant vers le bout. Il semble que ce soit un oiseau marin; il a les pieds larges comme une oye: Sur les côtes de Panama, la mer du Sud se retire, & avance plus de deux lieuës de six en six heures pendant le flux & le reflux, & pousse à la

côte une quantité prodigieuse de sardi- AME-
nes. Les *Alcatraz* viennent à bandes sur RIQUE
le rivage,& se plongent sans cesse dans la mer pour attraper les sardines, dont ils se nourrissent ; quand la mer se retire, ces oiseaux suivent leur proye, & s'éloignent du rivage ; mais il survient une autre espece d'oiseaux qui attaquent ceux-ci, & les forcent à coups d'âiles & de bec,de lâcher leur proye : ce combat est fort divertissant ; on les abbat à coups de perches, & on en remplit des canots : ils sont gras, & d'un goût excellent : on en fait de l'huile pour brûler la nuit dans les lampes.

Les poules sauvages sont grandes comme des paons ; le goût n'en vaut rien, parce qu'elles mangent beaucoup d'ordures, & des cadavres d'hommes & de bêtes : mais en recompense il sort de leur corps une odeur plus agreable que le musc ; cette odeur se perd si-tôt qu'elles meurent. L'adresse d'un certain passereau est extrême, pour empêcher que les chats sauvages qui vont d'arbres en arbres, ne mangent ses petits : il choisit pour faire son nid, un arbre éloigné des autres ; ce nid est long d'une brasse, & suspendu à une branche pleine d'épines, pour en ren-

AMERIQUE dre l'abord plus difficile ; il n'y a qu'un petit trou au nid, pour y passer le corps du passereau, de sorte que quand les chats sauvages iroient attaquer le nid, ils ne pourroient manger ni les œufs, ni les petits ; parce que le nid étant profond d'une brasse, la patte du chat ne peut aller jusqu'au fond. Il faut ajoûter qu'ils vont à grandes bandes, comme les étourneaux, & quand ils voyent venir le chat, ils font des cris qui l'étourdissent & qui l'obligent de s'enfuïr. Des passereaux d'une autre espece, amoureux des rivages, font leurs nids sur des branches d'arbres, qui tombent sur l'eau des rivieres & de la mer, dans l'apprehension que les chats ne détruisent leur posterité ; car comme ces branches sont foibles & flexibles, elles ne peuvent soûtenir le poids du chat quand il y veut monter pour manger les œufs ou les petits. C'est ainsi que les animaux les plus foibles & les plus dépourvûs de malice, se garantissent des plus forts & des plus fins, par un instinct tout particulier, & qui leur est donné par l'Auteur de la nature.

Les couleurs des plumes des oiseaux sont bien plus belles & plus brillantes.

dans l'Amerique, que par-tout ailleurs ; c'eſt un ſpectacle tres-agréable que cette grande varieté de couleurs, & ſi vives, qu'elles ſurpaſſent l'éclat des rubis & des émeraudes. Il y a une autre eſpece de paſſereaux, dont le corps n'eſt pas plus gros que le bout du doigt ; mais il vole avec tant de vîteſſe, & ſans remuer les aîles, qu'on le prend dans l'air pour une mouche à miel ; leur bec eſt plus aigu & plus pointu qu'une aiguille : quand ils voyent monter quelqu'un ſur l'arbre, où ils ont leur nid, ils l'attaquent avec tant de courage, & lui donnent tant de coups de bec, qu'il eſt obligé de quitter la place & de deſcendre. AMERIQUE

La terre-ferme de la Caſtille d'or eſt infectée de viperes, qui mordent & qui tuënt pluſieurs Indiens, s'ils ne ſont ſecourus avant le quatriéme jour. Elles s'élancent dans l'air pour attaquer les paſſans ; quand on ſaigne les perſonnes morduës de ces viperes, on ne peut leur tirer de ſang, mais ſeulement une eau jaunâtre, & quelque remede qu'on leur faſſe, on ne peut les empêcher de mourir. On n'eſt point étonné de voir des ſerpens de ſept ou de huit pieds de long, qui paroiſſent la nuit comme au-

AME- tant de charbons allumez : pendant le
RIQUE jour ils sont rouges comme du sang ;
mais leur poison est moins dangereux & moins subtil que celui des viperes : on en trouve quelquefois de longs de plus de vingt pieds, & quoi qu'ils ne fassent pas grand mal, cependant leur figure épouvante les passans.

Sur les rivages on trouve une espece de monstres, qu'on nomme lezards à cause de leur figure; mais ils sont longs de quatorze ou quinze pieds, & gros comme la cuisse d'un homme; la lévre de dessus est troüée, & l'on voit sortir par ces trous des dents canines & fort aiguës, avec une grande moustache. Cet animal dans l'eau est tres-farouche, & va avec une grande vîtesse ; mais sur terre il est lent & paresseux. On en trouve sur les côtes de la mer, où ils se rendent des fleuves : ils ont quatre pieds, & des écailles fort dures ; l'épine du dos est toute herissée de poils depuis la tête jusqu'à la queuë ; leur peau est si dure que les épées ni les lances ne peuvent l'entamer, si ce n'est sous le ventre, où la peau est plus molle & plus tendre. Ils font leurs œufs au mois de Decembre, parce que c'est un tems, où les pluïes sont moins

frequentes, & que les fleuves ne de- AME-
bordent point. Ils creuſent un trou RIQUE
dans le ſable, ſur le bord de l'eau, & ils y cachent deux ou trois cens œufs, que le Soleil ſeul fait éclorre par la putrefaction, ſans que les peres ni les meres s'en mêlent; ſi-tôt que les petits ſont éclos, ils vont d'eux-mêmes chercher l'eau, où ils ſe nourriſſent; il y a des côtes, où le nombre de ces animaux eſt ſi grand, qu'on ne peut les voir ſans être ſaiſi d'horreur: ils ſortent à grandes bandes des fleuves, pour dormir ſur le ſable auprés de l'eau, où ils ſe jettent promptement, quand ils apperçoivent quelqu'un; ils marchent toûjours en ligne droite; de ſorte que ſi on étoit pourſuivi, on n'en pourroit jamais être atteint en marchant en rond, ou tantôt à droite, & à gauche. En courant ils ont la queuë élevée en arc ſur le dos, comme des plumes de cocq; quoy qu'ils ayent les pieds fort courts, quand ils marchent ils ne rampent point ſur le ventre; mais ils ont le corps élevé de terre de la hauteur d'un demi pied. Quelques-uns ont crû que ce ſont de veritables crocodiles; mais les crocodiles ne reſpirent que par la bouche,

AMERIQUE

& remuent également les deux mâchoires ; au lieu que les dragons dont nous parlons n'ont point cette proprieté. Il est dangereux d'approcher du bord de l'eau quand ils y sont ; car ils devorent les chiens, les vaches, les chevaux, & même les hommes. On leur trouve quelquefois dans le ventre assez de cailloux pour remplir deux grands panniers : on les prend avec des hameçons de fer, ou on les tuë à coups de fusil sur le rivage ; ceux qui en ont mangé disent que cette chair est d'assez bon goût ; pour les œufs, on les mange sans façon en toutes sortes de sauces, & on les vend aux marchez, comme les œufs d'oyes & de poules.

Les aragnées deviennent grandes comme des moineaux ; quand on les ouvre, on leur trouve le corps plein de ces filets dont elles font leurs toiles. On trouve en terre-ferme une grande quantité de cancres, comme ici sur les rivages ; les voyageurs en mangent, & sans ce secours ils seroient quelquefois en danger de mourir de faim ; on les voit sortir de certains trous, & on les prend avec facilité, parce qu'ils marchent fort lentement.

Il eſt à craindre que ces cancres n'ayent mangé quelque choſe de venimeux ; car alors ceux qui en mangent, en meurent quelquefois. Les Canibales s'en ſervent pour compoſer le venin, dont ils empoiſonnent leurs fleches ; voilà pourquoy les Europeans n'oſeroient en manger, quand ils les trouvent auprés de certains arbres, qui portent des pommes venimeuſes. AMERIQUE

Les fruits des Indes ſont d'un goût bien plus agréable que ceux qu'on mange en Europe, à cauſe de la difference des climats, & de l'aſpect du Soleil. Celuy que les Indiens appellent *Mameï*, eſt gros comme deux des plus groſſes poires de bon chrétien ; il eſt partagé en trois parties par une petite écorce interieure ; le noyau eſt au centre, & reſſemble à une chateigne pelée ; mais il eſt amer comme du fiel, quoique le fruit ſoit tres-agréable, & à peu prés du goût des pêches, & d'une odeur tres-douce. Le *Guan bano* eſt un grand arbre dont les branches ſont droites, il porte un fruit ſemblable aux melons, dont l'écorce eſt ouvragée, comme ſi elle étoit couverte d'écailles, & auſſi épaiſſe que celle des melons, le dedans eſt une eſpece de pâte qui

AMERIQUE

ressemble à du blanc-manger, & pleine d'une eau délicieuse : il y a au-dedans de cette chair des grains plus grands que ceux de la casse, & de la même couleur. Ces fruits pesent deux ou trois livres, & ne font jamais de mal à l'estomac, en quelque quantité qu'on en mange.

Les cocos & les noix d'Indes ressemblent aux palmiers qui portent les dattes, si on a égard à leur grandeur, ou à leurs feüilles, à la reserve que les feüilles des cocos naissent du tronc comme les doigts de la main; l'arbre du coco devient fort haut, on en trouve en quantité sur les côtes de la mer du Sud. Le fruit du coco est attaché à l'arbre; il est enveloppé d'une certaine écorce ou étouppe, dont les Indiens font des toiles fort fines de trois ou quatre sortes, & même des voiles pour les navires; cependant ils negligent ces toiles, parce qu'ils ont une grande abondance de coton parfaitement beau: il y a au-dedans du coco une espece de chair blanche, & du goût des amandes; & quand on la perce avec un poinçon, il en sort plus d'un grand verre d'une liqueur fort douce; de sorte que ce fruit donne à boire, & à manger.



Les Européans en font des gateaux avec la farine du mahiz & cette espece de lait qui sort des cocos ; ces gateaux sont tres-nourrissant, & engraissent comme le suc des meilleures viandes. Ceux qui l'ont experimenté, disent que l'on guérit le mal de reins, en beuvant dans des cocos ; que l'on urine avec plus de facilité, & que ce remede dissout les pierres, & les fait passer. AMERIQUE.

Dans les isles de la petite Espagne, de Cuba, de la Jamaïque, & de Saint Dominique, on trouve des palmiers de toute espece ; mais entr'autres de noirs, dont les Indiens font des fleches excellentes, si pointuës, & si fortes, qu'elles percent un homme tout au travers du corps, & sa rondache. Ils en font aussi des lances, des piques, & des massuës pour la guerre : les bois sont remplis de vignes sauvages, qui produisent d'excellens raisins, dont les grapes sont plus grosses, & mieux fournies que celles d'Europe, & de meilleur goût : si on prenoit la peine de les planter, & de les cultiver, on en feroit de fort bons vins. Les figues sont aussi grosses que des melons, on les couppe de même par côtes ; elles

AME-RIQUE sont couvertes par dessus d'un duvet, comme les coings. Les poiriers des Indes deviennent grands, avec des feüilles semblables à celles des lauriers, & plus vertes ; leur fruit pese quelquefois une livre ; les pepins ressemblent à des amandes pelées, & sont fort amers : ces grains sont enveloppez d'une toile fort déliée, entre laquelle & la premiere écorce on trouve une liqueur & une espece de pâte d'un goût & d'une odeur tres agréables : tous ces fruits, quelques excellens qu'ils soient, sont des presens de la nature, & viennent d'eux-mêmes sans aucuns soins.

L'arbre que les Indiens appellent *Guaïcan*, est bon pour guerir les maladies veneriennes, qui sont aussi communes dans les Indes que dans l'Europe ; mais elles sont beaucoup moins dangereuses qu'icy, à cause de la bonté de l'air qui purifie le sang : l'écorce de cet arbre est toute mouchetée de verd ; on la rappe pour la faire boüillir dans une certaine quantité d'eau, que l'on boit à plusieurs reprises durant le jour, en observant un grand regime. On n'avoit point entendu parler en Espagne des maladies veneriennes, que depuis les voyages de Cristophle Co-

lomb ; il eſt vrai-ſemblable qu'on les apporta des Indes dans l'Eſpagne ; & que de-là elles ſe ſont répanduës dans le reſte de l'Europe. L'an 1495. que le grand Capitaine Conſalve de Cordouë paſſa en Italie, pour ſecourir Ferdinand Roy de Naples contre Charles VIII. Roy de France. Pluſieurs Eſpagnols de ſon armée, infectez de ces villains maux, les communiquerent aux Napolitains, où ils ſe ſont toûjours perpetuez depuis ce tems-là ; parce que pluſieurs François paſſerent alors en Italie ; les Italiens appellerent cette maladie le mal François, & les François le mal de Naples, parce qu'on ne le connoiſſoit point en France avant la guerre de Naples, il paſſa dans les autres parties de l'Europe. Il eſt rare d'avoir commercé avec aucune Indienne, ſans prendre ce vilain mal ; mais il s'y guérit auſſi bien plus aiſément.

AMERIQUE.

Le fruit de l'arbre que les Indiens appellent *Xagua*, reſſemble au pavot, & rend une eau fort claire, en telle abondance, que les Inſulaires s'en lavent les jambes, & tout le corps ; elle teint en noir, d'un noir de jeais, qu'on ne peut jamais effacer : les ſoldats s'en teignent le viſage avant le

AMERIQUE combat, pour se rendre plus redoutables: on trompe quelquefois les Europeanes avec cette eau, que l'on mêle avec des eaux de senteur; si elles s'en lavent par mégarde, elles sont toutes étonnées de se voir le teint noirci dans un moment, sans pouvoir y apporter remede, quand elles y emploiroient toute l'eau de la riviere, & quand elles s'écorcheroient la peau; il n'y a que le tems qui puisse effacer ce noir.

Les pommes venimeuses dont les Canibales composent leurs poisons pour envenimer leurs fleches, ressemblent par la figure & par la couleur aux poires musquées; elles sont marquetées de rouge, & d'une odeur tres-agréable. Ces arbres croissent sur les côtes de la mer, au bord de l'eau: tous ceux qui voyent la belle couleur de ces pommes sont tentez d'en manger. Le suc mêlé avec des fourmis & des viperes broyées ensemble, fait un poison ingueriſſable: le meilleur remede est de se laver promptement, & souvent dans l'eau de la mer; mais de cinquante à peine trois s'en guerissent. Si par mégarde on dort à l'ombre de ces pommiers, la tête, & tout le corps s'enflent dans un moment: si une goute

de rosée tombe de ces arbres sur les yeux, on perd la vûë, & les yeux crévent, tant est grande la force de ce poison; cependant la quantité de ces arbres est presque innombrable; le bois mis au feu jette une puanteur qu'on ne peut exprimer, & cause un mal de tête insupportable. AMERIQUE

Sur les bords du fleuve Cuti, auprés de la ville de Darien, ou de Sainte Marie l'Antique, on trouve des arbres si prodigieusement gros, que du tronc de ces arbres on fait des canots tout d'une piece, qui portent cent trente personnes, & il leur reste encore assez d'espace, pour aller & venir commodément dans la canot; ils y mettent deux voiles faites de coton. On voit quelquefois de ces arbres qui ont trois racines en triangle, & separées l'une de l'autre de vingt pieds, entre lesquelles racines une charette peut passer; ces racines se réünissent à la hauteur d'une pique, & ne font qu'un tronc, qui monte plus haut qu'une des plus hautes tours de l'Europe, avant que de produire aucune branche.

Les Indiens ont une maniere nouvelle & inconnuë aux Européans, pour

AMERIQUE

allumer du feu. Ils prennent une petite baguette de bois, de la longueur de deux palmes, ou de huit pouces, & grosse comme le petit doigt, d'un bois fort, & bien arrondi, qu'ils ont préparé uniquement pour cette fonction : outre cela ils attachent ensemble deux petits bouts d'un bois fort sec, qu'ils étendent par terre : au milieu de ces deux petits morceaux de bois, ils font glisser la pointe de la baguette, qu'ils font rouler entre leurs deux mains avec le plus de vîtesse qu'il leur est possible ; ce mouvement & ce frottement échauffent le bois, & y mettent le feu en fort peu de tems.

On voit quelquefois en Europe de certains bois pourris, qui reluisent pendant la nuit : de même dans le nouveau monde il y a une espece de bois qui brille la nuit comme du feu. Les Europeans s'en servent pour se conduire dans des pays inconnus, ou quand ils vont de nuit à la guerre, pour surprendre leurs ennemis. Ils font marcher devant eux quelques Indiens qui connoissent les chemins, & leur attachent sur les épaules ces petits bouts de bois, qui brillent comme des étoiles, & qui servent de guide à toute

l'armée ; & comme cette lueur ne se porte pas fort loin, leurs ennemis ne sçauroient être instruits de leur marche. AMERIQUE.

Pline le Philosophe fait mention dans son histoire naturelle, de quelques especes d'arbres qui sont toûjours verds dans toutes les saisons ; le laurier, le cedre, l'olivier, & l'oranger : mais l'on peut dire generalement que tous les arbres des Indes conservent leurs feüilles & leur verdure pendant toute l'année, à la reserve de l'arbre qui porte la casse. Bien davantage, les arbres de l'Europe, qui se dépoüillent pendant l'hyver, étant transplantez dans les Indes, prennent la proprieté & les qualitez des arbres du païs, & demeurent comme eux toûjours verds.

La terre-ferme des Indes produit plusieurs especes de cannes, dont on se sert à couvrir les toits des maisons, & à faire des tapisseries, ou des nattes, pour orner les chambres. On en voit de grosses comme la jambe ordinaire d'un homme, & dont chaque tuyau, d'un nœud à l'autre, peut tenir une pinte d'eau. Les Indiens en font des carquois, pour porter leurs fleches. On voit des cannes qui s'at-

AME-RIQUE tachent aux arbres, & qui montent jusqu'à la cime ; ces tuyaux sont remplis d'une eau tres-claire, qui ne se corrompt point, & qui ne fait jamais de mal : cette eau a sauvé souvent les Chrétiens, passant par des lieux secs, & arides, où ils seroient morts de soif, sans ce secours : on coupe les tuyaux de ces cannes, & on en porte le plus qu'il est possible, pour se garantir des incommoditez de la soif, dans des païs où l'on ne trouve point d'autre eau pour boire.

Les melons viennent dans les Indes d'une grosseur prodigieuse ; en sorte qu'un homme a bien de la peine à en porter un sur ses épaules ; la chair en est blanche, mais d'un goût exquis. L'une des plus utiles plantes du nouveau monde, est celle dont les feüilles sont autant d'emplâtres, lesquelles appliquées sur une jambe ou un bras entierement fracassé, les remet dans leur état naturel, & les guerit parfaitement en moins de quinze jours. Cette feüille demeure attachée sur les membres, jusqu'à ce que son operation soit achevée ; on ne peut la detacher ; mais quand la guerison est parfaite, elle tombe d'elle-même.

Le *Tunas* eſt une plante ſauvage, qui produit un fruit ſemblable à des figues dont la chair au-dedans eſt colorée, & d'un goût merveilleux; quand on en a mangé deux ou trois, l'urine que l'on rend eſt auſſi rouge que du ſang, ce qui ſurprend d'abord, & fait craindre qu'on ne ſoit en peril de perdre la vie; de ſorte que l'imagination cauſe quelquefois aux perſonnes timides un mal effectif. Les feüilles du *Bihaos* ſervent non-ſeulement à couvrir les toits des maiſons; elles ſont même aſſez grandes pour ſervir de parapluïe, quand il pleut; on en fait un tiſſu, qui empêche l'eau de penetrer, quand on paſſe une riviere à la nage; les branches de cet arbre broïées avec les feüilles ſervent encore de ſel: dans les campagnes deſertes, où l'on ne trouve rien de quoy manger, la racine de cette plante ſert de nourriture; on en ôte la peau, & l'on trouve au-dedans une certaine moële qui reſſemble à celle du ſureau ou du jonc. Les Indiens connoiſſent les proprietez de certaines écorces, & de certaines feüilles d'arbres, dont ils ſe ſervent à teindre leurs toiles de coton en toutes ſortes de couleurs, rouge, noir, jaune, verd, azur; ces couleurs

AMERIQUE

ſont ſi fines & ſi parfaites, qu'elles ne s'effacent preſque jamais, même aprés avoir été lavées. Mais ce qui eſt de plus admirable, c'eſt qu'ils font toutes ces mêmes couleurs dans la même chaudiere, ſans y rien changer : ce qui vient peut-être de la diſpoſition de la couleur, qu'ils donnent d'abord à ce qu'ils veulent teindre, ſoit fil ou toile.

Aprés avoir parlé des choſes les plus curieuſes, & les plus conſiderables, il ne ſera pas hors de propos de dire quelque choſe des inſectes, puiſque la nature y fait paroître ſa ſageſſe, auſſi-bien que dans les plus grands animaux. Ceux que les Indiens appellent *Garapates*, échappent preſque à la vûë ; mais ils n'en ſont pas pour cela moins incommodes ; ils s'attachent aux jambes, & les piquent vivement, ſans qu'il ſoit poſſible de les arracher, ſi ce n'eſt en ſe frottant avec de l'huile ; les Indiens ſe ratiſſent les jambes avec quelque choſe de fort rude, ce qui leur cauſe beaucoup de douleur. Certains animaux qui naiſſent dans les cheveux, les poux & les puces meurent quand on paſſe la ligne, & il ne s'en engendre point dans les Indes ; mais quand on retourne dans l'Europe, ils renaiſ-

ſent lorſque l'on commence à changer de climat, ſi l'on ne change de chemiſe deux ou trois fois par chaque jour. AMERIQUE.

C'eſt une coûtume autoriſée par l'uſage chez les Indiens, de troquer leurs femmes comme d'autres marchandiſes; mais ce qu'on à peine à croire, c'eſt que les vieilles ſont à plus haut prix que les jeunes. Le ſel eſt encore une marchandiſe, pour laquelle on troque l'or, les pierres précieuſes, le coton, & tout ce qu'il y a de plus précieux dans les Indes. Ils le font avec l'eau de la mer, il eſt plus blanc, & plus piquant que le meilleur ſel de l'Europe. Les Indiens ſont les plus grands troqueurs du monde, ils vont par tout en terre ferme, ou ſur les côtes dans leurs canots, portent leurs marchandiſes, qu'ils échangent contre d'autres, parce qu'ils n'ont nul uſage de l'argent monnoyé.

Ceux qui s'appliquent à chercher l'or, font d'abord bien nettoyer le lieu où ils veulent creuſer: ils font une foſſe de huit ou dix pieds en long & en large: alors ils font creuſer huit ou dix pouces, ils lavent la terre qu'ils ont tirée en foüiſſant; s'ils y trouvent

AME-RIQUE

de l'or, ils continuent à foüiller, & suivent leur pointe; mais s'ils n'y trouvent point d'or, ils font creuser dans un autre endroit, jusqu'à ce qu'ils trouvent la pierre vive; & quand ils ont enfin découvert la mine d'or, ils remplissent de grands paniers de la terre qu'ils ont ôtée de la mine, & qu'ils vont laver dans le prochain ruisseau, pour en separer l'or, qui demeure au fond du panier, aprés que l'eau a emporté toute la terre. Ce sont pour l'ordinaire des femmes, qui sont chargées de ce soin; elles se mettent dans l'eau jusqu'à mi-jambe; elles secoüent le panier, jusqu'à ce que la terre s'enfuïe avec l'eau. Si la mine d'or est dans quelque ruisseau, ou quelque riviere, il faut détourner le cours de l'eau; quand le fond est sec, on cherche soigneusement dans les trous, & dans les fentes des pierres; car l'or s'y arrête, & y est jetté par le courant de l'eau. Il faut remarquer que le bon or naît sur la cime des montagnes, d'où il est entraîné par les torrens; ce n'est pas qu'on ne trouve aussi des mines d'or dans les campagnes, & dans des plaines assez éloignées des montagnes. L'or se purifie, & s'affine à

mesure qu'il s'éloigne du lieu de son AME-
origine, où il est encore brutte, & RIQUE
d'un carat bien inferieur. On trouve aussi quelquefois des grains d'or assez gros sur la surface de la terre; le plus gros que l'on ait trouvé jusqu'à cette heure, pesoit trois mille deux cens pistoles d'Espagne, qui valoient alors quatre mille cent trente-huit ducats d'or. On en a trouvé pesant trente-deux livres, à seize onces par chaque livre, qui font soixante-quatre marcs d'or; les Indiens ont une herbe qui releve beaucoup la couleur de l'or; de sorte que tout ce qu'ils dorent, même avec l'or d'un moindre carat, brille comme si c'étoit de l'or de vingt-quatre carats: si les Doreurs de l'Europe avoient ce secret, ils deviendroient riches en peu de tems.

Si les fruits des Indes ont un goût excellent, les poissons ne l'ont pas moins; entr'autres une espece de sardines, à la queuë rouge, est un mets tres-delicat; les turbots y sont d'une grandeur prodigieuse. Vers l'isle de Cuba, on prend des tortuës si pesantes, qu'il faut quelquefois quinze hommes, pour en tirer une hors de l'eau. Elles font leurs œufs sur les rivages,

AMERIQUE où on les voit quelquefois se promener, & paître le matin; on les suit à la piste, quand on voit les trous de leurs pieds sur le sable; il n'est pas difficile de les atteindre, car elles vont fort lentement; on leur passe un grand bâton sous le ventre, pour les renverser sur le dos; car alors elles ne peuvent plus se remuer; on les laisse en cet état, pour suivre les autres; ainsi on en prend un grand nombre en fort peu de tems: la chair en est excellente, & fort saine; c'est une tres-bonne nourriture.

Le poisson que les Indiens appellent *Manati*, est long de dix ou douze pieds, & large de cinq; il a la tête fort grosse, & semblable à celle d'un bœuf; ses nageoires ressemblent à des bras d'homme. Quoique ce poisson paroisse monstrueux, il est cependant assez doux, il approche des rivages pour manger de l'herbe; on le tuë à coups de fleches, ou du bord de l'eau ou de leurs canots, il nâge à fleur d'eau, ainsi on le tire aisément; mais pour l'emporter, il faut une charette traînée de deux bœufs. On croit que c'est le meilleur de tous les poissons pour le goût, & qui approche le plus

de

de la chair des animaux terrestres ; AMERIQUE.
aussi quand on l'a mis en pieces, on s'y trompe, & l'on croit que c'est un bœuf découppé : sa chair est aussi bonne que celle des veaux les plus gras ; elle se conserve long-tems dans le sel ; on lui trouve dans la cervelle une pierre, laquelle étant calcinée, & mise en poudre, dans un verre de vin qu'on prend le matin, appaise les douleurs de la gravelle.

Le *Vihuella* est un poisson aussi grand que le *Manati* ; il porte au milieu du front une longue épée, garnie des deux côtez de dents fort aiguës ; cette épée est fort dure, & longue de quinze ou vingt pouces, à proportion de la grandeur de l'animal ; car on en trouve d'aussi petits que des sardines ; & d'autres si grands, que deux paires de bœufs ont peine à les traîner sur le rivage. Comme il y a des terres & des Provinces entieres fort steriles ; de même il y a des mers, où l'on court cent & deux cens lieuës, sans trouver de poisson.

Dans de certains endroits de la mer Oceane, on voit des poissons volans, qui s'élevent de l'eau en si grande quantité, que c'est le plus beau spec-

AMERIQUE. tacle du monde ; ils volent quelquefois plus de cent pas du lieu, d'où ils se sont élevez, & tombent souvent dans les navires, à grandes bandes ; ces poissons ont deux aîles auprés des mâchoires, aussi longues que tout le corps du poisson ; quand elles commencent à se secher dans l'air, il se replonge dans l'eau, pour les moüiller. Les oiseaux de proïe sont alerte, pour surprendre ces poissons, quand ils s'élevent dans l'air ; cette chasse est tres-divertissante ; quand ils se replongent dans l'eau, ils sont poursuivis par d'autres poissons qui nâgent à fleur d'eau, & qui les dévorent ; de sorte qu'ils ne sçavent dans quel élement se mettre, pour être en seureté.

Pour pêcher les perles, les Indiens vont en nâgeant jusqu'au fond de l'eau, & ramassent dans un sac attaché à leur col, toutes les huîtres qu'ils rencontrent, & quand ils ont besoin de respirer, ils remontent dans la barque, & vuident leur sac, pour retourner au fond de l'eau ramasser d'autres huîtres ; on les ouvre, & l'on trouve dans chacune quatre ou cinq perles, plus ou moins grosses, & une infinité de petits grains qui sont la semence des

perles : ils mangent la chair de l'huî- AMERIQUE.
tre, ou ils la jettent ; car ils en sont dégoutez, tant est grand le nombre qu'ils en prennent. Dans les endroits où l'eau est fort profonde, elle soûleve les nâgeurs, de sorte qu'ils ont bien de la peine à se tenir de pied ferme au fond ; pour y remedier, ils s'attachent anx reins des deux côtez deux pierres assez grosses, qui les rendent plus pesants, & qui les tiennent en équilibre. Les Indiens sont des nâgeurs excellens ; mais ce qu'on a de la peine à croire, sans l'avoir vû, c'est qu'ils demeurent au fond de l'eau un quart d'heure, ou une demie heure, sans respirer. Une autre chose, qui paroît incomprehensible, c'est qu'aprés avoir pêché dans un endroit, dont ils ont emporté toutes les huîtres ; s'ils y retournent quelque tems aprés, ils en trouvent dans la même quantité, poussées par les vents contraires, qui les ramassent vers les côtes. Quelques-uns ont crû que ces huîtres se meuvent comme les autres poissons. On y a trouvé une perle qui pesoit trente-un carat, & une autre de vingt-six, parfaitement ronde ; ce sont peut-être les deux plus belles, qu'on ait apporté en Europe.

AMERIQUE. Avant que de finir cet extrait, il faut dire un mot d'un pont merveilleux, formé par les mains de la nature même, éloigné d'environ quatre lieuës du port de Panama ; la largeur de ce pont est de quinze pieds, la longueur de soixante-dix, ou de quatre-vingt. La voute au milieu est d'une grosse pierre taillée en arc par la nature ; tous ceux qui voïent cet ouvrage, ne peuvent assez admirer la sagesse du Créateur, qui a voulu faciliter le passage d'un fleuve, que les Indiens nomment *Chagré*. C'est des environs de ce fleuve qu'on a apporté dans l'Europe des épiceries & des drogues de toute espece, & des trésors immenses, qui étoient demeurez inutiles, & inconnus pendant tant de siecles, & qui n'ont été découverts que depuis les voïages de Colomb, & d'autres que Dieu a choisis, pour faciliter la publication de l'Evangile, & de la Foy Chrétienne dans ces vastes regions.

Cet extrait est tiré du Sommaire de Gonzalez d'Oviedo, Inspecteur general sur les Indes occidentales : il a été témoin oculaire de tout ce qu'il a laissé par écrit ; c'étoit un homme nourri aux belles lettres, & accoûtumé dés sa

jeunesse à travailler sur l'Histoire ; le Roi d'Espagne l'avoit choisi pour Intendant ou Inspecteur du commerce dans le Nouveau Monde ; il fit plusieurs voïages d'Espagne aux Indes, des Indes dans l'Espagne, pour informer l'Empereur Charles V. des découvertes & des affaires du Nouveau Monde : ce Sommaire fut lû devant Sa Majesté, en presence de plusieurs personnes qui avoient fait le voïage des Indes avec Oviedo, qui auroient pû le démentir, s'il eût voulu en imposer à Sa Majesté ; ainsi cet extrait merite toute la créance que l'on doit à un homme d'honneur, habile, témoin oculaire, & qui rend compte à un grand Monarque. AMERIQUE.

Comme nous avons déja indiqué en faveur des sçavans, les noms & les ouvrages de plusieurs Auteurs qui ont écrit sur les affaires des Indes ; nous continuerons cette espece de bibliotheque raccourcie, afin que ceux qui auront la curiosité de s'instruire plus à fond de l'histoire du Nouveau Monde, puissent consulter les originaux, & voir les choses dans leurs sources.

Traité pour prouver l'empire souverain que les Rois de Castille ont sur les Indes, imprimé in 4. en 1553.

AMERIQUE Le Docteur Juan Gines de Sepulveda, Canoniste d'Espagne, tres-celebre dans toute l'Europe, a composé deux Traitez, intitulez Democrates de la convenance de la guerre avec la Religion Chrétienne, & des justes motifs de la guerre qu'on a faite aux Indiens, imprimez in 16. l'an 1555.

Fr. Francisco de Vittoria, Dominicain, deux Relations des Indes sur les justes causes de la guerre contre les barbares; ces Relations se trouvent parmi les œuvres theologiques de cet Auteur, imprimées in 8. en Latin, l'an 1586.

Fr. Bernardin de Arevalo, Franciscain; la justification de la conquête des Indes; je crois qu'elle n'est qu'en in 8. car on n'en trouve point d'exemplaire imprimé.

Fr. Vincent Palavicino; du droit de la guerre contre les Infideles, & de l'institution du bon gouvernement, deux volumes en Latin; le Conseil Roïal d'Espagne a donné ordre de les revoir.

D. Bernardo de Vargas Machuca; défense de la conquête des Indes. Fr. Antoine de Remesal, dit que ce qui a empêché l'impression de cet in 8. C'est

qu'il eſt entierement contre l'Evêque de Chiapa. AMERIQUE.

Le Docteur Juan de Solorzano Pereyra, Fiſcal du Souverain Conſeil des Indes, a composé un ſçavant Traité ſur les affaires des Indes, & du droit que les Eſpagnols ont eû de les conquerir, & de les retenir, imprimé en Latin in fol. l'an 1629. Le même Auteur a fait imprimer un ſçavant Memorial ou Diſcours, qui contient les motifs de la conduite que doit obſerver le Conſeil Roïal des Indes dans les actes publics, imprimé in fol. en 1629.

D. Pedro, Martyr d'Angleria, qui a été du Conſeil Roïal des Indes, a composé en Latin huit Decades, dont on n'a imprimé que les trois premieres; on les a de la ſeconde édition in 8. de l'an 1574. dont l'Abbé Tritheme fait mention. Elles furent toutes imprimées in fol. l'an 1536. Cette impreſſion eſt beaucoup meilleure que celle de 1587. in 8.

Hiſtoire des Indes Occidentales, tirée des Memoires de D. Pedro Martyr, imprimée in 4. en Italien l'an 1534. On la trouve dans la bibliotheque du Duc de Seſa. Des Iſles nou-

AMERIQUE. vellement découvertes ; de leurs habitans ; de leurs coûtumes, en Latin ; il semble que ce traité soit une suite des Decades de 1587.

Le Docteur Pedro Savorgnano met ce dernier Traité entre ses œuvres Latines, avec trois lettres de Fernand Cortez, imprimées in fol. en 1532.

Juan Baptiste Ramusio a fait en Italien un extrait de ces Decades, & l'a inseré dans son troisiéme tome.

Juan Paul Martyr Rizo, descendant de D. Pedro Martyr, connu par les ouvrages qu'il a fait imprimer, a traduit en Castillan les Decades de son bisayeul.

Gonçal Fernandez d'Oviedo a fait l'Histoire generale des Indes en cinquante livres. Le premier tome imprimé in fol. en 1547. en contient dixneuf, avec huit livres des infortunes & des naufrages.

Jean-Baptiste Ramusio a traduit en Italien ce tome, & l'a mis dans son troisiéme volume, avec le livre des naufrages, qui fait le 20. de son Histoire.

Jean Poleur a traduit en François les dix premiers livres, imprimez in fol. en 1556.

Diego de la Tobilla ; *la Barbarica* : c'est une Histoire de la terre-ferme des Indes ; Antoine de Herrera en avoit le manuscrit ; c'est par son moïen que l'on a eu connoissance de cet Ouvrage. AMERIQUE.

---

§. I. II. III. IV.

EXTRAIT DE L'HISTOIRE generale des Indes Occidentales, écrite en vingt livres par Gonzalez Ferdinand d'Oviedo, & dédiée à l'Empereur Charles V.

CE n'est point de l'Inde située vers l'Orient, auprés du fleuve Indus, & du Gange, dont il est fait mention dans cette Histoire ; mais des Indes occidentales, qui sont des isles, & la terre-ferme de l'Ocean occidental, assujetties à la Couronne d'Espagne, depuis la premiere découverte qui en fut faite par Christophle Colomb. Quoique nous ayons déja donné un abregé des choses que Ferdinand Oviedo recita dans les conferences, qu'il eut avec l'Empereur Charles V. & les Presidens du Conseil Roïal, aprés un voïage qu'il fit du Nouveau Monde en

Espagne, nous ne laisserons pas de retoucher ici les mêmes choses. Cette Histoire merite d'autant plus de créance, que l'Auteur a vû de ses yeux, & examiné avec soin toutes les choses qu'il rapporte, aïant passé vingt-deux ans dans les Indes, sous les regnes de Ferdinand, & de Charles V. en qualité de Gouverneur, & d'Inspecteur general des mines d'or. Pline au commencement de son Histoire, dit qu'il rapportera les choses qu'il a lûës en deux mille volumes: ce travail est immense; mais quand on écrit que ce qu'on a lû, il faut s'en rapporter sur la bonne foy des Auteurs, qui ne sont pas toûjours des garants fort sûrs; au lieu que quand on a été témoin oculaire, on est moins exposé à se tromper; c'est la difference qui se trouve entre l'Histoire naturelle de Pline, & celle de Gonzalez Ferdinand d'Oviedo.

Quoique plusieurs soient persuadez, que le Nouveau Monde découvert dans ces derniers siecles par l'Amiral Christophle Colomb, & Americ Vespuce, ait été inconnu aux anciens; il est cependant tres-probable qu'ils en ont eû quelque connoissance; puisqu'Aristote dit positivement, que des Marchands Carthaginois, aïant passé le

détroit de Gibraltar, & penetré jusques dans la mer Athlantique, découvrirent une grande isle, remplie de bêtes sauvages, & qui n'avoit point encore été habitée par les hommes. On y trouvoit par-tout de grands bois, des fleuves commodes & navigeables, une terre fertile, abondante dans toutes sortes de fruits, que la nature produisoit d'elle-même. Aristote ajoûte que cette isle est fort éloignée de la terre d'Afrique, & que les Carthaginois n'y aborderent qu'aprés plusieurs jours de navigation; & qu'étant charmez de la beauté, & de la fertilité du terrain, ils s'y établirent. Le sentiment d'Aristote pourroit faire conjecturer, que les Carthaginois aborderent à l'isle d'Espagne, ou à celle de Cuba, ou dans quelque côte de la terre-ferme. AMERIQUE.

Ce n'est point une chose éloignée de la vrai-semblance, de dire que les isles Hesperides, si fameuses dans l'antiquité, ont tiré leur nom d'Hesperus II. Roy d'Espagne; car c'étoit la coûtume des anciens, de donner aux Roïaumes & aux Provinces le nom de ceux qui les avoient fondez, ou conquis. Les Assyriens prirent leur nom d'Assur; les Lidiens, de Lidus; les Ismaë-

AMERIQUE. lites, d'Ismaël ; les Ammonites, & les Moabites, d'Amon, & de Moab ; les Perses, de Persée ; les Pheniciens, de Phenice frere de Cadmus ; les Egiptiens, d'Egiptus leur Roy ; les Armeniens, d'Armenus, qui fut l'un des Argonautes, & qui accompagna Jason à la conquête de la toison d'or. Les Arcadiens tirerent leur nom d'Arcas fils de Jupiter. Les Conquerans donnerent aussi leurs noms aux villes qu'ils avoient bâties, & que l'on bâtît pour leur faire honneur, ou pour immortaliser leur gloire : c'est ainsi qu'Alexandrie & Cesarée furent nommées, pour faire honneur à Alexandre, & à Cesar.

Tous les siecles à venir doivent avoir en singuliere veneration la memoire de Christophle Colomb, pour avoir enseigné aux hommes le secret de naviger, par les hauteurs du Soleil, & des astres. Peu de personnes s'étoient hazardées avant lui à faire des navigations de longs cours ; les pilotes qui l'avoient précedé n'osoient perdre la terre de vûë, ni s'exposer en pleine mer ; ils n'avoient point de principe certain pour se conduire, & navigeoient à l'avanture, sans art, & sans raisonnement. Colomb s'addressa d'a-

bord à Henry VII. pere d'Henry VIII. Roy d'Angleterre, & lui offrit d'aller découvrir en son nom de vastes païs, s'il vouloit contribuer aux frais necessaires pour l'équipement des vaisseaux : le Conseil d'Angleterre rebuta les offres de Colomb, & le regarda comme un visionnaire. Il ne fut pas mieux reçu de Jean II. Roy de Portugal ; de sorte qu'il alla en Espagne, & aïant été favorablement écouté de D. Henriquez de Guzman, Duc de Medina Sidonia, & D. Luiz de la Cerda, Duc de Medina Celi, il eut audiance du Roy Ferdinand, & de la Reine Isabelle, & eut le bonheur d'agréer à Dom Gonzales de Mendoza Cardinal d'Espagne, & Archevêque de Tolede, qui fut touché du grand sçavoir, & de la pauvreté de Colomb ; car il manquoit des choses les plus necessaires. Le Roy & la Reine étant au siege de Grenade, aïant pris la resolution de chasser tous les Mores d'Espagne l'an 1492. accorderent à Colomb tous les privileges qu'il demandoit, des vaisseaux & des hommes, pour l'aider dans ses grandes entreprises. AMERIQUE.

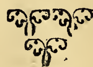
Il aborda dans l'isle de *Guanahani* au mois d'Octobre de la même année

AMERIQUE. 1492. autour de cette isle il en découvrit une infinité de petites, qu'il appella les Isles Blanches, à cause de la grande quantité de sables dont elles sont environnées, & qui les font paroître blanches. Depuis il les nomma les Isles Princesses; parce qu'elles étoient les premieres qu'il avoit découvertes. Il alla ensuite prendre terre à l'isle de Cuba, qui n'est éloignée que de douze lieuës vers le Nord. Quelques Indiens s'embarquerent avec lui, & le conduisirent à Cibao, qui fut nommée l'Isle d'Espagne; & c'est-là que sont les mines les plus riches, & qui produisent l'or le plus pur. Les Indiens de ces contrées sont d'une humeur douce & commode, ils s'apprivoiserent incontinent avec les Chrétiens, quoi qu'ils eussent tous pris la fuite à leur premier abord, pour se sauver dans les bois. Cela fit resoudre l'Amiral à laisser parmi eux quelqu'un des siens, tandis qu'il retourneroit en Espagne, pour rendre compte à la Cour de ses nouvelles découvertes. Il fit faire, des planches de l'un de ses vaisseaux, qui s'étoit ouvert, un petit retranchement, & une espece de fort, pour mettre ses gens à couvert, s'il

prenoit envie aux Indiens de les insul-ter. Il leur recommanda, en partant, de se tenir toûjours sur leurs gardes, de ne point trop s'écarter dans les terres, ne point enlever de femmes, & de ne faire aucun mauvais traitement aux Indiens, autant qu'il seroit possible. AMERIQUE.

Colomb fit mettre sur son bord une douzaine d'Indiens, comme témoins de ses nouvelles découvertes, & pour venir rendre hommage aux Rois Catholiques, au nom de tous les Insulaires : il songeoit aussi à leur faire apprendre la langue Espagnole, & à les affectionner à cette nation, en leur montrant les curiositez, & les richesses de l'Europe. La Cour d'Espagne temoigna une grande joïe à la vûë de Colomb, & des Indiens ; on les regardoit comme des hommes extraordinaires ; parce que c'étoit la premiere fois qu'on en voïoit dans l'Europe. Ils demanderent tous le Baptême, ou de leur propre volonté, ou parce qu'on leur inspira ce desir. Le Roy, & la Reine, leur fils Dom Juan, les principaux Seigneurs, & les principales Dames de la Cour furent pareins & mareines. Cette ceremonie fut accom-

AMERIQUE. pagnée de toute la pompe, & de toute la magnificence que demandoit une pareille nouveauté. L'un des principaux Indiens fut nommé au Baptême Dom Fernand d'Arragon ; il étoit originaire de l'isle d'Espagne, & proche parent du Cacique Goacanagari ; un autre fut nommé Dom Juan de Castille, le jeune Prince l'adopta, & le voulut garder à sa Cour, avec tous les mêmes égards que s'il eut été son propre enfant ; & il ordonna à son Major-Dome de le faire instruire : il apprit parfaitemenr la langue Espagnole, & toutes les choses qu'on lui voulut montrer. Les autres Indiens retournerent en leur païs avec Christophle Colomb, que le Roy & la Reine comblerent de graces & d'honneurs, pour le service important qu'il avoit rendu à la Couronne : ils lui permirent d'ajoûter à ses armes celles de Castille, & de Leon, avec le titre d'Amiral perpetuel des mers du Nouveau Monde, pour lui, & pour ses descendans.



§. V.

§. V.

DES ETABLISSEMENS que fit l'Amiral Christophle Colomb dans le Nouveau Monde.

COmme nous avons déja parlé dans les Extraits précedens des voïages & des avantures de Colomb, nous ne repeterons point ici ce que nous en avons dit ailleurs ; nous toucherons seulement quelques particularitez qui auront été ômises par les Auteurs, dont nous avons donné l'abbregé. Les Indiens voïant avec chagrin les Européans dans leur voisinage, déliberent entr'eux de les faire tous mourir de faim : pour cela, quand la saison fut venuë, ils n'ensemencerent point leurs terres ; de sorte que la plûpart des Espagnols perirent de miseres ; mais les Indiens furent euxmêmes punis de leur mechanceté, & la faim en tua un tres-grand nombre ; parce que les Européans s'emparerent de tout ce qu'ils trouverent dans les maisons. Cependant ils furent contraints, tant la faim les pressoit, de

AMERIQUE manger tous les chiens, & toutes les bêtes qu'ils avoient amenées d'Espagne : quand cette ressource leur manqua, ils mangerent des serpens, dont la vûë leur causoit d'abord de grands soûlevemens de cœur, quoi qu'ils ne soient point venimeux ; ils les faisoient boüillir, ou griller ; cependant cette mauvaise nourriture, jointe à l'humidité du païs, leur causa de grandes maladies, dont la plûpart ne purent jamais se guerir ; le visage leur demeura toûjours jaune comme du saffran.

Le Capitaine Dom Pedro Margarit, qui commandoit dans le fort de Saint Thomas, fit une action memorable, & digne du souvenir de l'Histoire : il étoit pressé de la faim comme les autres ; un jeune Indien lui presenta deux tourterelles ; mais ne voulant point de distinction, il les laissa envoler en presence de toute sa garnison : A Dieu ne plaise, dit-il à ses soldats, que je m'estime plus que le dernier de tous ; & puisque vous voulez bien être compagnons de ma fortune, il est juste que je participe à vos souffrances : cette action parut tres-heroïque à tous ceux qui en furent les témoins, & les af-

fectionna de plus en plus à la perſonne de leur Commandant. AMERIQUE.

Michel Dias, originaire d'Arragon, aïant pris querelle avec un autre Eſpagnol, le bleſſa dangereuſement, & fut obligé de s'enfuïr avec quelques-uns de ſes complices : ils s'arrêterent dans un endroit fort commode, & fort agréable, où l'on a depuis ce tems-là bâti la ville de S. Dominique : ils y trouverent une belle habitation d'Indiens, commandez par une Cacique, qui devint amoureuſe de Michel Dias, & qui fit toutes ſortes de bons traitemens aux autres Eſpagnols, à cauſe de lui ; elle leur découvrit les mines d'or, qui n'étoient éloignées que de ſept lieuës ; elle leur dit que s'ils vouloient faire venir dans ſon païs un plus grand nombre d'Européans, elle leur fourniroit toutes les choſes neceſſaires. Cette bonne fortune ſauva la vie à ce qui reſtoit d'Eſpagnols, & qui ſe rendirent en foule dans les Etats de cette Cacique, ſi bien intentionnée, & qui leur envoïa des guides, pour les conduire dans ſon païs, éloigné de cinquante lieuës de l'habitation des Eſpagnols, qui furent charmez de la beauté d'un païs ſi fertile, & ſi abondant.

AMERIQUE.

Ils y vécurent pendant quelque tems dans une parfaite union ; mais cette bonne intelligence fut troublée par le zele indiscret, & trop amer du Reverend Pere Bail, qui ne pouvoit souffrir la severité de l'Amiral, lequel fut obligé de faire pendre quelques Espagnols, pour contenir les autres dans leur devoir. Il étoit convaincu de cette maxime, que le bon ordre ne pouvoit subsister sans obéïssance, & sans subordination ; mais quand il vouloit user de son autorité, ce Reverend Pere s'y opposoit, & croïoit que la severité de l'Amiral étoit trop cruelle ; de sorte qu'étant Vicaire du Pape, il lançoit des interdits contre le Commandant, & faisoit cesser les Offices divins de sa pleine autorité ; cette mésintelligence causoit de grands desordres parmi les Européans ; car l'autre pour se venger du Vicaire, ne lui fournissoit aucunes provisions, ni à personne de sa maison ; de sorte qu'il se voïoit réduit par ce retranchement à de grandes extrémitez. Les principaux de la Colonie s'entremirent pour faire la paix, mais elle n'étoit pas de longue durée ; car toutes les fois que l'Amiral vouloit faire châtier quelqu'un, qui l'avoit bien me-

rité, l'autre par le moïen des excommunications faisoit cesser incontinent les Offices divins: ce qui remplissoit de terreur les bons Catholiques, lesquels furent contraints d'écrire en Espagne, & de prier le Roy d'interposer son autorité pour faire cesser ces desordres. L'Amiral fut rappellé, aussi bien que le Reverend Pere; le Roy plein d'égards pour les importans services de Colomb, lui permit de retourner dans le Nouveau Monde, lui recommandant la moderation, & de se relâcher un peu de sa grande severité. Les Espagnols sont naturellement enclins à la guerre; & quand ils n'ont point d'ennemis étrangers à combattre, ils excitent des dissentions domestiques par la trop grande vivacité de leur esprit; outre que les Espagnols qui passerent les premiers dans le Nouveau Monde, étoient de differentes Provinces, de Biscaye, de la Catalogne, d'Andalousie, d'Arragon, de Guipuzcoa, de Gallice, de Castille, de la Navarre, des Asturies; les mœurs de toutes ces nations ne sont pas moins differentes, que leur langage; ainsi quoiqu'ils soient tous sujets de la Couronne d'Espagne, il ne faut nullement

AMERIQUE.
s'étonner, s'ils ne pouvoient s'accorder dans les Indes.

Ces divisions intestines donnerent occasion aux Caciques voisins, de se liguer entr'eux contre les Espagnols; en effet ils vinrent au nombre de cinq ou six mille pour les insulter, dans l'intention de brûler ou de raser leur fort, & de faire main basse sur tous les étrangers. Alonso d'Hogieda qui commandoit dans le fort, aïant eû avis des mouvemens des Indiens, se tenoit alerte, pour n'être point surpris; il en fit un grand carnage, quand ils se presenterent devant la forteresse; le principal Cacique, & que tous les autres regardoient comme leur General, fut fait prisonnier avec les principaux de son armée. Ce Cacique avoit un frere qui passoit pour vaillant parmi les Indiens; il mit sur pied six ou sept mille hommes, pour obliger les Espagnols par la force à relâcher le Cacique prisonnier; il mit ses gens en cinq bataillons, & se presenta devant le fort de S. Thomas, pour l'attaquer de tous côtez: le Gouverneur en sortit à la tête de trois cens hommes cavalerie & infanterie: les Indiens furent si épouvantez de voir des hommes sur

des chevaux, qu'ils prirent tous la AMERIQUE.
fuite, sans combattre : on en tua autant qu'on voulut ; le frere du Cacique fut pris avec la plus grande partie de son armée ; on mit les deux freres sur des vaisseaux, pour les envoyer en Espagne ; mais ils moururent de douleur & de desespoir, avant que d'y arriver. Cette victoire rendit les Espagnols possesseurs de toute cette contrée.

Quatorze petits Rois se liguerent, & unirent leurs troupes, qui faisoient environ quinze mille hommes, dans le dessein de chasser les Espagnols du riche païs, qu'ils venoient de conquerir. Ce moment leur parut favorable ; les Chrétiens étoient en petit nombre, sous la conduite de Dom Barthelemy Colomb ; la plûpart étoient morts de mesaises du changement d'air & de nourriture ; on attendoit de nouvelles recruës d'Espagne, que l'Amiral Christophle Colomb devoit amener : les Indiens crurent qu'ils devoient attaquer les Espagnols, avant la jonction de ce nouveau secours. Le Commandant ne jugea pas à propos de les attendre dans le fort, de peur qu'ils n'y missent le feu ; il aima mieux se mettre

AMERIQUE.

en pleine campagne, pour combattre avec plus d'avantage, aïant de la cavalerie, avec laquelle il se mit à poursuivre les Indiens; & tombant sur eux à l'improviste, au milieu de la nuit; quoiqu'il n'eut que cinq cens hommes, il mit en fuite, & dissipa toute leur armée, dont il fit un grand carnage, & autant de prisonniers qu'il voulut; les autres se sauverent à la faveur des tenebres de la nuit: le Roy, & quatorze Caciques demeurerent prisonniers. Cette victoire signalée donna une grande reputation aux Chrétiens, & ôta aux Indiens l'envie de se remuer à l'avenir. Ils connurent aisément la superiorité des Espagnols. Le vainqueur, pour affectionner davantage les Indiens aux Européans, mit le Roy en liberté, lequel de son côté, touché d'une grace qu'il n'attendoit point, fit dans la suite toutes sortes de bons traitemens aux Chrétiens qui passoient sur ses terres.

Sur ces entrefaites l'Amiral revint d'Espagne, & s'appliqua d'abord à chercher le détroit qu'il croïoit trouver, pour passer dans la mer du Sud; mais il se trompa dans son compte: car ce détroit qu'il croïoit être un bras

de

de mer, eſt une langue de terre, comme on le dira dans ſon lieu. Le Commandeur Bobadilla, & Dom Antonio Torres, qui conduiſoit les troupes, étant ſur le point de repaſſer en Eſpagne, ne purent être détournez de leur deſſein par les remontrances de l'Amiral, qui comme un pilote experimenté, ſçavoit qu'on ne pouvoit naviger ſur ces mers en cette ſaiſon, ſans s'expoſer au peril de faire naufrage : à peine avoient-ils fait vingt lieuës, qu'ils ſe virent accuëillis d'une furieuſe tempête; de ſorte que de trente gros vaiſſeaux, il n'y en eut que quatre qui ſe ſauverent, les autres perirent ſous les flots, ou échoüerent aux côtes; plus de cinq cens hommes ſe noyerent, entr'autres Rolland Ximenés, qui s'étoit revolté contre l'Amiral, & contre ſon frere. Tout l'or & toutes les richeſſes qu'on avoit ramaſſées dans le Nouveau Monde furent perduës.

L'Amiral, aprés pluſieurs découvertes, étant arrivé à la Jamaïque, perdit deux de ſes vaiſſeaux; il voulut faire ſçavoir de ſes nouvelles au Gouverneur du Nouveau Monde, qui étoit alors dans la ville de S. Dominique; Diego Mendez eut aſſez de courage,

AMERIQUE pour se mettre dans un canot conduit par quelques Indiens, & de passer la mer avec un peril presque évident de perir mille fois ; car le moindre coup de vent renverse ces canots qui sont fort legers, & les fait virer sans dessus dessous ; de sorte qu'on ne s'éloigne jamais de la côte : cependant il eut un heureux voïage, contre toute esperance ; depuis ce tems-là l'Amiral n'oublia pas un service si important, & si perilleux ; la Cour d'Espagne fut informée de l'action heroïque de Mendez ; & pour en éterniser la memoire, outre les autres récompenses, on voulut qu'il ajoûta un canot à ses armes.

Le Viceroy informé par les lettres de l'Amirante de l'état où il se trouvoit, acheta un petit vaisseau, le fournit de toutes les choses necessaires, & le lui envoya, pour l'ammener avec sa suite dans l'Isle d'Espagne. La plûpart de ceux qui l'accompagnoient, étoient malades, & fort affoiblis des mesaises qu'ils avoient souffertes dans leurs voïages ; ceux qui se portoient bien, se mutinerent contre l'Amiral, entraînez par les cabales des deux freres, François, & Diego de Porras, dont l'un étoit Capitaine de vaisseau, &

l'autre Tréſorier de l'armée. Ils s'em- AMERIQUE
parerent de tous les canots des Indiens, & ſe mirent deſſus, dans le deſſein de traverſer la mer, pour arriver à l'Iſle d'Eſpagne ; mais la plûpart perirent avec leurs canots ; ceux qui échappe-rent, furent trop heureux, d'aller re-trouver l'Amiral ; mais les deux Porras continuant dans leur revolte ; & s'étant mis à la tête de quelques ſeditieux, on fut contraint de les charger, pour les reduire par la force ; ce fut le pre-mier combat qui ſe fit entre les Chré-tiens dans le Nouveau Monde : les re-voltez furent défaits ; les deux chefs demeurerent priſonniers, & leur fac-tion s'aſſoupit par leur défaite.

Les Indiens voïant la meſintelligence des Européans, reſolurent de cacher toutes leurs proviſions, pour les faire mourir de faim : l'Amiral aïant appris cette reſolution, raſſembla un grand nombre de ces Inſulaires, & leur dit dans une courte harangue, qu'ils pe-riroient tous de la peſte, s'ils refu-ſoient aux Chrétiens les choſes qui leur étoient neceſſaires ; & pour mar-quer, ajoûta t-il, que ma prédiction eſt veritable, c'eſt qu'un tel jour, à une telle heure, la Lune ſera toute en

AMERIQUE

feu, & puis disparoîtra : comme il étoit habile Astronome, il connoissoit par les regles de son Art, que la Lune devoit effectivement s'éclipser, au moment qu'il leur disoit. Tous les Indiens se rassemblerent, pour voir l'issuë de cette prédiction ; quand ils virent les symptomes qui arrivoient à la Lune, & sa défaillance ; ils furent tellement épouvantez, & crurent si-bien que la peste alloit les faire mourir tous, qu'ils se jetterent aux pieds de Colomb, lui demandant pardon & misericorde avec de grands cris, & lui promettant de lui fournir à l'avenir, & à ceux qui l'accompagnoient, toutes les choses dont ils auroient besoin. Quand il les quitta, ils furent penetrez de douleur, le regardant comme un homme envoïé du Ciel, pour leur conserver la vie. Peu de tems aprés il repassa en Espagne, où il mourut de vieillesse, au commencement du Regne de Philippe, & de la Reine Jeanne. L'Espagne lui doit la découverte de ces païs si riches, dont on a apporté tant de trésors dans l'Europe ; & Dieu a choisi ce grand homme pour découvrir aux Prédicateurs de l'Evangile tant de millions d'hommes qui gémissoient sous

l'esclavage du démon, & dans les tenebres du Paganisme. AMERIQUE

§. VI.

DES EGLISES, ET DU CLERGE' de la nouvelle Espagne, avec la Description des choses les plus remarquables qui se trouvent dans la ville de S. Dominique.

LE Roy d'Espagne & la Reine Jeanne sa fille, firent bâtir dans la ville de S. Dominique une tres-belle Eglise Cathedrale, dont le Pere Garcian de Padiglia Franciscain, fut le premier Evêque. Dom Sebastien Ramirés fut President du Tribunal de Justice, qu'on érigea dans cette ville, & en même tems Evêque de l'Eglise de la Conception de la Vega, dans l'Isle d'Espagne, éloignée de trente lieuës de la ville de S. Dominique. Il n'y a point de ville en toute l'Espagne, mieux bâtie que celle-ci; on y voit de tres-belles maisons, & des Palais capables de loger les plus grands Princes; si l'on a égard à la situation, à la beauté des ruës, & des avenuës,

AMERIQUE le Roy même y pourroit faire sa demeure. Le lieu où la ville est bâtie, est une vaste plaine, toute unie, & traversée de bout en bout du Septentrion au Midy par le fleuve Ozama, qui est profond, & navigeable; les rivages de ce fleuve sont bordez de jardins, tout remplis d'orangers, & de belles canes; de l'autre côté, vers le Midy, les flots de la mer moüillent les murs de la ville; de sorte que le fleuve & la mer l'entourent à moitié: les ruës de la ville sont fort larges, & tirées au cordeau; du côté que la mer ne donne point, on trouve de belles issuës, & & de vastes prairies; enfin toutes les avenuës de cette ville sont si agréables, qu'il est impossible de trouver une plus heureuse situation. Le port n'est éloigné de terre que de douze ou quinze pas; de sorte que les vaisseaux viennent aborder au pied des maisons; on les charge, & on les décharge sans aucune peine. Outre cela, ils entrent dans le fleuve à la portée du mousquet, du port; ce qui est une tres-grande commodité pour les Marchands.

François de Jarai fut le premier qui fit bâtir des maisons de pierre dans cette isle, à la façon des maisons d'Es-

pagne ; depuis ce tems-là plusieurs au- AME-
tres en firent faire à son exemple. Le RIQUE
Gouvernement de l'Isle d'Espagne fut donné à Dom Diegue Colomb, second Amiral des mers du Nouveau Monde, & fils aîné de Christophle Colomb premier Amiral ; Dom Frederic de Tolede, Duc d'Albe, protegeoit Dom Diegue, qui avoit épousé sa niéce Marie de Tolede, fille de Dom Fernand de Tolede, Grand Commandeur de Leon. Le Roy Philippe & la Reine Jeanne qui succederent à la Couronne d'Espagne, aprés la mort de Ferdinand, & d'Isabelle, avoient de grands égards pour le Duc d'Albe, & ne lui refusoient aucune grace ; ils donnerent donc en sa consideration le Gouvernement de l'Isle d'Espagne à Dom Diegue Colomb, qui avoit épousé la propre niéce du Duc. Le Grand Commandeur d'Alcantara, qui gouvernoit l'Isle d'Espagne, fut rappellé par les intrigues de Fônseque Evêque de Badajoz son ennemi secret. Quoique la Commanderie de ce Gouverneur valut plus de huit mille ducats, & qu'il eut encore d'autres revenus, il dépensa tout son bien en bonnes œuvres, & à fonder un Hôpital ; de sorte qu'il

AME-RIQUE fut obligé d'emprunter cinquante pistoles pour faire le voïage d'Espagne.

Ce fut dans l'année 1509 que Dom Diegue Colomb alla dans l'Isle d'Espagne, avec le titre de Gouverneur general ; il y mena son épouse Marie de Tolede, en qualité de Vice-Reine ; ils avoient à leur Cour un grand nombre de Cavaliers, de Dames, & de Demoiselles, qui les accompagnoient pour leur faire honneur. Les filles se marierent, & s'établirent dans les Indes. Ce fut la premiere fois que l'on vit des femmes passer dans le Nouveau Monde, & abandonner l'Espagne : ce qui étoit d'une assez grande consequence ; car quoïque plusieurs Espagnols se fussent déja mariez à des Indiennes ; cependant la plûpart les trouvoient trop dégoûtantes, & trop bêtes pour les épouser. Les Dames qui vinrent d'Espagne, annoblirent, & embellirent extrémement la ville de S. Dominique. Depuis ce tems-là plusieurs Gentilshommes y sont allez d'Espagne avec leurs femmes & leurs enfans ; si-bien que cette ville est devenuë une florissante Republique : c'est un effet de la misericorde de Dieu, qui a voulu faire connoître son nom dans des lieux

où le démon avoit été adoré si long-tems. AMERIQUE

Le Grand Commandeur n'étoit point dans la ville, quand Dom Diegue y arriva avec toute sa suite; il feignit à son retour beaucoup de joïe de le voir, & obéït sur le champ aux ordres du Roy, qui le rappelloit en Espagne. Il partit au mois de Septembre de la même année 1509. L'Amiral s'étoit mis dans le château de la ville, en arrivant à S. Dominique; mais le Roy Catholique donna le Gouvernement de cette forteresse à Michel de Passamont, & peu de tems aprés au Capitaine Gonzalez Fernand d'Oviedo, habitant de la ville de Madrid, Favori, & Historiographe du Roy, & Auteur de cette Histoire, dont nous donnons l'Extrait. Le Grand Commandeur fut tres-honorablement reçu du Roy, tant pour les bons services qu'il lui avoit rendus dans les Indes, que pour l'ancienne amitié que Sa Majesté lui portoit. Il témoigna même beaucoup de regret, aprés avoir entendu de sa bouche le détail des affaires des Indes, de lui avoir ôté ce Gouvernement, parce que tous les Indiens témoignoient une grande douleur de son absence; on l'auroit bien-

AMERIQUE tôt renvoïé dans ce poste, si sa mort qui arriva peu de tems aprés n'eut interrompu ce projet.

L'absence du Grand Commandeur d'Alcantara causa de grandes broüilleries, & de grandes divisions dans le Nouveau Monde; ses créatures, & plusieurs autres personnes qu'il avoit comblez de bienfaits, traversoient sous main le nouveau Gouverneur: de sorte que des deux côtez on écrivoit souvent en Espagne, pour faire des plaintes reciproques. Pour arrêter les mauvaises suites de ces dissentions, la Cour resolut d'envoïer dans les Indes un Intendant de Justice, auquel le Gouverneur & les particuliers pourroient porter leurs plaintes; cette nouveauté déplut au Gouverneur, qui voïoit par-là diminuer les privileges de sa Charge, & son autorité. Il eut ordre de repasser en Espagne; il fit de grandes dépenses dans ce voïage, sans en retirer beaucoup de fruit. Le Roy mourut peu de tems aprés: ce fut un contre-tems pour l'Amiral, & pour les affaires des Indes, qui demeurerent dans une grande confusion; parce que les Indiens sont naturellement volages & inconstans, & ne peuvent demeurer long-

tems dans la même affiette, foit que l'air & le climat y contribuent, ou que ce foit un effet de leur legereté naturelle. AMERIQUE.

Il ne fera pas hors de propos de raconter à cette occafion, ce que la Reine Ifabelle dit un jour, pendant que Chriftophle Colomb faifoit à Sa Majefté le recit des chofes curieufes qu'il avoit remarquées dans le Nouveau Monde. Il lui difoit entr'autres chofes, que les arbres de ce païs là ne pouffoient point leurs racines en terre, comme ceux de l'Europe; mais qu'ils les étendoient de tous côtez fur la fuperficie. La Reine lui aïant demandé la raifon de cette difference; il répondit que la terre, à caufe de l'extrême chaleur du climat, eft brûlante en-dedans, & qu'au contraire la fuperficie eft toûjours humide, à caufe des pluïes continuelles: de forte que la racine des plantes trouvant cette grande chaleur, & cette aridité qui lui eft contraire, rebrouffe chemin, & vient chercher l'humidité qui la nourrit. Je meurs de peur, repliqua la Reine, que cette difpofition, & ces qualitez du climat ne fe rencontrent auffi dans les efprits; & que comme les arbres n'y prennent

AMERIQUE point racines, on ne puisse non plus établir une domination constante en ce païs-là, ni une autorité durable. En effet, pour peu qu'on ait pratiqué les Indiens, on connoît aisément qu'il n'y a point dans le monde d'hommes aussi volages, & aussi legers qu'ils le sont, ni moins fermes dans leurs resolutions, ni qui sçachent moins ce qu'ils veulent : la crainte du moindre peril les dissipe, & les met en fuite ; ils sont plus irresolus, plus credules, & plus imbecilles que des enfans de cinq ou six ans. Ceux même qui naissent des mariages des Européans avec des Indiennes, participent à tous les vices, & aux imperfections de leurs meres.

Depuis que Charles V. fut parvenu à la Couronne d'Espagne, il donna ordre à Dom Diegue Colomb de retourner dans les Indes, & de reprendre le poste qu'il avoit dans la ville de Saint Dominique, qu'il avoit été obligé d'abandonner, par les intrigues & les cabales de ses envieux, contre lesquels il plaidoit en Espagne depuis cinq ans. Les principaux Seigneurs de la Cour avoient leurs correspondans & leurs créatures dans les Indes, qui obligeoient les Indiens par toutes sortes de

AMERIQUE

mauvais traitemens, à travailler ſans relâche, pour faire du ſucre, & pour tirer de l'or à leur profit; les uns avoient deux cens, les autres trois cens de ces malheureux, qu'ils ne ménageoient non plus que des bêtes de charge; ſibien que chaque jour il en periſſoit un tres-grand nombre par la faim, & par les fatigues exceſſives qu'on leur faiſoit ſouffrir : ce qui fut la cauſe de l'entiere ruine, & de la deſtruction de ces Inſulaires.

Les calamitez perpetuelles que ſouffroient les Negres par la barbarie des Eſpagnols, leur inſpirerent le deſſein de ſe revolter contre leurs Maîtres. Ils ſe raſſemblerent aux Fêtes de Noël de l'année 1522. ſans que perſonne ſe doutât de leur complot, & maſſacrerent d'abord quelques Chrétiens qui ſe croïoient en ſeureté dans la campagne. Aux premieres nouvelles que l'Amiral Dom Diegue eut de cette ſedition, & des maſſacres que faiſoient ces Negres revoltez; il raſſembla tout ce qu'il avoit de cavaliers, & de gens de pied, qui ſe mirent aux trouſſes des rebelles. Le ſecond jour il s'arrêta ſur les rivages du fleuve de Nizao, d'où il apprit qu'ils étoient campez à neuf lieuës de

AME-RIQUE lui ; qu'ils avoient ſaccagé une ville ; & enlevé tout ce qu'ils y avoient trouvé ; qu'ils étoient dans la reſolution de faire aux Européans tout le mal qu'ils pourroient, s'ils en trouvoient l'occaſion favorable ; ils l'auroient fait ſans doute, ſi la Providence de Dieu n'eut diſſipé leurs mauvais complots. Parmi ceux qui accompagnoient l'Amiral, étoit Melchior de Caſtro, auquel les Negres revoltez avoient fait toutes ſortes d'outrages : il prit avec lui deux cavaliers, ſans en avertir l'Amiral, ne croïant pas qu'il lui en donnât la permiſſion, s'il la lui demandoit ; il alla dans ſa maiſon qu'il trouva pillée, & toute en deſordre. Alors il fit ſçavoir à l'Amiral qu'il alloit amuſer les Negres, tandis qu'il marcheroit avec toute l'armée, pour les ſurprendre. L'Amiral aïant appris ces nouvelles, lui envoïa ſur le champ neuf ou dix cavaliers, & autant de fantaſſins pour le joindre ; ils allerent enſemble juſqu'au lieu où les Negres étoient raſſemblez ; ils pouſſerent de grands cris à la vûë des Chrétiens, qui reſolurent de les charger, ſans attendre l'Amiral & ſes troupes, pour ne leur pas donner le tems de ſe re-

connoître, & de ſe joindre à d'autres Negres : ils coururent à toute bride, & pouſſerent de furie leurs chevaux ſur les revoltez, qui les attendoient de pied ferme ; mais ils furent rompus dans un moment. Toutefois ils ſe rallierent, & ſe défendoient le mieux qu'ils pouvoient avec des pierres, des bâtons, & des dards. Les Chrétiens vinrent fondre une ſeconde fois ſur le bataillon des Negres, qui ſe mirent à fuïr de tous côtez, ſans oſer attendre une troiſiéme attaque des Eſpagnols, qui demeurerent maîtres du champ de bataille, aprés avoir bleſſé & tué un tres-grand nombre de revoltez. La nuit & les bois ſauverent le reſte de la furie des vainqueurs. L'Amiral, & ſes gens arriverent ſur la fin du jour, & rendirent graces à Dieu de cette victoire. On pourſuivit avec tant de chaleur les Negres, qui s'étoient ſauvez de la bataille, qu'on les prit tous en moins de cinq ou ſix jours ; on en pendit la plûpart au milieu des champs, pour intimider les autres.

Le larcin eſt l'une des choſes que les Indiens ont le plus en horreur, & qu'ils puniſſent plus ſeverement. Ils font empaler tout vivant un homme

AMERIQUE qui auroit volé la moindre chose; on laisse le criminel dans ce douloureux état, jusqu'à ce qu'il expire. Ni le credit, ni la parenté, ni aucunes raisons ne peuvent exempter du supplice quiconque est convaincu de larcin; c'est même un crime que d'interceder, ou de solliciter pour un voleur; il n'est pas même permis de demander que l'on change la peine, & qu'on la diminuë. Les Indiens n'ont nul empressement pour le bien, ni nul attachement pour ce qu'ils possedent. L'une de leurs manies est de troquer tout ce qu'ils ont, uniquement pour se satisfaire, sans avoir aucun égard à la valeur des choses qu'ils échangent. Ils donneront quelquefois un bijou de cent écus pour deux ou trois aiguilles, ou pour un bout de ruban, s'ils en ont envie.

Ils furent animez, & engagez dans leur revolte par les mauvais conseils du Cacique Dom Henrique, qui s'étoit fait Chrétien, & qui avoit reçu le Baptême; il avoit appris à lire, & à écrire, & parloit fort bien l'Espagnol, aïant été instruit dés son enfance par les Religieux de S. François. La negligence de Pietro de Vadiglio donna

na occasion à la revolte du Cacique. AMERIQUE
Ce Vadiglio étoit Lieutenant de Dom Diegue Colomb, Viceroi des Indes. Le Cacique aïant été maltraité par un Espagnol, s'en plaignit au Lieutenant du Viceroi, & lui demanda justice d'un homme qui le deshonnoroit, & qui avoit un commerce criminel avec sa femme. Ce Lieutenant, bien-loin d'écouter les plaintes du Cacique, & de lui rendre justice, le traita rudement, & le retint en prison; mais il le relâcha peu de temps aprés, & le renvoïa avec des paroles hautaines, & de menaces. Le Cacique se voïant ainsi maltraité, s'addressa au Conseil Roïal des Indes, qui se tenoit dans la ville de S. Dominique. Le Conseil renvoïa la connoissance de cette affaire à ce même Vadiglio, dont le Cacique avoit déja tant de raisons de se plaindre; il le remit en prison, & le traita encore plus mal qu'il n'avoit fait; le Cacique dissimula, dans la resolution de se venger, s'il en trouvoit l'occasion. Aïant été mis hors de prison, il se retira sur les montagnes avec tous les Indiens qu'il pût ramasser. Ils massacrerent d'abord tous les Chrétiens qui leur tomberent entre les mains, pille-

AMERIQUE rent les maisons, & commirent une infinité de desordres dans les campagnes. Il faut d'autant plus s'étonner de la hardiesse de ce Cacique, qui eut l'assurance de paroître en campagne, que toutes les Indes, qui étoient alors trespeuplées, furent subjuguées par trois cens Espagnols seulement. Mais ces premiers Conquerans menoient une vie bien differente de celle des Espagnols, qui sont maintenant dans les Indes. Ceux-là couchoient tout armez sur la dure, toûjours en garde contre les surprises des ennemis. Ceux-ci vivent dans l'oisiveté, & la non-chalance, ne songeant uniquement qu'à ramasser de l'or, & les autres richesses que produisent les Indes. Ils ne se mirent guéres en peine de s'opposer à la rebellion du Cacique, & de ses Indiens, quoiqu'ils les vissent unis avec les Negres, qui sont cependant en si grand nombre, depuis que l'on a fait tant de manufactures de sucre, qu'on diroit que l'Isle d'Espagne est maintenant une autre Guinée. Le Roi d'Espagne, pour assoupir cette rebellion dans son commencement, fit offrir une amnistie generale au Cacique Dom Henrique, & à ses adherans, s'ils vou-

loient rentrer dans leur devoir : mais comme ils s'obstinerent dans leur revolte, on leur fit la guerre à toute outrance. AMERIQUE

Il semble que Dieu voulut punir la faute de ce Vadiglio, qui avoit été la cause de ces grands desordres, en maltraitant le Cacique, qui lui demandoit justice; car retournant en Espagne dans un vaisseau chargé de richesses qu'il emportoit des Indes, le vaisseau fut englouti sous les flots, sans qu'aucun homme en put réchapper, ni sans que l'on put sauver la moindre marchandise. Peut-être que ce malheur fut un châtiment de la Justice de Dieu, qui punit quelquefois dés ce monde ceux qui abusent de leur autorité, pour opprimer les malheureux.

Le Cacique rebelle s'étoit retiré avec les siens dans un païs impraticable, rempli de bois & de montagnes, entouré d'étangs & de marais, dont il étoit presque impossible d'aborder. Cependant le Capitaine François Barrio, aïant commission du Roi, & du Conseil Roïal des Indes, se mit en campagne avec trente Espagnols, pour tâcher d'apprendre des nouvelles des nouveaux revoltez, & pour les mettre

AMERIQUE à la raison par la force des armes, s'ils s'obstinoient toûjours à continuer dans leur revolte. Le Capitaine Espagnol étant arrivé prés du lieu, où le Cacique, Chef des seditieux, faisoit sa retraite, fut obligé de faire plus d'une demie lieuë au travers des marais, & des brossailles, où ils avoient l'eau jusqu'aux épaules. Ils apperçurent quelques Indiens dans des canots, & ils leur demanderent des nouvelles du Cacique Dom Henrique, & de ses gens. Ils demeurerent toute la nuit en garde, de peur d'être surpris, & envoïerent cependant au Cacique quelques Indiens, pour l'avertir de leur arrivée, & pour lui dire qu'ils avoient des propositions de paix à lui faire de la part du Roi d'Espagne. Le lendemain douze Indiens députez du Cacique, & conduits par l'un de ses principaux Capitaines, vinrent dans deux canots trouver les Espagnols. Le Capitaine François de Barrio s'éloigna un peu de sa troupe, pour donner plus de confiance aux Indiens, & vint les embrasser. Ils lui dirent que le Cacique étoit indisposé, & que sans cela il seroit venu lui-même au rendez-vous.

Le Capitaine Espagnol prit son parti

ſur le champ, & reſolut d'aller trou- AME-
ver le Cacique, pour s'aboucher avec RIQUE
lui, & pour lui ôter tout ſoupçon de
ſupercherie, quoique les Eſpagnols
s'oppoſaſſent à ſon deſſein, voïant par
quels affreux chemins, tout heriſſez
de ronces & d'épines, il falloit paſſer.
Mais il leur dit, pour les raſſurer, que
le ſervice de Dieu & du Roi demandoit d'eux ce ſacrifice; qu'au reſte ils
avoient déja eſſuïé de plus grands perils depuis qu'ils faiſoient la guerre,
qu'ils ne ſçavoient ce que c'étoit que
de reculer, quand même il iroit de la
vie. Etant arrivé à la vûë du Cacique
Dom Henrique, il lui députa un Indien,
pour l'avertir de ſa venuë, & pour
l'aſſeurer de ſes bonnes intentions, en
lui faiſant entendre qu'il étoit venu
le trouver, peu accompagné, pour lui
ôter tout ombrage; que le Roi d'Eſpagne l'envoïoit vers lui, pour l'aſſurer qu'il le recevroit en grace, & qu'il
lui pardonneroit tout le paſſé, s'il rentroit dans ſon devoir. Le Cacique envoïa incontinent quelques-uns de ſes
plus conſiderables vers le Capitaine
Eſpagnol, pour lui dire qu'il pouvoit
approcher en toute ſeureté. Ils s'embraſſerent, en s'abordant, & s'aſſirent

AME-RIQUE à l'ombre d'un grand arbre, sur une couverture de coton. Le Capitaine Tamaïo Indien, l'un des plus redoutables ennemis des Chrétiens, & qui leur avoit fait le plus de mal, vint aussi les embrasser, avec cinq autres des plus notables : car le Cacique Henrique avoit sous lui six Capitaines tres-agguerris, armez d'épées, & de rondaches, à la maniere des Européans. Au lieu de cuirace, ils portoient un tissu de cordes, teintes en rouge, qui leur couvroit l'estomac, & les épaules.

Le Capitaine Espagnol dit au Cacique, qu'il devoit rendre de grandes graces au Roi, de la bonté qu'il avoit d'oublier ses fautes passées, & de le recevoir en son amitié ; il lui donna en même tems une lettre du Roi, qui fut lûë devant tous les assistans. Le Cacique baisa cette lettre, & la porta sur sa tête par respect ; il lui donna aussi une autre lettre de seureté de la part du Conseil Roïal des Indes, scellée du sceau de la Chancellerie, qui se tenoit dans la ville de S. Dominique. Il ajoûta, pour achever de déterminer le Cacique, que s'il refusoit le pardon qu'on lui offroit, & à tous les siens de la part du Roi, on leur feroit

la guerre à toute outrance, ſans lui donner ni paix, ni tréve, juſqu'à ce qu'on l'eut mis à ſa raiſon. Souvenez-vous, lui dit-il, que depuis treize ans que vous vous êtes ſouſtrait à l'obéïſſance, vous n'avez joüi d'aucun repos, étant obligé de vous cacher dans des lieux ſauvages, & inacceſſibles. Au contraire, ſi vous rentrez dans vôtre devoir, vous pouvez choiſir par toute l'Iſle les endroits les plus agréables, & les plus commodes, où vous paſſerez paiſiblement le reſte de vos jours. AMERIQUE

Ces paroles perſuaderent le Cacique, il répondit que les affronts qu'il avoit reçu de la part des Chrétiens, l'avoient jetté dans la revolte: mais qu'à l'avenir il promettoit au Roi une fidelité inviolable; qu'il rappelleroit tous ſes Indiens, qui faiſoient la guerre aux Eſpagnols en pluſieurs endroits de l'Iſle; qu'il ſe ſaiſiroit de tous les Negres, & qu'il les rendroit pieds & mains liées à leurs maîtres. Ils ſe ſeparerent, en s'embraſſant, aprés ces aſſeurances; le Cacique donna un Capitaine, & un autre Indien aux Eſpagnols, pour les conduire juſqu'à la la mer: ils burent tant de vin, qu'ils en penſerent mourir, n'étant point

AME-RIQUE accoûtumez à un tel breuvage, qu'ils trouvoient excellent. La mort de ces deux Indiens eut causé un chagrin extrême aux Espagnols ; cet accident eût été un étrange contre-tems dans la circonstance des affaires : on leur fit avaler de l'huile, pour les faire vomir ; on leur donna encore d'autres remedes, qui les tirerent d'affaire. Le Capitaine, en les renvoïant, leur fit present de beaux habits, pour eux, & pour les principaux, avec une veste tres-riche pour le Cacique Dom Henrique. Les Indiens ont l'esprit volage, il faut les fixer, & les engager par de petits presens, pour les retenir en bonne intelligence avec les Chrétiens.

On voit par les livres de la Chambre des Comptes, que la dépense de la guerre, qu'on fut obligé de faire à ce Cacique pendant l'espace de treize années, se monte à plus de quatre cens livres d'or, qui furent tirées des coffres de Sa Majesté. On soupçonna quelques personnes de fomenter sous main cette guerre, pour la tirer en longueur. Le Cacique fit une paix tres-honnorable pour lui, & pour tous les siens, aïant une puissance si disproportionnée à celle de ce grand Prince, contre

contre lequel il eut la hardiesse de se revolter. Cependant on rechercha son amitié, & on lui donna une amnistie generale, des vols, des incendies, des massacres, & de tous les maux qu'il avoit fait aux Espagnols pendant treize ans. On lui laissa la liberté de choisir par toute l'isle, les lieux qu'il trouveroit plus commodes, & plus agréables pour sa demeure. Le Roi d'Espagne aima mieux accorder une paix honnorable à ces rebelles, que d'exposer les Chrétiens à en être tuez, en leur faisant la guerre. Outre que ce Cacique, aïant été baptisé dés son enfance, & aïant sous sa domination un grand nombre d'hommes, avec leurs femmes & leurs enfans, c'étoit une grande esperance d'augmenter le nombre des Chrétiens, en le ramenant à l'Eglise, & faisant avec lui une paix durable. En effet, à son exemple, & à sa persuasion, tous ceux qui dépendoient de lui, hommes & femmes, furent baptisez, & depuis ce tems là ils perseverent toûjours en bonne intelligence avec les Européans. AMERIQUE.



Dd

AMERIQUE.

§. VII.

DE QUELQUES PARTICularitez des Indes ; des Fleuves les plus considerables ; des Mines d'or & d'argent, & de la maniere de tirer l'or.

ON peut voir par une infinité d'épreuves, combien la nature a de prévoïance, pour fournir aux hommes les choses qui leur sont absolument necessaires. Nous avons déja vû de quelle addresse les Indiens se servent, pour faire du feu nouveau, en prenant une petite baguette, longue d'un pied, ou à peu prés, & de la grosseur du petit doigt. Quand ils s'arrêtent dans quelque lieu de la campagne, & qu'ils ont besoin de lumiere, ou de feu, pour apprêter leurs viandes, ou pour s'éclairer, ils prennent deux petits bâtons, fort secs, & fort legers ; qu'ils attachent ensemble, & qu'ils étendent à terre ; ils mettent dans l'entre-deux la pointe de leur baguette, & la tournant entre leurs deux mains, avec le plus grand mouvement

qu'il leur eſt poſſible ; la pointe de la baguette qui ſe frotte avec impetuoſité entre les deux bâtons, s'échauffe, & y met le feu en fort peu de tems. Cette maniere de faire du feu, qui paroît aſſez ſinguliere, eſt fort d'uſage dans les Indes. Pline dans le ſecond livre de ſon Hiſtoire naturelle, dit que l'on fait du feu, en frottant deux bâtons l'un contre l'autre, à peu prés comme font les Indiens. Sans aller ſi-loin, nous voïons tous les jours les eſſieux des charettes, & les cordages des navires, prendre feu, quand le mouvement eſt trop violent.

AMERIQUE.

Le ſel n'eſt guéres moins auſſi neceſſaire que le feu, pour les uſages de la vie. Dans les lieux des Indes, où les Indiens manquent de ſel, ils ſçavent faire cuire l'eau de la mer, pour ſuppléer au défaut des ſalines naturelles. Ils ont auſſi des montagnes toutes remplies d'un ſel tranſparent, comme du criſtal, & auſſi bon que le meilleur ſel de l'Europe. Ces criſtaux ſalez ſe tranſportent par toutes les Indes, & on les troque contre d'autres marchandiſes ; il y en a des morceaux qui peſent plus de cent livres : mais ils ſont obligez de les rompre, pour ne pas trop fa-

AMERIQUE. tiguer ceux qui les portent.

Le fleuve Ozama est l'un des plus considerables des Indes, il passe par la ville de S. Dominique; il l'embellit, & l'enrichit extrémement, car il est fort profond à son embouchure; de sorte que les vaisseaux, tout chargez, peuvent venir jusques sous les fenêtres de la ville. Comme ce fleuve est trop prés de la mer, les habitans de Saint Dominique n'en peuvent boire, parce que ses eaux se mêlent avec celles de l'Ocean; il faut remonter plus d'une lieuë, avant que de trouver de l'eau douce. Le fleuve Neiva traverse toute l'isle, & entre du côté du Nord dans la mer; mais il n'est profond qu'à son embouchure. Le Nizao est encore un bon fleuve; mais quoi qu'il soit moins grand que les autres, il n'est pas moins riche; car ses rivages sont tout bordez de cannes de sucre, de beaux jardins, de champs bien cultivez, & de vastes pâturages, où l'on nourrit une grande quantité de bétail. Les bords du fleuve Haïna sont de même jonchez de cannes de sucre: ses eaux sont excellentes, & fort saines; il se jette dans la mer du côté du Midy: il est tres-considerable pour la fertilité de ses ri-

vages, quoique ſes eaux ſoient moins AMERIQUE.
profondes que celles des autres fleuves. Le Nigua tire ſon nom d'un petit animal tres-incommode, qui entre dans la chair par les extremitez des doigts des pieds, & cauſe de tres-grandes douleurs, & même la mort, ſi l'on n'y remedie promptement. Tous les rivages de ce fleuve ſont de chaque côté couverts de cannes de ſucre ; ſes pâturages, les canaux qui ſortent de ce fleuve, & qui arroſent de vaſtes campagnes, ſuffiroient pour enrichir la plus grande ville du monde ; il eſt éloigné de la ville de S. Dominique environ de quatre lieuës. Le Juna eſt l'un des plus rapides fleuves de l'iſle ; il paſſe par la Province de Bonao, & va ſe jetter dans la mer du côté du Nord. Le Jaché eſt un nom que l'on donne à deux fleuves de l'Iſle d'Eſpagne: l'un ſe joint au Neiva, qui eſt un grand fleuve, auquel le Jaché s'unit avant que d'entrer dans la mer ; de ſorte qu'on l'appelle Neiva, lorſque ſes eaux ſe mêlent avec les eaux ſalées. L'autre Jaché eſt plus renommé, à cauſe des ſalines que l'on trouve ſur ſes rivages ; ſon cours eſt rapide, & impetueux: ſes bords ſont cantonnez

AMERIQUE

de belles campagnes, de vastes prairies, & de bons pâturages. Le Hatibonico est un autre grand fleuve tres-rapide, du côté occidental de l'isle; ses environs sont accompagnez de bonnes terres, & propres à être ensemencées. Il y a encore plusieurs autres fleuves dans cette isle, remplis de toutes sortes de poissons, & de belles rivieres, comme celles de Macoris, de Catui, de Cibao, où l'on pêche l'or.

L'usage des métaux est fort ancien dans le monde. Pline nous apprend que Cadmus fut le premier qui trouva l'or, & la maniere de le fondre; d'autres disent que ce fut Thoas, ou Laclide, ou le Soleil fils de l'Ocean, auquel Gellius attribuë pareillement l'invention de la Medecine. Dieu ordonna à Moïse de prendre l'or & l'argent des enfans d'Israël, pour construire le Tabernacle. Lorsque Joseph, Intendant d'Egypte, fit remplir de bled les sacs de ses freres; il fit mettre à l'ouverture de chaque sac tout l'argent qu'ils avoient apporté pour achetter ce bled; & outre cela il fit encore mettre dans le sac du plus jeune, une couppe d'argent. Ce même Joseph avoit été vendu par ses freres trente deniers aux Ismaë-

sites : ce qui prouve l'antiquité de l'u- AMERIQUE.
sage de l'or , de l'argent , & des autres métaux. Pline nous apprend encore , que Servius Tullus Roi des Romains , fut le premier qui fit de la monnoye d'or , & qu'avant ce tems-là on l'échangeoit tout brute , & sans le polir. Il fit mettre sur la monnoye la figure d'une brebis : & ce fut pour cela que les Latins donnerent à la monnoye le nom de *Pecunia.*

Le jour que les Espagnols firent prisonnier le Roi Atabaliba , l'an 1533. ils envoyerent au Roi d'Espagne , pour le droit du quint seulement , la valeur de quatre cent mille pistoles d'or ; il en restoit encore seize cent mille à partager entre ceux qui avoient fait cette conquête ; chaque soldat en eut pour sa part neuf mille ; les Officiers , selon le rang qu'ils avoient dans l'armée , en eurent , les uns quinze mille , les autres vingt mille , & quelques-uns jusqu'à cinquante mille. Cette victoire peut être comparée à celle qu'on remporta sur le Roi Montezume , dans la nouvelle Espagne.

Quand le Roi Catholique fut joindre à Barcelonne l'armée qu'il avoit destinée contre les Infideles ; il arriva dans

AMERIQUE. ce port quatre vaisseaux chargez de lingots, pour la valeur de plus de deux millions de pistoles d'or : ce fut le fruit de la victoire que François Pizarro, Gouverneur du Perou, remporta sur Atabaliba. On a quelquefois trouvé des grains d'or du poids de trois mille, ou de quatre mille pistoles.

On trouve l'or en plusieurs endroits de l'Isle d'Espagne, dans les montagnes, dans les rivieres, principalement dans celle de Cibao qui est tres-fameuse, pour la grande quantité d'or qu'on en a tiré : mais la dépense qu'il faut faire pour trouver l'or est plus grande qu'on ne pense, outre qu'il n'est pas toûjours de la même finesse, ni d'une égale bonté, quoi qu'on le tire de la même mine, ou d'un même fleuve. Les Indiens mêlent de l'argent, & d'autres métaux dans l'or qu'ils donnent aux Européans ; de sorte qu'il est d'un foible carat. L'or vierge se trouve dans les fleuves, ou sur les rivages, ou dans l'eau, & quelquefois sur les montagnes. Les hommes les plus experts, & les plus entendus à tirer l'or, ont sous eux un certain nombre d'Indiens, ou d'esclaves. Ils

nettoient d'abord l'endroit où ils esperent trouver de l'or, ils en ôtent la terre, les pierres, les herbes, les arbres ; on foüille huit ou dix pieds de terrain en long, & en large ; mais on n'enfonce pas plus d'un pied de profondeur. Si l'on commence à découvrir de l'or, on continuë à foüiller plus profondement en terre, & l'on fait laver tout ce qu'on en ôte en foüillant, pour démêler l'or d'avec la terre. Quand on est parvenu jusqu'à la pierre vive, si l'on ne trouve point d'or, on cesse de foüiller, & on va en chercher ailleurs. AMERIQUE.

Aussi-tôt qu'on a découvert une mine d'or, on est obligé d'en avertir les Officiers du Roy, & sur-tout l'Inspecteur des mines, afin qu'ils viennent la mesurer ; car il n'est permis à personne d'entrer pour foüiller dans le terrain qui a été marqué, & designé par les Officiers de Sa Majesté. Les contrevenans sont traitez & punis comme les voleurs des grands chemins : ceux qui sont venus les premiers peuvent foüiller aux côtez du terrain reservé pour Sa Majesté. Ils en donnent avis à leurs amis, afin d'avoir auprés de leur mine des personnes de confiance. Il arrive

AMERIQUE. quelquefois que l'on ne trouve rien dans une mine contiguë à une mine tres-riche, & tres-abondante en or, ou du moins qu'on ne tire que de l'argent des mines voisines. C'est ce qui arriva à un Portugais, nommé Mela, lequel trouva en peu de tems, dans la mine où il foüilloit, la valeur de six mille pistoles d'or; au lieu que ses voisins, qui foüilloient dans les mines contiguës, ne trouverent pas dequoi payer les frais des dépenses qu'ils avoient avancées.

Pour ne point perdre d'or, en tirant, on met dans de certaines corbeilles d'ozier, ou de cannes, toute la terre qu'on a ôtée de la mine, & on la lave dans l'eau, pour separer le gravier, ou la terre inutile, d'avec l'or; c'est-là pour l'ordinaire l'emploi des femmes Indiennes; elles se mettent dans l'eau jusqu'à-mi jambe, tenant la corbeille par les deux ances, & la secoüant dans l'eau, qui emporte tout le superflu; mais l'or comme plus pesant demeure au fond de la corbeille. Ils dessechent les ruisseaux, & détournent le cours des petites rivieres, pour mettre leur lit à sec, & pour y chercher l'or plus aisément parmi le sable,

& les rochers. L'experience le prouve, que l'or vient du ſommet des montagnes, d'où il eſt entraîné par les torrens dans les vallées, & dans les rivieres. On en trouve auſſi en pleine campagne ; & quand cela arrive, toute la terre des environs eſt une mine d'or ; mais pour l'ordinaire, la plus grande quantité ſe ramaſſe au pied des montagnes. Quelquefois la mine d'or n'a pas une grande étenduë dans ſa ſuperficie, mais elle a plus de profondeur, en deſcendant vers le centre de la terre ; alors il faut foüiller, comme pour faire un puits, & à meſure que l'on foüille en profondeur, la mine d'or ſe découvre : mais il y a à craindre que la terre ne tombe ſur les travailleurs, & qu'elle ne les étouffe. Il y a beaucoup de ces mines ſoûterraines dans l'Iſle d'Eſpagne. AMERIQUE.

Pour ſe précautionner contre tout accident, Pline dit que ceux qui travailloient aux mines, mettoient des poutres & des planches en travers, pour ſoûtenir les terres. C'eſt en parlant des Aſturies, de la Galice, & de quelques autres Provinces d'Eſpagne, que cet Auteur dit qu'elles ſont ſteriles en grains, & dans les autres choſes

AMERI-QUE. necessaires à la vie; mais qu'en récompense elles sont riches en mines d'or, & qu'on en tiroit par chaque année dans les Asturies, plus de vingt mille livres pesant. Il semble que ces mines d'or, dont parle Pline, soient maintenant épuisées; mais l'on trouve encore dans l'Espagne plusieurs mines d'argent, de cuivre, & d'acier, dont le Roi, & les particuliers tirent de grandes richesses.

Plus l'or s'éloigne du lieu où il naît, plus il s'affine, en roulant, étant entraîné par les torrens qui tombent des montagnes, ou par le courant des rivieres. Il faut encore observer une chose fort remarquable, c'est que l'or est comme vierge, qu'il est plus fin, & plus brillant, avant que d'avoir approché du feu. Il arrive quelquefois qu'en foüissant, on trouve une veine d'or, dont les rameaux sont aussi déliez que des fils, ou des aiguilles, & que cet or rencontrant quelque trou, s'y arrête, & le remplit; de sorte qu'en glissant par les pores de la terre, il s'y insinuë comme une cire fonduë; tandis qu'il est sous la terre, il est blanc & mou, on le manie, & on le presse avec la même facilité qu'une cire molle; mais

il s'endurcit auſſi-tôt qu'il a été expoſé à l'air. Il n'eſt permis à perſonne de tirer de l'or ſans une permiſſion expreſſe, & ſignée par les Officiers du Roi ; que ſi quelqu'un tire de l'or, & qu'on le ſçache, il eſt confiſqué au profit du Roi d'Eſpagne. AMERIQUE.

§. VIII.

DES MOEURS, ET DES COUtumes particulieres de quelques habitans de la terre-ferme dans les Indes.

ON lit en pluſieurs endroits de l'Hiſtoire naturelle de Pline, qu'il y avoit des hommes nez en Scythie, leſquels ſe nourriſſoient de chair humaine, & beuvoient le ſang dans des couppes faites de crane des hommes ; ils arrachoient les dents de ceux qu'ils maſſacroient, pour en faire des colliers, & pour leur ſervir de parure. Voilà pourquoi ils furent nommez *Antropophages* ; ils faiſoient leur demeure au-delà du Boriſthene. On trouve encore maintenant dans les Indes des nations Antropophages, qui ſe nourriſ-

AMERIQUE. ſent de chair humaine, & qui immolent des hommes, comme autrefois les peuples de Thrace ſacrifioient à leurs fauſſes divinitez les étrangers qui abordoient dans leur païs. Les Sauvages qui habitent la terre-ferme des Indes, & que l'on nomme *Chorotegas* ou *Caribes*, font la guerre à leurs voiſins, pour manger leurs priſonniers : ce ſont des peuples qui n'ont nul ſentiment de pieté, ni même d'humanité, & qui ne different des ours que par la figure. On ne remarque en eux aucune bonne inclination : ceux même qu'on a pris dés leur enfance, & élevez parmi les Chrétiens, reprennent leur mauvais naturel avec l'âge. Ils ſont tellement addonnez à la cruauté, & à l'impudicité, qu'il eſt preſque impoſſible de les corriger de ces vices, qui leur ſont comme naturels.

Il eſt aſſez ordinaire parmi les Indiens, de voir des monſtres, & des enfans monſtrueux, on en voit auſſi quelquefois parmi les Européans. Le 10. de Juillet de l'année 1533. l'épouſe de Juan Lopez, née à Seville, & habituée à S. Dominique, dans les Indes, mit au monde deux petites filles jointes enſemble : toutes les perſonnes

principales de la ville furent témoins oculaires de cette nouveauté, ils vinrent tous voir la mere, & ce double enfant. Leur estomac s'unissoit depuis le nombril jusqu'aux mammelles; chacune de ces petites filles avoit deux bras, deux cols, deux têtes fort belles: depuis le nombril jusqu'en bas, leurs corps étoient separez. On leur donna au Baptême deux noms differens; le Prêtre aprés avoir répandu l'eau baptismale sur l'une des têtes, baptisa l'autre sous condition, & dit, si tu n'es point baptisée, dans le doute que ce fussent deux ames réellement distinctes. Cet enfant mourut au bout de dix-huit jours, on l'ouvrit, on y trouva tout double, deux foyes, deux cœurs, doubles intestins: cependant les deux foyes étoient collez l'un contre l'autre, & separez seulement par une ligne. Le nombril qui paroissoit unique exterieurement, se divisoit dans l'interieur; de sorte que l'une des canules se renfonçoit dans le ventre de l'une de ces deux petites créatures, qui étoient entierement separées de la ceinture en bas; car elles avoient chacune deux cuisses, deux jambes, & ainsi du reste. L'une des deux mourut environ

AMERIQUE. une heure avant l'autre ; mais aussi elle avoit paru hors du ventre de sa mere une heure devant ; ainsi elles vécurent également toutes deux. On remarquoit de la difference dans leurs sentimens ; car l'une pleuroit quelquefois, tandis que l'autre étoit tranquille ; l'une dormoit, & l'autre demeuroit éveillée ; & ainsi des autres fonctions, comme d'uriner, &c. d'où il étoit aisé de conclure que c'étoient veritablement deux personnes, animées de deux ames.

Puisque nous avons commencé à parler de choses extraordinaires, il ne faut point passer sous silence une fontaine merveilleuse, qui naît au milieu des flots de la mer, assez prés de l'isle de Navaza, qui est une petite isle deserte, que l'on trouve sur le chemin de l'Isle d'Espagne à la Jamaïque, à dix-huit degrez de la ligne équinoctiale vers le Couchant. Il y a en pleine mer, à une demi lieuë de l'isle de Navaza, certains écuëils sous l'eau, dont on voit clairement le fond ; là on voit s'élever au-dessus des flots un petit canal d'eau douce, qui boüillonne pardessus l'eau de la mer, en telle sorte que l'on peut prendre l'eau douce, sans la mêler avec l'eau salée ; cette

ſource eſt plus groſſe que le bras d'un homme, & vient de ces écüeils, qui ſont cachez ſous l'eau ſalée, plus de cinq pieds depuis leur cime, juſqu'à la ſurface de la mer. AMERIQUE.

Dans l'iſle de S. Dominique, vers le païs des Caribes ou des Canibales, environ le 14. degré de la ligne équinoctiale, il y a un petit fleuve, qui n'eſt large que de vingt pas à ſon embouchure, & dont les eaux ne ſont profondes que de quatre ou cinq pieds. Sous les eaux de ce fleuve on trouve une fontaine d'eau boüillante; quand on y met la main, & qu'on en tire le ſable, on croit prendre une poignée de cendres chaudes. Cette eau n'eſt chaude qu'au fond du fleuve; elle eſt fraîche, & bonne à boire à la ſurface. Il faut qu'il y ait là une ſource d'eau ſoûterraine, qui paſſe par-deſſus des mines de ſouffre, qui communiquent cette chaleur; en effet, à trois cens pas de là, on trouve au milieu des terres une fontaine, dont les eaux ſont ſi chaudes, qu'on ne peut les ſouffrir dans la bouche, ſans ſe brûler. On voit ſur les rivages de ce fleuve une grande quantité de grains d'or.

§. IX.

DE QUELQUES PLANTES & de quelques fruits particuliers que l'on trouve dans les Indes.

LA plante que les Indiens nomment *Ages*, est une espece de navet qui vient sous terre, dont la feüille ressemble au lierre ; on en plante le germe à la ligne, sur de petites levées de terre : ce germe pousse, & croît incontinent avec ses feüilles, qui font de l'ombre pour conserver le fruit, qui n'est meur qu'au bout de cinq ou six mois : c'est la nourriture ordinaire des gens de travail ; ils le mangent au lieu de pain, avec la chair & le poisson ; de sorte qu'on en plante dans tous les jardins. On ne donne point d'autre chose aux Indiens, & aux Negres ; quand ce fruit est grillé, il a le goût beaucoup meilleur ; on en prend aprés le soupé avec un peu de vin, pour aider la digestion. On en voit quelquefois qui pesent trois ou quatre livres, l'écorce est blanche, ou rousse ; la chair ressemble aux raves.

Les *Batates* ſont encore d'une grande reſſource, pour la nourriture des Indiens, & c'eſt l'un des meilleurs fruits qu'ils mangent; quand elles ſont bien cuites, elles valent les tourtes de fruit bien ſucrées que l'on mange en Europe. On les cultive comme les *Ages*; il y a aſſez d'apparence que c'eſt une même eſpece de fruit, tant ils ſe reſſemblent pour la feüille, & pour la figure; mais les *Batates* ont le goût encore plus relevé; & l'on ne ſert point de meilleur fruit ſur la table des Rois. Quand elles ſont cuites, elles ſe conſervent juſqu'en Eſpagne, pourvû que les vents contraires ne retardent pas trop le voïage; ſans cela elles ſe corrompent ſur mer. AMERIQUE.

Le *Jaiama* eſt le plus beau, & le plus excellent fruit qui ſe puiſſe voir dans le monde; pour la figure, il reſſemble à une pomme de pin; mais la beauté de la couleur ne ſe peut exprimer, les plumes de paons ne ſont pas auſſi-bien peintes que ce fruit; on le coupe comme des melons, par tranches, ou comme des coins; mais la chair eſt bien plus pleine de ſuc, & jette une odeur ſi agréable, qu'il ne faut qu'un ſeul de ces fruits pour parfumer tout

AMERIQUE. un appartement. L'écorce ressemble à des écailles de poissons, relevées, & couchées les unes sur les autres : ces fruits naissent sur des chardons épineux, couverts de feüilles longues, & sauvages. La tige de ces chardons est droite, & ronde ; il n'y a qu'un seul fruit sur chaque tige ; il faut dix mois, ou une année entiere pour le meurir : on en trouve tant par toutes les Indes, que la quantité en diminuë l'estime, & le prix : il ne se conserve guéres que quinze jours depuis sa maturité ; aprés cela il se pourrit. Dans certains endroits de la terre-ferme, les Indiens font du vin avec ce fruit ; il est assez doux ; mais il ne vaut pas les vins d'Europe.

Tous les arbres qu'on a portez d'Europe dans les Indes, comme les orangers, citroniers, figuiers, grenadiers, & tous les autres, y ont multiplié d'une maniere prodigieuse, & produisent d'excellens fruits. Les vignes ont réüssi comme les autres plantes ; mais parce que le terrain est fort humide, si-tôt qu'on a cüeilli la grappe, elles bourgeonnent de nouveau, & le cep s'use en peu de tems. Les oliviers sont beaux & grands ; mais ils ne donnent que

des fleurs, & point de fruits : on a remarqué que tous les arbres, dont le fruit eſt à noyau, ne viennent qu'avec peine dans les Indes, & ne produiſent point de fruit. Les abricotiers, les pommiers, les ceriſiers ſemez, ou tranſplantez en pluſieurs endroits des iſles, n'ont point pris. Pline dit dans ſon 12. livre, que les oliviers des Indes ſont ſteriles.

L'arbre nommé *Guazuama* produit un fruit que les Indiens mêlent avec leur breuvage, & les engraiſſe comme des cochons. Quand les chevaux peuvent en boire, quelques maigres, & quelques ſecs qu'ils ſoient, ils ſe rempliſſent, & deviennent gras en peu de tems. Le *Gaguei* produit de petites figues blanches, avec de petits grains comme celles d'Europe, & d'un fort bon goût. On ſe ſert de l'écorce de cet arbre pour faire des cordes, & de ces cordes on fait des ſouliers, & des eſcarpins.

Les vignes ſauvages ſont fort communes, par toutes les Indes, dans la terre-ferme, & dans les iſles, & produiſent des raiſins noirs aſſez bons ; elles s'attachent aux arbres, & montent juſqu'au ſommet, comme la vi-

AMERIQUE.

gne vierge. Quand on les cultive, & qu'on les lie à des échalas, elles produisent de meilleurs raisins, & plus doux.

Pline dit en parlant du Therebinte, dans son quatriéme livre, que le mâle ne produit point de fruit, & que l'autre est de deux especes; l'une produit un fruit rouge, & l'autre jaune, qui meurit avec les raisins, & qui est de la grosseur d'une féve, & d'une odeur fort agréable. Quand on le touche, il en sort une espece de resine; ces arbres croissent sur le mont Ida auprés de Troye, ou dans la Macedoine, ou aux environs de Damas. Ces arbres produisent certaines boules, dans lesquelles on trouve de petits animaux qui chantent comme des cigales. Il sort de l'écorce de cet arbre une liqueur visqueuse, comme la resine. Le Therebinte qui croît dans les Indes, est different de celui que décrit Pline; quoi qu'il en sorte aussi de petits animaux assez semblables à ceux dont parle cet Auteur; ils rendent aussi une espece de resine, mais fort differente du therebinte.

Le *Ceïba* est le plus grand arbre qui croisse dans toutes les Indes; on en a

vû un auprés de la ville de S. Domi- AMERIQUE.
nique, si prodigieusément gros, que quatorze hommes, se tenant par la main, ne pouvoient l'embrasser. On en voit encore de semblables dans les bois de la terre-ferme. L'interieur de cet arbre est spongieux, & leger, & se coupe aisément. Comme cet arbre est d'une grande étenduë, il jette aussi beaucoup d'ombre, & c'est la seule utilité qu'on en retire. Il y a plusieurs arbres dans les Indes, dont l'ombre cause des douleurs insupportables, & fait quelquefois mourir ceux qui s'y arrêtent trop long tems; entr'autres l'ombre de cet arbre, dont les Caribes tirent du poison, pour envenimer leurs fleches. Le fruit du Ceïba s'ouvre par la chaleur du Soleil, & renferme un petit duvet que le vent pousse quand le fruit s'ouvre: au milieu de cette laine, on trouve de petits grains qui sont la semence de l'arbre.

Sur les côtes occidentales de l'Isle d'Espagne, dans l'espace de plus de quatre cens lieuës, on trouve des pommiers dont le fruit est un poison presque irremediable; ces pommes ont de l'odeur comme les poires musquées, elles sont belles à la vûë; on ne sçau-

AMERIQUE. roit les voir, & les sentir, sans être tenté d'en manger. Ceux qui ne connoissent point les mauvaises qualitez de cet arbre, & qui demeurent quelque tems dessous, à l'ombre, ils se relevent tout bouffis, les paupieres, & les yeux enflez, & tout le visage; & si par hazard, la rosée de cet arbre tombe dessus, elle le brûle comme du feu, & toute la peau s'éleve en pustules; si elle tombe sur les yeux, elle les fait crever, & l'on devient aveugle sur le champ. On ne peut demeurer longtems auprés du feu, dans lequel ce bois brûle, parce qu'il cause une douleur de tête insupportable, & une pesanteur à laquelle les hommes, ni les autres animaux ne peuvent resister: tant est grande la malignité du suc que ce bois renferme.

La difference qu'il y a entre les arbres d'Europe, d'Afrique, ou d'Asie, & ceux des Indes, c'est que ceux-ci ne quittent jamais leurs feüilles, & sont toûjours verds pendant toute l'année. La raison de cette difference n'est pas difficile à trouver; parce que toutes les saisons dans les Indes sont douces, temperées, & fort humides: c'est comme un printems perpetuel. L'olivier,

le

le laurier, les palmiers, le myrte, les cyprez, les pins, le lierre ne se dépoüillent jamais de leurs feüilles en quelque païs que ce soit : il y a encore plusieurs autres arbres sauvages, comme le geniévre, le cedre, le therebinte, le buis, le tamaris qui demeurent toûjours verds. Les cannes, & les roseaux ont encore ce privilege. Pline dit que les arbres qui croissent auprés de Memphis, & dans la Thebaïde, ne perdent jamais aucune de leurs feüilles, non pas même les vignes. On en peut dire autant de tous les arbres des Indes ; mais aussi ils durent peu ; ils perdent en peu de tems toute leur humidité radicale, ils se dessechent, & ne produisent plus de fruit ; de sorte qu'on est contraint de les arracher, & d'en mettre d'autres en leur place. Les poutres, les planches que l'on fait de ces arbres n'ont point de stabilité ; les portes, les fenetres des maisons s'usent à vûë d'œil, & sont en peu de tems mangées des vers. Je crois aussi que ce défaut vient du peu d'attention que l'on a à la coupe des bois, que l'on met tout verds en œuvre.

AME-
RIQUE

§. X.

DE QUELQUES PARTICULARITEZ de certains arbres des Indes, dont on fait d'excellens remedes pour la guerison des blessures, & des autres maladies.

DANS tous les endroits de l'Isle d'Espagne, & de la terre-ferme, on trouve une grande quantité d'arbres, tout herissez d'épines, & qui paroissent sauvages, dont les feüilles produisent d'autres feüilles, & les secondes en produisent de troisiémes; de sorte que ces feüilles mises bout à bout font les branches de cet arbre. On prend les feüilles & les épines de cet arbre, on les broye, & on les étend sur un linge, en forme d'emplâtre, qu'on lie sur une jambe, ou sur un bras rompu, aprés qu'on a remis les os dans leur place. Cette emplâtre raffermit les membres, & les réünit parfaitement; elle demeure attachée à la peau jusqu'à ce qu'elle ait fait son operation; & quand la guerison est parfaite, elle tombe d'elle-même. Le fruit de cet arbre est rouge, & gros comme

une olive, & tres-couvert de petites AMERIQUE
épines imperceptibles, & qui entrent
dans les doigts, quand on y touche.
On fait de ce fruit une espece de paste
fort déliée, que l'on taille en petits
quarrez grands comme le pouce ; les
Indiens & les Indiennes en font grand
cas, & s'en servent pour se peindre le
visage, & tout le corps en couleur de
rose; elle est bien plus douce, plus belle,
& plus approchante du naturel, que le
vermillon dont les Dames d'Europe se
peignent le visage.

On trouve en plusieurs endroits de
l'Isle d'Espagne de certains arbres,
dont on tire une liqueur qui ressemble
au baume, & qui est un excellent remede.
Ils sont de la hauteur des poiriers,
& leurs feüilles ressemblent à
celles des grenadiers. Quoique les branches
& le tronc paroissent secs, cependant
les feüilles sont vertes, & fraîches.
Les Indiens nomment cet arbre
Goacouax ; il s'allume comme un flambeau ;
on s'en sert la nuit pour s'éclairer
pendant que l'on pêche ; quoique
l'odeur en soit agréable, les Indiens
ne la peuvent souffrir. On trouve une
grande quantité de ces arbres dans les
bois de l'isle, & par toute la terre-

AME-RIQUE

ferme. Antonio de Villa-Santa, habitué dans la ville de S. Dominique, fut le premier qui fit l'essai de cette liqueur, à laquelle on a donné le nom de *Baume*, quoi qu'improprement. Il avoit apparemment appris ce secret de sa femme, qui étoit Indienne. D'autres disent que ce fut Codrus, excellent Medecin d'Italie, qui trouva ce baume l'an 1515. On fait boüillir dans l'eau des coupeaux de cet arbre ; dont il sort une liqueur semblable à l'huile, mais un peu plus épaisse, & de couleur de vin clairet. Elle est excellente, pour guerir les coups d'épées, ou de lances ; elle arrête le sang dans un moment, & referme la playe : on ne sçauroit trouver de remede ni plus aisé, ni plus seur, ni qui appaise la douleur plus promptement.

Les Indiens se servent, pour se purger, d'un fruit semblable à une aveline pelée ; ce fruit est produit par une plante, dont les feüilles ressemblent à celles du chanvre ; elle pousse de petits boutons, dans lesquels on trouve trois ou quatre de ces avelines. Dom Juan de la Vega, étant arrivé à Valladolid, fit avaler l'une de ces avelines à un Espagnol de ses parens ; mais ce

remede fit de si terribles effets, qu'en moins de vingt-quatre heures le malade vuida tous ses intestins, & mourut dans des douleurs extrêmes. AMERIQUE

Les *Figues d'enfer* sont tres-communes par toute l'Isle d'Espagne; les Medecins, les Droguistes, les Parfumeurs, les Herboristes s'en servent pour leurs compositions. Tous les rivages sont bordez de belles cannes, hautes & droites, comme des bois de piques; les Indiens s'en servent pour bâtir leurs cabanes, aussi-bien que les Européans, & à plusieurs autres usages. Le terrain qui produit ces cannes est tres-fertile, & tres-propre à porter du bled d'Inde, & toutes sortes de legumes. Les cannes plus déliées sont emploïées à faire des fleches; ils en font des nattes, des paniers, & d'autres ouvrages d'une grande finesse. Les joncs d'Inde sont de tres-beaux bâtons que les honnêtes gens portent à la main.

On trouve par-tout une grande quantité d'une certaine herbe que les Indiens appellent *I*, & qui est tres-propre à engraisser le bétail, comme le gland en Europe. Cette herbe monte comme le lierre; mais la feüille est

AMERIQUE

plus déliée. Les hommes s'en servent comme d'une medecine pour se purger : c'est une purgation douce, & qui n'incommode pas même les enfans, ni les femmes grosses. On broye cette feüille, pour en avoir le suc que l'on passe ; on y met un peu de sucre, & on le prend à jeun. Toutes les campagnes sont remplies de cette herbe medicinale.

Les Chrétiens habituez dans les Indes font un baume artificiel d'une certaine plante qui naît sans être cultivée ; elle s'éleve à la hauteur d'un homme, de sorte qu'on la prendroit pour un petit arbre, dont le pied est rouge ; de même que les feüilles, qui ressemblent aux feüilles de vigne, lorsque l'hyver approche, & qu'elles ont perdu leur couleur naturelle : le fruit de cet arbre, ce sont des grappes de la grandeur de la main, dont les grains sont gros comme des bales de fusil, & clairsemez sur la grappe ; ces grains sont verds, tirant un peu sur le rouge, en quelques endroits, quand ils commencent à meurir. On prend ces grappes que l'on fait boüillir avec les feüilles de la plante, jusqu'à ce que la coction ait fait épaissir comme du miel,

le jus qui sort de cette espece de raisins ; on le laisse reposer, & l'on s'en sert pour guerir les playes avec un succez merveilleux : ce baume arrête le sang, nettoye les playes, & les ferme, quand même il manqueroit de la chair dans la blessure. Plusieurs disent que ce baume artificiel guerit plus promptement & plus seurement que le veritable. Les feüilles de cette plante distillées dans l'allembic, font une eau de vie excellente. Un Negre ayant eû la jambe toute déchirée par les clous d'une charette, qui lui avoit passé sur le corps, fut gueri en peu de tems, en lui appliquant sur la jambe des linges trempez dans cette eau de vie ; elle guérit de même les coliques, & les humeurs froides. AMERIQUE.

Quelques bons traitemens que l'on fasse aux Indiens, on ne peut en arracher leurs secrets, dont ils sont tres-avares ; ils reservent pour eux seulement la connoissance des simples, & ne veulent, pour quoi que ce soit au monde, faire part aux Européans de tout ce qui pourroit contribuer à leur guerison. Ce n'est que par hazard, qu'on a trouvé les merveilleuses qualitez de la plante que les Indiens nom-

AMERIQUE

ment *Perebecenuc.* Cette plante dans sa maturité est de la hauteur d'un homme ; elle guérit les playes, quelques vieilles qu'elles soient, & même gangrenées, & pour ainsi dire incurables. On prend une poignée des feüilles de cette plante, que l'on fait boüillir dans un coquemar avec de l'eau, quand elle est diminuée du tiers, on l'ôte d'auprés du feu, pour la laisser refroidir, on y trempe un linge, dont on frotte la playe : on y applique quelques feüilles cruës de cette plante, & dont on a exprimé le suc sur de la toile, dont on bande la playe. On repete deux fois le jour la même operation, qui guerit en tres-peu de tems les playes les plus envenimées.

---

§. XI.

DES ESPECES PARTICULIERES d'animaux, qui se trouvent dans les Indes, & de leurs proprietez.

LE *Cori* est un petit animal à quatre pieds, assez semblable à nos lapins, & aux taupes ; ils ont les oreilles petites, & les portent tellement

couchées ſur le dos, qu'à peine les apperçoit-on; ils n'ont point de queuë: les uns ſont tout blancs, les autres tout noirs, les autres mouchetez de noir, & de blanc; il y en a de tout rouges, & d'autres mouchetez de rouge, & de blanc, qui font des nuances tres agréables à la vûë. Ils ſont privez, & ne font aucune ordure dans les maiſons; ils mangent de l'herbe, & ſe nourriſſent de peu de choſe; ils ont le goût, & le fumet des meilleurs lapins; mais la chair en eſt plus delicate, & moins ſeche. AMERIQUE

Les Indiens ne ſe ſervoient point de chiens, avant qu'on leur en eut appris l'uſage; mais ce qui eſt ſingulier, ils ſont muets dans les Indes; en ſorte que quoi qu'on les batte, ils ne crient, ni ne ſe plaignent jamais, non pas même en mourant. La chair en eſt bonne à manger; les Européans les ont preſque tout détruits, pour s'en nourrir. Pline aſſeure que les grenoüilles de Cyrenne ſont muettes; mais quand on les tranſporte en d'autres païs, elles chantent; peut-être que les chiens d'Inde, tranſportez en Europe, abboiroient, & crieroient comme les autres. Il eſt certain que les cigales de l'iſle de

AMERIQUE

Seriphe sont muettes ; & qu'elles chantent, quand on les porte dans les Provinces voisines.

Il n'y avoit ni chevaux, ni cavalles dans les Indes, avant qu'on y en eût transporté d'Espagne ; mais ils y ont infiniment multiplié, & l'on y en trouve par-tout de beaux haras de toute espece, aussi-bien que de grands troupeaux de bœufs, & de vaches ; de sorte qu'un bœuf n'y coûte maintenant qu'une pistole. Plusieurs même les tuënt pour en avoir seulement le cuir, sans se soucier de la chair. Le Doyen de l'Eglise de S. Dominique possede jusqu'à seize mille pieces de bétail ; les autres habitans en ont à proportion ; cependant depuis qu'ils se sont appliquez à faire du sucre, ils ont laissé aller dans les campagnes leurs bœufs, & leurs vaches, qui sont devenus sauvages, & qui ont extrémement multiplié.

Il y a une infinité de serpens par toutes les Indes ; si l'on vouloit décrire en détail toutes les especes, on n'en pourroit jamais venir à bout. Ils ne sont point de mal ; & c'est la commune opinion, qu'ils ne sont point venimeux. On en trouve quelquefois

de plus de vingt pieds de long, & AMERIQUE
qui ne ſont pas plus gros que le poing fermé ; les Indiens les mangent ſans crainte, & ſans choix, & les trouvent excellens. On trouve cependant certains petits ſerpens verds, qu'ils recherchent avec beaucoup de ſoin, qui ſont tres-venimeux, & dont ils ſe ſervent pour empoiſonner leurs fleches.

---

§. XII.

DES POISSONS QUI SE trouvent dans les mers, & dans les fleuves des Indes.

LE poiſſon, auſſi bien que les ſerpens, eſt la nourriture la plus ordinaire des Indiens ; ils ſe ſervent de filets de coton. Ils ont une certaine herbe, qu'ils nomment *Baïgua*, qu'ils hachent, & qu'ils jettent ſur la ſurface de l'eau ; cette herbe enyvre les poiſſons, on les voit s'elever juſqu'à la ſuperficie de l'eau, où ils demeurent ſans mouvement ſur le dos, tout endormis ; de ſorte qu'ils en prennent avec la main autant qu'ils en veulent. Ils ont toutes les eſpeces de poiſſons

AMERIQUE que l'on trouve en Europe, les rougets, les soles, les turbots, les anguilles, les sardines, des coquillages maritimes de toutes sortes; mais quoique leurs poissons soient plus sains, & moins flegmatiques que ceux d'Europe, ils n'ont pas cependant le goût si bon, ni si delicat : les tons y sont en grand nombre ; mais la quantité des tortuës est innombrable.

On est souvent épouvanté sur ces mers par la vûë de certains poissons monstrueux, qui font trembler les mariniers qui navigent dans de petits vaisseaux, & que ces monstres marins pourroient renverser. En effet, on voit qu'ils poussent l'eau par leurs narines, avec tant de furie, que l'on croiroit que ce sont des voiles de navires. Ils s'élevent au-dessus de l'eau, & font paroître des aîles en forme de bras, de la longueur de vingt-cinq pieds, avec une tête de quatorze ou quinze ; de sorte que le corps est aussi grand qu'un vaisseau raisonnable.

Les loups marins sont en grand nombre dans les mers des Indes, & sur les côtes de la terre-ferme ; c'est le plus leger de tous les poissons ; ils sortent de l'eau, pour venir dormir

ſur le ſable ; ils dorment d'un profond ſomme, & on les entend de fort loin ronfler ; ainſi il eſt aiſé de les tuer, & de les prendre tout endormis, les loups femelles portent deux petits, qu'elles nourriſſent du lait de leurs mamelles : ces animaux ont le dos couvert d'un poil velouté fort fin, de couleur noire, on en voit quelquefois de rouges:on leur trouve entre cuir & chair une graiſſe dont on tire une huile excellente, pour brûler, ou pour faire des fritures ; tout le corps eſt bon à manger ; mais cette viande peſe ſur l'eſtomach, ſi l'on en mange pluſieurs jours de ſuite. Les loups marins ont 18. ou 20. pieds de longueur, & huit d'épaiſſeur, avec des dents fort aiguës ; ils attaquent les autres poiſſons, qui leur font auſſi la guerre, & qui s'attroupent pour les combattre ; ils les entourent de tous côtez, & les mordent ; mais ce n'eſt pas ſans en recevoir pluſieurs bleſſures;car ils ſe deffendent toûjours, quelque grand que ſoit le nombre de leurs ennemis : ce combat ſe fait à grand bruit, & l'on voit l'eau s'élever, & boüillonner de toutes parts, de la hauteur des mats d'un navire : la ſurface de la mer paroît en peu de

AMERIQUE

AMERIQUE tems toute couverte de sang. Il y a une chose tres-singuliere à remarquer touchant les courroyes, les ceintures, & les bourses qui se font des peaux des loups marins; c'est qu'elles se relâchent, & s'applatissent, quand la mer baisse; au contraire elles s'élevent, & elles s'enflent, quand la mer croît; de sorte que ces ceintures servent à faire connoître toutes les variations de la mer.

§. XIII.

DES DIFFERENTES ESPECES d'oiseaux, que l'on trouve sur les mers des Indes, & dans la terre-ferme.

EN faisant le voïage d'Europe aux Indes, on voit voltiger au-dessus des flots une grande quantité d'oiseaux, qui ressemblent à des pigeons blancs, & qui vont avec une vîtesse presque incroïable; ils ont la queuë longue, & déliée; c'est pourquoi les passagers les appellent *Queuës de jonc.* Quoique ces oiseaux naissent sur terre, on les trouve à plus de trois cens lieuës en pleine mer; ils ont le bec, & les

yeux rouges, & les pieds noirs, aussi-bien que le bout des aîles. Ces oiseaux sont quelquefois contraints par la lassitude de se reposer sur les vaisseaux qui passent, & on les prend sans peine avec la main. AMERIQUE

Pour l'ordinaire, tous les oiseaux des Indes ont les plumes peintes de couleurs fort vives ; les differentes beautez de celles des perroquets ne se peuvent décrire : les rossignols y chantent moins bien qu'en Europe, & font moins de roulemens, & de variations. En récompense les passereaux y chantent melodieusement ; on y en trouve de toutes sortes de couleurs, & même de tout noirs ; la plume & le corps, comme le corps d'un Negre ; mais ils ne sont pas plus gros que le pouce. Il y a une autre espece de passereaux, qui vivent en commun, & en famille ; ils font un nid public, capable d'en contenir deux ou trois cens, où chaque famille de ces passereaux a ses logemens particuliers, pour le pere, la mere, & les petits. S'il survient par hazard quelque grand oiseau, ou quelque oiseau de proye, toute cette petite armée de passereaux se met en escadron, & se jettent avec de grands

AME-RIQUE cris sur l'ennemi commun, pour le becquetter, & ils le mettent en fuite, aprés lui avoir enlevé la plus grande partie de ses plumes. Les autres oiseaux s'éloignent de ces nids, comme les hommes craignent d'approcher du nid des guespes.

On voit sur les mers, & sur les côtes des Indes, un oiseau d'une espece tout-à-fait singuliere; il a les plumes mouchetées comme un leopard; c'est un oiseau de proye, & il exerce ses rapines sur mer, & sur terre; pour cela l'un de ses pieds est large comme la patte d'une oye, l'autre ressemble à la griffe d'un aigle. Quand les poissons approchent de la surface de l'eau, cet oiseau qui les apperçoit de loin, vient fondre sur eux à tire d'aîle, du milieu des airs, & les enleve avec sa griffe, où il se repose sur la superficie de l'eau, & nâge avec sa patte d'oye; quand il a attrapé quelque bon poisson, il va le manger à l'aise sur le haut de quelque écüeil, ou sur un arbre: car comme je l'ai dit d'abord, cet oiseau est terrestre, & aquatique tout ensemble; il fait la chasse aux petits oiseaux, & aux lezards, dont il se nourrit quand le poisson lui manque.

AMERIQUE

§. XIV.

DES INSECTES EXTRAordinaires, qui se trouvent dans les Indes.

LES anciens ont appellé *Insectes*, certains animaux qui n'ont point de sang, & qui ne respirent point. Pline ne pouvoit assez admirer les rares perfections qui se remarquent dans ces petits animaux; que l'on croiroit doüez d'une espece de raison, tant ils sont adroits pour toutes leurs petites fonctions. C'est une chose incomprehensible, que dans un aussi petit corps, ils ayent des sensations si parfaites: les uns ont l'oüye admirable; les autres la vûë perçante, le goût, ou l'odorat tres-fin: les uns ont des aîles, les autres de longues jambes, & le ventre éfilé. Quelques-uns sont avides du sang humain, & la nature leur a donné un petit aiguillon, ou une espece d'alembic pour le suçer, en perçant la peau. Ceux qui se noutrissent dans le bois, ont de même de petits instrumens naturels, pour y faire des trous,

AMERIQUE

Nous admirons la force des bœufs, des chameaux, des élephans qui portent des tours entieres ; nous redoutons la ferocité des lions ; nous voïons avec étonnement la rapidité des oiseaux de proye ; mais la nature n'est pas moins admirable dans la production des moucherons, & des insectes les plus vils, qu'elle a fournis de toutes les choses necessaires pour leur conservation.

Dans de certains tems les fourmis sont en si grande quantité dans les Indes, elles y font tant de desordres, qu'on ne sçait où se mettre pour se garantir de cette persecution : elles ruinent les arbres, & il semble qu'elles en ôtent toute la séve ; car ils sont aprés cela plusieurs années sans porter de fruits : elles mangent, & gâtent toutes les provisions qu'on a dans les maisons. Les habitans de la ville de S. Dominique furent sur le point de deserter, & d'aller chercher d'autres habitations, ne pouvant plus resister à l'importunité des fourmis. Enfin lassez de cette persecution, tout le peuple s'assembla dans la Cathedrale ; Alexandre Giraldin, Archevêque, celebra pontificalement les saints Mysteres, &

fit au nom de tous ses diocesains un vœu solemnel à Dieu, sous les auspices de S. Saturnin, que l'on choisit pour Protecteur de la ville, contre la persecution des fourmis: depuis qu'on eût choisi ce Saint pour Avocat, la calamité cessa. AMERIQUE

Les *Scolependres*, ou animaux à cent pieds, sont de la longueur d'un doigt; leur morsure fait beaucoup de douleur. On en voit de toutes veluës, & peintes de differentes couleurs, avec des filets noirs, & la tête noire: ce sont-là les plus dangereuses. Certains petits vermisseaux à cent pieds ne paroissent que quand il pleut, ou qu'il fait un chaud extraordinaire; ils ruinent en peu de tems les moissons; ils brillent pendant la nuit obscure, & rendent lumineux l'air qui les environne. On a vû quelquefois des scolopendres & des vers à cent pieds, longs d'une palme, gros comme le pouce, couverts de poil, avec des rayes minimes-noires, de la même couleur de leurs cornes: c'est un spectacle qui fait horreur; cependant ces animaux ne mordent personne, quoi qu'on en trouve souvent dans les maisons des Européans, & dans les cabanes des Indiens.

AMERIQUE

Pline dans le 34. chapitre du livre onziéme de son Histoire naturelle, parle de certains animaux qui n'ont point de conduits, pour faire sortir les excremens, & qui les rendent par la bouche. Ces animaux pour l'ordinaire se nourrissent de sang, & ils s'en gonflent tellement, qu'ils en crévent, & qu'ils en meurent. Cette espece d'insectes s'engendre des cadavres de bœufs, ou de chiens. On est souvent incommodé dans les Indes par la quantité des scorpions; on meurt au bout de trois jours, aprés en avoir été piqué. Leurs piqueures sont surtout dangereuses pour les femmes, & pour les filles; elles en guérissent plus rarement que les hommes: il faut cependant convenir, que les scorpions d'Amerique sont beaucoup moins dangereux que ceux d'Europe; mais leur blessure cause une douleur tres-violente pendant un quart d'heure; c'est à peu prés la même douleur que celle qui est causée par la piqueure d'une guespe. Il y a dans les Indes une espece de moucheron qui merite qu'on y fasse de l'attention; il est gros comme le pouce; il a les yeux brillans, & allumez comme deux chandelles; de sorte qu'il

éclaire l'air aux environs des lieux où il vole, ses yeux font le même effet qu'un flambeau allumé ; on y est trompé, & des gens ayant besoin de lumiere, s'approchent d'un homme qui porte à la main l'un de ces moucherons, pensant y allumer leur chandelle, tant est grand l'éclat qui sort des yeux de cet animal, & qui éclaire tellement une chambre, que l'on peut lire, & écrire avec le secours de cette lumiere naturelle ; on en met ensemble deux ou trois, & l'on s'en sert au lieu de lanterne, pour aller par les champs, quand la nuit est fort obscure : les soldats pendant leurs marches nocturnes, se servent de cette lumiere, pour ne point s'égarer, & pour ne point s'écarter les uns des autres dans les bois. Les Indiens s'en font des colliers, pour se faire remarquer de plus d'une lieuë pendant qu'ils chassent la nuit. Cette lumiere a celà de commode, qu'elle ne s'éteint, ni par la pluïe, ni par le vent. Un seul de ces moucherons sur la tête d'un guide, suffit pour conduire toute l'armée qui veut faire de nuit quelque entreprise. Ce ne sont pas seulement les yeux de cet animal qui brillent, la lumiere lui

AMERIQUE

fort aussi par les côtez ; en sorte que quand il ouvre les aîles, en volant, cette lumiere est bien plus grande. On les conserve pour éclairer la table durant le soupé, sans qu'il soit besoin d'autre luminaire. Les Indiens font une paste du corps de ces animaux, broyez ensemble ; & quand ils veulent se divertir, & faire peur à ceux qui ignorent ce secret, ils s'en frottent pendant la nuit, & ils paroissent tout en feu. Quand ces insectes sont prêts de mourir, leur lumiere s'éteint peu à peu.

---

§. XV.

DES CHOSES RARES, & curieuses, qui se trouvent dans l'isle de S. Jean, & de la maniere dont les Européans en ont fait la conquête.

LEs Indiens donnent le nom de *Borichen* à l'isle que les Européans nomment aujourd'hui l'isle de S. Jean, éloignée de 25. ou de 30. lieuës de l'isle d'Espagne, vers l'O-

rient. On trouve à mi-chemin la petite isle de la Mona, qui ne contient pas plus de trois lieuës de tour; mais qui est tres-fertile, & habitée d'un petit nombre d'Indiens, & de Chrétiens. Les herbages y sont merveilleux; on ne mange point ailleurs d'aussi bons melons. L'isle de S. Jean contient de longueur 55. lieuës, & 20. dans sa largeur, à 17. degrez de l'Equinoctial. Elle est tres-abondante en or, & elle produit toutes les choses necessaires à la vie, beaucoup de mahiz, & de cassaves, dont on fait le pain : les côtes sont fort poissonneuses, avec des ports commodes, pour mettre les vaisseaux à couvert. Le païs est arrosé de tous côtez par divers fleuves qui le rendent fertile. Les campagnes sont remplies de toutes sortes de bétail. AMERIQUE

Le Commandeur Dom Nicolas d'Ovando ayant subjugué cette isle, y mit pour son Lieutenant Juan Ponce de Leon, qui étoit passé dans les Indes avec le premier Amiral Christophle Colomb. Le Cacique, ou le Seigneur de cette isle, nommé *Aiguëibana*, pour témoigner aux Chrétiens l'estime qu'il faisoit d'eux, voulut être nommé Juan Ponce de Leon; car c'est la coû-

AMERIQUE

tume des Indiens, quand ils veulent donner des marques d'estime à quelqu'un, de prendre le nom qu'il porte. La mere du Cacique fut nommée Dona Agnés; c'étoit une femme d'un grand merite pour une Indienne; le Cacique son fils avoit pour elle tout le respect, & toute la déference qu'elle pouvoit souhaitter; elle avoit été témoin oculaire de tout ce qui étoit arrivé, lorsque les Européans firent la premiere conquête de l'isle, & elle parloit de cet évenement avec beaucoup de netteté, & de presence d'esprit. Elle conseilloit sur toutes choses à son fils, & à ses sujets, de demeurer toûjours en bonne intelligence avec les Espagnols. Ces conseils engagerent le Cacique à leur découvrir deux fleuves où l'on trouvoit de l'or.

L'air est assez mal sain dans cette isle; on y trouve peu d'eaux bonnes à boire; tous les enfans y mouroient dés le berceau; aussi-tôt qu'on les sevroit, & qu'ils étoient obligez de boire de ces eaux, ils devenoient jaunes, & alloient chaque jour de mal en pis, jusqu'à ce qu'ils eussent expiré. Toutes ces incommoditez engagerent les Européans à changer de lieu, & à faire une

une nouvelle habitation à la tête de l'isle; mais les moucherons les en chasserent. Ce fut en ce tems-là que les Indiens se soûleverent contre les Européans, un Vendredy de l'année 1511. Comme les Chrétiens étoient répandus par toute l'isle, croïant être en paix avec les Indiens, ceux-ci resolurent de les massacrer tous à la fois, & concerterent entr'eux que chaque Cacique feroit égorger tous ceux qui étoient sur les terres de sa domination. Les Indiens s'étant rassemblez au nombre de 3000. se jetterent à l'improviste sur les Chrétiens, & ils en massacrerent d'abord environ 80. car comme cette contrée est remplie de bois, il leur fut aisé de se cacher, & de s'attrouper. Ils auroient fait main-basse sur tous les Européans, avant qu'ils eussent été en état de se reconnoître; mais Diego Salazar, homme de grand courage, voïant l'exttemité du peril où tous les Chrétiens étoient réduits, se mit à leur tête, & se jetta avec ce qu'il pût ramasser d'Espagnols sur cette armée d'Indiens, qui furent tellement épouvantez, qu'ils jetterent leurs armes, pour se sauver avec plus de vîtesse. Salazar avec sa troupe

AMERIQUE. victorieuse, alla joindre Ponce de Leon. Depuis cet échet, le seul nom de Salazar faisoit trembler tous les Indiens, qui le regardoient comme un homme extraordinaire, & ils croïoient le voir par tout.

Les Indiens avoient pris le fils de Suarez de Medina del Campo, & l'avoient garotté dans le dessein de le massacrer, pour donner ce spectacle au peuple aprés un festin. Salazar aïant été averti par un esclave du barbare dessein de ces Insulaires, part en diligence, & se jette lui seul au milieu de trois cens de ces miserables, tuant, & massacrant tout ce qui lui tomboit sous les mains; il se retira avec le prisonnier, sans que les Indiens osassent les poursuivre.

L'esprit de revolte s'étoit répandu sur tous les Indiens, qui vouloient, à quelque prix que ce fut, se délivrer du joug des Européans. Un jour un jeune Espagnol se peignit de rouge, & des autres couleurs que les Indiens aiment le plus, pour se parer, il se glîssa parmi eux durant une fête qu'ils faisoient; il entendit qu'ils chantoient par avance leur victoire, & la délivrance de leur païs, par la mort de

tous les Chrétiens ; il en donna avis AMERIQUE.
au Gouverneur, qui negligea cette nouvelle, & les menaces des Indiens, qui le massacrerent peu de jours aprés avec tout ce qu'ils trouverent autour de lui.

Ces violences animerent les Espagnols à la destruction des Indiens, pour punir l'attentat qu'ils avoient commis en la personne du Gouverneur, auquel ils firent des funerailles avec le plus de magnificence qu'il leur fut possible. Diego Salazar, Ponce de Leon, Michel de Toro, & les autres Capitaines, ramasserent les restes de leurs soldats, dont les Indiens avoient bien massacré la moitié de ceux qui étoient dispersez par toute l'isle. C'étoit une opinion communément répanduë parmi les Insulaires, que les Chrétiens étoient immortels. Cette prévention les leur rendoit encore plus redoutables, une avanture servit à les détromper. Ils s'offrirent à un jeune Espagnol nommé Juan Salcedo, de le porter sur leurs épaules au-delà d'une riviere; quand ils furent au milieu de l'eau, ils l'abandonnerent, & ne le retirerent qu'aprés qu'il eût été étouffé ; ils étendirent son corps sur le rivage, où ils le garderent pendant trois jours,

lui parlant, & lui faisant des questions, comme s'il eût été encore en vie; enfin quand ils virent que le cadavre commençoit à sentir mauvais, ils en avertirent le Cacique, qui voulut être témoin oculaire de ce fait: il envoïoit de tems en tems ses Indiens auprés de ce cadavre, pour leur persuader par cette experience, que les Chrétiens étoient mortels comme les autres hommes. Ce fut l'une des raisons qui les enhardit davantage à la revolte, & à massacrer tous les Européans.

La premiere bataille fut donnée dans le païs du Cacique Aguéïbana, à l'embouchure du fleuve Cariuco. Les Européans attaquerent de nuit les Indiens, & en firent un carnage horrible, quoi qu'il y eut dans leur armée plusieurs Caribes ou Canibales, qui étoient venus à leur secours. Les Indiens croïoient que les Espagnols qu'ils avoient massacrez en trahison, étoient ressuscitez; & que c'étoit pour cela que leur armée qui étoit infiniment plus nombreuse que celle des Espagnols, avoit été défaite par une poignée de gens. Ponce de Leon à la tête de quatre vingt soldats eut une autre rencontre contre une armée d'Indiens, forte d'onze mille

personnes. Les Indiens voïant la fiere contenance des Européans, qui paroissoient mépriser une aussi grande multitude d'ennemis, songerent d'abord à se garantir par la fuite; car aïant entendu tirer un coup de mousquet, dont l'un des leurs fut tué sur le champ, de fort loin; cette nouveauté leur causa tant d'effroy, que toute l'armée se mit à fuïr en desordre, pour se mettre à couvert des coups de mousquet, qu'ils croïoient être des coups de tonnerre. AMERIQUE.

Le fruit de cette deroute fut la conquête de toute l'isle de Borichen, dont les Espagnols demeurerent en paisible possession. Quelques grands que fussent les services que Ponce de Leon eut rendu à la Cour d'Espagne par cette conquête, il fut cependant disgracié, & privé de son Gouvernement, par la faveur de l'Amiral qui ne l'aimoit pas. Se voïant ainsi mal récompensé, il équipa deux barques, pour aller faire des découvertes sur les côtes de la terre-ferme. Etant arrivé à l'isle de Bimini l'an 1512. les Insulaires lui firent entendre qu'il y avoit dans leur païs une fontaine qui rajeunissoit les vieillards, & leur rendoit leur premiere vigueur; les Insulaires qui étoient per-

AMERIQUE

suadez de ce fait, en persuaderent Ponce de Leon, lequel emploïa plus de six mois à chercher inutilement cette fontaine merveilleuse. Sa peine ne fut pas entierement perduë ; car il découvrit de beaux païs dans la terre-ferme, dans l'espace de plus de cent lieuës de long, & de cinquante lieuës de large, vers les 25. degrez de la ligne équinoctiale. Les Chrétiens furent aidez dans ces conquêtes par un chien merveilleux, nommé Berzillo. Il sembloit que cet animal eut une espece d'entendement ; car il découvroit au milieu de deux cens Indiens un deserteur, il le mordoit, & le prenoit à belles dents par le bras, pour l'obliger à revenir au camp. Si quelque prisonnier se sauvoit pendant la nuit, on lâchoit le chien qui le suivoit à la piste, & le trouvoit immanquablement, quelquefois plus d'une lieuë au loin, & le ramenoit. Il distinguoit les amis, ou les ennemis des Européans ; il flattoit les uns, & se rendoit redoutable aux autres ; ce qu'on aura peine à comprendre, il connoissoit parmi les domestiques ceux qui étoient affectionnez au maître. Dans l'armée on donnoit une paye & demie pour le chien à son Capitaine, comme pour

l'un des meilleurs ſoldats. Ce genereux chien s'étant jetté dans l'eau, pour ſuivre un Indien qui ſe ſauvoit à la nâge, fut tué d'une fleche empoiſonnée que lui tira un Indien, qui étoit de l'autre côté de la riviere. AMERIQUE.

---

§. XVI.

DES PARTICULARITEZ de l'iſle de Cuba, autrement nommée l'iſle Fernandine.

L'Iſle de Cuba n'eſt éloignée de l'Iſle d'Eſpagne que de 20. ou de 25. lieuës. Elle a environ 300. lieuës de longueur, & 65. de largeur, à 20. degrez de la ligne équinoctiale. La ville de S. Jacques eſt la capitale de l'iſle ; ſon port la rend recommandable. La Havane eſt à la tête de cette iſle du côté du Nord. Les Inſulaires portent de petits habits de coton, des anneaux d'or aux oreilles, & des chaînes d'or au col. Les femmes ont des voiles de coton ſur la tête, & ſur la gorge, & de petits manteaux qui leur tombent ſur les bras.

Ce païs eſt extraordinairement peu-

AMERIQUE.

plé, on y trouve des habitations de trois mille cabanes dans la Province de Campecio: Ces peuples parurent tout interdits, quand ils virent des vaisseaux aller à la voile, avec tout l'attirail pour faire les manœuvres; mais ils le furent encore beaucoup plus; quand ils entendirent tirer le canon, quand ils virent le feu & la fumée, & qu'ils sentirent l'odeur de la poudre. Ils prirent tout cela pour des éclairs, & du tonnerre. Ils témoignirent de la ioïe, & firent de grandes caresses à quelques Européans qui descendirent à terre: ils leur offrirent une grande quantité d'oiseaux bons à manger, des tourterelles, des cailles, des paons, des canards, & d'autres especes de gibier, des liévres, des cerfs. A quinze lieuës au-delà, ils trouverent la Province nommée *Aguanil*, dont le Roy ou le Cacique se nommoit *Ciapoton*: ils reçurent tres-mal les Chrétiens, les menaçant de leurs arcs, & de leurs fleches, ne voulant pas leur permettre de mettre pied à terre. Ils avoient le visage peint de diverses couleurs: ils voulurent user de supercherie, pour faire perir les Chrétiens, lesquels leur aïant demandé de l'eau,

ils leur répondirent, que les fontaines étoient un peu éloignées de la côte de la mer, & qu'ils pouvoient en aller chercher; ils leur montrerent le chemin par des routes détournées & suspectes; alors ils commencerent à tirer leurs fleches contre les Chrétiens, qui se deffendirent avec beaucoup de conrage, quoi qu'ils fussent en petit nombre; ils tuerent plusieurs de leurs ennemis; cependant ils se retirerent le mieux qu'ils purent dans leurs vaisseaux. Vingt Espagnols demeurerent morts sur la place, & trente furent blessez, avec le Capitaine François Hernadez. S'ils se fussent engagez plus avant dans les terres, ils auroient tous été massacrez par ces infideles.

AMERIQUE.

Les habitans de l'isle de Cuba ont une étrange coûtume dans leurs mariages; si c'est un Cacique qui se marie, tous les Caciques qui se trouvent à la fête, couchent avec l'épousée, même avant l'époux: si c'est un homme de consideration, tous les hommes distinguez ont le même privilege: si c'est un homme de la lie du peuple, tous les conviez abusent de la mariée, laquelle aprés ce grand exploit, crie de toute sa force, comme pour se vanter,

AMERIQUE. & s'applaudir de sa vigueur, voïant qu'elle a pû soûtenir les approches de tant d'hommes differens. Ces peuples sont tous menteurs, fourbes, voluptueux, ingrats, idiots, peu capables des veritez du Christianisme, qu'ils ne sçauroient ni comprendre, ni se les mettre dans la memoire. Ils adorent le demon, sous le nom de *Cemi*; ils ne croyent pas faire un crime, en abusant d'une femme; la sodomie est un vice general par toutes les Indes: le moindre sujet leur suffit pour le divorce; les femmes ont en cela le même privilege que les maris; elles les quittent sans façon, quand ils ne contentent pas leurs appetits sensuels. Les Caciques ont autant de femmes qu'ils en veulent prendre: les autres en ont autant qu'ils en peuvent nourrir Les habitans de l'isle de Cuba passent leur vie à la chasse ou à la pêche: c'est un païs tres-abondant en or, & l'on en a tiré une quantité prodigieuse: les mines les plus riches sont sur des montagnes.

On trouve dans cette isle une grande quantité d'animaux bons à manger, qui ressemblent à des lapins, à la reserve qu'ils ont des queuës de rat, & le poil comme des herissons; on les

écorche pour les manger ; ils se perchent sur de certains arbres qui croissent dans la mer ; on secoüie ces arbres, ces animaux tombent dans l'eau : les Indiens se mettent à la nâge pour les prendre ; ils les appellent en leur langue *Guabiniquinax*. La couleur de ces animaux est grise, tachetée de rouge, avec le museau d'une marte, ou d'une belette. AMERIQUE.

Dans une plaine située entre deux montagnes de l'isle de Cuba, on trouve une prodigieuse quantité de pierres rondes, de toutes grandeurs, comme des boulets de canon, des bales de paume, des balles de fusil, & encore de moindre volume ; ces pierres sont naturellement si rondes, que le tour, ni aucun métier ne pourroit les arrondir plus parfaitement. Toute la plaine en est couverte ; si on creuse, on en trouve une infinité ; de sorte qu'il semble que ce soit une mine de ces pierres rondes ; on s'en sert dans les mousquets au deffaut des bales de plomb.

A la côte septentrionale de l'isle de Cuba, il y a une riche mine de bitume, que l'on coupe par morceaux, il est excellent pour gaudronner les navires. Pline dit que le lac *Asphaltide*,

AMERIQUE.

en Judée, produit aussi du bitume. Quint-Curce dans son cinquiéme livre, parle d'une grotte profonde, d'où le bitume sortoit en abondance. Dans la Province de Panuco, en la nouvelle Espagne, il y a une mine de bitume meilleur que celui de l'isle de Cuba : il y en a deux fontaines dans la Province du Perou.

Les Indiens de l'isle de Cuba, aussi-bien que les autres Indiens, quand ils veulent declarer la guerre à leurs ennemis, & donner le signal du combat, allument une espece de flambeau qu'ils attachent dans un lieu élevé, pour être apperçu de tout le monde. Tandis que le flambeau brûle, ils demeurent tranquilles, & ne font aucun acte d'hostilité; mais quand il est fini, ils poussent de grands cris, pour s'animer au combat, ils prennent leurs armes, & se mettent en état d'attaquer, & de se deffendre; ils ne combattent gueres de pied ferme; quand ils ont tiré leurs fleches, ils se débandent, & prennent la fuite : cependant ils reviennent quelquefois à la charge; mais ils se cachent parmi des arbres, pour tirer sur leurs ennemis, & pour les attaquer avec avantage. Ils se battent aussi quelque-

fois sur mer, & ils attaquent les navi- AMERIQUE.
res des Européans, mais ils ne leur font pas grand mal; parce que leurs canots sont fort petits, & de nulle resistance, le moindre coup qu'on leur tire, les met en pieces.

---

§. XVII

DIEGO VELASCO ENVOYE Fernand Cortez faire de nouvelles découvertes; il fut établi Gouverneur de la Nouvelle Espagne.

LE Capitaine Diego Velasco avoit dépensé plus de cent mille écus de son argent, ou de l'argent de ses amis, pour faire des établissemens dans le nouveau monde; de sorte qu'il mourut pauvre, aprés s'être donné de grands soins, & de grands mouvemens. Il envoïa Fernand Cortez dans la nouvelle Espagne, avec une escadre de six vaisseaux, & de quelques brigantins bien munis de toutes sortes de provisions, & des choses necessaires pour le voïage. L'année suivante Fernand Cortez s'étant rendu maître d'une partie de la

AMERIQUE. terre ferme, ne se mit plus en peine de Velasco, & il negligea de l'informer de ses avantures, & de lui faire sçavoir de ses nouvelles. Il se contenta d'envoïer à l'Empereur une ample relation de ses voïages, avec des échantillons des grandes richesses que l'on trouvoit dans le Perou. Velasco aïant appris avec un chagrin extrême toutes ces choses, fit équiper un vaisseau, dont il fit Capitaine Pamphile de Narbaes, pour aller chasser Fernand Cortez de sa nouvelle domination, en le declarant rebelle; mais il amusa, & trompa Pamphile avec de belles paroles; enfin il le fit prendre, & arrêter prisonnier. Les gens que Pamphile avoit amenez furent d'un grand secours pour Cortez, qui manquoit de monde, pour faire la conquête du Mexique, & pour prendre Montezume, qui étoit le Seigneur de ce riche païs. Velasco au desespoir du mauvais succez de Pamphile, resolut d'aller en personne dans la nouvelle Espagne; il arma huit vaisseaux pour cette entreprise; mais il s'en revint sans rien executer, & toute la dépense de cet armement fut perduë pour lui. Pendant ce tems-là, il venoit de toutes parts du monde à Cortez,

qui recevoit avec de grandes marques de bienveillance, tous ceux qui ſe donnoient à lui, il les recompenſoit liberalement ; de ſorte qu'il en étoit adoré, au lieu que Velaſco, ſon concurrent, étoit haï, & mépriſé de tout le monde. Pour arrêter les mauvaiſes ſuites de ces diſſentions, qui avoient déja cauſé de grands ſcandales, Charles-Quint établit par une Patente Fernand Cortez Gouverneur de la nouvelle Eſpagne, avec deffenſe à Velaſco d'y aller lui-même, ou d'y envoyer de ſa part. Ce fut un coup de foudre pour Velaſco, qui reſolut de paſſer en Eſpagne, pour demander juſtice à l'Empereur, en lui expoſant les grandes dépenſes qu'il avoit faites pour ſon ſervice dans le nouveau monde ; mais il mourut ſur ces entrefaites ; de ſorte que Fernand Cortez demeura ſans rival, & ſans concurrent, paiſible poſſeſſeur de ſa nouvelle Province. Velaſco étoit pauvre quand il paſſa dans les Indes avec Chriſtophle Colomb ; il y acquis de grandes richeſſes, qu'il conſomma à équiper pluſieurs vaiſſeaux, & il mourut auſſi pauvre qu'il étoit né. La même ſupercherie qu'il avoit faite à Dom Diegue Colomb, en

AMERIQUE. usurpant le Gouvernement de l'isle de Cuba, où il l'avoit envoïé, lui fut faite à lui-même par Fernand Cortez, qu'il avoit envoïé à ses frais dans le Mexique.

Il n'y a point de matiere sur laquelle on ait plus écrit que sur l'histoire generale des Indes occidentales : outre les Auteurs que nous avons déja indiquez, en voici encore quelques-uns que l'on pourra consulter, pour s'instruire à fond d'une histoire aussi agréable, & aussi curieuse.

D. F. Barthelemy de las Casas, Evêque de Chiapa, a composé une histoire apologetique des Indes, qui en contient une description abregée, pour expliquer les differentes qualitez, & les dispositions des peuples de ce nouveau monde, sans parler de son histoire generale des Indes, dont nous avons déja fait mention.

François Lopez de Gomara : *Histoire generale des Indes*, en deux parties, *sur le Perou*, ou la *Nouvelle Espagne*, imprimée l'an 1553. in fol. & l'an 1554. en 2. tom. in 4. Elle fut mise au jour par l'ordre du Conseil Roïal des Indes. Augustin Cravalez l'a traduite en Italien, & fait imprimer in octavo, en deux

deux tomes, l'an 1560. AMERIQUE.

Un Auteur anonime a traduit en François la même histoire, & l'a faite imprimer in 8. l'an 1606. Gemma Frisius a mis en Latin tout ce qui concerne la Geographie des lieux, dont il est parlé en cet ouvrage.

Jerôme Benzono a composé en Italien l'*Histoire du nouveau monde*, imprimée in 8. l'an 1572. Cet Auteur est assez mal affectionné aux Espagnols.

Theodore de Bry a traduit en Latin cet ouvrage, avec quelques notes, & il les a faites imprimer dans les 4.5.& 6. tomes de son Histoire occidentale.

Le Licentié Juan Castellanus a fait l'*Histoire des Hommes illustres des Indes*, en vers, imprimée in 4. l'an 1589. La seconde & troisiéme partie de cet ouvrage est demeurée en manuscrit dans la fameuse bibliotheque de Dom Juan de Saldierna en Espagne. Le Licentié Luis Tribaldo de Tolede, celebre Historiographe des Indes, a aussi un manuscrit de la seconde partie de cet ouvrage.

Juan Georgino a composé en Italien une *Histoire du nouveau monde*, imprimée in 4. l'an 1596.

Guido Pancirole, parmi ses autres

AMERIQUE. traitez, fait mention de la découverte du nouveau monde. Cet ouvrage fut imprimé en Latin, in 8.

---

§. XVIII.

DES RICHESSES, ET DES curiositez qui se rencontrent dans l'isle de la Jamaïque.

IL a fallu essuïer de grandes difficultez, & souffrir de grands travaux, pour s'informer exactement des raretez du nouveau monde, & pour en apporter ces trésors immenses, qui ont enrichi toute l'Europe, & qui ont rendu l'or & l'argent si communs. Combien de vastes mers, & de païs inconnus, a-t-il fallu parcourir pour faire tant de découvertes. La difference de l'air, des eaux, des alimens inconnus aux peuples de l'Europe, leur causoit d'abord de grandes incommoditez, les bois, & les lieux sauvages qu'il falloit penetrer, les ours, les tigres, les lions, les serpens que l'on trouvoit dans ces deserts; tout cela devoit, ce semble, rebuter, & étonner les plus intrepides.

La difference du langage,& la difficulté de ſe faire entendre des Indiens, & de les entendre eux-mêmes, n'étoit pas l'un des moindres obſtacles. Mais de quoi ne vient point à bout le courage ou l'induſtrie des hommes, quand ils ſont ſoûtenus par de grandes eſperances, ou quand ils voïent les fruits de leurs travaux ? AMERIQUE.

Les conquêtes du nouveau monde ont coûté de grands combats, & beaucoup de ſang aux Eſpagnols, qui ſe voïoient à chaque bout de champ expoſez à mourir de faim, & de ſoif, manquant ſouvent de toutes les choſes neceſſaires à la vie, marchant à pied, & ſans ſouliers, dans des païs ſauvages, & raboteux ; mais ils ſupporterent toutes ces fatigues avec un courage invincible, par l'eſperance du gain.

Depuis que l'Amiral Colomb fut retourné pour la ſeconde fois d'Europe dans la nouvelle Eſpagne, il fonda une ville, à qui l'on donna le nom d'Iſabelle, l'an 1493. d'où il partit avec deux vaiſſeaux pour aller découvrir l'iſle de la Jamaïque, éloignée de l'iſle d'Eſpagne d'environ vingt-cinq lieuës vers la partie occidentale, & de

AMERIQUE. la ligne équinoctiale d'environ dix-sept degrez. Sa longueur est de 55. lieuës, & sa largeur de 26. ou à peu prés, selon la supputation des Européans; quoique les habitans asseurent que sa longueur est de 75. ou 80. lieuës; mais que sa largeur n'est que de 16. ou 17. lieuës. La partie la plus orientale est appellée le cap de Morant : toute la circonference de l'isle de la Jamaïque peut être de 150. lieuës : la Province de Carthagene en terre-ferme en est éloignée de 120. lieuës ou environ.

Les habitans de cette isle ressemblent assez pour les mœurs, & pour le langage à ceux de la nouvelle Espagne. Ils vont tout nuds. Le païs est abondant en toutes choses, on y trouve des mines fort riches; les campagnes sont couvertes d'une infinité d'arbres de toute espece, & de nombreux troupeaux. Les chevaux qu'on y a transportez de la Castille ont prodigieusement peuplé : les pâturages sont gras, & fertiles, arrosez d'une eau tres-salutaire, qui se répand de plusieurs lacs, & de plusieurs belles rivieres, remplies de toutes sortes de poissons d'un goût excellent. Les Européans qui se sont habituez dans l'isle de la

Jamaïque, font un grand profit par le negoce des troupeaux, & des toiles de coton qui y croît en abondance, aussi-bien que les cannes de sucre. Jean Deschivel fut le premier Gouverneur de la Jamaïque : il y passa avec l'Amiral Christophle Colomb, le second voïage qu'il y fit l'an 1493. Il s'y comporta en homme de courage ; il fit la conquête de l'isle entiere ; il y établit la paix & le bon ordre, & la soûmit à la Couronne de Castille, autant par la douceur de son procedé, que par la force de ses armes, s'abstenant toutefois de répandre le sang humain, par un principe de Religion, & de bonne politique. Il y mourut au bout de trois ans. AMERIQUE.

Le Roy Ferdinand ordonna à l'Amiral Dom Diegue Colomb, d'aller faire sa demeure ordinaire dans l'isle de la Jamaïque ; & il donna l'administration & l'Intendance des deniers Royaux à François de Garaï, lequel se fit extrêmement riche par son industrie : mais sa bonne fortune, & ses richesses le pousserent dans le précipice, en lui inspirant le desir d'acquerir toûjours de nouveaux trésors pour réüssir dans son dessein ; il arma l'an 1523.

AMERIQUE. quelques navires, qu'il pourvut d'hommes, & de provisions, pour passer en terre-ferme, & pour faire une nouvelle habitation le long des bords d'une riviere agréable, appellée la riviere des Palmes, dans la Province de Panuco. Fernand Cortez le traversa en tout ce qu'il pût, & rompit toutes ses mesures; & ayant appris que le Roy d'Espagne avoit fait François de Garaï Gouverneur & Intendant de la Jamaïque, s'y transporta incontinent, & y établit une colonie; de sorte que quand le Gouverneur s'y presenta, ni les Européans, ni les Indiens ne voulurent le reconnoître. Cet affront obligea Garaï d'aller au Mexique, où il mourut de chagrin peu de tems aprés. Le Gouvernement de la Jamaïque demeura au pouvoir de l'Amiral Dom Diegue.

On trouve dans l'isle de la Jamaïque deux petites terres habitées par les Chrétiens; la principale est appellée Seville, située du côté du Nord: l'autre qui est vers le Midy, se nomme Oristan; l'Eglise principale est á Seville, sous le titre d'Abbaïe; elle étoit tres-belle, & avoit de grands revenus, au tems que Pierre Martyr, qui a écrit l'histoire du nouveau monde, en étoit

Abbé. Elle eſt maintenant moins con-
ſiderable, par les richeſſes que l'on découvre tous les jours en terre-ferme, qui y attirent tous les habitans de l'iſle, & la rendent preſque deſerte. Cependant on ne doit point negliger la Jamaïque, à cauſe de ſa fertilité, & de la bonté de l'air qu'on y reſpire, & des eaux qu'on y boit, ſans parler de mille autres commoditez de la vie qu'on y trouve en abondance. Les ports en ſont commodes, & ſpacieux ; la peſche y eſt tres-abondante : enfin on y rencontre tout ce qui ſe peut deſirer dans les meilleures Provinces, & les mieux accommodées.

La Religion, & les ceremonies des peuples de la Jamaïque ſont les mêmes que celles des autres Indiens : ils ſont tous également idolâtres, & addonnez à toutes ſortes de vices, & d'abominations. Les habitans de l'iſle de la Jamaïque ont une induſtrie toute particuliere pour prendre les perroquets. Dans la ſaiſon du paſſage de ces animaux, il en abonde une quantité prodigieuſe dans la Jamaïque ; ils s'arrêtent pour manger ſur le bord des fleuves, & des rivieres ; les Indiens y jettent des citroüilles vuides, qui flottent

AMERIQUE. quelque tems sur la surface de l'eau ; le vent les pousse tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, & les conduit enfin vers le rivage. D'abord les perroquets s'effarouchent, & s'élancent dans l'air avec impetuosité, épouvantez par le mouvement de ces citroüilles ; mais enfin ils s'y apprivoisent, & se rassurent peu à peu, & les suivent tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, selon que le vent les pousse. Quand les Indiens ont remarqué que les perroquets se sont ainsi apprivoisez, & que le mouvement de ces citroüilles ne les épouvante plus, le chasseur se met à l'eau, la tête passée dans une citroüille vuide, & suit, en nâgeant, le mouvement de celles qui flottent sur la surface de l'eau ; il a tout le corps plongé, cette espece de casque lui couvre la tête, & descend jusques sur les épaules ; il regarde par un petit trou fait vis-à-vis de l'œil, de quel côté les perroquets sont arrêtez ; il s'en approche peu à peu ; ils viennent se placer sur sa citroüille ; comme les Indiens sçavent nâger plus habilement que tous les autres peuples de la terre, le chasseur s'éloigne insensiblement, & sans faire bruit ; de sorte que se voïant assez éloigné des

autres

autres perroquets, il avance la main, prend par les pieds celuy qu'il a ſur ſa tête, le tire ſous l'eau, & l'étouffe; il l'attache à ſa ceinture; aprés quoy il ſe rapproche pour en prendre d'autres de la même façon. Quelquefois, ſans qu'il ſoit neceſſaire de s'éloigner de la bande, il prend, ſans faire bruit, & ſans que les autres s'en apperçoivent, celuy qu'il a ſur ſa citroüille. Avec cet artifice, les Indiens prennent une tres-grande quantité de ces oiſeaux, par la facilité qu'ils ont de nâger, & de faire toutes ſortes de mouvemens ſous l'eau. Les perroquets qui ſe prennent dans l'iſle de la Jamaïque, ſont d'un goût exquis, petits, & blancs. Quelquefois les Indiens ſe tiennent cachez ſur les rivages des fleuves, & des étangs, ils ſe couvrent la tête d'herbes, & de branches d'arbres; les perroquets viennent s'y percher, ſans ſe douter du piége, & on les prend ainſi ſans aucune peine.

AMERIQUE.



AME-RIQUE.

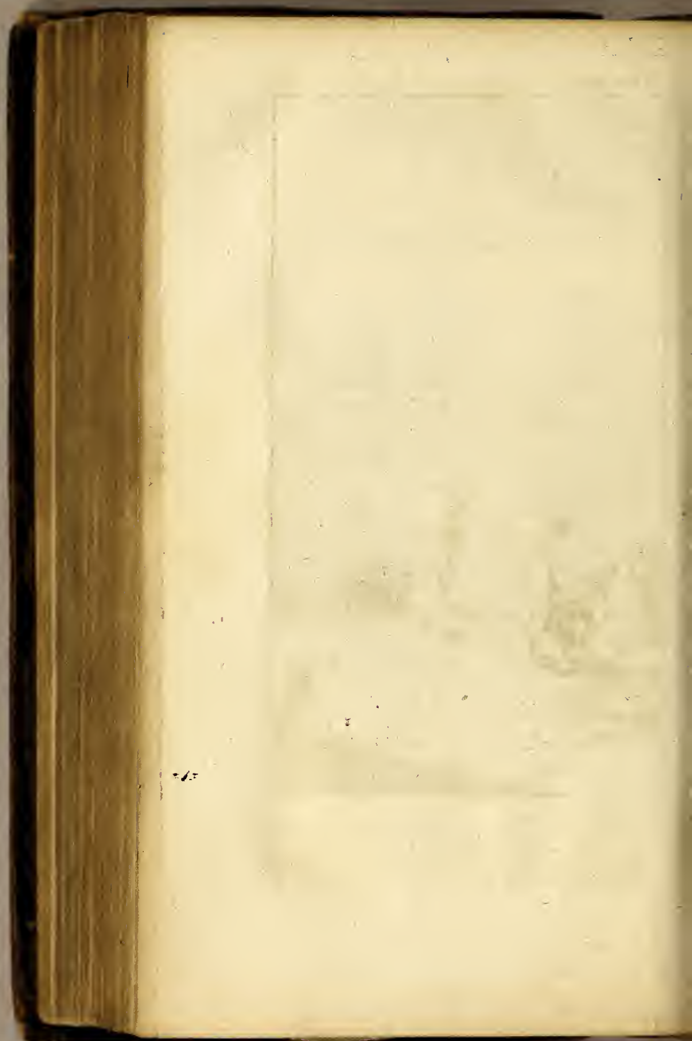
§. XIX.

DE LA SITUATION DE L'ISLE de Cubagua, & des choses rares qu'on y trouve.

LEs païs qui paroissent les plus deserts, les plus incultes, & les moins propres au commerce de la vie humaine, ne laissent pas de produire plusieurs choses tres-utiles, & dont les hommes peuvent tirer de grands profits. Aussi n'est-ce pas sans raison, qu'il est expressément marqué dans la sainte Ecriture, que Dieu donna son approbation à tous les ouvrages qu'il avoit créez. On voit des terres, dont la surface n'est couverte que de chardons, de ronces, d'épines, & de cailloux, & qui renferment dans leurs entrailles de riches mines d'or & d'argent, ou d'autres métaux d'un grand prix. D'autres terres qui paroissent absolument inutiles par leur sterilité, sont couvertes d'herbes tres-excellentes pour les teintures. Les serpens mêmes, dont les morsures sont si dangereuses, servent à composer des remedes specifiques

Page 384.





contre toutes ſortes de poiſons, & d'autres accidens fâcheux. AMERIQUE.

L'iſle de Cubagua, qui eſt fort petite, & ſterile, & dans laquelle on ne trouve pas une ſeule goute d'eau, ni de riviere, ni de fontaine, ni de lac, ni d'étang, & où l'on ne peut ſemer qu'avec de grandes difficultez, ne laiſſe pas d'être habitée : on y trouve une ville fort jolie, & remplie de tant de richeſſes, qu'il n'y en a pas une de mieux accommodée dans toutes les Indes : ſa circonference n'eſt que de deux ou trois lieuës. Ce fut l'Amiral Chriſtophle Colomb qui la découvrit la premiere fois, l'an 1496. depuis ce temslà on en a enlevé des perles pour des ſommes ineſtimables ; & l'on continuë toûjours le même negoce ; car toutes les côtes de ces iſles ſont remplies de ces précieuſes raretez.

L'iſle de Cubagua n'eſt éloignée de la ligne équinoctiale que de dix degrez & demi, du côté de nôtre pole ; & de la terre-ferme d'environ quatre lieuës. Colomb y étant abordé, apperçut dans un canot quelques Indiens qui pêchoient des perles ; mais ils ſe retirerent auſſitôt qu'ils eurent vû les Européans. Il y avoit dans leur canot une femme qui

AMERI-QUE, portoit au cou un grand nombre de perles enfilées, & fort grosses; car les Indiens ne font nul cas des petites, n'aïant pas l'addresse de les percer. L'un des matelots de Colomb montra aux Indiens un plat de fayance façonné, & enrichi de figures éclatantes, pour leur donner dans la vûë, & pour les apprivoiser; il le mit en pieces en leur presence, & leur en vendit les morceaux; la femme Indienne lui donna en troc quelques fils de perles, qu'il porta à l'Amiral, qui ne pût dissimuler sa joïe, quelque envie qu'il en eût, pour ne pas faire connoître à toute sa suite le prix de ces perles; il leur dit naïvement, qu'ils étoient dans le plus riche païs du monde, & il les obligea d'en rendre à Dieu de publiques actions de graces. Les Indiens luy donnerent en échange, pour un autre plat de fayance, une écuelle toute remplie de grosses perles, le tout pesant environ trois livres, que l'on envoïa au Roy d'Espagne. Pour empêcher que les gens de son équipage ne prissent trop de goût au negoce des perles, il ne jugea pas à propos de les retenir plus long-tems dans ce païs-là, afin que la chose fît moins d'éclat, pour profiter dans un

autre tems d'un commerce ſi avanta- AMERIQUE
geux. S'il eût voulu, il auroit pû alors échanger un boiſſeau comblé de perles; mais comme les matelots ne ſçauroient guéres ſe taire, il eut peur qu'ils ne divulgaſſent ce ſecret. Sa précaution ne pût empêcher qu'Alphonſe Nigno n'en fût informé; il prit dans un vaiſſeau quelques-uns de ceux qui avoient accompagné Colomb, & fit voile vers cette côte; ils y trafiquerent tant de perles, qu'ils s'en retournerent tous tres-riches en Eſpagne; mais Fernand de Vega, Viceroy de Galice, ſe ſaiſit de leurs effets, & les fit tous mettre en priſon, ſous pretexte qu'ils avoient entrepris ce voyage ſans la permiſſion du Roy d'Eſpagne; ils eurent toutes les peines du monde à ſe tirer de cette affaire, & à obtenir leur liberté.

Il y a dans l'iſle de Cubagua une fontaine fort extraordinaire, de laquelle découle une liqueur ſemblable à l'huile, & qui va ſe rendre dans la mer, ſans ſe mêler avec ſes eaux, & gliſſe par-deſſus durant l'eſpace de deux ou trois lieuës: outre cela cette liqueur exhale une odeur aſſez agréable; elle entre dans la compoſition de pluſieurs medicamens. La corne des pieds des pour-

AMERIQUE

ceaux que les Européans ont jettez dans cette isle, croît en se recourbant de la longueur d'une palme.

La disette d'eau est l'une des plus grandes incommoditez des habitans de cette isle : ils sont obligez d'en aller chercher en terre-ferme, à la riviere de Cumana, distante de sept lieuës ; tous les rivages de cette isle sont pierreux, & remplis de ces huîtres d'où ils tirent les perles, qui produisent des œufs en grand nombre ; mais il faut attendre qu'ils viennent en leur perfection, afin que les perles soient plus belles, à peu prés comme les raisins qui grossissent, & qui meurissent insensiblement. Dans le commencement la perle est fluide comme une goute de lait, & presque imperceptible ; elle croît comme les animaux qui ont vie, & durcit avec le tems ; cependant il y en a qui demeurent toûjours petites, & menuës comme des grains de sable. Le Roy d'Espagne a la cinquiéme partie des perles & de l'or que l'on trouve : cependant ceux qui ne sont pas trop scrupuleux, cachent les plus belles, & se les approprient, quand ils peuvent le faire impunément. Si on ne le voïoit de ses yeux, on ne le pourroit

croire qu'un ſi petit eſpace de mer pro- AMERIQUE.
duiſe tant de perles, ſans que cette
mane celeſte diminuë depuis le tems.

L'an 1516. quelques Religieux de ſaint Dominique & de ſaint François, paſſerent dans la Province de Cumana, en terre-ferme, pour convertir ces nations barbares & idolâtres; mais les Indiens les maſſacrerent, ſans vouloir écouter leurs ſaintes exhortations. Ce mauvais traitement ne rebuta point d'autres Peres des mêmes Ordres, qui s'expoſerent aux mêmes perils, & eurent le bonheur d'y établir deux Monaſteres. Parmi ces bons Religieux, il y en avoit quelques-uns fort habiles en Chirurgie; ils guériſſoient avec beaucoup de charité les plaïes de ces malheureux Indiens; ce ſecours les diſpoſa à écouter les inſtructions qu'on leur faiſoit, & à ſe convertir. Au bout de trois ans, les Indiens de Cumana, de Cariaco, de Chiribichi, de Maracapana, de Tacaris, de Neberi, & d'Unari, ſe revolterent de concert, maſſacrerent tous les Eſpagnols, Religieux, & autres, & mirent le feu aux Couvens: peut-être prirent-ils cette reſolution par les importunitez qu'on leur faiſoit ſouffrir pour le commerce des perles. L'un de

AMERIQUE. ces Religieux voïant le Couvent en feu, se cacha dans des roseaux, où il demeura pendant trois jours ; mais enfin ne sçachant par où échapper, il prit le parti de se découvrir aux Indiens, esperant d'en être bien traité, pour les bons offices qu'il leur avoit rendus. Ils le garderent pendant deux ou trois jours, sans luy faire aucun mal, déliberant sans cesse sur la maniere dont ils devoient le traitter. Les uns opinoient à le garder parmi eux, & à ne le pas tuer, parce qu'il pourroit ménager leur paix avec les Espagnols : mais l'avis contraire l'emporta, & ils le massacrerent impitoyablement; incontinent aprés ils en eurent regret, & ils ont avoüé souvent depuis, que tous les malheurs qui leur arriverent dans la suite, étoient une punition de la mort de ce bon Religieux. La nouvelle de ces massacres obligea tous les autres Espagnols, dispersez dans l'isle, au nombre de trois cens, de s'enfuïr avec précipitation, & d'abandonner toutes les provisions qu'ils y avoient ramassées. Ils se retirerent à S. Dominique, dans l'Isle d'Espagne, les Indiens aïant appris cette retraite, allerent piller les maisons des fuïards, & profiterent de leurs dépoüilles.

L'Amiral Dom Diegue Colomb, au désespoir de cette déroute, prit sur le champ la resolution de tirer vengeance de ces outrages, & de punir severement la rebellion des Indiens; il arma promptement quelques vaisseaux, pour reprendre l'isle des perles; il donna la conduite de cette armée à Gonzalés d'Ocampo, lequel passa avec trois cens hommes sur des vaisseaux fournis de toutes sortes de provisions. Le General usa d'adresse pour prendre quelques-uns des principaux Indiens qui venoient sur le rivage, pour s'informer d'où venoit cette armée, & à quel dessein: on leur dit qu'elle venoit droit de Castille, pour negocier avec eux, & on leur montra quelques marchandises d'Europe, qu'on vouloit leur donner en échange pour leurs denrées. Ce discours persuada les Indiens, que ces nouveaux venus ne sçavoient point ce qui étoit arrivé aux Espagnols habituez en cette isle; ils délibererent entr'eux sur les moyens de massacrer ceux-cy comme ils avoient fait les autres. Quelques-uns des principaux Indiens se hazarderent d'entrer dans les navires; ils prierent reciproquement le Capitaine de venir à terre; ils luy presenterent

AMERIQUE. des fruits du païs, & luy firent toutes sortes de démonstrations d'amitié. Le Capitaine avoit fait cacher tous ses soldats; de sorte que les Indiens ne voïant que des matelots, ne songeoient qu'à boire, & à se divertir. Quand il fut tems, il donna le signal à ses gens, qui se saisirent sans peine des principaux, & les pendirent aux antennes des navires, pour épouvanter les autres qui étoient accourus en foule sur le rivage.

Aprés cette expedition, qui s'executa sans bruit, & sans peril, les Espagnols entrent dans Cubagua, où le General fit camper ses gens, il prit plusieurs Indiens, & en fit la justice qu'il jugea à propos; il voulut qu'on fit main-basse sur tous ceux qui se deffendoient, de peur d'être pris. Pour mieux contenir les Indiens dans leur devoir, on fit une bonne forteresse à l'embouchure de la riviere; alors on s'appliqua sans crainte à établir la colonie dans l'isle de Cubagua; car jusqu'alors on avoit été fort traversé par les frequentes insultes des Indiens: afin que les maisons fussent plus en état de resister, on les fit de pierre, aussi-bien que l'Eglise. Pierre Barry Gentilhomme Espagnol fut le premier qui donna l'avis de

ſe ſervir de pierres dans la conſtruction des édifices. Par ce moïen on aſſujettit toute la côte, & la terre-ferme de l'iſle de Cubagua ; les Indiens furent contraints de faire la paix, qui a toûjours duré depuis ce tems-là, à l'avantage des deux partis, qui ont retiré de grandes utilitez de la peſche des perles, & de la liberté du commerce. AMERIQUE.

Au mois de Septembre de l'an 1530. un jour que l'air paroiſſoit ſerain & tranquille, vers les dix heures du matin, le tems changea tout à coup, & la mer enfla prodigieuſement dans toute la Province de Cumana, on entendit ſur les côtes d'horribles mugiſſemens, la terre trembla pendant trois quarts d'heures ; & l'on auroit crû, tant les ſecouſſes étoient violentes, que toute la terre s'en alloit en éclats. La forteresſe fut entierement renverſée par ce tremblement, une grande étenduë de païs fut ſubmergée. On vit paroître des concavitez, & des foſſes toutes remplies d'une eau noire : pluſieurs Indiens moururent de peur dans ce grand deſordre ; d'autres furent écraſez par la chûte de leurs cabanes : une grande montagne s'ouvrit, quoi qu'elle fût éloignée de la mer d'environ cinq

AMERIQUE. lieuës. Aprés que la tempête eut cessé, & que les eaux se furent retirées dans leur lit naturel, le Gouverneur fit faire incessamment un nouveau bastion, pour contenir les Indiens, qui n'ont osé se revolter depuis ce tems-là.

Comme il est souvent fait mention dans ce Recüeil de tout ce qui concerne les perles, il ne sera pas hors de propos de donner un avis en passant à ceux qui les achettent, & qui souvent y sont trompez, faute d'experience, ou de connoissance. Plusieurs perles passent pour bonnes & parfaites, qui ne le sont point en effet : les yeux sont d'abord ébloüis de leur éclat, & de leur grosseur ; mais cette apparence est trompeuse. Pour connoître les deffauts cachez d'une perle, si elle est rompuë ou felée, ou si elle a quelque autre imperfection, on le reconnoîtra par la reverberation du Soleil ; car alors l'œil penetre jusques dans l'interieur de la perle, & en découvre les moindres deffauts ; on voit si elles sont nettes ou vicieuses, & le prix qu'elles peuvent valoir à peu prés.

Il ne faut pas se persuader que l'or & les perles qu'on apporte des Indes, se ramassent sans de grands dangers ;

les frequens naufrages qui ſont arrivez dans ces mers, que l'on ne connoiſſoit pas aſſez, quand on en fit la découverte, ont fait perir une grande quantité de perſonnes de tous états. Ces malheurs arrivent ſouvent par l'imprudence des matelots & des pilotes, qui s'expoſent dans des vaiſſeaux mal conditionnez, à demi pourris, & qui prennent l'eau de tous côtez. Il faut ajoûter, que dans de certaines mers du Nouveau Monde, il s'y engendre des vers qui rongent les planches, & le gouvernail des vaiſſeaux, ſans qu'on s'en apperçoive; les calmes, & les mêmes vents qui regnent pendant un fort long-tems, ſans changer, ſont cauſe que l'on eſt quelquefois quatre ou cinq mois à faire un petit trajet; de ſorte que toutes les proviſions ſe corrompent, & l'on eſt expoſé à mourir de faim & de ſoif.

AMERIQUE.

C'eſt un proverbe qui ſe dit communément, que pour bien apprendre à prier Dieu, il faut avoir fait quelques voyages ſur mer; car comme on ſe trouve aſſez ſouvent dans de grands perils; à la vuë de la mort qui ſe preſente avec toutes ſes horreurs, ſans qu'on voye aucun moyen humain de s'en garantir, on eſt

AMERIQUE. contraint de s'addresser à Dieu, & d'implorer avec ferveur le secours de sa providence, parce que l'on ne void point d'autre ressource. Il est aisé de montrer par plusieurs exemples fameux, que Dieu assiste souvent ceux qui implorent son assistance dans les perils pressans où ils se trouvent.

L'an 1513. un navire allant d'Espagne dans le Nouveau Monde, donna au travers des rochers, prés de la côte, & se brisa. Il y avoit dans ce vaisseau un pere avec son fils, originaires de Seville, lequel voïant que le peril étoit naturellement sans remede, se mit entre les mains de Dieu; & trouvant une planche du vaisseau brisé, il exhorta le jeune homme à se mettre dessus, avec confiance que Dieu ne les abandonneroit point dans cette extremité; ils demeurerent trois jours sur cette planche, qui voguoit au gré des vents. Au bout de ce tems, un bâtiment venant d'Europe, passa auprés; les Chrétiens touchez d'un spectacle si pitoïable, aprocherent, & les mirent sur leur bord, dans le tems qu'ils étoient prêts d'expirer par le travail, & par la faim qu'ils avoient soufferte.

La même année 1513. un vaisseau par-

tit du port de S. Dominique, pour aller à Darien, vers le golfe d'Uraba, dans la Province de Cemaco, que l'on venoit de conquerir, & dont le Capitaine Vasco Nugnez avoit été fait Gouverneur. Ce vaisseau étoit rempli de marchandises, & de passagers. Le pilote s'égara dans la route, & alla reconnoître la terre-ferme, de 50. ou 60. lieuës plus bas qu'il ne falloit; les courans pousserent vers la côte le navire, qui se brisa contre des rochers; toutes les marchandises perirent; mais l'équipage fut sauvé. Les matelots se saisirent de l'esquif, où ils se jetterent, sans permettre qu'aucun des passagers y entrât: ils errerent long-tems, sans sçavoir précisément où ils étoient, & sans trouver de port; de sorte que le vent contraire les aïant jettez en pleine mer, ils perirent malheureusement, peut-être en punition de la cruauté qu'ils eurent pour les passagers, qu'ils n'avoient pas voulu laisser entrer dans leur chaloupe. La providence de Dieu prit un soin particulier de ceux-cy: ils arriverent à terre le mieux qu'ils purent, au nombre de trente-cinq, attendant toûjours que les matelots leur ameneroient quelque barque pour les

AMERIQUE. tirer du peril où ils étoient; ils demeurerent plus de vingt jours dans cette attente inutile, & dans cette cruelle incertitude, ne sçachant quelle resolution, ni quelles mesures prendre, ni de quel côté se tourner. Dans cette détresse ils furent attaquez par trois cens Indiens qui ne leur firent cependant aucun mal, les voïant sans armes, & sans se mettre en état de se deffendre. Ils leur demanderent par signes, le mieux qu'ils purent, sans pouvoir bien s'expliquer reciproquement, d'où ils venoient, & ce qu'ils cherchoient sur ce rivage : les Chrétiens tâchoient de leur faire connoître sur toutes choses le besoin extréme qu'ils avoient de manger : les Indiens leur montroient plusieurs lames & plusieurs morceaux d'or, des anneaux, des pendans d'oreilles, qu'ils leur offroient de bon cœur; mais les Chrétiens les refuserent honnêtement. Aprés cela on leur fit voir de jeunes filles Indiennes toutes nuës, qu'on leur offrit avec la même franchise; mais on ne jugea pas à propos d'accepter l'offre : cette retenuë toucha les Indiens, & les empêcha de leur faire aucun outrage. Alors ils leur firent part des provisions qu'ils avoient, & leur donnerent

nerent à manger du mahiz, des fruits, AMERIQUE.
& du poiſſon ; les Chrétiens demeurerent, avec une grande familiarité, plus de cinquante jours parmi les Indiens, ayant perdu toute eſperance d'être ſecourus par les matelots qui les avoient ſi lâchement abandonnez ; ils ſe mirent en devoir de conſtruire une petite barque des planches qu'ils avoient ramaſſées du debris de leur vaiſſeau ; quoiqu'ils n'euſſent ni fer, ni ſcie, ni marteau, ni aucun des outils neceſſaires pour la conſtruction de cette barque : nonobſtant toutes ces difficultez, ils en vinrent à bout le mieux qu'ils purent ; ils détacherent le goudron des planches de leur vaiſſeau briſé, ils ramaſſerent l'étouppe, & autant de clous qu'ils purent, & remplacerent avec des chevilles de bois ceux qui leur manquoient. Enfin ils travaillerent avec tant d'application & de conſtance, qu'ils mirent leur petite barque à l'eau.

Ils entrerent tous dans cette nouvelle arche, à la reſerve de cinq ou ſix qui étoient déja morts de méſaiſes : ils entreprennent leur voïage ſans cartes marines, ſans bouſſole, ſans pilote, ſans ſçavoir préciſément de quel côté ils devoient tourner, ou vers l'Orient, ou

AMERIQUE. vers l'Occident, pour aller à Darien. Aprés avoir navigé pendant quatre jours, & ne trouvant rien de ce qu'ils cherchoient, ils tournerent la prouë d'un autre côté : de ſorte que ſe ſervant tantôt des rames, tantôt des voiles, ils voguoient à l'avanture, comme des gens qui ont perdu l'eſprit, ou qui ne ſçavent quelle route tenir. D'un autre côté la faim les talonnoit étrangement, de ſorte qu'ils étoient contraints d'approcher de terre, pour y chercher de l'eau, & arracher quelques racines qui puſſent les empêcher de mourir de faim.

Ce qui les pouſſoit à bout, c'eſt qu'ils ſe trouvoient quelquefois dans des détroits où leur barque ne pouvoit penetrer, & qui les empêchoient de paſſer outre : le travail, le chagrin, la diſette en firent perir plus de la moitié ; de ſorte qu'ils n'étoient plus que quatorze, quand ils aborderent par avanture à l'iſle de Gomera, d'où ils furent tranſportez ſur des vaiſſeaux juſqu'à Darien : l'état déplorable où ils étoient, faiſoit compaſſion à tout le monde ; car à peine avoient ils quelque reſte de figure humaine, tant ils étoient maigres, & décharnez. Dans le déſeſpoir où ils

s'étoient trouvez, faute de vivres, ils avoient jetté le ſort entr'eux, pour voir lequel devoit être dévoré, afin de ſauver la vie aux autres, avec un ſerment ſolemnel de conſentir mutuellement, que celui ſur qui le ſort tomberoit, ſeroit maſſacré, & ſerviroit de pâture à ſes compagnons, & prendroit la mort en patience : le ſort étoit tombé ſur un nommé Alvare d'Agillar, originaire de la ville de Tolede, ils attendirent juſqu'à la nuit pour le tuer, & pour appaiſer la faim, qui leur dévoroit les entrailles : mais avant que le jour finît, ils apperçurent heureuſement un navire, qui les aborda, & qui les ſauva par une eſpece de miracle. AMERIQUE.

Il arriva une autre avanture, qui n'eſt gueres moins extraordinare que celle dont je viens de parler. Un vaiſſeau parti de l'Iſle d'Eſpagne, pour retourner en Europe, l'an 1514. ſe trouvant en pleine mer, à 300. lieuës du terme de ſon départ, commença à faire eau de tous côtez, en ſorte que deux pompes ne pouvoient ſuffire à le vuider. L'équipage ſe voyant dans un danger inévitable de perir, ſe mit heureuſement dans la chaloupe, au moment que l'eau montoit juſqu'aux bords du

AMERIQUE. navire ; qui s'enfonça sous les abîmes, à leur vûë, sans qu'il en parût la moindre chose. L'empressement qu'ils eurent de se jetter dans l'esquif, fit qu'ils ne songerent point à prendre ni pain, ni vin, ni aucune chose pour se nourrir : le pilote oublia même sa carte, & sa boussole, pour se conduire : un jeune homme plus avisé que tous les autres, mit dans une serviette environ deux livres de biscuit : il semble que Dieu renouvella, à l'égard de tous ces pauvres matelots, le miracle de la multiplication des pains ; car ce peu de biscuit qu'ils avoient, suffit pour nourrir tout l'équipage, quoi qu'ils désesperassent de prendre terre avec ce petit secours qui ne pouvoit pas naturellement suffire pour nourrir tant de personnes ; car ils ne sçavoient où ils alloient, n'aïant ni carte marine, ni boussole, pour diriger leur route. Etant tout épuisez à force de ramer, ils s'aviserent de coudre ensemble leurs chemises pour faire une espece de voile ; on trouva par hazard quelques aiguilles, & point de fil ; mais ils remedierent à cet inconvenient, en décousant leur just-au-corps, & se servant du fil qu'ils en arracherent ; ils s'abandonne-

rent avec cette voile, ainsi cousuë, au gré des vents & des vagues, qui les poussoient au hazard, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Ils partagerent le biscuit avec toute l'œconomie qu'ils purent, jusqu'à ce qui ne leur en restoit plus qu'une once & demie; pour appaiser leur soif, ils se lavoient le visage & les mains avec l'eau de la mer; car ils n'avoient pas une seule goute d'eau douce : quelques-uns bûrent leur urine. Dans cette détresse ils firent de concert un vœu à la sainte Vierge, dont on honore une image antique dans l'Eglise de Seville : aprés onze jours de navigation ils se trouverent à deux ou trois lieuës de la côte de l'isle d'Espagne; alors le pilote se reconnut; ils aborderent sur le midy; & étant tous descendus à terre, ils adorerent Dieu qui les avoit sauvez par une espece de miracle.

Quand on se trouve dans le peril inopinément, il faut s'armer de courage & de patience, & se servir de toute son industrie pour en sortir : mais c'est une folie outrée de s'y jetter de gayeté de cœur, comme fit un jeune Portugais l'an 1514. dans le voïage que fit vers la terre-ferme Pedrarias d'A-

vila avec 17. ou 18. vaisseaux, par les ordres du Roy Catholique Ferdinand. Un jour qu'il navigeoit sur le grand golfe de la mer Oceane, avec un vent favorable, quelqu'un de son vaisseau se mit à plaisanter d'un jeune Portugais, dont l'esprit étoit leger & capricieux; il leur dit, en jurant, que si l'on continuoit à le chagriner de la sorte, il se jetteroit dans la mer, & qu'il iroit à la nage dans quelqu'autre vaisseau de l'escadre. Cette proposition fut reçuë avec de grandes risées; & il n'en fallut pas davantage pour animer les matelots & les passagers, à tourmenter de nouveau ce jeune homme, en lui faisant toutes sortes de malices. Alors plein de dépit, il se mit sur la tête un bonnet à l'Angloise, & voyant un navire assez prés de celuy où il étoit, il se jette à la nage, pour y passer; mais comme le vent étoit fort, il demeura bien loin derriere la pouppe. Ceux de son vaisseau, étonnez de sa temerité, firent signe aux navires qui suivoient: l'on comprit aisément ce que ce signal pouvoit signifier; de sorte qu'on se mit en devoir de ramasser ce temeraire, qui étoit déja à demi noyé, & tout étourdi du peril qu'il venoit de courir, quand on le tira dans le vaisseau.

On est exposé à toutes sortes d'accidens, quand on navige, sur-tout dans les voïages de long cours, quoique les plus frequens viennent des écüeils, & de l'eau; cependant le feu n'est guéres moins à craindre, & l'on est assez souvent tres-embarrassé, quand il prend au vaisseau: comme il arriva l'an 1533. dans le grand golfe de la mer Oceane, à un navire qui voguoit à toutes voiles, avec le vent en pouppe; ce bâtiment avoit été mal lesté dés le commencement du voïage, ce qui arrive assez souvent: pour remedier à cet inconvenient, on fût obligé de remplir trois tonnes d'eau, afin que le vaisseau se tînt mieux en équilibre, & qu'il voguât avec plus d'assurance; un marinier qui eut besoin de chercher quelque chose au fond de cale, prit une chandelle qu'il moucha au même lieu, & y jetta par mégarde le lumignon. Les matelots se partagent pour faire la garde pendant la nuit; au bout de deux ou trois heures il y avoit dans le vaisseau une fumée si épaisse, que les mariniers de garde en étoient presque étouffez; aprés avoir cherché par-tout, on trouva ce lumignon attaché à un cable, qui étoit déja à demi brûlé, & qui auroit sans doute mis le AMERIQUE.

AMERIQUE. feu au vaisseau, si l'on n'eût promptement remedié à ce désordre ; un coffre plein de hardes fut entierement consumé ; le feu se glissoit aux environs imperceptiblement, & sans flamme ; par bonheur il ne prit point aux planches, qui étoient fort seches, & enduites de poix, & de goudron : quand on voulut lever le pont, pour donner de l'air à ce feu, il sortit tout à coup du fond du vaisseau un gros tourbillon de flammes qui s'éleva jusqu'à la moitié du grand mast : ces trois tonnes d'eau qu'on avoit mises au fond du navire, pour le tenir en équilibre, furent d'un grand secours pour arrêter l'incendie. ; car cette eau étoit justement auprés du lieu où le lumignon qui avoit causé l'embrasement étoit tombé. Cette avanture doit servir d'avertissement, pour montrer qu'on ne sçauroit prendre trop de précautions pour prévenir les fâcheux accidens que le feu peut causer.

Soit que la peur trouble l'imagination, ou que les choses soient en effet comme on les raconte, on trouve des matelots qui assurent tres-positivement avoir entendu dans l'air des voix humaines, ou formées par le ministere des démons pendant de grands orages,

&

& qu'ils ont vû des ſpectres horribles, & d'une figure capable de faire trembler les plus hardis. Martin de Vergara, premier Commis de l'Amiral Dom Loüis Colomb, & Chriſtophle Perez, ont été témoins oculaires de l'avanture que je vais raconter. Il partit du port de S. Dominique, au mois d'Août de l'an 1533. dans un navire chargé de ſucre, & d'autres marchandiſes, ſans parler de l'or & des pierreries qu'on envoïoit en Eſpagne. Pendant le voïage, le pilote nommé Jean d'Ermura tomba malade, & mourut au milieu de la courſe; au bout de quarante jours de navigation, la nouvelle de leur naufrage ſe répandit en Eſpagne: en effet, ils furent aſſaillis d'une rude tempête au mois d'Octobre; elle dura ſans relâche pendant trois jours, & deux nuits; les matelots ont proteſté qu'ils entendirent des voix dans l'air, & qu'ils virent voltiger autour du vaiſſeau des figures extraordinaires. On fut obligé pour ſoulager le vaiſſeau, de jetter dans la mer plus de trois cens caiſſes de ſucre, & plus de mille cuirs: le vaiſſeau s'ouvrit en pluſieurs endroits, & l'eau y entroit de tous côtez; cependant aïant rebrouſſé

AMERIQUE

AMERIQUE chemin, ils prirent terre contre toute esperance; mais toutes les marchandises qui restoient dans le vaisseau étoient gâtées & pourries.

Alonzo Suaz étant parti de Cuba, & faisant voile vers la nouvelle Espagne, fut attaqué tout à coup d'une furieuse tempête au mois de Janvier, sur le minuit; en sorte que le vaisseau fut précipité plusieurs fois par le vent, & les vagues jusqu'au fond des abymes; le Capitaine étoit un homme de bien, & tres-prudent; tout l'équipage, à son exemple, se mit en prieres; & au même tems qu'ils recitoient ces paroles de l'Eglise; *Monstra te esse matrem*, leur vaisseau fut retiré tout-à-coup du gouffre où il étoit, & revint sur la surface de la mer; il leur parut même au milieu des tenebres de la nuit une petite lumiere qui servit beaucoup à les conduire. Ils apperçurent autour de leur vaisseau plusieurs monstrueux poissons, & d'une grandeur prodigieuse, qui s'élevoient au-dessus de l'eau, & qui attendoient peut-être le naufrage du vaisseau, pour dévorer les cadavres des mariniers. La tempête étoit trop violente pour pouvoir se servir du gouvernail, & de la boussole; de sorte

qu'ils étoient contraints de ceder à l'impetuosité du vent, & des vagues; enfin le vaisseau poussé de furie contre un écüeil, fut brisé en mille morceaux; l'or, l'argent, les pierreries, les marchandises d'un prix inestimable, tout perit; quarante-sept personnes seulement se sauverent, le reste fut noyé avec le Capitaine; ceux qui étoient échappez, ne voïoient autour d'eux que les horreurs de la mort, étant grimpez sur d'affreux rochers, sans provisions, & sans aucune esperance de secours. Quelquefois les vagues, qui heurtoient de furie contre les écüeils, couvroient ces infortunez voïageurs, qui étoient contraints de se cramponer aux rochers, pour n'être pas emportez dans la mer La tempête s'étant un peu rallentie sur le midy, ils apperçurent un petit canot capable de porter cinq personnes: cette vûë leur causa une joïe inexprimable, quatre personnes s'y mirent pour aller à la découverte; à mesure qu'ils approchoient du rivage, ils voïoient une grande quantité de leurs balots, & les restes du débris de leur vaisseau, que la tempête y avoit poussez. Ils jetterent le sort, afin de sçavoir de quel côté

AMERIQUE

AMERIQUE

ils devoient tourner avec leur canot, vers l'Orient ou l'Occident, le Nord ou le Midy, pour découvrir quelque terre. Le sort leur marqua par quatre fois, qu'il falloit naviger vers l'Orient : ils suivirent cette route ; & avant la fin du jour ils découvrirent la terre. Le premier objet qui leur frappa les yeux, ce fut une grande quantité de bêtes faites comme des pourceaux, ou de sangliers noirs, qui mangeoient les fruits tombez des arbres ; plusieurs de ces animaux ronfloient, & faisoient un bruit horrible. Un matelot de cette petite troupe, qui avoit fait plusieurs longs voïages, reconnut que c'étoient des loups, ou des veaux marins, dont la figure fait peur aux hommes les plus assûrez : leur longueur est de dix-sept ou de dix-huit pieds, leur grosseur de huit pieds ; il y en avoit aussi de plus petits, selon la proportion de leur âge. Ils entendirent auprés d'eux la voix de trois Indiens, qui sortoient de l'eau, & qui moururent à leurs yeux, pour avoir trop bû d'eau salée, en nâgeant ; car elle est mortelle dans cette plage, quand on en avale une trop grande quantité.

Le reste de la troupe qui étoit des

meurée ſur les écüeils, ſe mit en devoir de deſcendre ; & paſſant de rochers en rochers, ils arriverent où leurs compagnons étoient abordez avec leur canot, La Providence qui ne manque guéres à ſecourir les hommes, lors même qu'ils croïent que tout eſt déſeſperé, leur fit remarquer ſur le rivage ſix tortuës, dont l'une étoit ſi forte, & ſi prodigieuſement grande, que cinq perſonnes qui ſe mirent ſur ſon dos, en furent ſoûlevées de terre ; on les renverſa toutes ſur le dos ; car quand elles ſont en cet état, elles n'ont plus de mouvement. La chair des tortuës eſt naturellement fort ſaine ; mais ce qu'il faut principalement remarquer, eſt que le ſang de ces animaux eſt ſalutaire pour les lépreux & les verolez. Ce qu'on aûra peut-être peine à croire, c'eſt que ces pauvres voïageurs, qui mourroient de ſoif, trouverent de quoy ſe déſalterer dans le ſang de ces tortuës, qui couloit comme une fontaine, aprés qu'on eût enlevé la premiere écaille. Ils raſſaſierent auſſi la faim qui les dévoroit, en mangeant la chair cruë de ces tortuës, & les œufs dont elles étoient pleines ; car ils n'avoient ni le tems, ni la commodité de les faire cuire. AMÉRIQUE

AME-RIQUE Il y avoit dans une isle voisine une si grande quantité d'oiseaux, que l'air en étoit obscurci, & qu'un homme ne pouvoit pas discerner un autre homme de cinquante pas ; le bruit qu'ils faisoient de leurs aîles, & avec leur chant, empêchoit que l'on se pût entendre distinctement ; ces oiseaux ne fuïoient point les hommes, on en prenoit autant qu'on vouloit sans aucune peine ; leurs œufs, dont tous les rivages étoient couverts, furent d'un grand secours pour des gens affamez : cependant comme ils ne mangeoient que des choses cruës, & qu'ils ne beuvoient que du sang des tortuës, ou des oiseaux, ils tomboient malades, & il en mourut plusieurs de la compagnie. Pour remedier à ce malheur, ils s'aviserent de faire du feu, en frottant l'un contre l'autre deux morceaux de bois sec, comme ils l'avoient vû pratiquer aux Indiens ; ils firent cuire ces oiseaux, qui étoient gras, & dont la chair rendoit une bonne odeur ; mais à mesure qu'ils avoient plus de quoy rassasier leur faim, la soif qu'ils enduroient devenoit plus insupportable, car ils ne purent trouver dans toute l'isle une seule goute d'eau bonne à boire ; quoy qu'ils eussent fait

des fosses, en grattant avec les mains; elle étoit par-tout aussi amere, & aussi salée que celle de la mer. La soif dont ils étoient tourmentez, les desséchoit chaque jour; de sorte qu'ils ressembloient à des squeletes, & ils n'avoient plus que la peau & les os. Un petit page du Capitaine ne pouvant plus resister à l'ardeur de la soif dont il étoit brûlé, voïant sur le rivage une louve marine étenduë, qui donnoit à têter à deux petits, approcha le plus doucement qu'il pût, s'en écarta l'un des louveteaux marins, & se mit en sa place pour têter; la louve sentit la difference dont elle étoit tirée, & se tournant sur l'autre côté, elle déchira le gras de la jambe du page jusqu'à l'os; cependant la blessure ne fut pas dangereuse, & il en guerit en peu de tems. On ne finiroit jamais, si l'on vouloit raconter en détail toutes les disgraces que souffrit pendant cent cinquante-trois jours cette troupe affligée dans ces isles desertes, d'où elle fut enfin retirée par les soins de celui qui la commandoit, & qui employa trois mois à construire une petite barque avec des planches recousuës; par ce moïen il fit sçavoir de ses nouvelles à quelques Européans de ses amis, qui vinrent le prendre avec sa troupe.

AMERIQUE

AME-
RIQUE

RELATION
DE FERNAND CORTEZ.

De la découverte de la Nouvelle Espagne.

§. PREMIER.

Des choses les plus remarquables qui se trouvent dans la Nouvelle Espagne.

DANS la Province de Scienchimalen, qui est de la dépendance du Roy Montezume, on trouve plusieurs bourgs & bourgades, de cent, deux cens, & trois cens maisons, remplies d'Indiens, d'une humeur douce & traitable, & qui fournirent liberalement à Cortez & à sa suite toutes les commoditez de la vie, selon les ordres qu'ils en avoient reçû de leur Seigneur Montezume, qui faisoit son sejour dans la ville qu'on a appellée *le Nom de Dieu.* Quand on avance dans le païs, environ

deux ou trois journées, on tombe dans des lieux ſauvages & ſteriles, & où le froid eſt ſi aigu, que les Indiens accoûtumez à un air chaud ou temperé, ne le peuvent ſupporter, & qu'ils en meurent; les habitans de ces lieux bâtiſſent ſur les montagnes de petites tours, dans leſquelles ils placent leurs idoles. AMERIQUE

Les principaux de ces contrées venoient en foule viſiter Cortez, & ſa ſuite, ſans témoigner ni crainte, ni ſoupçon des Eſpagnols, qui furent fort étonnez de trouver une fortereſſe raiſonnable, & auſſi bonne que celles de l'Europe; car elle étoit entourée d'une double muraille, & d'un foſſé fort profond; les maiſons ſont aſſez bien bâties; & ceux qui les habitent ſont beaucoup plus riches que le commun des Indiens: ceux-ci faiſoient une guerre continuelle à Montezume; de ſorte que pour ſe garantir de toute ſurpriſe, ils avoient conſtruit une muraille d'une montagne à l'autre, avec des pierres bien taillées. Cette muraille avoit vingt pieds d'épaiſſeur, & une eſpece de parapet d'un pied & demi, où ils ſe mettoient pour combattre, & lancer des pierres. Au ſortir d'une vallée, Cortez qui n'étoit accompagné

AME-RIQUE que d'un petit nombre de cavaliers, se vit attaqué de cinq mille Indiens, lesquels aprés avoir perdu soixante des leurs, sans tuer aucun Espagnol, se retirerent en confusion. A quelques jours de-là, une armée de plus de cent mille Indiens, armez d'arcs & de fleches, entoura de tous côtez celle des Espagnols, qui eurent bien-tôt écarté tous ces malheureux, les foulant aux pieds de leurs chevaux, & les épouvantant par le bruit de la mousqueterie, à quoy leurs oreilles n'étoient nullement accoûtumées, & qui se désesperoient de voir brûler leurs villages, & leurs maisons à leurs yeux, sans oser en tirer vengeance. Cortez avoit laissé à la garde de son camp deux cens hommes de pied, vingt cavaliers, & environ quatre cens Indiens; cette petite troupe fut attaquée par cent cinquante mille hommes; de sorte que toutes les campagnes étoient couvertes de cette armée innombrable, laquelle aprés avoir combattu pendant quatre heures, sans pouvoir forcer le retranchement des Espagnols, se dissipa: cependant la nuit suivante ils se mirent en embuscade, pour tâcher de forcer le retranchement à l'improviste, & d'y mettre le feu. Cor-

tez en fut averti par des prisonniers AMERIQUE
qu'il fit au nombre de cinquante, auſ-
quels il ordonna de couper les mains;
on les renvoïa dans un état ſi pitoïable vers leurs compagnons, pour les intimider, & pour leur apprendre quel traitement on leur feroit, s'ils ne mettoient les armes bas. La peur les ſaiſit tellement, qu'ils ſe précipitoient du haut des montagnes, ne ſçachant où ſe cacher; ils abandonnerent toutes leurs proviſions, & tous leurs rafraîchiſſemens, qui furent d'un grand ſecours aux Eſpagnols.

Les victoires qu'ils remporterent, obligerent les Indiens à demander humblement la paix, & à ſe ſoûmettre au Roy d'Eſpagne: ils prierent Cortez avec tant d'inſtance, de quitter ſon camp, pour venir ſe loger dans la ville, où il ſeroit beaucoup plus commodément, qu'enfin il y conſentit. La ville de Taſcaltetal, où il entra, eſt plus grande, plus riche, & plus peuplée, que n'étoit Grenade au tems que les Eſpagnols la retirerent de la domination des Mores. Toutes les choſes neceſſaires à la vie y ſont excellentes, & en abondance, le pain, la viande, le poiſſon, le gibier, les fruits de toute

AMERIQUE espece ; tout le païs est entrecoupé de rivieres & de fleuves, qui le rendent commode, & agréable. Il y a dans cette ville une place publique, où l'on voit aborder chaque jour plus de trente milles personnes, pour vendre, & pour achetter des denrées, & toutes sortes d'habits à leur usage. Il y a des places particulieres, destinées à vendre l'or, l'argent, les pierreries, des parures faites de plumes d'oiseaux, de toutes couleurs, travaillées si proprement, & avec tant d'art, qu'on ne peut trouver par tout ailleurs rien qui en approche. On trouve par les campagnes des païs admirables pour la chasse, & plus pleins de gibier qu'en Europe ; & afin que rien ne manque pour la délicatesse, & la propreté, ils ont des bains en abondance. Ce qui est de plus merveilleux est leur police, & leur gouvernement, auquel il ne manque rien pour le bon ordre, d'où l'on infere que ces peuples sont pleins de bon sens & de raison, quelque peu d'idée qu'en aïent les Européans : les plaines & les vallées sont labourées, cultivées, ensemencées, couvertes de fruits, de grains, d'herbes medicinales & potageres. On peut comparer leur politique à celles des

Pisans, des Genois, des Venitiens. Ils n'ont point de Seigneur particulier; mais les plus notables administrent les affaires publiques; les peuples leur obéïssent aveuglement; tous se rassemblent quand il est besoin pour le bien de la nation de faire la guerre: on ne laisse point sans châtimens les vicieux, & les larrons: l'un d'eux qui avoit dérobé quelque chose à un Européan, fut dénoncé au Magisacin, qui est le premier Magistrat; on fit suivre le voleur par tout, avec une diligence extréme, on le prit dans une certaine ville, & on le livra avec tout ce qu'il avoit volé à celuy qui s'en étoit plaint, afin qu'il en fit tel châtiment qu'il jugeroit à propos; mais il remercia les Magistrats de leur honnêteté, se remettant de tout sur leur discretion; ils firent conduire le criminel par un trompette, qui racontoit à haute voix dans toutes les ruës le crime du coupable, qu'ils firent monter sur une espece de theatre, au milieu de la place publique; on luy donna ensuite tant de coups sur la tête, avec un maillet de bois, qu'il expira sur le lieu, à la vûë de tout le monde.

Montezume, que l'on regardoit alors

AMÉRIQUE comme le plus grand Seigneur des Indes, envoïa à Cortez des Ambassadeurs, suivis de plus de deux cens domestiques, offrant de païer tribut au Roy d'Espagne, en or, en argent, en habits de soye, & autres marchandises précieuses, qui sont en abondance dans ses Etats. Quelques Indiens avertirent Cortez de ne point trop se fier aux belles paroles, ni aux promesses du Roy Montezume, qui ne vouloit l'attirer dans son païs que pour le perdre avec tous les Espagnols qui l'accompagnoient; ajoûtant que c'étoit un traître, & un Prince artificieux, qui ne songeoit qu'à le faire donner dans le piége : cette mésintelligence qui étoit entre les Indiens causoit bien du plaisir à Cortez, dans l'esperance de les battre tous les uns aprés les autres, & de les subjuguer aisément à cause de leurs divisions. Montezume s'étoit mis à la tête de cinquante mille hommes qu'il avoit postez dans le chemin par où Cortez devoit passer necessairement; outre cela, il avoit fait faire plusieurs fosses, dans lesquelles on avoit caché des pieux aigus couverts de terre, & de chaume, afin que les chevaux Espagnols tombant dans ces fosses, s'enfi-

laſſent dans ces pieux couverts ; outre ces artifices, ils avoient encore eû la précaution d'embarraſſer de monceaux de pierres les ruës de la ville, pour empêcher les chevaux d'y marcher commodément. On avertit ſecretement Cortez de tous ces grands préparatifs ; mais pour ſçavoir au vrai, ſi on ne luy donnoit pas de faux avis ; & pour ne pas s'allarmer mal-à-propos, il envoïa des Deputez aux principaux Seigneurs de la ville de Churultecal, pour leur inſinuer qu'il étoit à propos qu'ils le vinſſent trouver, afin de convenir enſemble s'il les devoit regarder comme amis ou comme ennemis. Ils y vinrent en effet, & s'excuſerent le mieux qu'ils purent ſur le retardement qu'ils avoient apporté à le venir trouver ; parce que les peuples de la Province où il demeuroit, étoient leurs ennemis, & qu'ils n'avoient pas oſé ſe hazarder d'y venir, ne croïant pas y être en aſſurance. Ils ajoûterent qu'ils étoient bien informez de tous les faux bruits qu'ils avoient répandus à leur déſavantage, pour rendre leur conduite ſuſpecte ; mais que ſi Cortez vouloit leur faire l'honneur de venir dans leur ville, il connoîtroit par luy-même la

AMERIQUE fausseté de tout ce qu'on luy avoit fait entendre.

Les habitans de Tascatecal, qui avoient averti Cortez des piéges qu'on luy tendoit, firent tous leurs efforts pour le détourner du dessein qu'il avoit pris d'aller à Churultecal, pour connoître par son experience, si on le trompoit; mais voïant qu'ils ne pouvoient le faire changer de resolution, ils s'offrirent de le suivre avec cent mille combattans; il les remercia honnêtement de leur offre, & prit seulement six mille hommes, ne voulant pas s'embarrasser de cette grande multitude de mauvais soldats, & pour ne pas aussi effaroucher les autres. Le lendemain les principaux habitans de Churultecal vinrent au devant de Cortez avec des trompettes, des tambours, dançant, & chantant, & donnant toutes les marques d'une joïe sincere; ils conduisirent Cortez avec cette pompe, & le logerent dans l'une des plus belles maisons de la ville; toute sa suite fut logée commodément, & on leur fournit des vivres, & les choses necessaires. Cependant ils trouverent sur leur route des marques des pieges dont on les avoit averti; ce qui les obligea de

se

ſe tenir ſur leur garde, & de marcher avec plus de précautions. Ce qui redoubla les ſoupçons qu'on avoit des habitans, c'eſt qu'ils venoient rarement rendre viſite aux Eſpagnols, & qu'ils diminuoient chaque jour les vivres qu'on avoit accoûtumé de leur donner. Sur ces entrefaites une femme Indienne, qui ſervoit d'interprete aux Européans, les avertit que le Roy Montezume avoit raſſemblé une nombreuſe armée, que les habitans de Churultecal avoient fait ſortir toutes les femmes de la ville, avec leurs enfans, pour être plus en état d'attaquer les Eſpagnols, & de les maſſacrer, s'ils le pouvoient. Sur ces avis Cortez prit ſur le champ la reſolution d'attaquer les Indiens, ſans leur donner le tems d'achever leurs complots : il fit entendre aux principaux de la ville, qu'il avoit des choſes tres-importantes à leur propoſer, & il les pria de s'aſſembler. Il ordonna à ſes ſoldats de ſe tenir prêts pour executer ſes ordres ; il fit arrêter tous les Indiens qui étoient dans la maiſon que la ville luy avoit aſſignée pour ſe loger ; alors les Eſpagnols montant à cheval, ſe jetterent ſur les Indiens, & en tuerent plus de trois mille

AMERIQUE.

AMERIQUE dans une heure à coups d'épées, & de mousquet. Si Cortez eut differé à prendre ce parti, il étoit perdu sans ressource ; car les Indiens se préparoient à venir fondre sur luy ; ils avoient embarrassé les ruës avec de grosses pierres : mais comme ils furent attaquez à l'improviste, il ne fut pas difficile de les mettre en desordre, & de les dissiper ; d'autant plus qu'on avoit arrêté, & enchaîné tous les Officiers, & les principaux qui s'étoient rassemblez dans la maison de Cortez, lequel ordonna de mettre le feu à certaines tours fortifiées, où les Indiens s'étoient retranchez, & d'où ils se deffendoient ; mais enfin on les força de tous côtez, & on les obligea de s'enfuïr de la ville. On demanda aux principaux qu'on avoit arrêtez, pour quel sujet ils avoient ainsi resolu de massacrer si traitreusement les Espagnols, ils avoüerent qu'ils y avoient été engagez par les habitans de Culva, sujets de Montezume, lesquels avoient usé de toutes sortes d'artifices, pour les porter à cette trahison ; que Montezume, qui n'étoit éloigné de cette ville-là que d'une lieuë & demie, avoit rassemblé cinquante mille hommes, pour favoriser cette entreprise : ils prierent

fort humblement qu'on en mit en liberté deux ou trois, pour faire revenir tout le monde, les femmes, les enfans, & tous leurs effets qu'ils avoient enlevez de la ville, promettant d'être fideles à l'avenir, & de ne se laisser plus séduire; en effet dés le lendemain toute la ville fut remplie de monde, & aussi tranquille que si ce malheur ne fut point arrivé. AMERIQUE

Les Espagnols ne firent pas semblant de sçavoir que Montezume avoit usé en leur endroit de cette perfidie; au contraire ils reçurent fort civilement les Ambassadeurs qu'il leur envoïa pour les feliciter sur la punition qu'ils avoient faite des traîtres; ils firent present à Cortez, au nom de leur maître, de dix plats d'or, de quinze cens habits ornez de plumes, à la mode du païs, de plusieurs poules d'Indes, & d'autres provisions en abondance, avec du *Panicacap*, qui est une espece de boisson à l'usage des Indiens. Cependant ces Ambassadeurs prierent Cortez de ne point entrer dans la Province de Montezume, sous pretexte qu'elle étoit sterile, & que ses gens y auroient beaucoup à souffrir; mais il leur répondit assez civilement, qu'il avoit à conferer

AME-RIQUE avec leur maître de choses tres-importantes, & qu'il étoit necessaire de s'aboucher avec lui. Auprés de la ville de Churultecal, on voit deux hautes montagnes fort élevées, & fort froides, dont le sommet est toûjours couvert de neiges, & il s'en exhale perpetuellement des tourbillons de fumée, gros comme des maisons, & avec tant de vîtesse, qu'une flèche décochée d'un arc ne vole pas avec plus de rapidité; quoique des vents assez violens regnent sur le haut de ces montagnes, ils n'ont cependant pas la force de détourner, ou de dissiper ces tourbillons de fumée. Quelques efforts qu'on ait fait pour aller au haut de ces montagnes, pour découvrir la cause de ce prodige, il a été impossible d'y parvenir; parce que les vents poussent aux yeux des monceaux de cendre, dont on est étouffé, sans parler des neiges & du froid qui est insupportable; ce qui est d'autant plus extraordinaire, que l'air est toûjours extrémement chaud dans ces contrées, n'étant éloignées que de vingt degrez de la ligne équinoctiale.

A quelques lieuës de ces montagnes est la fameuse ville de *Temistitan*, située au milieu d'un lac; on y aborde par

un chemin assez large, pour contenir huit cavaliers de front : l'eau de ce lac se congele en sel ; on le ramasse en forme de pains, & l'on en fait un fort grand commerce : la ville est entourée d'une forte muraille flanquée de bonnes tours & de tourillons ; il n'y a que deux portes à ces murailles, par l'une on entre dans la ville, par l'autre on en sort. Mille personnes des plus notables, parez des mêmes ajustemens, sortirent de la ville pour venir saluer, & complimenter Cortez, & sa suite ; chacun en son rang portoit la main jusqu'en terre, & la baisoit ensuite avec tous les signes d'un grand respect ; cette ceremonie dura pendant une heure sans interruption. Aprés ce prelude Montezume vint en personne, accompagné de deux cens Seigneurs de sa Cour, les pieds nuds ; mais plus richement vétus que les premiers qui avoient paru ; ils marchoient deux à deux, & côtoïoient de fort prés les murs des maisons, quoique les ruës fussent assez larges. Montezume avoit à côté de lui les deux plus grands Seigneurs du païs, tous vétus également, à la reserve que Montezume étoit chaussé, & que les autres avoient les pieds nuds ; ils le

AMERIQUE soûtenoient en marchant, à droite & à gauche : Cortez s'étant approché, descendit de cheval, pour rendre ses devoirs à Montezume ; aprés quoy les deux Seigneurs qui l'accompagnoient, salüerent Cortez à la maniere du païs ; deux cens autres Seigneurs firent la même chose ; ce qui étant fini, chacun se remit à sa place.

Cortez avoit au cou un collier enrichi de diamans de verre, qu'il presenta à Montezume, qui luy fit donner sur le champ deux autres colliers d'un bien plus grand prix. Tout le cortege marcha dans le même ordre qu'on étoit venu, & on conduisit les Espagnols dans un Palais magnifique, qu'on leur avoit préparé pour leur logement. Le Roy envoïa à Cortez plusieurs bijoux d'or & d'argent, & plusieurs beaux ouvrages de plumes de toutes couleurs, avec cinq mille habits de soïe, travaillez de diverses manieres ; il s'assit dans un siege magnifique auprés de Cortez, & luy parla en ces termes : » Nos anciennes Histoires nous apprennent que nous ne sommes pas originaires du païs que nous habitons, mais que nous sommes des étrangers venus de loin, conduits icy par un grand

Capitaine, dont nous étions les ſujets ; « AMERIQ.
lequel aprés nous avoir établis dans ce «
païs-cy, retourna vers ſa patrie : où «
au bout de quelque tems, étant revenu «
voir ſes anciens ſujets, il trouva qu'ils «
avoient tous pris des femmes en ce «
païs-cy, & qu'ils avoient beaucoup «
peuplé ; il fit tous ſes efforts pour les «
emmener, & pour les obliger à le ſui- «
vre : ce qu'ils refuſerent abſolument, «
auſſi-bien que de le reconnoître pour «
leur Seigneur ; ainſi il fut contraint de «
s'en retourner : mais c'eſt une opinion «
répanduë parmi nous, que ſes deſcen- «
dans doivent venir nous ſubjuguer, «
comme étant leurs ſujets legitimes, & «
ſe rendre maîtres de toutes ces Provin- «
ces. Faiſant reflexion aux choſes que «
vous dites, aux grandes merveilles que «
vous racontez de vôtre Prince, à la «
circonſtance des lieux d'où vous venez, «
nous avons tout lieu de croire que ce «
grand Roy qui vous a envoïé icy eſt «
nôtre maître legitime : ainſi perſuadez- «
vous que nous ſommes dans la reſolu- «
tion de vous obéïr, ſans qu'il y ait ni «
ſupercherie ni détours, dans l'aſſurance «
que je vous donne, de reſpecter en vô- «
tre perſonne la majeſté de celuy qui «
vous envoïe. Diſpoſez donc de ces Pro- «

AMÉ- » vinces, & donnez-y tous les ordres
RIQ. » qu'il vous plaira, vous trouverez par
» tout des sujets fideles, & obéïssans,
» dans la disposition de vous rendre tous
» les services qui dépendront d'eux. Ne
» songez donc qu'à vous reposer des fa-
» tigues que vous avez souffertes, soit
» dans le cours d'un si long voïage, soit
» dans les batailles que vous avez été
» obligez de donner pour parvenir jus-
» qu'à nous. Je ne doute nullement que
» quelques-uns de mes voisins n'ayent
» tâché par envie de me rendre suspect,
» & de me noircir dans vôtre esprit;
» sans que je dise rien pour me discul-
» per, vôtre propre experience vous fera
» connoître la fausseté & la malignité de
» ces calomnies. Ils vous ont fait enten-
» dre que tous les murs de mes maisons
» étoient d'or; que je me faisois passer
» pour un Dieu, & que je possedois moi
» seul plus de richesses en soye, & en
» étoffes précieuses, que tous les Princes
» du monde. Quoy qu'il en soit, tout ce
» que je possede est à vôtre disposition;
» vous êtes icy le maître; usez des com-
» moditez de ces Provinces, comme de
» vôtre propre bien.

Cette harangue fut tres-bien reçuë des Espagnols, qui n'oublierent rien pour

pour confirmer Montezume, qu'ils étoient effectivement descendus du legitime Seigneur de ces Provinces, & que le Roy d'Espagne étoit celuy dont les anciennes Histoires des Indes faisoient mention. Six jours depuis l'entrée de Cortez, & de sa troupe dans la celebre ville de Temistitan, aprés avoir meurement consideré toutes choses, on jugea qu'il étoit tres important de s'assurer de la personne du Roy Montezume, & de ne luy pas laisser la liberté de changer d'avis; d'autant plus que les Provinces de sa dépendance n'oseroient se revolter contre les Espagnols, ni leur faire d'insulte, tandis que ce Prince seroit en en leur puissance. Cortez prit donc la resolution de le garder dans la maison qu'on luy avoit marquée pour son logement, & de le retenir prisonnier, pourvû qu'il le pût faire sans scandale, & sans tumulte. Aprés avoir posé des gardes dans les ruës, il alla, selon son ordinaire, au Palais de Montezume, qui lui fit quelques presens d'or; sa fille, & les filles des principaux Seigneurs en firent aussi aux Espagnols: aprés quelques propos, Cortez reprocha à Montezume les mauvais traitemens qu'on avoit faits par ses

AMERIQUE.

AMERIQUE. ordres aux Espagnols, dont plusieurs avoient été massacrez : c'est pourquoy il croïoit devoir le conduire dans sa maison jusqu'à ce que la verité de ces faits fut éclaircie, & qu'on luy eût rendu justice de la mort de ses compagnons. Cortez luy dit pour le rassurer, qu'il ne seroit point prisonnier ; mais au contraire qu'il joüiroit d'une entiere liberté, & que les Espagnols luy obéïroient en toutes choses, & le serviroient comme ses propres sujets. Aprés quelques contestations, & quelque resistance, Montezume consentit de suivre Cortez dans sa maison. On le mit dans sa littiere, & il fut conduit par un grand nombre de Seigneurs de sa Cour, qui pleuroient sans dire un seul mot, & sans faire le moindre tumulte. Au contraire Montezume voïant quelque rumeur parmi le peuple, il l'appaisa sur le champ ; de sorte que tout fut pacifique durant le tems que Montezume fut retenu dans la maison de Cortez.

Peu de jours aprés, un Seigneur Indien nommé *Qualpopoca*, son fils, & quelques autres, convaincus d'avoir massacré plusieurs Espagnols, furent arrêtez, & jettez en prison, les fers aux mains, & aux pieds ; ils confesse-

rent le crime, & ils avoüerent que c'étoit par le conseil & les ordres de Montezume; ils furent brûlez dans la place publique, sans tumulte, ni émotion. L'aveu des criminels fut cause que le Roy Montezume fut chargé de fers. Cet affront luy causa une extréme douleur; mais on les luy ôta dés le même jour, & on luy fit toutes sortes d'honnêtetez, & de bons traitemens, qui l'engagerent à donner à Cortez plusieurs Indiens, pour luy faire connoître les lieux d'où l'on tiroit l'or; ce qui réjoüit extrémement les Espagnols. AMERIQUE.

Pour les convaincre encore plus parfaitement de la bonne volonté qu'on avoit pour eux, Montezume fit une assemblée generale de toutes ses Provinces, & leur parla de la sorte en presence de Cortez, qui jugea à propos de se trouver en personne à cette espece d'Etats. « Mes chers freres, & « mes bons amis, vous sçavez il y a long- « tems que vous êtes mes sujets, comme « vos peres l'ont été de mes prédecesseurs, « qui vous ont toûjours bien traitez; « vous m'avez rendu jusqu'à present « l'obéïssance que de fideles sujets « doivent rendre à leur Seigneur legitime. « Vous n'ignorez pas que nôtre na- «

AMERIQUE.
» tion n'eſt point originaire du païs
» qu'elle habite ; mais qu'elle y a été
» tranſplantée des contrées étrangeres.
» Vous devez être perſuadez comme je
» le ſuis, que ces Européans arrivez de-
» puis peu dans nos Provinces, ont été
» envoïez par un Roy deſcendu de nôtre
» Fondateur ; mais puiſque nos ancêtres
» ont refuſé de luy rendre l'obéïſſance
» qu'ils luy devoient, il eſt juſte que
» nous le faſſions maintenant ; ainſi je
» vous exhorte tous à reconnoître ce
» grand Roy pour vôtre maître, comme
» vous m'avez reconnu en cette qualité,
» & de luy obéïr comme vous m'avez
» obéï, vous ne ſçauriez me faire un
» plus grand plaiſir.

Ces paroles de Montezume furent accompagnées des larmes, qu'il répandoit avec de profonds ſoûpirs ; les Seigneurs de ſa Cour pleurerent auſſi à ſon exemple ; de ſorte que les ſoûpirs & les ſanglots les empêcherent aſſez long-tems de luy répondre ; les Eſpagnols mêmes qui furent témoins de la douleur, & des larmes de ce Prince, ne purent s'empêcher d'en avoir compaſſion. Aprés que les Indiens eurent un peu eſſuïé leurs larmes, ils répondirent à Montezume,

qu'ils feroient toûjours ses fideles sujets, & qu'ils ne reconnoissoient point d'autre Seigneur ; mais que puis qu'il le leur ordonnoit ; ils se soûmettroient au Roy d'Espagne, qu'ils luy païeroient tribut, & luy rendroient tous les services qui dépendroient d'eux. Cette declaration fut enregistrée par un Notaire public, & l'on en délivra plusieurs copies aux Espagnols. AMERIQUE.

Aprés un aveu si authentique, on fit entendre à Montezume, que le Roy d'Espagne avoit besoin d'une certaine quantité d'or, pour terminer des entreprises tres-importantes, & on luy insinua de demander à ses sujets l'or & l'argent qu'ils avoient de superflu, pour témoigner par-là que leurs promesses étoient sinceres ; en effet on ramassa en peu de tems trente-deux mille quatre cens livres d'or, sans parler de plusieurs autres riches marchandises d'une valeur inestimable, comme des meubles & des tableaux faits de plumes de toutes couleurs. Cortez fit fondre un Crucifix d'or massif, & une infinité de medailles de toutes grandeurs; il emploïa aussi cent marcs d'argent à faire de la monnoye, & de la vaisselle. Montezume ajoûta à ces pre-

AMERIQUE fens un grand nombre d'ouvrage de foye, faits avec tant de délicateffe, qu'on ne trouve rien en Europe qui en approche, des courtepointes mêlées de foye & de plumes, avec un merveilleux artifice, qui releve infiniment l'éclat de ces belles couleurs.

---

§. II.

DESCRIPTION DE LA Province dans laquelle eft fituée Temiftitan, des differentes marchandifes qui s'y vendent, & de l'exactitude avec laquelle les Indiens font le commerce.

LA Province de Mexique, dont la celebre ville de Temiftitan eft capitale, & dont le Prince Montezume eft Seigneur, eft entourée de hautes montagnes, au milieu defquelles il y a une plaine, dont le circuit eft d'environ foixante lieuës; cette plaine eft coupée par deux lacs qui la traverfent, dont l'un eft d'eau douce, l'autre d'eau falée: ces lacs font femez d'ifles & de villes, qui ont communication entre elles par le moyen des canots & de

petites nacelles dont ſe ſervent les Indiens. Ces lacs ont leur flux & leur reflux comme la mer ; de ſorte que quand les eaux du lac ſalé groſſiſſent, elles entrent dans le lac d'eau douce avec autant d'impetuoſité, que ſi c'étoit un grand fleuve : de même le lac d'eau douce entre dans l'autre en de certains tems. Temiſtitan eſt bâti ſur le lac d'eau ſalée, à deux lieuës de terre ; on y entre par quatre grandes ruës faites de niveau ; cette ville eſt auſſi grande que Seville ou Cordouë ; la moitié de chaque ruë eſt un canal, & une levée de terre ; en ſorte qu'on y paſſe à pied & en batteau ; les ruës ſe communiquent, & l'on paſſe de l'une en l'autre ; il y a en de certains endroits des ponts d'un bois fort poli, ſur leſquels dix hommes à cheval peuvent paſſer de front. La grande place de Temiſtitan eſt plus vaſte, & plus belle que celle de Salamanque, & toute entourée de portiques ; on voit quelquefois tout enſemble plus de ſoixante mille perſonnes qui vendent, & qui achettent ; car on y apporte de tous les endroits de la Province toutes les choſes neceſſaires pour manger, & pour ſe vêtir ; des meubles d'or, & d'argent.

AMERIQUE.

AMERIQUE. de plomb, de plumes d'oiseaux, des perles, des diamans, de la volaille, des perdrix, des cailles, des tourterelles, des canes, des pigeons, des perroquets, des éperviers, des faucons, des aigles, toutes sortes d'oiseaux qui vivent de rapine. On y vend des lapins, des liévres, des cerfs, des petits chiens chatrez bons à manger : on y trouve toutes sortes d'herbes potageres & medicinales, qui croissent dans la Province : on y vend du miel de plusieurs especes, celui que les abeilles produisent, ou que l'on tire des cannes du mahiz, qui est aussi doux que celui qu'on tire des cannes de sucre : il y a encore des arbres qui produisent le miel dont on fait le vin. Il n'y a point dans Grenade même de plus belle soye, ni plus fine que celle du Mexique. Les couleurs pour toutes sortes de peintures y sont excellentes. On y vend des peaux de cerfs bien apprêtées avec le poil, ou sans poil ; chaque sorte de marchandises a sa ruë, & sa place déterminée ; on garde une extréme regularité pour les poids, & les mesures ; on ne trouve jamais personne en fraude sur cela. Il y a une espece de grand Bureau, ou dix ou douze principaux Marchands font

leur demeure ; ils mettent le prix aux denrées, & ſont inceſſamment attentifs, afin que tout ſe paſſe dans l'ordre ; ils jugent des differens qui peuvent naître dans le commerce, & châtient ſans remiſſion tous ceux qui ſont trouvez en fraude. AMERIQUE.

Il y a pluſieurs beaux édifices à Temiſtitan, qui ſervent de Moſquées, habitées par des Religieux qui ont ſoin du culte des idoles : ils ſont tous vêtus de noir, & ne ſe coupent jamais les cheveux. Tous les enfans des principaux Seigneurs portent cet habit dés l'âge de ſix à ſept ans, juſqu'à ce qu'on les marie. Il n'eſt point permis à ceux qui demeurent dans ces Moſquées, d'aller chez des femmes, ni aux femmes de les viſiter ; ils ne mangent d'aucune viande ; & il y a encore dans l'année de certaines ſaiſons, où leur abſtinence eſt plus ſevere. La principale Moſquée eſt entourée de hautes murailles, & auſſi grande qu'une petite ville de cinq ou ſix cens maiſons : les habitations en ſont belles, de grandes ſales, flanquées de quarante tours bien travaillées ; l'on monte dans la principale par cinquante degrez ; la moindre eſt auſſi haute que le clocher

A ME-RIQUE. de la Cathedrale de Seville : on voit des sculprures sur toutes les pierres des chapelles où sont les idoles ; les boiseries sont peintes de plusieurs images. Ces tours servent de sepulture aux personnes plus considerables de la Province ; le jour n'entre point dans ces chapelles ; il n'est permis qu'aux Religieux d'en approcher, & non pas même à tous indifferemment.

Les Espagnols renverserent par terre les principales statuës de ces faux dieux, & ils laverent, & purifierent les chapelles qui étoient toutes remplies du sang des hommes qu'on avoit égorgez dans les sacrifices ; ils mirent en la place des statuës l'image de la sainte Vierge, & de plusieurs Saints : ce qui déplut infiniment à Montezume, & à tout le peuple. Ils representerent à Cortez, que si ce fait se divulguoit dans les Provinces, elles se revolteroient infailliblement ; parce que ces peuples sont persuadez que tous les biens qu'ils possedent, leur viennent de la liberalitez des idoles. On tâcha de les détromper, & de les instruire de l'existence du vrai Dieu, Seigneur universel de toutes choses. On leur deffendit tres-expressement d'immoler à l'avenir

aucun enfant aux idoles, qui ſont des ſtatuës beaucoup plus grandes que le naturel, compoſées, & païtries de toutes ſortes de racines & de legumes, mêlées dans le ſang de ceux qu'on immole, auſquels on arrache le cœur tandis qu'ils ſont encore en vie; car ce ſont principalement des cœurs que l'on offre à ces idoles, & on les arroſe du ſang des victimes. Ils ont des idoles particulieres pour chaque beſoin, ſelon l'ancienne Coûtume des Gentils. AMERIQUE.

Les maiſons de Temiſtitan ſont grandes & belles; les perſonnes les plus conſiderables de la Province y ont des Palais qu'ils viennent habiter à de certaines ſaiſons de l'année : les habitans de la ville ſont tres-riches, & bien logez; leurs jardins ſont propres, & remplis de fleurs. Deux grands aqueducs diſperſent l'eau par toute la ville : un autre aqueduc vuide eſt deſtiné pour porter les immondices hors la ville, par le moïen de l'eau qu'on y fait entrer pour cet uſage. Dans toutes les places de la ville on trouve à toutes les heures du jour des manœuvres qui s'offrent, & qui ſe loüent pour travailler; tous les Indiens ſont induſtrieux, quelque idée qu'en ayent les

AMERIQUE. Européans, qui les regardent comme des barbares & des miserables; leur Gouvernement est bien reglé, & la Police exactement observée; on peut dire qu'il ne leur manquoit que la connoissance du vrai Dieu, quand les Espagnols entrerent dans l'Amerique.

La magnificence & les richesses de Montezume ne se peuvent imaginer, à moins que d'en avoir été le témoin oculaire; on voïoit dans son Palais un nombre infini de statuës d'or & d'argent bien travaillées, des ouvrages enrichis d'or, de perles, & de toutes sortes de pierreries, mises en œuvre avec tant de delicatesse, & d'artifice, qu'on ne peut concevoir de quels instrumens les ouvriers se sont servis pour cela. Les plus habiles parmi les Européans ne sçauroient emploïer la soye, & les plumes d'oiseaux, pour en composer les meubles que font les Indiens. Le Roy fait sa residence ordinaire à Temistitan, d'où il envoïe ses ordres à plus de deux cens lieuës, d'où l'on peut conclure que son Roiaume est aussi grand que toute l'Espagne. Les ptincipaux Seigneurs mettent tous leurs fils aînez au service du Roy, & ils ont soin de faire payer les impots & les

droits dans toutes les Provincss de ſa dépendance. Comme tous ces tributs ſont de differentes eſpeces, on ne peut compter le prix des meubles qu'on ramaſſe tous les ans dans les coffres du Roy : on le reſpecte de loin comme de prez ; & il n'y a point de Potentats dans le monde auſquels on rende plus d'honneur. Les plus beaux Palais d'Europe n'ont rien qui approche de la grandeur, de la richeſſe, & de la magnificence des ſiens. Ses jardins ſont ornez de figures de marbre & de jaſpe d'un goût exquis. Il y a aſſez de logemens dans ſon Palais pour y mettre à l'aiſe deux grands Rois avec toute leur Cour : ſa menagerie eſt remplie de toute ſortes ſortes d'animaux pour le plaiſir de la vûë, & pour la table. Toutes les eſpeces de poiſſons qui ſe pêchent dans la mer, ou dans les fleuves, ſe trouvent dans ſes reſervoirs, le long deſquels il y a d'eſpace en eſpace de jolis pavillons pour ſe repoſer, & pour joüir du plaiſir de la pêche. Dans le Palais de Montezume, il y a un quartier deſtiné pour les hommes, les femmes, & les enfans blancs : leurs cheveux, leurs ſourcils, leurs paupieres, enfin tout le poil de leur corps

AME-RIQUE. eſt blanc. Un autre grand endroit du Palais eſt pavé de tres-beau marbre, en forme d'échiquier, dont chaque carreau eſt de ſix pieds, le tout peint d'oiſeaux de toutes figures, & de toutes couleurs; ce qui fait une varieté tres-agréable. Dans un coin de la menagerie il y a de grandes cages, pour les lions, les tigres, les loups, les renards, les chats ſauvages, & d'autres animaux à quatre pieds, qui y ſont en tres-grand nombre, & qu'on nourrit de poules d'Inde : il y a trois cens hommes prépoſez pour garder, & pour ſoigner ces animaux. Dans un autre endroit du Palais on entretient un tres-grand nombre de femmes & d'hommes monſtrueux, des nains, des boſſus, des imbecilles; chaque eſpece a ſon quartier ſeparé, & des valets particuliers pour les ſervir, & pour leur donner tous leurs beſoins.

Tous les matins cinq ou ſix cens perſonnes des plus conſiderables ſe rendent au Palais de Montezume pour lui rendre ſervice. Les uns ſont aſſis, les autres ſe promenent dans les ſalles; les gens de leur ſuite demeurent dans les Cours, & il ne leur eſt nullement permis d'entrer dans le lieu où eſt le

Roy : quand il ſe met à table, les Seigneurs s'y mettent auſſi, & on leur ſert des mêmes viandes, dont ils font part à leurs amis qui ne ſont pas à table ; mais le vin & les liqueurs ſont à diſcretion pour tous ceux qui en veulent boire, au dîné comme au ſoupé ; trois cens jeunes hommes portent les plats, remplis de toutes ſortes de mets, en chair & en poiſſon : quand il fait froid, on porte un rechaud ſous chaque plat. Le Roy eſt aſſis ſur un couſſin de cuir bien préparé ; à côtè de luy mangent cinq ou ſix vieillards, auſquels il preſente des viandes qui ſont devant luy, & change à tous momens de ſerviettes, & d'habit quatre fois chaque jour. On n'entre dans ſa chambre que nuds pieds, & quand on y appellé, la tête, & les yeux baiſſez, & tout le corps incliné ; il eſt deffendu, en luy parlant, de le regarder au viſage : c'eſt parmi les Indiens manquer de reſpect, que de regarder en face les perſonnes de conſideration à qui l'on parle. Quand le Roy ſort de ſon Palais, ce qui arrive fort rarement, tous ceux qui l'accompagnent, ou qu'il rencontre ſur le chemin, ſe détournent de peur de le voir au viſage. Il ſervit

AMERIQUE. impossible de décrire en détail toutes les ceremonies qu'il faut observer pour marquer le respect que les Indiens portent à leurs maîtres.

---

§. III.

NARVAEZ, CAPITAINE Espagnol, fait tous ses efforts pour ruiner Cortez, & seduire Montezume. Cortez prévient son rival, & le prend prisonnier.

TAndis que Fernand Cortez faisoit son sejour à Temistitan, il apprit que les peuples de Vera Crux s'étoient revoltez, pour se donner au Capitaine Narvaez, qui étoit un homme fin, artificieux, & jaloux de la gloire de Fernand Cortez, qu'il étoit venu surprendre, pour tâcher de l'enlever avec tous ses soldats, aïant équippé à ses frais dix-huit vaisseaux. Il avoit déja fait soûlever quelques Provinces de la dépendance de Montezume, par le moïen de l'un des principaux Seigneurs de sa Cour ; c'est ce qui fit resoudre Cortez à tout risquer, pour rompre les mesures

tes de ſon rival. Dans ce deſſein il donna 60. ſoldats à Conſalve de Sandoval, homme de tête, & confident de Cortez, qui le ſuivit de prez avec deux cens ſoldats à pied; ils arriverent le même jour dans la ville, où Narvaez étoit campé avec les ſiens : il en ſortit accompagné de 60. cavaliers & 500. fantaſſins, il laiſſa le reſte dans la ville; une grande Moſquée lui ſervoit de place d'armes, elle étoit bien fortifiée; Cortez la fit attaquer au milieu de la nuit, quoique Narvaez qui étoit rentré dans la ville, eut mis tous ſes gens en bataille, pour deffendre ce poſte, & qu'il eut mis ſur l'une des tours de la Moſquée, où il s'étoit renfermé, dix-neuf petites pieces d'artillerie, pour ſe deffendre juſqu'à l'extremité : cependant on le prit malgré toute la reſiſtance qu'il pût faire, avec tous les autres chefs dont on voulut ſe ſaiſir; ils avoüerent que leur principale intention étoit de faire pendre Cortez, s'ils euſſent pû s'en ſaiſir, & d'établir dans les Indes une domination indépendante du Roy d'Eſpagne. Aprés cette expedition, Cortez retourna à Temiſtitan, où il fut attaqué par une multitude innombrable d'Indiens, qui pouſſoient des cris, &

AMERIQUE.

AMERIQUE. des heurlemens effroïables : ils jettoient avec des frondes des pierres en si grande quantité, que le Ciel en étoit obscurci, tous les chemins étoient couverts des dards & des fleches qu'ils lançoient : ils mirent le feu à la forteresse des Espagnols, elle fut brûlée en partie, & ils auroient tous été accablez par le nombre, si la mousqueterie n'eut effraïé, & mis en desordre les aissaillans, qui blesserent dans cette attaque cinquante Espagnols. Comme les Indiens combattoient tumultuairement, chaque piece d'artillerie qu'on tiroit, en blessoit, & en tuoit un grand nombre. Afin d'appaiser ce tumulte, Montezume pria les Espagnols, de le conduire sur une terrasse de la forteresse, pour se faire voir à ses peuples, & pour parler aux Capitaines, esperant de les obliger de mettre bas les armes; mais l'un des siens, soit par hazard ou autrement, lui lança une pierre avec tant de furie, & lui fit une telle blessure, qu'il en mourut le même jour. Cortez ordonna de faire porter hors de la citadelle le corps du Prince, & de l'exposer aux yeux de son peuple. Ce spectacle ne rallentit point la fureur des Indiens, & ils continuerent le combat

avec la même opiniâtreté, jusqu'à ce qu'ils obligerent enfin Cortez de sortir de la ville de Temistitan, & de se retirer à Catacuba, se battant toûjours en retraite, aprés avoir perdu l'or, l'argent, les pierreries, & les riches meubles qu'ils avoient ramassez. AMERIQUE.

On ne peut exprimer la fatigue que les Espagnols essuïerent durant tous ces combats; à peine pouvoient-ils marcher, ni remuer les bras; ils perdirent trois cens cinquante hommes, & quarante-six chevaux dans ces attaques, sans parler de plus de deux mille Indiens, ou Indiennes qui les servoient, parmi lesquels le fils & les filles de Montezume perdirent la vie, & plusieurs autres que les Espagnols retenoient prisonniers.

Le frere de Montezume s'empara du Roïaume du deffunt. Ce nouveau Roy se nommoit *Cuetravacin*, deux de ses neveux, enfans de Montezume, furent exclus de la succession à la Couronne pour leur incapacité; l'un étoit fou, & l'autre paralitique. Le nouveau Roy étoit brave & prudent; il fit fortifier les places les plus importantes, pour se garantir des insultes des Espagnols. Il fit d'abord une declaration, par la-

AMERIQUE. quelle il affranchissoit ses sujets de tous impots, pourvû qu'ils se préparassent à faire la guerre à leurs ennemis, pour les chasser de leurs frontieres, & qu'ils fissent main-basse sur tous ceux qui avoient fait quelque alliance avec eux.

Aprés plusieurs avantures que Cortez & ses compagnons furent obligez de courir pour la conquête du nouveau monde, qu'ils jugerent à propos d'appeller la nouvelle Espagne, par la conformité qu'ils trouverent entre celle-ci & l'Espagne de l'Europe, pour la fertilité, & la bonté du terroir, il resolut de mettre le siege devant Temistitan dont il avoit été chassé avec tant de désavantage. Dans une rencontre que les Espagnols, au nombre de neuf cens, eurent avec les ennemis, ils en prirent ou tuerent plus de cinquante mille; les femmes & les enfans jettoient des cris si pitoïables, que les hommes les plus farouches & les plus acharnez ne pouvoient s'empêcher d'en avoir compassion; on fut obligé de deffendre le carnage aux soldats Espagnols, & aux Indiens qui les accompagnoient, & qui faisoient main-basse sur les autres Indiens, avec une cruauté extrême. Il n'y a point

dans le monde de nation plus cruelle que les habitans de cette Province ; car ils n'ont aucun ſentiment d'humanité. Les Indiens amis des Eſpagnols n'étoient pas moins ardens au pillage qu'au carnage ; les autres qui connoiſſoient leur naturel avide, avoient jetté dans le lac leurs meilleurs effets, le deſeſpoir fit qu'ils s'y jetterent eux-mêmes aprés ; le nombre en fut ſi grand, que le lac en étoit rempli, & l'on marchoit par tout ſur les corps morts. Il n'y a point de paroles qui puſſent exprimer l'horreur d'un ſpectacle ſi pitoïable, & la miſere où ces malheureux étoient réduits ; une multitude infinie de femmes & d'enfans couroient, en pleurant, auprés des Eſpagnols, les conjurant avec de grands cris de leur ſauver la vie ; l'empreſſement en fit noyer un grand nombre, ils tomboient au milieu des cadavres, ſans pouvoir ſe relever. La faim extréme qu'ils enduroient, l'eau ſalée qu'ils beuvoient, la puanteur de tant de cadavres engendra une peſte ſi violente, qu'en peu de jours on vit perir plus de ſoixante mille de ces miſerables. C'étoit par toutes les ruës, & dans tous les chemins, des montagnes de corps morts ; de ſorte

AMERIQUE.

qu'on ne pouvoit mettre le pied nulle part, sans marcher sur des cadavres. Ceux qui échapperent, demeurerent tellement opiniâtres, tant étoit grande la haine qu'ils avoient pour les Espagnols, qu'ils aimerent mieux souffrir les dernieres extrémitez, que de se rendre. On fut donc contraint d'amener quelques pieces d'artillerie pour les forcer, & quelques barques pour attaquer un reste d'Indiens qui étoient dans des canots sur le lac; les principaux furent faits prisonniers, & ils dirent à Cortez, quand on les lui presenta, qu'ils avoient fait tout ce qu'ils croïoient devoir faire en braves gens, pour sauver leur ville, & l'Etat; qu'on pouvoit disposer de leurs personnes comme l'on jugeroit à propos. Le Gouverneur mettant la main sur la garde du poignard de Cortez, le pria de le lui enfoncer dans le cœur; mais Cortez l'exhorta de prendre sa disgrace en patience, l'assurant qu'il lui feroit toutes sortes de bons traitemens. La prise du General mit fin à la guerre, qui dura soixante-cinq jours sans discontinuer; les Espagnols aïant été obligez d'emploïer tout ce tems à l'attaque de la ville, avec des travaux & des fati-

gues qui ne ſe peuvent comprendre ; car il falloit tous les jours donner bataille pour ſoûtenir les aſſauts des Indiens.

AMERIQUE.

Les Eſpagnols s'étant ainſi rendus maîtres de Temiſtitan, capitale de ces riches Provinces, ils y firent un butin ineſtimable ; aprés quoy ils s'appliquerent à pacifier tout le païs, & à y remettre l'ordre ; car tout y étoit en confuſion depuis la guerre. Ils firent fondre tout l'or qu'ils trouverent dans la ville de Temiſtitan : ils emporterent un nombre prodigieux d'ouvrages de ſoïe de toute eſpece. Cortez pour intimider les Provinces voiſines, leur fit ſçavoir qu'il avoit pris & détruit la fameuſe ville de Temiſtitan, qui étoit la plus riche, & la principale de toutes les Indes. Cette nouvelle mit par-tout l'allarme, & obligea les Indiens de ſe ſoûmettre au Roy d'Eſpagne.

La diverſité du langage dont les Indiens ſe ſervent, a cauſé de grands embarras à ceux qui ont penetré les premiers dans le nouveau monde. Des peuples voiſins ne s'entendent pas eux-mêmes : ce qui provient des guerres perpetuelles qu'ils ſe font, & du peu de commerce qu'ils ont enſemble. Pour

AMERIQUE.

obvier à cet inconvenient, plusieurs Auteurs ont écrit des differens idiomes qui ont cours dans les Indes.

Le Pere Dominique de Vico, Dominicain, a composé un Dictionaire ou la Methode, pour apprendre la langue Cachiquil, & six autres idiomes, dans lesquels il a écrit plusieurs traitez.

Le Pere Loüis Rencico, Dominicain, a composé differens traitez ou Sermons dans les langues du Mexique, de Misteca, Zapoteca, Mije, Chochona, & Tarasca.

Le Pere Loüis de Villapando, Franciscain, a composé quelques traitez qu'il a fait imprimer dans une des langues Indiennes.

Le Pere Martin de Leon a composé une methode, pour enseigner la doctrine Chrétienne aux Indiens, impr. in 8° l'an 1614.

Le Pere Alonzo Rengel, Franciscain, l'art d'apprendre la langue Mexicaine, avec des Sermons pour toute l'année, impr. en la même langue.

Le Pere Alonzo d'Escalona, Franciscain, la Methode avec un Dictionaire, pour apprendre la langue Mexicaine, impr. en 1565. avec une grande & une petite doctrine, des instructions pour

les

les Confeſſeurs, de la préparation à la Communion; la vie de S. François, des prieres propres aux Indiens; un Traité ſur les Commandemens de Dieu, le tout en langue Mexicaine.

Le Pere Antoine d'Avila, Dominicain : l'art d'apprendre la langue du Mexique, & une methode pour en connoître l'élegance.

Le Pere Arnauld de Baſacio, Franciſcain; Sermons, Epîtres, Evangiles de l'année, en langue Mexicaine.

Le Pere Bernard de Sahaguen, Franciſcain; Annuel double de Sermons; Remarques ſur les Epîtres & les Evangiles de l'année; les Pſeaumes, la vie de S. Bernardin; pratiques pour les enfans baptiſez, le tout en langue Mexicaine; avec un Dictionaire à trois colonnes, en Eſpagnol, en Latin, & en Mexicain.

Le Pere François Ximenés, Franciſcain; une Methode & un Dictionaire en langue Mexicaine.

Le Pere Philippe Diaz, Franciſcain; Sermons imprimez en langue Mexicaine.

Le Pere Garcia de Ciſneros, Franciſcain; Sermons en langue Mexicaine.

Le Pere Juan de Mijangas, Auguſtin;

AMERIQUE. premiere partie d'un Sermonaire pour les Dimanches, & pour les Fêtes des Saints, en langue du Mexique, impr. in 4. l'an 1624.

Le Pere Juan de Ribas, Franciscain; Catechisme; Sermons pour les Dimanches de l'année; abregé de la vie des Saints; Maximes de la vie Chrétienne, le tout imprimé en langue du Mexique.

Le Pere Juan de Garna, Franciscain; Dialogues sur la Passion de Jesus-Christ, & autres Dialogues en langue du Mexique.

Le Pere Juan Baptiste, Franciscain; Pratiques morales pour les Indiens, & pour l'instruction de leurs enfans, impr. in 8. en langue Mexicaine, l'an 1601.

Le Pere Juan de Ayora, Franciscain; Traité du S. Sacrement de l'Autel, en langue Mexicaine.

Le Pere Loüis Rodriguez, Franciscain; les Proverbes de Salomon, en langue Mexicaine; abregé du Catechisme; & le mépris du monde, traduction en la même langue.

Fin du premier volume.

APPROBATION.

J'Ay lû par l'ordre de Monſeigneur le Chancelier le premier volume de l'*Hiſtoire des Voyages*, *&c.* L'impreſſion en pourra être utile & agréable au public. A Paris, ce 3. Juin, 1706.

RAGUET.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la Grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlemens, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôts, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers & Officiers qu'il appartiendra : SALUT, nôtre amé D. P. de Montfraiſier nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer un manuſcrit intitulé : *Hiſtoire univerſelle des voyages, faits par mer & par terre, dans l'ancien & dans le nouveau Monde, pour èclaircir la Geographie an-*

cienne & moderne, avec un Dictionnaire des termes de la Sphere, & de ceux de la Marine; dédiée à nôtre tres-cher petit-fils le Duc de Bourgogne: Ouvrage en plusieurs volumes, s'il nous plaisoit de luy en accorder nos Lettres de permission pour nôtre bonne ville de Paris seulement. Nous permettons par ces Presentes audit D. P. de Montfraisier, de faire imprimer ledit manuscrit, intitulé Histoire universelle des voyages, faits par mer & par rerre, dans l'ancien & dans le nouveau Monde, pour éclaircir la Geographie ancienne & moderne; avec un Dictionnaire des termes de la Sphere, & de ceux de la Marine; dédiée à nôtre tres-cher petit-Fils le Duc de Bourgogne: ouvrage en plusieurs volumes, par tel Imprimeur qu'il voudra choisir, en telle marge, caractere, & autant de fois qu'il voudra, pendant six années consecutives, à compter du jour & datte des Presentes. Faisons deffenses à toutes personnes d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de nôtre obéïssance, & à tous Imprimeurs, Libraires, & autres de notre-dite ville de Paris seulement, d'imprimer, faire imprimer ledit livre à peine de mille

livres d'amende contre chacun des contrevenans, applicable un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, un tiers à l'Exposant, & un tiers au denonciateur; de confiscation des Exemplaires contrefaits, & de tous dépens, dommages, & interêts, à la charge que ces Presentes seront registrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs, Libraires de Paris, & ce dans trois mois, du jour de leur datte, que l'impression sera faite dans nôtre Royaume, & non ailleurs, & ce en bon papier, & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie; & qu'avant de l'exposer dans le public, il en sera mis deux Exemplaires dans nôtre Bibliotheque publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans la Bibliotheque de nôtre cher & feal Chevalier, Chancellier, & Garde des Sceaux de France, le Sieur de PHELYPEAUX, Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Presentes; du contenu desquelles Nous vous mandons de faire joüir l'Exposant, ou ceux qui auront droit de luy, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur

ſoit fait aucuns troubles & empêche-chemens ; Nous voulons que la copie des Preſentes, qui ſera imprimée au commencement ou à la fin dudit livre, ſoit tenuë pour dûment ſignifiée, & qu'aux copies qui en ſeront collationnées par l'un de nos amez & feaux Conſeillers, & Secretaires, foy ſoit ajoûtée comme à l'original : Commandons au premier nôtre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'execution des Preſentes toutes ſignifications, deffenſes, ſaiſies, & autres actes neceſſaires, ſans demander autre permiſſion, nonobſtant clameur de Haro, Chartres Normandes, & Lettres à ce contraires. CAR tel eſt nôtre plaiſir. DONNE' à Verſailles le 28. de Novembre 1706. & de nôtre Regne le ſoixante-quatriéme. Par le Roy en ſon Conſeil, LE PETIT.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, page 147. *n°* 122. *conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arreſt du Conſeil du* 13. *d'Aouſt,* 1703. *A Paris, ce* 29. *de Novembre* 1706.

Signé GUERIN.

CATALOGUE DES LIVRES qui se vendent à Paris, chez PIERRE GIFFART, *Libraire & Graveur du Roy, ruë S. Jacques prés les Mathurins, à l'Image de Sainte Therese.*

PRatique de l'Art Militaire, qu'on observe aujourd'hui en France, reglé par Sa Majesté en 1703. avec des figures en taille-douce. in 8°.

Histoire des Arts : leur origine ; leurs progrez ; leur décadence, & leur rétablissement, &c. avec des Remarques curieuses sur la belle Antiquité. in 12.

Conferences Ecclesiastiques du Diocése de la Rochelle, augmentées & imprimées par l'ordre de M. l'Evêque de la Rochelle : derniere édition. in 12.

Doctrina de Administrando Sacramento Pœnitentiæ ; collectis Emin. Cardinalium ac Illustriss. Gallicanæ Ecclesiæ Episcoporum decretis, statutis, & institutionibus. in 8°.

L'Apocalypse, expliquée par l'Histoire Ecclesiastique ; par M. de la Chétardie, Curé de S. Sulpice de Paris ; enrichie de figures en taille-douce : derniere édition. in 4°.

Traité des Hypotheques, contre Basnage : par M. Etienne, Avocat. in 4°.

Vie de S. Norbert, Archevêque de Magdebourg, pour servir d'éclaircissement à l'Hist. du XII. siecle. in 4°.

Histoire de la Poësie Françoise; où l'on voit son origine, ses progrez, & ses changemens : par M. l'Abbé Mervesin. in 12.

Bibliotheque Universelle des Historiens Orientaux, Hebreux, Grecs, Latins, &c. avec des Tables Chronologiques & Geographiques : par M. Ellies du Pin, Docteur de Sorbonne. in 8°. 2. tom. figures.

Pieces Fugitives, anciennes & modernes, des Auteurs connus & inconnus; & les fragmens de celles qu'on ne sçauroit plus trouver. in 12. 5. tom. *On continuë cet Ouvrage tous les deux mois.*

Vie du P. Canisius, Apôtre d'Allemagne & contemporain de S. Ignace, de la Compagnie de Jesus. in 12. *sous presse.*

Supplément du Journal des Sçavans. in 4°. Il a commencé à la fin de Janvier 1707. & on continuë à donner ce Suppment tres-regulierement à la fin de chaque mois.

